



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

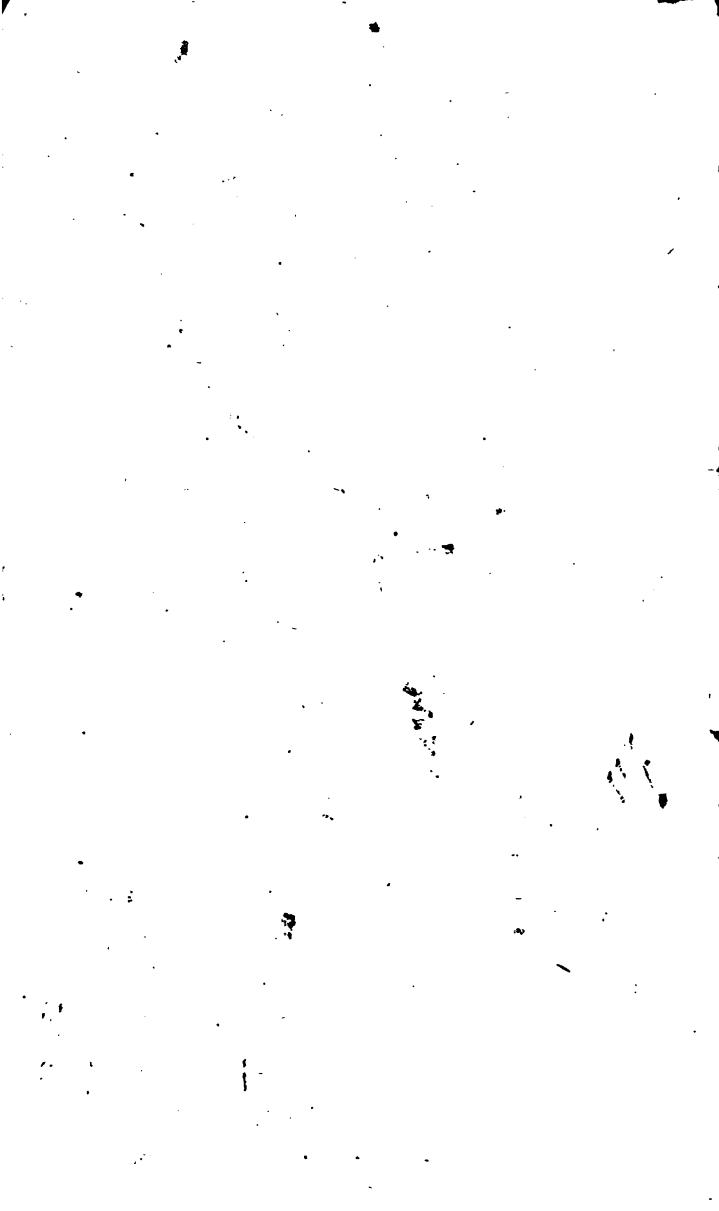


UNS. 105 D. 14



E. DROZ
ERUDITION
LITTÉRAIRE
LOGIE
PENTE. PARIS





A N A L Y S E

D E

B A Y L E.

T O M E I I.

A N A L Y S I S

OF

B A Y L E N

T O M E I

A N A L Y S E
R A I S O N N É E
D E
B A Y L E,

OU ABRÉGÉ MÉTHODIQUE
*de ses Ouvrages, particulièrement de
son DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET
CRITIQUE, dont les Remarques ont été
fondues dans le Texte, pour former
un corps instructif & agréable de le-
ctures suivies.*

T O M E I I.



A L O N D R E S.

M. DCC. LV.





T A B L E

D E S A R T I C L E S

C O N T E N U S D A N S C E V O L U M E .

A NECDOTES du Parlement de Paris ,	Pages 1
Cas de Conscience singulier ,	5
Imprudence d'un Evêque de Perse ,	7
Ce que les Turcs appellent NEPHES- OGLI ,	12
Si les baisers, de civilité blessent les loix de la bienséance ,	13
Examen de quelques loix de Licurgue ,	17
Avarice des Traitants de l'ancienne Ro- me. Projet d'imposition très-lucra- tif ,	30
Relation de ce qui se passe dans le Pa- radis ,	32
Coutume bizarre & impie ,	33
Origine de l'usage d'engraisser les oi- seaux de table. Ce que c'étoit qu'un COCHON de TROYE. Crapule des Ro- mains ,	36
Fraude insigne des Mages. Combien les Rois sont esclaves de la Religion do- minante ,	38

ij T A B L E

<i>Observations sur les procès d'impuissance. Particularités concernant le CONGRE's. Epoque de l'origine & de l'abolition de cette infame coûtume,</i>	40
<i>Montagne miraculeuse,</i>	61,
<i>Hérétiques appelés MAMMILLAIRES,</i>	62
<i>Echantillon de la Legende des Orientaux,</i>	67
<i>Duel mémorable,</i>	68
<i>Les trois APICIUS,</i>	79
<i>Histoire de COMBABUS & de STRATONICE,</i>	82
<i>Examen d'un lieu commun de Morale , tiré de la comparaison de la conduite de l'homme avec celle des Animaux,</i>	89
<i>Sur cette maxime de Caton , que toutes les femmes qui commettent l'adultere sont aussi des empoisonneuses,</i>	93
<i>Sur la Fortune,</i>	95
<i>Loi singuliere,</i>	122
<i>Propheties d'ANGELO CATTHO, Aumônier de Louis XI. Ce qu'on en doit croire, & ce qu'il faut regarder comme douteux,</i>	124
<i>Examen d'une Pensée de Plutarque,</i>	132
<i>Sur les Songes,</i>	137
<i>Dangereuse maxime des Payens,</i>	147
<i>Dévotion des Musulmans pour FATH-</i>	

DES ARTICLES. iij

ME. *Prière de la Lithurgie Personne,*
156

Epreuve qu'on fit subir à la Reine EM-
MA. Réflexions sur cet usage, 162

Antiquités d'Ipres. Lettre de Louis XIV.
à M. Arnaud, 167

Examen de la vie d'Esopé par Planude.
Particularités concernant ce Fabuliste,
171

RUGGERI, *Athée, Astrologue, & Ma-*
gicien. Si ces qualités sont compati-
bles, 194

Histoire du Cavalier BORRI, 216
Prédicateur Fanatique. Epoque de l'abaiss-

ement des coëffures. Ce que peuvent
les Rois pour la réforme de leurs Su-
jets, 230

Procès du Maréchal d'ANCRE. Réflexions
sur la fortune de ce Favori, 237

Démêlé de la MOTTE-AIGRON, & du
Pere GOULU, 258

Natveté d'HOMERE, 263
Histoire d'Urbain GRANDIER. Eclair-

cissements sur la possession de Lou-
dun, 268

Parallele de l'ancienne & de la nouvelle
Rome. Réflexions sur la puissance à la-

quelle les Papes sont parvenus, 289
la tenue des Etats Généraux est utile

à la France, 301

iv T A B L E

<i>Grande faute de Louis XI.</i>	303
<i>Dissertation sur l'Histoire de la Papesse</i>	
<i>JEANNE,</i>	311
<i>Particularités concernant le Livre des</i>	
<i>Taxes de la Chancellerie de Rome,</i>	386
<i>Passage remarquable retranché d'une se-</i>	
<i>conde édition,</i>	396
<i>Eloquence burlesque d'un Procureur du</i>	
<i>Roi de Beaune,</i>	399
<i>Prodigalité des deux Esopes,</i>	408
<i>Jean de WERT,</i>	415
<i>Infortune de Madame de la GARNAL-</i>	
<i>CHE,</i>	418
<i>Etoile plus heureuse d'une autre Dame</i>	
<i>galante,</i>	423
<i>Fortune d'ANTINOUS. Bon mot du Poëte</i>	
<i>Prudente,</i>	426
<i>Conte ridicule, concernant la délivrance</i>	
<i>de l'Âme de TRAJAN,</i>	429
<i>Maniere nouvelle de faire la conquête</i>	
<i>d'une femme,</i>	434
<i>Consolateur ridicule,</i>	437
<i>Mauvaise foi de l'Historien d'AUBIGNE,</i>	
<i>Et du Ministre Furieu. Combien on</i>	
<i>doit être en garde contre les Écrivains</i>	
<i>satyriques ou passionnés,</i>	456
<i>Fausse pensée de M. d'Ablancourt,</i>	464

ANALYSE



ANALYSE

D E

B A Y L E.

S U I T E D E L A

P R E M I E R E S E C T I O N .

C O N S I D E R A T I O N S

E T R E C H E R C H E S V A R I E ' E S .

Anecdote du Parlement de Paris.

ON a fort parlé d'une Remontrance faite à Louis XI. par la Vaquerie
mier Président au Parlement de Pa-
To ne II. A

ris. Bodin nous apprend là-dessus des particularités curieuses. „ Louis XI.
„ avoit usé de menaces graves envers
„ la Cour de Parlement; qui refusoit
„ de publier & vérifier quelques Edits
„ qui étoient iniques. Le Président la
„ Vaquerie, accompagné de bon nom-
„ bre de Conseillers en robes rouges,
„ alla faire ses plaintes & remontran-
„ ces, pour les menaces qu'on faisoit à
„ la Cour. Le Roi voyant la gravité,
„ le port, la dignité de ces personna-
„ ges, qui se vouloient démettre de
„ leurs Charges, plutôt que vérifier les
„ Edits qu'on leur avoit envoyé, s'es-
„ tonna, & redoutant, l'autorité du
„ Parlement, fit casser les Edits en leur
„ présence, les priant de continuer à
„ faire justice, & leur jura qu'il n'en-
„ voyeroit plus Edit qui ne fût juste
„ & raisonnable. Cet Acte, *ajoute Bo-*
„ *din*, fut de bien grande importance
„ pour maintenir le Roi en obéissance
„ de la raison : qui autrement avoit
„ toujours usé de puissance absolue; &
„ dès-lors même qu'il n'estoit que Dau-
„ phin, il envoya querir les Présidents
„ de la Cour, & leur dit qu'ils eussent
„ à effacer la clause *De expresso Man-*
„ *dato*, que la Cour avoit fait mettre

„ sur la vérification des privileges oc-
 „ tréés au Comté du Maine ; autre-
 „ ment qu'il ne sortiroit de Paris que
 „ cela ne fust fait, & qu'il laisseroit la
 „ commission que le Roi lui avoit don-
 „ né. La Cour ordonna que les mots
 „ seroient effacés ; mais afin qu'on pût
 „ voir ce qui estoit biffé, elle ordonna
 „ que le Régistre seroit gardé : qui se
 „ trouve encore en la sorte qu'il fut or-
 „ donné, en date du xxviii Juillet
 „ m. cccc. xlii (a).

L'Édition Latine de la République
 de Bodin, contient une circonstance
 que je ne dois pas omettre : c'est que
 Louis XI. commanda au Parlement de
 vérifier ses Edits, sous peine de la vie,
 & que le premier Président à la tête
 de la Compagnie, déclara au Roi
 qu'ils aimoient mieux mourir que d'o-
 béir. Bodin observe une chose parti-
 culière touchant l'efficacité de ces
 mots, *De expresso Mandato*, par ex-
 press commandement. *Les mots de ex-*
presso Mandato, dit-il, & *de expressif-*
imo Mandato, & quelquefois, *multis*
icibus iterato, qui se trouvent fort
 souvent es Régistres des Cours Souve-

(a) Bodin, *De la République*, Liv. III. Chap.

raines , sur la publication des Edits ,
 ont telle conséquence , que tels Edits
 & Privileges ne sont gardez , ou bien-
 tôt après sont oubliez & delaissez , par
 souffrances des Magistrats. Il n'y a
 point de leçon plus efficace de déso-
 béissance , que de laisser esperer l'im-
 punité aux transgresseurs d'un Edit :
 or c'est ce que faisoient les Parlements,
 lorsqu'ils imprimoient cette flétrissure
 aux Edits du Prince. Notez bien ces
 paroles de Pasquier : „ telles protesta-
 „ tions ont été depuis assez familiares
 „ en cette Cour , & se trouvent assez
 „ d'Edits portants , *De expresse & ex-*
 „ *pressissimo mandato Regis, pluribus vi-*
 „ *cibus iterato* : laquelle clause tout
 „ ainsi qu'elle est ajoutée pour bonne
 „ fin , aussi souhaiteroient plusieurs
 „ (par aventure non sans cause) que
 „ cette honorable Compagnie se ren-
 „ dist quelquefois plus flexible , selon-
 „ que les nécessités & occasions pu-
 „ bliques le requierent (b) ” Pasquier
 ne parleroit pas comme il fait , s'il ne
 savoit que la roideur de ces Compa-
 gnies Souveraines avoit été quelque-
 fois préjudiciable à l'Etat. *

(b) Pasquier , Re-
 cherches , Chap. IV.

* Dictionn. Art. Re-
 querie , rem. A.

Cas de conscience singulier.

L'Impératrice Agnès, femme de l'Empereur Henri III, fit proposer un cas fort particulier au Cardinal Pierre Damien. Elle chargea un Evêque de lui demander, *utrum liceret homini, inter ipsum debiti naturalis egerium, aliquid ruminare Psalmorum*. Damien opina pour l'affirmative, sur l'autorité de Saint Paul, qui dit dans sa première Epître à Timothée, qu'on peut prier Dieu en tous lieux. Est-il possible qu'il se soit trouvé une Impératrice capable de proposer de telles questions? Et si la curiosité d'une femme a pu aller jusque-là, falloit-il que des Casuistes graves approfondissent de pareilles choses? On a bien raison de dire que l'esprit humain ne laisse rien en repos : les retraites les plus sombres, les plus ténébreuses, ne lui sont pas inaccessibles; il tâche d'y porter le flambeau, malgré les loix de la bienséance.

J'observerai, en passant, qu'un des plus célèbres Commentateurs d'Aristote auroit tout autrement décidé le cas proposé par l'Impératrice. Il auroit soutenu que le bien public demande qu'en cette action-là, autant

& plus qu'en aucune autre, on se souviennent du *hoc age*, évitant toute distraction. Car il prétend que la raison, pour laquelle les enfants des hommes d'esprit & d'étude sont ordinairement des fots, c'est que leurs peres n'y pensant pas assez lorsqu'ils les font, laissent courir leurs pensées après d'autres choses. Au contraire, dit-il, vous voyez de gros loundants qui engendrent des enfants dont l'esprit & l'industrie sont admirables : c'est parce qu'on s'applique tout entier à les produire & non pas par maniere d'acquit : on songe bien à ce qu'on fait, & on ne songe qu'à cela ; on s'y affectionne, on s'y passionne. Un très-grand nombre de Médecins ont débité ce beau dogme. Lisez seulement *Gaspar à Roies* dans sa Question LXXVII, où il dit, entre autres choses, que les gens sages & méditatifs, qui se portent au devoir conjugal beaucoup moins par inclination, qu'afin d'entretenir la paix domestique, & qui même, au milieu de cette fonction, ont l'esprit appliqué à des pensées philosophiques, voyent dégénérer leurs enfants. Il ajoute que par une raison contraire, les bâtards ont ordinairement de l'esprit & de la

vigueur. Il donne des conseils bien éloignés de la décision envoyée à l'Impératrice Agnès. *

Imprudence d'un Evêque de Perse.

Abdas, Evêque de Perse, au temps de Théodosé le jeune, fut cause, par son zele inconsidéré, d'une très-horrible persécution qui s'éleva contre les Chrétiens. Ils jouissoient dans cet Empire d'une pleine liberté de conscience, lorsque leur Evêque eut l'imprudence de renverser un des Temples où l'on adoroit le feu. Les Mages s'en plaignirent au Roi Isdegerdes (a), qui fit venir Abdas, & qui, après l'avoir censuré fort doucement, lui ordonna de rebâtir ce Temple. Abdas n'en voulut rien faire, quoique le Roi lui eût déclaré qu'en cas de désobéissance, il feroit démolir toutes les Eglises Chrétiennes. Isdegerdes exécuta cette menace, & abandonna les fideles à la merci de son Clergé : j'appelle ainsi les Mages, qui, entre autres choses, avoient le soin de la Religion. Théo-

* Art. François d'Assise, rem. C. | Socrate, la persécution
(a) C'est Théodore | ne commença que sous
qui le dit : mais, selon | Vararanes, fils & suc-
cesseur d'Isdegerdes.

doret les compare à des tourbillons de vent qui soulèvent les flots de la mer (b). Ce fut leur fonction durant la tempête qui agita l'Eglise de Perse pendant plus de trente ans. Abdas fut le premier Martyr qu'on sacrifia, si l'on peut donner le nom de Martyr à un homme, qui, par sa témérité, exposa l'Eglise à tant de malheurs. Les Chrétiens, qui avoient déjà oublié l'une des principales parties de la patience Evangélique, recoururent à un remède qui causa un autre déluge de sang. Ils implorèrent l'assistance de Théodose; ce qui alluma une longue guerre entre les Romains & les Perses. Voilà ce que le zèle indiscret d'un simple particulier peut produire.

Socrate, & quelques autres Historiens, qui ont supprimé cette raison du déchaînement des Perses contre les Chrétiens, ont fait un péché d'omission inexculpable. On peut leur intenter, dans la République des Lettres, la même action, que l'on intente dans le Barreau à certaines réticences des ven-

(b) *Triginta jam elapsis annis permansit nihilominus tempestas, a Magis, tamquam quibus-*

dam, ventis ac turbini-
bui suscitata. Theodoret.
Hist. Eccl. Lib. V. Cap.
XXXIX.

deurs ; & il feroit à fouhaiter que le Public fût un peu plus févère qu'il ne l'est contre les Ecrivains qui fe permettent de mutiler de la forte certains faits. Il y en a fi peu qui ne le faffent , qu'il feroit temps d'y remédier. Au refte , tous les Hiftoriens Eccléfiastiques n'ont pas eu la mauvaife foi qu'on reproche à Socrate & à fes copiftes. Car Théodoret a confessé ingénument que l'Evêque qui démolit le Temple du Feu , donna lieu à la terrible perfécution que les Chrétiens souffrirent dans la Perse : il ne nie point que le zeile de cet Evêque ne fût à contre-temps : mais il soutient que le refus de bâtir un tel Temple , est digne d'admiration & de la Couronne : *Car, ajoute-t-il ; c'est une auffi grande impiété de bâtir un Temple au feu , que de l'adorer (c).* Pour moi je trouve qu'il n'y a point de particuliers ; fussent-ils Métropolitains ou Patriarches , qui puiffent jamais fe dispenser de cette loi de la Religion naturelle ; *il faut réparer , par restitution , ou autrement , le dommage qu'on a fait à son prochain.* Or , est-il qu'Abdas , fimple particulier , & fujet du Roi de Perse , avoit ruiné le bien d'autrui ; &

(c) Théodoret. *lib. supra. c. 11. §. 1. v. 10.*

un bien d'autant plus privilégié, qu'il appartenoit à la Religion dominante : il étoit donc indispensablement obligé d'obéir à l'ordre de son Souverain, touchant la restitution ou le rétablissement du bien qu'il avoit ruiné. C'étoit une mauvaise excuse de dire, *J'ai rebâti ce Temple : il servira à l'idolâtrie* : car Abdas ne se proposoit pas de l'employer à cet usage, & il n'étoit point responsable de l'abus qu'en pouvoient faire ceux à qui le Temple appartenoit. Seroit-ce une raison valable pour s'exempter de rendre une bourse volée, que de dire que celui à qui cette bourse appartient est un homme qui emploie son argent à la débauche. Laissez-le faire : vous n'avez pas à répondre à Dieu de l'abus qu'il fera de son argent ; laissez-lui son bien : quel droit y avez-vous ? Outre cela, quelle comparaison y avoit-il entre le rétablissement d'un Temple, sans lequel les Perses n'auroient pas laissé d'être aussi idolâtres qu'auparavant, & la destruction de plusieurs Eglises Chrétiennes ? Il falloit donc prévenir ce dernier mal par le premier, puisque le Prince m'etoit cela au choix de l'Evêque. Enfin qu'y a-t-il de plus capable de rendre la

Religion Chrétienne odieuse à tous les peuples du monde, que de faire voir, qu'après qu'on s'est insinué sur le pied de gens qui ne demandent que la liberté de proposer leur doctrine, on a la hardiesse de démolir les Temples de la Religion du païs, & de refuser de les rebâtir, quand le Souverain l'ordonne? N'est-ce pas donner lieu aux Infideles de dire : ces gens-ci ne demandent d'abord que la simple tolérance; mais dans peu de temps ils voudront partager avec nous les Charges & les Emplois, & puis devenir nos maîtres. Ils s'estiment d'abord très-heureux si on ne les brûle pas; ensuite très-malheureux s'ils ont moins de privilèges que les autres; & très-malheureux encore s'ils ne sont pas les seuls qui dominent. Pendant un certain temps ils ressemblent à César, qui ne vouloit point de maître, & puis ils ressemblent à Pompée qui ne vouloit point de compagnon. Voilà les inconvénients inévitables à quoi s'exposent ceux qui soutiennent si chaudement, qu'il faut employer la force du bras séculier à l'établissement de l'orthodoxie. C'étoient les principes du Prêtre Abdas : car que n'eût-il point fait à main :

armée contre les Idolâtres, sous un Empereur Chrétien , puisque sous un Prince Payen , qui toléroit l'Evangile , il démolit un Temple que les peuples vénéroient très-particulièrement. *

Ce que les Turcs appellent
NEPHES-OGLI.

Les Turcs appellent *Nephes-Ogli*, ou fils du Saint-Esprit, certaines gens qui naissent d'une façon extraordinaire, je veux dire d'une mere vierge. Il y a, dit-on, des filles Turques, qui se tiennent dans certains lieux à l'écart, où elles ne voyent aucun homme. Elles ne vont aux Mosquées que rarement; lorsqu'elles s'y rendent, elles y demeurent depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit; elles joignent à leurs prières tant de contorsions de corps & tant de cris, qu'elles épuisent toutes leurs forces, & qu'il leur arrive souvent de tomber par terre, sans connoissance. Si elles deviennent grosses depuis ce tems-là, elles disent qu'elles le sont par la grace du Saint-Esprit; & c'est pour cela que les enfants dont

elles accouchent font nommez *Nephes-Ogli*. On les regarde comme des gens qui ont le don des miracles. Un Moine (a), qui a demeuré long-tems en Turquie, témoigne avoir oui-dire qu'il y a toujours deux ou trois de ces *Nephes-Ogli*, dans la Ville de Bruczia (b), & que leurs cheveux & les morceaux de leurs habits guérissent toutes sortes de maladies. *

Si les baisers de civilité blessent les loix de la bienséance.

Un Professeur de Leyde, traitant de la tempérance, se propose entr'autres questions, celle-ci : *la coutume qui permet aux Etrangers, dans les Pays-Bas & ailleurs, de baiser à la joue les femmes & les filles, quand on leur rend visite, est-elle conforme aux loix de la chasteté (a) ?* Il répond que les baisers de civilité ne sont point contraires à cette vertu, vû que rien n'empêche qu'on les donne sans aucun mau-

(a) Septem castrensis, De moribus Turcarum.

gedel l'Empire Ottoman.

* Art. *Nephes-Ogli*.

(b) C'est sans doute la Ville de Prusse dans la Bichinie, le premier Siè-

(a) Adrianus Heerebood, Exercitat. ethio.

vais desir , & qu'il ne faut pas croire que tous les hommes soient si corrompus , que ces sortes de baisers ne puissent être honnêtes. Cette décision , & la raison sur quoi on la fonde , sont très-solides. Les mêmes familiarités qui sont dangereuses en Italie , ne le sont pas , ou le sont bien moins dans les Païs Septentrionaux. Sur ce principe , un autre Savant des Païs-Bas , chargé de la tutelle d'une jeune Italienne , lui défendoit plusieurs choses qu'on croit très-permises dans toute la Flandre , mais qui ne passent point pour innocentes au-delà des monts. Voici ce qu'il en écrivoit à un Italien de ses amis. *Je ne souffre point* , lui dit-il , *qu'elle se laisse baiser : cela est dangereux pour des Italiennes. Nos filles de Flandre le peuvent souffrir impunément : elles n'y entendent point de finesse. Elles ignorent qu'il y ait dans les caillades & dans l'application des lèvres , aucune leçon d'amour ; mais celles de votre Païs en savent bien les conséquences. J'ai fait apprendre à votre Italienne la langue Flamande , & nos coutumes , excepté celle de baiser. Ceux qui croiront que j'amplifie , n'auront qu'à consulter*

les propres paroles de cet Auteur (b), & ils verront que j'exténue sa pensée.

Convenons que notre Savant n'étoit point blâmable d'élever la jeune Ita-
lienne autrement qu'une Flamande. Il faut se conduire en cela suivant le droit coutumier : le droit des gens, ni celui de la nature, n'embrassent point cette partie de l'éducation : la diversité des climats & des préjugés est une meilleure règle. Les Napolitains attachent de telles conséquences à un simple baiser, que la moitié des donations du fiancé, qui meurt avant la consommation du mariage, demeure au pouvoir de la fiancée, s'il l'a baisée à la joue (c) ; mais autrement on ne lui accorde rien. N'est-ce pas préten-

(b) Erycius Puteanus
Epist. ad Jo. Bapt. Sac-
cum, apud Martinum
Kempium, Dissert.
XVI. De osculis.

(c) Fulco, Vicaire
de Maxville, fit dona-
tion l'an 1005, à Odile
sa fiancée, pour le pri-
mier baiser, de tout le
domaine qu'il avoit aux
terres de Sierf, de Cl-
reste, de Soliers, de Co-
ge & d'Olliv. C'est-à-
ge étoit fondé, à ce que

j'affirme, sur la loi si à
sponso, qui ordonnoit que
lorsque le Mariage n'a-
voit pas son effet, la fian-
cée gagnoit la moitié des
présens qu'elle avoit reçus
du fiancé : car les an-
ciens croyoient que la pu-
reté d'une fille étoit sé-
rie par un seul baiser :
mais cette loi est présentem-
ment abrogée en ce Rojaum-
me. Ruffi, Hist. de
Marseille, T. II. p. m.

27.

dre qu'elle n'a plus à donner les mêmes
 prétilces qu'auparavant ; & qu'ainsi
 elle doit être indemnisée. Ce sont des
 maximes inconnues à quantité de na-
 tions ; qui jugent des choses tout au-
 trement , & qui ne mettent pas les
 baisers à si haut prix. Écoutons là-
 dessus un Auteur moderne : „ Le bai-
 „ ser , qui en Turquie , en Italie , & en
 „ Espagne , est le commencement de
 „ l'adultère , n'est à Paris qu'une sim-
 „ ple civilité ; & si ce gentil Persan ,
 „ qui fit tant de voyages mystérieux
 „ pour baiser trois fois le beau Cyrus ,
 „ se fût trouvé à Paris , il n'auroit pas
 „ fait grand cas du plaisir qu'il eut. On
 „ ne fait point de visites où l'on ne
 „ mêle des baisers ; mais ceux-là sont
 „ de la qualité des mommoyes , qu'on
 „ fait valoir ce qu'on veut : & comme
 „ le baiser est une marchandise qui ne
 „ coute rien , & qui ne s'use point ,
 „ personne n'est avare d'en donner ,
 „ & peu sont avides d'en prendre (d).

Confirmons ceci par un passage de
 Montagne. *La cherté* , dit-il , *donne*
gout à la viande. Voyez combien la
forme des salutations , qui est particu-
lière à notre Nation , abastardit par sa

(d) Tiré du *Saint-Evremonade*.

facilité la grace des baisers. C'est une desplaisante coustume , & injurieuse aux Dames , d'avoir à prester leurs lèvres à quiconque a trois valets à sa suite , pour malplaisant qu'il soit ,

*Cujus livida naribus caninis
Dependet glacies , rigetque barba ,
Centam occurrere malo culilingis.*

*& nous-mêmes n'y gagnons guere : car comme le monde se voit party , pour trois belles il nous en faut baiser cinquante laides : & à un estomach tendre , comme sont ceux de mon âge , un mauvais' baiser en surpaye un bon (e). **

Loix de LYCURGUE.

La maniere dont Lycurgue voulut que les enfants fussent élevés étoit très-propre à en faire de bons Soldats. Mais on peut dire qu'il étendit trop loin ce systême d'éducation , puisqu'il ordonna aux filles de faire les mêmes exercices que faisoient les garçons , de paroître toutes nues en public dans certains jours de cérémonie , & de danser en cet état avec des hommes , qui étoient

(e) Montagne , Essais , Liv. III. Chap. V.

* Art. PISCANUS , rem. I.

aussi nuds qu'elles [a]. N'étoit-ce pas exposer la vertu des filles de Lacédémone, & faut-il s'étonner après cela qu'elles aient été en si mauvaise réputation ? Plutarque , d'ailleurs très-disposé à justifier Lycurgue sur cet article , ne laisse pas de convenir que la licence qu'il accorda aux Lacédémoniennes les exposa aux médifances des Poëtes , & il confesse ingénument que les Loix de Numa Pompilius étoient plus favorables à la pudeur. Ceux qui aiment le vieux Gaulois , seront bien aises de trouver ici la traduction qu'Amyot nous a donnée de cet endroit de Plutarque. , La garde des filles à marier , par
 „ les ordonnances de Numa , étoit
 „ plus étroite & mieux seante à l'honneur du sexe : & celle de Lycurgue ,
 „ estant par trop libre & trop franche ,
 „ a donné aux Poëtes occasion de parler , & de leur donner des surnoms
 „ qui ne sont pas guere honnestes ; comme Ibycus les appelle *Phænomerides* ,
 „ c'est-à-dire montrans la cuisse , &
 „ *Andromanos* , c'est-à-dire enrageans
 „ d'avoir le masle : & Euripides dit
 „ aussi d'elles ,

„ Filles qui hors leurs maisons paternelles
 „ Sortent ayant des garçons avec elles ,
 „ Monstrans à nud les cuisses , desouvertes,
 „ Aux deux côtés de leurs cottes ouvertes.

„ Aussi à la vérité les flancs de leurs
 „ cottes n'étoient point cousus par en
 „ bas , de sorte qu'en marchant elles
 „ monstroient à nud la cuisse descou-
 „ verte (b). „

Je ne sai si Lycurgue raisonnoit
 juste, lorsqu'il prétendoit que ces usa-
 ges exciteroient les jeunes gens à se
 marier. Nous apprenons de Plutarque
 que notre Législateur ne permit aux
 filles de se montrer nues, qu'afin qu'el-
 les donnassent de l'amour aux hommes:
 car dès qu'elles avoient trouvé un mari,
 elles renonçoient aux nudités (c). Ly-
 curgue considéra peut-être que le
 nombre des belles femmes est par-tout
 fort petit, en comparaison de celles qui
 ne le sont point, & qu'il arrive souvent
 qu'une personne dont la figure n'a rien
 d'aimable, reçoit de la nature un no-
 table dédommagement dans les autres
 parties du corps (d); il conclut de là

(b) Plut. in Parall.
 Lycurgi & Numæ.

(c) Plut. in Apophth.
 Lacôn. & in Lycurgo.

(d) Athenée parle de

deux païssanes qui furent
 ainsi dedommagées, &c.
 qui firent fortune. Ce fu-
 rent elles qui bâtirent un
 Temple sous l'invoca-

qu'il falloit donner lieu aux filles de Sparte de faire agir toutes leurs forces, espérant que celles, qui ne pourroient pas donner de l'amour par les charmes du visage, étaleroient d'autres attraits, qui leur gagneroient le cœur de quelque jeune homme. D'autre part, les jeunes gens d'une figure peu avantageuse pouvoient se faire valoir par d'autres endroits, & conquérir le cœur d'une belle, sans que l'étoile s'en mêlât, n'en déplaise à Juvenal qui dit,

*Fatum est & partibus illis,
Quas sinus abscondit : nam si tibi sydera cessent,
Nil facies.*

C'étoit donc se précautionner contre la laideur, & faire en sorte que personne n'échappât aux traits de l'amour. On étoit d'ailleurs tout sujet de se plaindre d'avoir été lésé dans le marché ; car chacun avoit la montre de la marchandise. Mais n'étoit-ce pas introduire dans un commerce où l'honnêteté doit regner, les prétendues commodités des lieux de prostitution, qu'Horace a tant célébrées (e) ? N'étoit-ce pas inspirer aux Filles l'effronterie des yeux, qui est

rien valant : *de Venus* (e). Voyez sa II. Sat. 1.
dans *Ville fessu* du L. Liv.

pire que l'effronterie des oreilles? c'é-
toit le moyen; dira-t-on, d'émouffer
la pointe d'une curiosité fort rongean-
te [f.] ; mais cette prétendue raison
n'a pas empêché les Nations civilisées
d'inspirer au sexe beaucoup d'horreur
pour les nudités en peinture : & voici
un Législateur de Lacédémone qui
laissoit voir aux jeunes filles les nudités
en original.

Je suis fâché de voir qu'un Auteur
moderne ait entrepris d'excuser cette
licence ; & d'ailleurs je ne trouve pas
que son Apologie soit fondée sur d'assez
bonnes raisons. Voici ses paroles. „ Les
„ filles de Sparte dansoient toutes nues
„ en public, & peu de gens sont per-
„ suadés qui y eût de la modestie à ce
„ spectacle. Je m'imagine que les La-
„ cédémoniens avoient pourtant leur
„ raison, & que la chose étant toute

(f.) J'observerai en
passant, que la curiosité
dont je parle, a été déli-
catement touchée par
M. de la Bruyère. Tout le
monde, dit-il, s'ap-
proche de la longue levée qui borne &
qui resserre le lit de la
Seine, du côté où elle en-
tre à Paris avec la Mar-
ne qu'elle vient de re-
cevoir. Les hommes s'y

baignent au pied, pen-
dant les chaleurs de la
Canicule. On les voit de
fort-près se jeter dans
l'eau; on les en voit sor-
tir : d'est un amassem-
ent. Quand cette saison n'est
pas venue, les femmes
de la Ville ne s'y prome-
nent pas encore, & quand
elle est passée, elles ne
s'y promenant plus.

„ commune parmi eux, elle ne faisoit
„ pas dans leur ame une impression dan-
„ gereuse & criminelle. Il se fait une
„ habitude de l'œil & de l'objet, qui
„ dispose à l'insensibilité, & qui bannit
„ les sales desirs de l'imagination. L'é-
„ motion ne vient que de la nouveauté
„ du spectacle : une coutume perpé-
„ tuelle rebute plus les yeux qu'elle ne
„ les tente ; & si vous vous mettez une
„ fois dans l'esprit l'intégrité des mœurs
„ de la nation, vous demeurerez per-
„ suadé de ce bon mot : *les filles de*
„ *Sparte n'étoient pas nues ; l'honnêteté*
„ *publique les couvroit.* Généralement
„ parlant, je ne vous dirai pas que leur
„ excuse fût une excuse pour nous : mais
„ enfin il y a encore aujourd'hui quan-
„ tité de lieux dans l'Amérique Septen-
„ trionale, où les femmes paroissent
„ toujours dans l'état de celles qui
„ dansoient à Sparte ; & cependant tous
„ nos Voyageurs assurent que le crime
„ en est banni. Mais je serois bien dix
„ ans entiers à plaider la cause des filles
„ de Sparte, je vois bien que je ne vous
„ donnerois jamais une bonne idée de
„ leur modestie. Vous en croirez bien
„ plutôt les satyres piquantes des Athé-
„ niens, & même celle d'Aristote, qui

„ tout Macédonien qu'il étoit , avoit
 „ demeuré trop long-temps à Athé-
 „ nes , pour n'y avoir pas contracté la
 „ haine contagieuse qui y regnoit con-
 „ tre les Spartiates. Voici ce qu'il a dit
 „ des Lacédémoniens dans le second
 „ Livre de ses Politiques. *Quand Licur-*
 „ *gue a entrepris d'introduire à Sparte la*
 „ *fermeté & la patience , c'est une chose*
 „ *évidente qu'à l'égard des hommes il*
 „ *y a réussi : mais il s'y est pris plus né-*
 „ *gligemment du côté des femmes : car*
 „ *elles y vivent dans une mollesse & un*
 „ *dérèglement général (g) .*”

Ce qu'on nous dit là de cette habitu-
 de de l'œil & de l'objet , qui dispose à
 l'insensibilité , est bon & solide , géné-
 ralement parlant. Mais quelque raison-
 nable que puisse être cette doctrine , je
 ne sai si on la peut appliquer à notre su-
 jet , puisque les filles de Lacédémone
 ne paroissent nues qu'en certains jours
 de cérémonie , & que le reste du temps
 elles portoient un habit qui ne laissoit
 voir que leurs cuisses. C'étoit le moyen
 d'irriter la corruption , sans disposer à
 l'insensibilité par une coutume perpé-
 tuelle. De plus il y a une grande diffé-

(g) Guillet , *Lacedemone ancienne & nouvelle* ,
 p. 167.

rence entre le peuple de Lacédémone & tant de Nations sauvages ; où la nudité se pratique. Celles-ci sont de tout temps en possession de cet usage ; mais Lycurgue introduisit la nudité dans une Ville où elle n'étoit pas connue , & pendant que tous les peuples voisins observoient la bienséance. On ne sauroit donc l'excuser. Enfin la vertu des Américains , si ce que les Voyageurs en disent , est véritable , ne sert de rien pour justifier ce Législateur : car l'événement a fait voir que Lacédémone n'étoit pas un lieu où de telles nouveautés pussent s'introduire innocemment. C'est en vain que l'on s'efforce d'affoiblir le témoignage d'Aristote : il n'y a rien de plus grave ni de plus sensé que le Livre où ce Philosophe parle si mal des Lacédémoniens. L'esprit de partialité ne paroît point dans cet ouvrage ; & ainsi au lieu de dire que les médisances des Poètes ont fait impression sur l'esprit de ce Philosophe , il falloit dire que l'autorité de ce Philosophe justifie les médisances des Poètes.

J'ai une autre observation à faire sur ces paroles de M. Guillet. *Je n'oserois vous décrire , dit-il , l'habit des filles de l'ancienne*

*l'ancienne Lacédémone. Sophocle vous l'apprendra, si vous voulez voir comment il a décrit celui d'Hermione, dans un fragment que Plutarque rapporte. Il étoit si court, que le Poète Ibycus en se moquant les appelloit PHENOMERIDES (h); il est sûr 10. qu'on ne trouve point dans ce fragment de Sophocle la description d'un habit : car ce Poète dit seulement que la tunique d'Hermione étoit entr'ouverte, & qu'elle laissoit paroître les cuisses (i). 2°. Ibycus, appelant les filles de Lacédémone *Phenomerides*, ne se fonde point sur ce qu'elles portoient un habit court, mais sur ce que leurs cottes étant ouvertes des deux côtés,*

Montroient à nud leurs cuisses découvertes :

c'est Plutarque qui nous donne très-clairement cette raison de la raillerie d'Ibycus. Virgile a donné aux filles de Lacédémone une longue & large robe, mais retroussée sur les genoux quand elles chassoient :

(h) *ibid.* p. 172.

(i) *Stola caret, tunicam induens. Hermione dilabidam : retegis femur*

juvencula. Sophocl. apud Plutarch. in parall. Lycurgi. & Numæ Pompilii.

Virginis os habitumque gerens, & virginis arma

SPARTANAE

NUDA GENU, NODOQUE SINUS COLLECTA

FLUENTES.

La description que Pollux nous a laissée de l'habit des filles de Sparte, ne nous permet pas de douter qu'il ne fût long : car cet Auteur dit que quand elles se laçoient jusqu'à un certain point, elles laissoient paroître leurs cuisses depuis les pieds (k). On peut donc compter comme une chose certaine que la nudité des cuisses, reprochée aux Lacédémoniennes, ne venoit pas de ce que leur jupe étoit trop courte. Il n'y a personne qui ne comprenne fort aisément, que si leur jupe qui étoit fendue des deux côtés, sans être cousue au bas des fentes, ne fût descendue que jusqu'au dessus du genou, elles eussent fait beaucoup pis que montrer la cuisse, quand elles eussent marché : de sorte que les Poètes, qui avoient en ce temps-là plus de liberté qu'aujourd'hui de s'ex-

(k) Ita autem dicebatur etiam virginum tunicula : cujus postquam aliquò usque pinnae solvissent, a malleolo inferiore pedis femora ostendebant ; ma-

ximè Spartana, quas idcirco Phœnemeridas appellabant. Julius Pollux, apud Meursium, Miscellan. Laconic, Lib. 1, Cap. XIX.

primer grossièrement , leur eussent donné une épithete beaucoup plus forte que n'est celle de *Phénomerides* ; il n'est pas nécessaire d'éclaircir plus amplement cette pensée. Passons à d'autres Loix de Lycurgue.

Celles qu'il fit sur les mariages , sont en partie bonnes, & en partie mauvaises. Il voulut que les maris ne s'approchassent de leurs femmes qu'à la dérobée , & qu'ils se levassent de cette table en restant un peu sur leur appétit. Il falloit que ceux qui recherchoient en mariage une fille , l'enlevassent & la remissent entre les mains d'une Matrone , qui lui rasoit les cheveux , lui donnoit un habit d'homme , la couchoit sur un matelat , & la laissoit seule sans lumiere. Le galant entroit , deshabilloit sa maîtresse , & la prenant dans ses bras , la portoit sur un autre lit , où il passoit quelques moments avec elle ; après quoi il alloit rejoindre ses camarades dans la chambre où ils couchoient en commun. Il en usoit de même toutes les fois qu'il alloit voir sa femme , prenant toutes les précautions possibles pour n'être pas vû (1). Passe

(1) Plutarch. in Lycurgó.

pour cela. Mais Lycurgue permettoit aux vieillards infirmes de prêter leurs femmes aux jeunes gens robustes, & il souffroit que les beaux hommes couchassent avec les femmes des hommes laids, pourvû que ceux-ci en fussent d'accord. „ Il trouvoit beaucoup de „ sottise & de vanité, *dit Plutarque*, „ dans les ordonnances qu'avoient fait „ sur le mariage les autres Législa- „ teurs; qui cherchoient pour leurs „ chiennes les meilleurs chiens, & „ pour leurs juments les meilleurs éta- „ lons, n'épargnant ni soin ni argent „ pour les avoir de leurs maîtres, & „ qui renfermoient leurs femmes dans „ leurs maisons, & les tenoient là cap- „ tives, afin qu'elles n'eussent des en- „ fans que d'eux, quoiqu'ils fussent „ souvent insensés, dans un âge ca- „ duque, ou valétudinaires (m). “ Quoiqu'en dise Plutarque, ce régle- ment ne valoit rien : c'étoit autoriser l'adultère, & même le maq..... des maris. Mais ces Loix avoient leur prin- cipe dans la forte envie qu'eût Lycur- gue de rendre les Spartiates vigoureux. De la même source vint le régle- ment

(m) *Idem, ibid.* Version de Dacier.

barbare contre les enfans mal sains & mal constitués : notre Législateur voulut que l'on s'en défit. N'étoit-ce pas une injustice criante ?

Il seroit facile de critiquer , en d'autres choses , les Loix de Lycurgue : mais il y a un point en quoi il est plus louable que Numa Pompilius ; c'est qu'il ne vouloit pas que l'on mariât les filles dans une trop grande jeunesse. Il ne-permettoit de les établir , que lorsqu'elles étoient en état de supporter les fatigues de l'accouchement. Numa , au contraire , souffroit qu'on les mariât à l'âge de douze ans , & même au-dessous (*n*). Aristote raisonne assez amplement sur ce sujet , & donne quelques préceptes fort judicieux. Il veut qu'on marie les filles à l'âge de dix-huit ans , & les garçons à l'âge de trente-sept. Il remarque que les habitants de toutes les Villes , où les mariages se contractent entre des personnes trop jeunes , sont infirmes & petits , & que ces alliances précoces font mourir en couche un plus grand nombre de femmes. Il ajoûte que les enfans , qui ne sont guere plus jeunes que leurs peres , n'ont pas

(*n*) Plut. *in* Numa.

beaucoup de respect pour eux, & que de-là naissent cent désordres domestiques. Voilà un inconvénient de morale. Il en touche un autre de même espèce, puisqu'il concerne la chasteté. C'est qu'on remarque, dit-il, plus d'intempérance & de penchant à la débauche dans les filles qui ont usé de très-bonne heure des plaisirs du mariage (o). C'est aux Directeurs & aux Casuistes à raisonner sur ces paroles : mais sans pousser si loin les observations, on est en droit de décider qu'un mariage précocce ne permet pas à la pudeur de prendre d'assez profondes racines*.

Avarice des Traitants de l'ancienne Rome. Projet d'imposition très-lucratif.

Les Partisans, qu'il me soit permis d'appeler ainsi ceux qui levoient les tributs de la République Romaine, firent un procès assez particulier aux Prêtres d'Amphiaraüs. Ceux-ci prétendoient que leurs biens étoient privilégiés, & devoient être compris dans la Loi qui exemptoit de la taille toutes

(o) Aristot. Lib. VII. de Republ. cap. XVI.
* Art. *Lycurgue*.

les terres consacrées aux Dieux immortels. Mais les exacteurs soutinrent que les domaines qui appartenoient à Amphiaräus n'étoient nullement dans le cas de cette Loi, parce qu'ils étoient consacrés à un homme mort ; & qu'il est visible qu'un homme qui est mort n'est pas du nombre des Dieux immortels. Quoique ce raisonnement, *il est mort, donc il n'est pas un Dieu*, leur fut suggéré par l'avarice, & non par le zèle de la Religion, chose que des partisans ne consultent guere, il étoit pourtant si plausible, qu'il devoit leur procurer gain de cause. Je crois néanmoins qu'ils la perdirent. C'est dommage que toutes les pièces de ce procès ne se soient pas conservées. Si on les eût laissé faire, ils auroient mis à la taille la plupart des Dieux, & en rôtüre une infinité de terres sacrées : car quels titres de divinité ou d'immortalité eût-on pû produire à l'épreuve de leurs exceptions ? Que n'eussent-ils pas obtenu au Tribunal d'un Intendant qui auroit eu ordre de favoriser leurs poursuites ? Il ne faudroit que mettre en parti la recherche des faux cultes, pour y voir bientôt une bonne réduction. Mais de tels partisans,

où pourroient-ils être en sûreté ? *

*RELATION de ce qui se passe
dans le Paradis,*

Le Jésuite Henao , Professeur en Théologie dans le Collège Royal de Salamanque , publia l'an 1652. un volume *in-folio* , intitulé : *Empireologia* , auquel on pourroit donner le titre de *Relation du Paradis*. Il y étale distinctement les plaisirs dont on jouïra dans ce séjour ; il dit qu'il y aura une *Musique dans le Ciel* , avec des instruments matériels comme sur la terre (a). Mais son détail , si je ne me trompe , n'est pas comparable à celui de Louis Henriquez , son confrere , qui , spécifiant les joyes du Paradis , assure positivement qu'il y aura un souverain plaisir à baiser & embrasser les corps bienheureux ; qu'ils se baigneront à la vue les uns des autres ; qu'il y aura pour cela des bains très-agréables ; qu'ils y nageront comme des poissons ; qu'ils chanteront aussi agréablement que les

* Art. *Amphiarans* ,
rem. L.

(a) Voyez le pre-

mier Volume de la *Morale pratique des Jésuites* ,
p. 273.

*calandres & les rossignols ; que les Anges s'habilleront en femmes , & qu'ils paroîtront aux Saints avec des habits de Dames , les cheveux frisés , des jupes en vertugadins , & du linge du plus riche ; que les hommes & les femmes se réjouiront avec des mascarades , des festins , des ballets ; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes , afin que le plaisir soit plus grand ; qu'elles ressusciteront avec les cheveux plus longs , & qu'elles se pareront avec des rubans & des coëffures , comme en cette vie , & leurs petits mignons d'enfants , ce qui sera avec un grand plaisir (b). **

Coutume bizarre & impie.

La coutume qu'avoient les Païens de consulter plusieurs oracles sur une même affaire , me paroît aussi impie que bizarre. L'Histoire des Grecs & des Romains en fournit mille exemples : je n'en rapporterai qu'un. Agesiopolis , Roi de Lacédémone , avant que de porter la guerre chez les Argiens ,

(b) Henriquez , *Occupations des Saints dans le Ciel* , cité dans la *Me-* | *rale pratique des Jésuites* ,
p. 274.
* Art. *Loyola* , rem. V.

voulut s'éclaircir avec Jupiter sur la justice de cette expédition, & le consulta dans le fameux Temple d'Olympe. L'Oracle ayant répondu qu'on pouvoit attaquer les Argiens sans scrupule, Agefipolis, pour plus grande sûreté, courut aussi-tôt à Delphes consulter Apollon, afin de savoir si le sentiment du fils seroit conforme à l'avis du pere.

Recueillons de ceci une vérité qui est d'ailleurs assez manifeste, c'est que la Religion des Païens étoit fondée sur des idées de Dieu, aussi fausses que l'Athéisme. Je ne parle point des sentiments du commun peuple : je ne parle point de l'abus de quelques particuliers ; je parle du culte public, pratiqué par les personnes les plus éminentes, & soutenu de la majesté de l'Etat. Voici un Roi de Lacédémone, qui, après la réponse du plus grand des Dieux, va consulter une autre Divinité, incertain si elle réfutera, ou si elle confirmera cette réponse. Il croyoit donc que les décisions de Jupiter n'étoient pas telles que l'on pût toujours les suivre en sûreté de conscience ; & il supposoit que les lumieres d'Apollon n'é-

soient pas toujours conformes à celles de Jupiter. N'étoit-ce pas croire que tous les Dieux, sans en excepter le plus grand, étoient bornés dans leurs connoissances, & que d'eux aux hommes, il n'y avoit que la différence du plus au moins? Le *tot capit tot sensus*, autant de sentiments que de têtes, avoit lieu, selon cela, dans le Ciel, à peu près comme sur la terre. On consultoit Jupiter comme on consulte le plus fameux Avocat d'un Parlement, lorsqu'on a dessein de s'engager dans un procès. La réponse de cet Avocat ne tranquillise pas les Plaigneurs prudents : ils sont bien aises d'avoir l'avis de quelques autres Jurisconsultes; & il y a tel homme qui fait consulter son affaire dans toutes les Cours du Royaume aux plus habiles Docteurs. Les Païens en usoient ainsi à l'égard des Oracles, afin de voir si leurs Dieux se contrediroient, & de se précautionner mieux par la comparaison des réponses.

Ils n'étoient point scandalisés du sort différent qu'avoient les victimes. Celles qu'on offroit à une divinité faisoient espérer, pendant que celles que l'on offroit à une autre faisoient crain-

dre. Apollon & Diane, enfans jumeaux de Jupiter, se contredisoient quelquefois : le frere rejettoit une victime, la sœur l'admettoit (a). Le Paganisme ne trouvoit rien là de scandaleux. Il eût bien voulu plus de concorde dans les promesses du bien ; mais enfin il ne croyoit pas que la nature divine donnât l'exclusion à l'ignorance, au caprice, à la discorde. Il acquiesçoit donc à cela, comme à des effets inévitables de la nature des choses. *

Origine de l'usage d'engraisser les oiseaux de table. Ce que c'étoit qu'un
COCHON DE TROIE. *Crapule des Romains.*

Pline assure que les habitants de Delos furent les premiers qui engraisserent des poules, & qu'ensuite la cou-

(a) *Quid cum pluribus diis immolatur, qui tandem evenit ut litetur aliis, aliis non litetur? Qua autem inconstantia deorum est, ut primis minentur extis, bene promittant secundis? Aut tanta inter eos dissensio, sapè etiam inter proximos, ut Apol-*

linis exta bona sint, Diana non bona? Cic. de Divinat. Lib. II, Cap. XVII. Ne croyez pas que ces objections aient défilé les yeux à beaucoup de gens.

* *Art. Agæropolis, rem. A.*

tume se répandit d'engraisser tous les oiseaux que l'on mangeoit. Cette délicatesse passa à Rome : il fallut pour la réprimer, que la Loi *Fannia* ordonnât que l'on ne servît à table aucune sorte d'oiseau, hormis une poule qui n'auroit pas été engraisée. Voilà une merveilleuse frugalité. Mais c'étoit gêner les gens d'une étrange manière. Où sont aujourd'hui les peuples riches qui voulussent subir un tel joug ? Il est vrai qu'on trouva bientôt le moyen d'éluder cette Loi : car l'on prétendit qu'elle ne défendoit pas de manger des poulets gras (a). Dans la suite le luxe des festins ne fit qu'augmenter dans Rome. Entre autres excès, on faisoit cuire dans le ventre d'un cochon plusieurs animaux, & l'on appelloit cela un *Cochon de Troie*, par allusion au cheval de Troie, qui étoit farci de soldats. La gourmandise devint si énorme, que plusieurs enfants de famille se vendoient, ou se prostituoient, pour se procurer de bons morceaux. Les juges alloient ivres à l'Audience, & étoient obligés de s'arrêter en chemin à tous les coins de rue pour pisser. C'est Macrobe qui nous

(a) Plin. *Lik. X., Cap. L.*

apprend toutes ces particularités (b). Les siècles suivans, qui ont vû à Rome tant de vices effroyables, n'y ont guere vû le regne de l'ivrognerie. Aujourd'hui c'est un excès qu'on ne connoît point du tout dans ce pays-là : mais pour les anciens Romains, ils vivoient comme de vrais Septentrionaux. *

Fraude insigne des Mages. Combien les Rois sont esclaves de la Religion dominante.

Isdegerdes, Roi de Perse, conçut une grande amitié pour un Saint Evêque, nommé Maruthas. Les Mages, Prêtres idolâtres, s'allarmèrent de cette union, & craignirent que leur Prince n'abandonnât l'ancien culte du pays, pour embrasser le Christianisme, qui commençoit à faire de grands progrès dans la Perse. Pour prévenir ce malheur, ils eurent recours à un artifice, qui prouve bien qu'il n'est point d'excès dont un zele fanatique ne soit capable. Un jour que le Roi devoit se rendre au Temple pour adorer le feu,

(b) Voyez les Saturnales, Liv. II, Chap. II, & XIII.

* Art. Farnius-Strabon, rem. A, & Art. Titius, rem. G.

ils firent cacher un homme sous terre ; & lorsqu'Isdegerdes parut , cet imposteur s'écria qu'il falloit chasser du trône l'indigne Monarque qui regnoit , puisqu'il étoit assez impie pour donner sa confiance à un Prêtre Chrétien.

Si ce que les libertins débitent très-faussement étoit véritable , sçavoir que la Religion n'est qu'une invention humaine , que les Souverains ont imaginée , afin de tenir les peuples sous le joug de l'obéissance , ne faudroit-il pas avouer que les Princes auroient été pris tout les premiers dans le piège qu'ils auroient tendu ? Car bien loin que la Religion les rende maîtres de leurs sujets , il arrive , au contraire , qu'elle soumet les Rois à leurs peuples , en ce sens qu'ils sont obligés d'être ; non pas de la Religion qui leur paroît la meilleure , mais de la Religion qui domine dans leur Royaume ; & s'ils osent en embrasser une qui soit différente de celle-là , leur couronne ne tient plus qu'à un filet. Voyez comment les Mages de Perse menaçoient leur Roi , quoiqu'il n'eût encore que caressé un Evêque. Ne fait-on pas que le dernier Empereur de Siam n'a été renversé du trône que pour avoir été

trop favorable aux Missionnaires Chrétiens (a). *

Observations sur les Procès d'impuissance. Particularités concernant le Congrès. Epoque de l'origine & de l'abolition de cette infame coutume.

Suites
honteuses
des Pro-
cès d'im-
puissance

Les procès d'impuissance font très-peu d'honneur aux femmes qui les intentent ; & soit qu'elles parviennent à obtenir un autre mari , soit qu'elles n'y parviennent pas , elles deviennent l'opprobre & la fable de leur siècle. Nous pouvons dire d'elles , sans sortir des bornes de l'indulgence , ce que l'on a dit avec un peu trop de rigueur contre les Veuves qui se marient (a). C'est le jugement le plus mitigé que l'on puisse faire de ces plaideuses en matière d'impuissance , vû la manière

(a) On écrivoit ceci en 1693.

* Art. *Abdas*, rem. B.

(a) *En quelque terme que soit conçu ce dire de l'Apôtre, juniores viduæ nubant, il faut l'entendre estre dit par forme d'indulgence accordée à l'incontinence de quelques femmes, ut maritum po-*

tius accipiant quam diabolum, & sciant sibi non tam maritos datos quam adulteros imputatos, comme dit Saint Hierosme, ad Salvinam. Duvair, p. 820, & suiv. de ses Oeuvres, Edition de Geneve 1617.

de procéder-à quoi elles se trouvent nécessairement réduites.

I. C'est déjà beaucoup que de confesser publiquement son incontinence : or c'est ce que fait toute femme qui intente de tels Procès : elle déclare devant tout le monde qu'elle ne peut se passer d'un mari , & elle en livre un acte qui demeure dans les Greffes.

Aveu humiliant de son incontinence.

II. L'interrogatoire qu'il faut subir devant les Juges est si délicat , & si gênant pour une personne d'honneur , qu'on ne peut avoir bonne opinion d'une fille , qui est capable de franchir cette barrière. Je dis d'une fille , parce que presque toutes celles qui accusent d'impuissance leurs maris , se piquent de l'être , & il faut bien qu'elles s'en vantent , lorsque c'est leur premier mariage , comme il arrive ordinairement. Un Avocat embarrassé étrangement une jeune Plaideuse. Il lui demanda en présence de plusieurs témoins , si son mari l'avoit baisée à la joue , & lui avoit fait d'autres caresses. Elle répondit que oui : *Et qui vous a dit , reprit l'Avocat , que ces caresses ne suffisoient pas ? Où avez-vous appris le reste ? Si vous êtes pucelle , comme vous le prétendez , vous ne devez pas*

Interrogatoire gênant.

savoir que votre mari est impuissant : & si vous le savez , c'est un signe que vous avez éprouvé ce que d'autres hommes peuvent faire (b).

La visite.

III. Il faut se résoudre à la visite des Experts : les autres preuves sont trop infirmes ; c'est pourquoi les Juges ont recours à celle-là , & ordonnent l'inspection , pour savoir si la complaignante a été déflorée ou non. Où est la pudeur de celles qui osent subir une telle épreuve , & de quelle hardiesse ne doivent-elles pas être armées ? Un Avocat, qui vivoit sous Louis XIII. s'est fort récrié contre cette honteuse pratique , & nous a donné là-dessus des détails très-curieux & très-raisonnés. Je les rapporte , sans craindre que les personnes sensées le trouvent mauvais ; car pourquoi s'offenseroit-on de trouver ici , ce qu'un Auteur grave a publié il y a plus de cent ans , dans un écrit imprimé à Paris avec Privilege. Il employé deux arguments : l'un est tiré de l'infamie personnelle attachée à l'inspection , l'autre de l'incertitude & de l'inutilité de cette épreuve. Il prétend qu'une femme doit

(b) Joan. Seresbientensis in *Policratico*, sive de *Nugis curialium* :

vestigiis Philosophorum, Lib. VIII. Cap. XI.

avoir perdu toute pudeur , lorsqu'elle permet , pour parvenir à la séparation , que des hommes la descouvrent , voyent & manient les parties que nature veut qu'elle cache. Il allégué l'autorité de plusieurs Saints Peres , particulièrement celle de Saint Ambroise , qui reprit Siagrius , Evêque de Verone , d'avoir ordonné qu'une Religieuse accusée d'incontinence , fût visitée. Il assure que les Romains n'avoient point recours à cette pratique odieuse , & qu'on ne voit pas qu'ils s'en soient servis même pour convaincre les Vestales suspectes & accusées d'inceste , combien qu'ils fussent fort severes en la recherche & punition de ce crime (c). Son ouvrage contient plusieurs autres particularités intéressantes , dont je parlerai bientôt.

IV. Il faut se résoudre au Congrès : telle étoit du moins la pratique de notre ancienne Jurisprudence , & cette coutume est assez singulière pour mériter quelques recherches. L'Avocat que je viens de citer , va nous donner là-dessus de nouveaux éclaircissements. Écoutons son vieux langage , & ne nous scandalisons point de la naïveté

Le Congrès.

(c) Tagereau , Dis- | l'homme & de la femme ,
cours de l'Impuissance de | p. 58, & suiv.

r Circon-
stances
prépara-
toires.

d'un siècle qui étoit bien plus vertueux que le nôtre. Les Parties, dit-il, font d'abord serment qu'elles *tascheront de bonne foy, & sans dissimulation, d'accomplir l'œuvre de mariage sans y apporter empeschement de part ni d'autre.* Les Experts jurent eux-mêmes qu'ils feront un fidele rapport. Ensuite l'homme & la femme sont derechef visités, l'homme afin de savoir s'il a point de mal, la femme pour considerer son état actuel, & juger des différences qui s'y peuvent trouver avant & après le Congrès.

Tagereau observe que dans quelques Procès, comme-en celui de de Bray [d], l'homme & la femme sont visités nus, depuis le sommet de la tête jusques à la plante des pieds, en toutes les parties de leurs corps etiam in podice, pour savoir s'il y a rien sur eux qui puisse avancer ou empescher le Congrès. Il ajoûte qu'on lave d'eau tiede les parties de l'homme, & qu'on met la femme en un demi-bain, où elle demeure quelque temps (e). Après cela l'homme & la

(d) C'étoit un Trésorier de l'épargne. Voyez Brantome, au I Vol. des Dames. Gal. p. 97.

(e) On usoit de cette dernière méthode pour

empêcher l'effet des *restringens* que les femmes employoient quelquefois dans ces occasions. Antoine Horman parle d'une femme qui s'étoit

femme se couchent en plein jour en un lit.

Les Experts demeurent dans la chambre si les Parties y consentent , ou se retirent , si l'une des deux l'exige ; mais la porte reste entr'ouverte. Quant aux Matrones elles se tiennent proche du lit , dont les rideaux sont tirés. C'est

Efforts de mari.

alors que l'homme se met en devoir de faire preuve de sa puissance , habitant charnellement avec sa femme , & faisant tous ses efforts *ut fiat intromissio* :

où souvent adviennent des altercations honteuses & ridicules , l'homme se plai-

Altercations honteuses.

gnant que sa femme ne le veut laisser faire , elle le niant , & disant qu'il la blesse *admovendo digitum*. Enfin , après qu'ils ont été une heure ou deux ensemble , les Experts appelés s'approchent , & ouvrant les rideaux , s'informent de ce qui s'est passé , visitent la femme derechef , pour voir an facta sit emissio , ubi , quid , & quale emissum : ce qui ne se fait pas sans bougie & lunettes , à gens qui s'en servent pour

artificiellement si fort ressreie , dans le temps qu'on instruisoit son Procès , qu'elle eut dans la suite besoin de Chirurgien pour accoucher. Il rapporte , sur le témoignage de plusieurs

Auteurs , qu'une femme d'Italie se ressreia si fort , pour plaire à son mari , que , par après , lui , né autre homme , ne put avoir affaire à elle. Horman , *Traité de la dissolution du Mariage.*

leur vieil âge , ni sans des recherches fort sales & odieuses (f).

Le 20 Jan-
vier 1687.

Anne Robert , l'un des plus celebres Avocats de son temps , a rencheri sur Tagereau , dans un ouvrage dédié au grand Achille de Harlai , Premier Président du Parlement de Paris. Le X. Chapitre de son IV. Livre *Rerum judicatarum* , roule sur un Procès d'impuissance , qui avoit été porté par appel à cette Compagnie. Le Parlement rendit un Arrêt confirmatif de la Sentence des Juges Ecclesiastiques , qui avoient ordonné la visite & le congrès , de quoi le mari s'étoit porté pour appellant. Son Avocat représenta avec la dernière licence l'abomination de ces procédures : il fit en quelque sorte ce qui arrive dans les grandes révolutions d'Etat , où afin de procurer aux Loix une durée très-longue , on les renverse pour un peu de temps , *Leges semper ut essent , aliquando non fuerunt* ; il se dispensa des règles de la pudeur , pour le bien de la pudeur même , & il crut pouvoir se donner d'autant plus de liberté , qu'il s'agissoit d'imprimer une forte horreur de cet abus. Tagereau fut sans doute animé du même

(f) Tagereau , *ibid.* p. 30. & suiv.

esprit : mais comme il écrivoit en langue vulgaire , il se contraignit un peu plus que Robert. Voici le Latin de ce dernier. *Vultis ad perpetuam rei detestationem , quam à foro & judiciis explodi convenit , visitationem (spectaculum odio publico dignum) verbis repræsentari ? parcite pudicæ aures , si quid in re obscena labatur verecundi sermonis inodestia. Puella resupina jacet , cruribus hinc inde distentis : præstant pudendæ corporis partes , quas natura ad delicias generis humani velavit. Has & Matronæ (quæ obstetrices auiusunt) & Medici inspiciunt , pertractant , diducunt : Magistratus vultu composito risum dissimulat : Matronæ præsentēs vœncrem dudum oblitam refricant : Medici , pro ætatis discrimine , hic vires pristinas reminiscitur , ille animo æstuantē inanis ludicri spectaculo pascitur : Chirurgus aut ferramento fabrefacto (id speculum matricis vocari solet) , aut cereo & fictitio priapo aditus venereos tentat , aperit , reserat : puella jacens titillatione vesana prurit : ut etiãmsi virgo visitari cœperit , indè tamen non incorrupta recedat.*

M. Robert observe que , nonobstant la turpitude de cet usage , on pourroit

le tolerer , si c'étoit un moyen infail-
 lible de connoître la vérité : mais il pré-
 tend que cette épreuve est trompeuse,
 & qu'une femme adroite est toujours à
 portée d'en empêcher la réussite : Ta-
 gereau est du même avis. Il nous
 apprend que le même de Bray, dont il a
 été parlé plus haut, trouva, de la part
 de son épouse, des résistances qu'il ne
 put vaincre. Cet homme étoit confor-
 mé singulierement : *sinistrum tantum*
testiculum habebat ex defectu natura-
li. Au premier congrès, car il y alla
 par deux fois à divers jours, *arrexer-*
at sufficiens ad coeundum, ac sub-
stantiam serosam & aquosam extra
vas emiserat, quæ non poterat dici
verum semen; sed non intromiserat,
 selon que le rapportèrent trois Méde-
 cins, trois Chirurgiens, & trois Ma-
 trones. Les Juges, sans s'arrêter à ce
 défaut naturel, ni à l'imperfection de
 la semence, ordonnerent auparavant
 que de prononcer définitivement, que
 de Bray viendrait derechef au Con-
 grès, si bon lui sembloit. Il est à no-
 ter que les Juges l'avertirent, si intro-
 mitteret, d'appeler les Experts, afin
 qu'ils le vissent, & en pussent témoi-
 gner. Par où se voit que l'on ne
 considère

considere pas en ces Procès la qualité de la semence , ni si l'homme arrigit , etiam sufficienter ad coëundum , mais que l'on veut & demande une intro-mission oculaire. De Bray ayant déclaré qu'il n'y vouloit plus aller , & que sa Partie l'avoit empesché aux deux fois qu'il y avoit esté , il fut séparé à faute seulement d'avoir fait l'intromission au congrès (g). Tagereau n'a-t-il pas raison d'ajouter , qu'une telle épreuve est plus propre à opprimer la vérité , qu'à la mettre en évidence.

Sébastien Roulliard , l'un des plus doctes Avocats du Parlement de Paris , plaida l'an 1600 pour un Gentilhomme (h), que sa femme avoit accusé d'impuissance. Elle avoit gagné sa Cause devant l'Official de Sens ; & puis devant les Juges de la Primatie de Lyon. Le mari appella de leur Sentence , & obtint des Commissaires du Saint Siege Apostolique , pour juger la Cause en dernier ressort. Roulliard , son Avocat , publia un *Capitulaire* , où il est qu'un homme né *SINE TESTICULIS APPARENTIBUS* , & qui a

(g) Tagereau, *ibid.* | genton , marié avec Ma-
 (h) Le Baron d'Ar- | delaine de la Chastre.

néanmoins toutes les autres marques de virilité, est capable des œuvres du mariage. Le Gentilhomme étoit né ainsi, & ce fut sur ce défaut, que sa femme se fondeoit pour l'accuser d'impuissance. Le mari soutint qu'il avoit consommé le mariage, non par les moyens ridicules qu'elle supposoit, mais par l'effort naturel de son sexe; il demanda qu'on la visitât, & il s'offrit au Congrès (i). Roulliard tira de ces offres du mari les conséquences les plus favorables, & discourut amplement de *testiculis latentibus* (k), selon la doctrine des Médecins, & selon les observations de l'Anatomie. Il ne s'amusa point à des périphrases, & à des locutions voilées: il se servit des termes de l'art avec la dernière liberté, & il mêla très-souvent à son discours des citations Latines, dont l'application étoit fort ingénieuse. Il ne semble pas qu'il sorte jamais du sérieux, & néanmoins toute la pièce est semée de plaisanteries, & de traits gaillards. Je ne fais quelle fut l'issue

(i) Voyez le *Capitulaire* de Roulliard, p. 8. & 9, de l'Edit. in 8o,

(k) Je conjecture que ce fut à cette occasion que Julien Peleus, Avo-

cat au Parlement de Paris fit le *Traité De solutione Matrimonii, ob defectum testiculorum non apparentium.*

de ce Procès : cependant il paroît par les Lettres de Lipse (1) que Roulliard le gagna.

Il faut que je remarque que Roulliard & Tagereau n'avoient pas les mêmes principes. L'intérêt de la cause que Roulliard avoit en main, le porta à soutenir que la pratique du congrès, & de l'inspection des parties étoit juste. La femme du Gentil-homme rejettoit cette épreuve, & les Juges devant lesquels elle avoit plaidé jusqu'alors, ne l'avoient point soumise à la visite, ni au congrès, par égard pour sa pudeur. Roulliard combattit avec force cette prétendue délicatesse, & tâcha d'exténuer ce qu'il y avoit de honteux & d'infâme dans cette pratique. „ A
 „ l'égard du congrès, dit-il, que la-
 „ dite Dame se dit rejeter par pudeur,

„ *Ah si concubitus locus exigis, omnibus illum
 „ Delicijs imple, & sit procul iste pudor.*

„ car le Duel est bien défendu par les
 „ Edits, pour rompre la vengeance des
 „ armes offensives, mais non celui
 „ d'entre le mari & la femme, dont l'ai-
 „ gredoux effort ne tend qu'à les réin-

(1) Voyez les Lettres Centuriées, ad Germanos
 EXVI, LXXV, de la & Gallis.

„ tegreren paix & bon amour Tant y
 „ a qu'au cas.. présent *hællum justum*;
 „ comme disoit Tite-Live *quia necessa-*
 „ *rium* & la nécessité rend licite ce
 „ qu'autrement seroit de soi illicite....
 „ Le congrès est la preuve ordinaire
 „ & plus certaine qui se puisse prati-
 „ quer en telles matieres de procès
 „ d'impuissance..... du moins les Offi-
 „ cialités de France l'ont reçu, & la
 „ Cour l'a autorisé par plusieurs Ar-
 „ rests, notamment celui du 20 Janvier
 „ 1597, donné contre un, qui argué
 „ du même défaut que ma Partie ad-
 „ verse, ne s'y vouloit soumettre....
 „ Toute la plus seure précaution qu'on
 „ y puisse apporter, est d'en venir à
 „ l'espreuve actuelle, spécialement
 „ quand nous y sommes portez pour
 „ le bien de la paix..... Autrement se-
 „ roit-ce chose absurde que pour la ve-
 „ rification d'un adultere, on admist la
 „ preuve de celui qui diroit avoir veu
 „ ~~après, & après~~; que pour éviter à la
 „ supposition du Part, les Loix civiles
 „ permissent l'inspection du couvert de
 „ la femme; & que pour justifier de la
 „ validité d'un mariage, (qui est chose
 „ beaucoup plus importante) on eust
 „ à contre-cœur de voir *un homme*

Thyrsum porto in cupidinis (in). “

Il s'en faut bien que ces raisons-là, & plusieurs autres que j'allègue, soient comparables aux arguments de Tagereau. Je m'imagine que, si Roulliard eût plaidé quelques mois après pour une femme, qui par un motif de pudeur eût refusé de se soumettre à l'inspection & au congrès, il eût étalé les mêmes maximes que Tagereau, & se fût très-bien refusé lui-même. C'est le destin des Avocats : il faut qu'ils raisonnent tantôt d'une manière, & tantôt d'une autre, selon la variété des causes qu'ils ont à défendre ; & notez que sur des matieres directement opposées, ils citent les mêmes autorités. Tagereau combat par l'autorité de Saint Cyprien & de Saint Ambroise la pratique de l'inspection, & Roulliard cite les mêmes Auteurs pour soutenir cette pratique (n) : il

(m) Roulliard, ibi
supra, p. 41. & suiv.

(n) Nous apprenons ;
dit-il, de S. Cyprien en
les Epîtres, de S. Augu-
stin ; & de S. Ambroise,
qu'en matière de dé-
votion de vierges, on a
souvent eu recours à
l'inspection. Clement d'Alexandrie, Stromat. 7,
& Suidas in verbo Jolus.

rapportent que la Vierge
Marie souffrit elle-même
cette épreuve ; le
Sanhedrin du Grand Pré-
tre & Sacrificateur
ayant ordonné qu'elle se-
roit visitée pour savoir
si elle étoit demeurée
Vierge. Chassané
en recite le discours, qui
du long. Roulliard, ibid.

s'est servi d'une ruse du métier. Les Peres qu'il cite, condamnent l'usage de la visite : ils témoignent donc qu'on la pratiquoit. Il les cite pour la preuve de l'usage, il supprime le reste. Cela n'est pas bien. Il ne faut point couper en deux l'autorité d'un témoignage, & c'est ici qu'on peut appliquer la Maxime du Jurisconsulte Celsus : *incroïble est nisi tota lege perspecta, una aliqua particula ejus proposita judicare vel respondere.*

Il y a une chose en quoi Tagereau & Roulliard s'accordent ; c'est à déplorer la multitude des Procès d'impuissance que l'on intentoit aux maris, & qui forçoient à révéler plusieurs faits, qu'il eust esté, dit Roulliard, plus honneste de taire, que

protinus urbi

Pandere res alta sylva & vagante misas.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces causes si indécentes, sont portées tous les jours devant les Tribunaux Ecclesiastiques, & se jugent même en première instance par des Prêtres & par des Evêques. M. Boursaut s'en plaint dans une de ses Lettres, adressée à l'Evêque de Langre. „ Je me suis bien des fois étonné, dit-il, de ce que vous autres, Nos-

„seigneurs les Prélats, vous souffrez
 „que les Juges des Officialités soient
 „des Prêtres, ou de ce qu'on n'y plaide
 „pas à huit clos, à cause des naïvetés
 „qu'il y faut entendre, qui dégénèrent
 „presque toutes en obscénités. Je n'ai
 „jamais eu la curiosité d'y aller ; mais
 „j'en ai oûi parler par tant de per-
 „sonnes différentes, & tout ce qu'on m'en
 „a dit m'a paru si libre qu'apparem-
 „ment c'est un Tribunal d'où l'on a
 „exilé la pudeur. Je n'en veux point
 „d'autre témoignage que la matiere
 „qui a donné lieu à ces Vers.

Dans une Officialité

Ces jours passez une soubrette,
 Passablement belle & bien-faite,
 Et d'une robuste santé,

Avec la bienséance ayant fait plein di-
 vorce,

Dit qu'un vieux Médecin l'avoit prise par
 force,

Qu'il falloit ou le pendre, ou qu'il fût son
 mari :

Et comment, dit le Juge, a-t-il pu vous y
 prendre,

Vous êtes vigoureuse, il falloit vous dé-
 fendre ;

L'avoir égratigné, dévisagé, meurtri :

J'ai, Monsieur, lui répondit-elle,

De la force quand je querelle ;
 Mais je n'en ai point quand je ri. (e)

Quoi qu'il en soit , les obscénités & le scandale ont nécessairement lieu dans les Procès de cette nature, sur-tout lorsqu'ils se plaident en pleine Audience. Tout ce qu'on peut faire ne sauroit aller qu'au retranchement des excès : mais pendant qu'on plaidera une cause d'adultère , ou d'impuissance , ou de nourriture de bâtards , ou de réparation d'honneur féminin , il faudra de toute nécessité que les oreilles des Juges soient offensées par des discours obscènes. Ces Juges , quoiqu'ils soient gens d'Eglise , ne réforment pas cela : ils ne sauroient le faire , & ils ne profiteront point de l'observation de M. Boursaut.

Au reste comme l'époque des usages , qui ont quelque chose de singulier & d'extraordinaire , est un fait dont les curieux sont bien aises d'être instruits , il ne sera pas inutile de marquer ici ce que les Auteurs nous apprennent touchant l'origine & l'abolition du Congrès. L'époque de son introduction est incertaine. Bien des gens prétendent que cette impertinente coutume étoit absolument inconnue aux An-

Recherches sur l'origine de cette impertinente Coutume.

(e.) Boursaut , *Lettres nouvelles*.

ciens; M. Kenette assure (p) qu'elle fut abolie par l'Empereur Justinien, ce qui suppose que son usage étoit introduit dans le monde avant le regne de cet Empereur. Je croi qu'il se trompe, & sa méprise vient, apparemment de quelque transposition d'idées, qui lui a fait confondre le véritable objet de la Loi de Justinien. Cet Empereur ne voulut pas souffrir que l'on décidât de la puberté des mâles par l'inspection des parties naturelles, ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à son regne. Il fixa cette puberté à l'âge de quatorze ans, soit qu'ils fussent hommes, soit qu'ils ne le fussent pas, & il abolit l'infâme coutume de les visiter. Il voulut renchérir sur la délicatesse des anciens Romains; ceux-ci défendirent, à l'égard des filles, de régler l'âge de puberté par inspection; mais ils ne le défendirent pas à l'égard des mâles, & c'est ce qui engagea Justinien à publier la Loi dont je parle (q).

De fort habiles gens soutiennent qu'on ne trouve aucune trace du congrès avant le milieu du seizième

(p) Voyez le *Tableau* | (q) On la trouve dans
conjugat., p. 577, Edit. | le premier Liv. de ses
de l'année 1690. | *Infamies, Juris. XXII.*

siècle, & que c'est à ce temps qu'il faut rapporter l'origine d'une telle abomination. Les Avocats qui plaiderent en 1677 pour soutiennent que cette coutume n'a aucun fondement ni dans l'autorité des Loix, ni dans l'opinion des Docteurs; que dans le Droit Civil, ni dans le Droit Canonique, on ne voit ni la visite ni le congès; qu'il n'est pratiqué qu'en France, & seulement depuis environ six-vingt ans. (r).

Écoutons un autre Ecrivain, dont le témoignage est plus circonstancié. Il prétend que dans le Droit Civil il n'y a d'autre Loi, touchant l'accusation d'impuissance, que celle-ci: Si un mari & une femme ont demeuré deux ans ensemble, sans consommer le mariage, & cela à cause de l'impuissance du mari, il faut prononcer la dissolution. Cette Loi se trouve dans les Institutes de Justinien, au Code de repudiis. L'Auteur observe que Justinien, dans la Nouvelle 22, prolonge ce terme de deux à trois ans, & qu'il donne pour raison de cette prolongation, que l'expérience apprend que plusieurs maris, après avoir été deux ans dans l'état d'impuissance, se sont trouvés hommes

(r) Journal des Savans du 5 Juillet 1677.

dans la troisieme année. Notre Auteur conclut de-là qu'il y a beaucoup d'indiscrétion à faire subir aux maris impuissants des épreuves précipitées. Il ajoute, qu'il n'est parlé dans l'ancienne Jurisprudence ni de visite, ni de congrès; qu'à cet égard le Droit Canonique s'est conformé d'abord au Droit Civil, mais qu'ensuite il a toléré la visite, qui se trouve autorisée par quelques constitutions, particulièrement par le Chapitre *Litteras de frigidis*. Voilà toutes les épreuves que prescrivent les Loix Civiles & Canoniques.

„ Le congrès ne doit sans doute son
 „ origine qu'à la témérité de quelque
 „ jeune homme, qui osa le solliciter.
 „ Les Juges surpris de la nouveauté de
 „ cette demande, s'imaginèrent d'abord
 „ qu'elle ne lui pouvoit être refusée: de sorte que, comme un exemple
 „ donne lieu à un autre, l'erreur
 „ du congrès s'est établie insensiblement.
 „ C'est ainsi qu'en parlent tous
 „ les Auteurs, qui ont traité de cette
 „ matiere, & entr'autres Antoine Hotman, fameux Avocat du Parlement
 „ de Paris. . . . Il assure que cette pratique
 „ n'avoit commencé que quarante ans avant le temps où il écrit.

„ voit (1). Les Livres des anciens,
 „ poursuit-on, ne nous fournissent,
 „ que deux exemples qui puissent l'appuyer,
 „ & encore ces deux exemples,
 „ sont également ridicules. L'un est
 „ dans Lucien, qui rapporte qu'un
 „ nommé Bagoas, voulant être admis
 „ dans une Assemblée de Philosophes,
 „ comme on doutoit qu'il fût homme,
 „ quelqu'un dit qu'il falloit l'éprouver
 „ par cette voie. L'autre
 „ exemple est dans Petrus Anchare-
 „ nus, sur le Chapitre *Litteræ* (1),
 „ où il dit qu'un certain Official de
 „ Venise, voulant éprouver un im-
 „ puissant, le fit enfermer avec une
 „ femme débauchée, sur le rapport
 „ de laquelle il le démaria (1).

(1) Aux
 Décréta-
 les de fri-
 gidis.

Epoque
 certaine
 de son a-
 bolition.

Voilà toutes les recherches que j'ai
 pu faire concernant l'origine de cette
 singulière coutume : quant à l'époque
 de son abolition, on peut la fixer cer-
 tainement au 18 de Février 1677.
 Le Parlement la proscrivit par un Ar-
 rêt mémorable, qui défendit aux Juges

(1) Hotman mourut
 l'an 1596. Du Verdier
 rapporte à l'année 1581
 la première Edition de
 son Traité de la dissolu-
 tion du Mariage. Suivant
 cela on ne peut faire

monter l'époque que
 nous cherchons au-delà
 de l'année 1540.

(1) Journal du Palais,
 cinquième Partie, p. 23
 & suiv.

Civils & Ecclesiastiques d'ordonner à l'avenir la preuve du congrès dans les causes de mariage (u).

Il est surprenant qu'une Compagnie, qui dans tous les temps a été composée de têtes fort sages, se soit avisée si tard d'abolir un semblable usage, qui pour me servir des expressions d'un Auteur moderne, est la honte de notre temps, & l'infamie des deux sexes. *C'est une Loi, dit-il, trop dure & trop injurieuse à l'homme ce n'est qu'un prétexte de divorce, & qu'un effet de la lubricité & de l'audace des femmes. Ce sont elles-mêmes qui ont fait naître dans l'esprit des Juges la pensée d'une épreuve aussi peu sûre qu'elle est deshonnête ; de mille hommes, il n'y en a peut-être pas un, qui puisse sortir victorieux du congrès public. (x).* *

MONTAGNE miraculeuse.

Il y avoit proche de Methydre, Ville du Péloponèse, une Montagne que l'on appelloit *Thaumastie*, c'est-à-dire miraculeuse. On prétendoit qu'elle

(*) Venette, Tableau Conjugal p. 579.

(x) *Idem, ibid.* p. 577.

* Art. *Quellenes*, & Art. *Robert*.

servit d'azile à Cybele, dans le temps qu'elle étoit enceinte de Jupiter, & l'on ajoutoit que ce fut dans ce lieu qu'elle trompa Saturne son époux, en lui donnant une pierre au lieu de l'enfant. On monroit sur le haut de cette Montagne la sainte caverne où la Déesse s'étoit retirée; & cette caverne étoit si respectée, qu'il n'étoit permis à personne d'y entrer, si ce n'est aux femmes consacrées à la mere des Dieux. C'est Pausanias qui rapporte ces particularités (a) : elles déplairont peut-être à bien des gens, parce que cela prouve qu'il y avoit dans le Paganisme certains lieux de dévotion, dont la prétendue sainteté n'étoit fondée que sur des contes ridicules. Il y a bien des conformités que l'on n'aime point : Pausanias est un Auteur incommode : il eût mérité la revue des Commissaires *Librorum expurgandorum*. *

O R I G I N E

Des Hérétiques appelés MAMMILLAIRES. Impudence du Ministre Labadie.

Les Mammillaires formèrent une

(a) Au Liv. VIII. de ses Voyages.

* Art. *Methydra*.

Secte parmi les Anabaptistes. Je ne fais pas bien le temps où ce nouveau Schisme s'établit : mais on donne la Ville de Haerlem pour le lieu natal de cette subdivision. Elle doit son origine à la liberté qu'un jeune homme se donna de mettre la main sur la gorge d'une fille qu'il aimoit, & qu'il vouloit épouser. Cette aventure parvint à la connoissance du Synode, & l'on délibéra sur les peines que méritoit le téméraire. Les uns soutinrent qu'il falloit l'excommunier ; les autres opinerent pour une peine plus douce. Les premiers persistant dans la résolution de l'excommunier, & les autres ne voulant point souscrire à l'anathème, la dispute s'échauffa de telle sorte, qu'elle aboutit à un Schisme. Ceux qui avoient témoigné de l'indulgence pour le jeune homme furent nommés *Mammillaires*.

En un sens cela fait honneur aux Anabaptistes : car c'est une preuve qu'ils portent la sévérité de la morale beaucoup plus loin que toutes les autres Sociétés Chrétiennes. Je sais que les Casuistes les plus relâchés, les Sanchez & les Escobars, condamneroient l'action du jeune homme. Il convient que l'atouchement des tétons est une in-

pureté, & une branche de la luxure, l'un des sept péchés mortels : mais si je ne me trompe, ils n'imposent pas au coupable une pénitence fort sévère, & il y a plusieurs pays dans l'Europe où l'on est presque contraint de traiter cela comme les petites fautes que l'on appelle *quotidiane incurfionis*. On est si accoûtumé à cette licence, & c'est un spectacle si ordinaire, que les Casuistes mitigés se persuadent que l'habitude efface la moitié du crime. C'est pourquoi ils passent légèrement sur cet article de Confession. Je n' imagine pas qu'aucun Janséniste ait différé pour un tel sujet l'absolution de son pénitent, même dans les pays où ces privautés sont moins en usage, & passent pour un attentat dont les personnes de l'autre sexe sont obligées de se fâcher tout de bon. Ainsi les Anabaptistes sont les plus rigides de tous les Moralistes Chrétiens, puisqu'ils condamnent à l'excommunication celui qui touche le sein d'une Maîtresse qu'il veut épouser, & qu'ils rompent la Communion Ecclesiastique avec ceux qui ne veulent pas excommunier un tel galant.

Je rapporterai à ce propos un certain conte que l'on fait du sieur Labadie.

Tous ceux qui ont entendu parler de ce personnage, savent qu'il prescrivait à ses dévotes certaines pratiques spirituelles, & qu'il les dressait au recueillement intérieur, & à l'oraison mentale. On dit qu'ayant donné à l'une de ses pénitentes un point de méditation, & lui ayant fort recommandé de s'appliquer toute entière pendant quelques heures à ce grand objet, il s'approcha d'elle lorsqu'il la crut la plus recueillie, & lui mit la main sur la gorge. Elle le repoussa brusquement, & lui témoignant sa surprise d'un tel procédé, elle se préparait à lui faire des reproches, mais Labadie la prévint. *Je vois bien, ma fille*, lui dit-il d'un air dévot, *& qui n'avoit rien d'embarrassé, je vois que vous êtes encore bien éloignée de la perfection : reconnoissez humblement votre foiblesse ; demandez pardon à Dieu d'avoir été si peu attentive aux Mystères que vous deviez méditer. Si vous y aviez apporté toute l'attention nécessaire, vous n'auriez pas pris garde à ce qu'on faisoit à votre gorge. Mais vous étiez si peu occupée de votre méditation, & si peu concentrée avec la Divinité, qu'un léger attouchement vous a fait perdre de vue tous ces grands objets. Je*

voulois éprouver si votre ferveur dans l'oraison , vous élevoit au-dessus de la matiere , & vous unissoit au Souverain Être , la vive source de l'immortalité , & de la spiritualité ; & je vois avec beaucoup de douleur que vos progrès sont très-petits ; vous n'allez que terre à terre. Que cela vous donne de la confusion , ma fille , & vous porte à mieux remplir désormais les saints devoirs de la priere mentale. On dit que cette Dame , ayant autant de bon sens que de vertu , ne fut pas moins indignée des paroles que de l'action de Labadie , & qu'elle ne voulut plus entendre parler d'un tel Directeur. Je ne garantis point la certitude de cette histoire , mais je la tiens très-vraisemblable , & je suis porté à croire que beaucoup de Directeurs abusent de ces prétendus exercices spirituels , pour séduire la vertu de leurs Dévotes. C'est de quoi l'on accuse les Molinistes. En général il n'y a rien de plus dangereux que les dévotions trop mystiques & trop quintessenciées , la chasteté y court quelques risques : mais plusieurs veulent bien y être trompés. *

*Echantillon de la Légende des
Orientaux.*

Les Karmatiens, c'est le nom d'une Secte qui parut en Arabie vers l'an 278. de l'Hégire, profanèrent & défolèrent la Méque, sous la conduite d'un infigne brigand, nommé *Abudhaer*. Ils dépouillèrent les pèlerins, & en tuèrent 1700. dans l'enceinte même du *Caaba*, c'est-à-dire de cette partie du Temple, qui est particulièrement destinée à l'oraison. Ils enleverent la pierre noire qu'on gardoit avec vénération, comme un présent descendu du Ciel; ils brisèrent la porte du Temple, & ils profanèrent le *Puits sacré*, en le remplissant de corps morts. Pour surcroît d'impiété, *Abudhaer* amena son cheval à l'entrée du *Caaba*, & lui fit faire ses ordures dans ce lieu. Il ajouta à ces sacrilèges plusieurs blasphèmes, disant aux Musulmans qu'ils étoient bien fous d'appeller cet édifice *Maison de Dieu* : Si Dieu, dit-il, faisoit ici sa demeure, ne m'auroit-il pas écrasé de sa foudre, pour venger la profanation de son Temple.

Les Annales Mahométanes rapportent cette fâcheuse désolation à l'année

317. de l'Hégire. Elles ajoutent que les Karmatiens gardèrent pendant plusieurs années la pierre noire, espérant que la possession de ce trésor attireroit dans leur pays toutes les Caravanes, qui avoient coutume de faire le voyage de la Mèquè. Mais voyant que les Pèlerins ne changeoient point de route, & que leur dévotion pour l'ancien Temple, n'étoit nullement refroidie, ils renvoierent la pierre aux Mèquois. Dans la suite ils se repentirent de cette restitution; & ils prétendirent n'avoir pas envoyé la véritable pierre, mais en avoir substitué une autre. Les Mèquois n'eurent pas de peine à détruire cette imposture: ils mirent la pierre dans l'eau, & elle nagea. Les Karmatiens mêmes furent témoins de ce miracle, qui s'opéra à la vue d'un peuple innombrable, & qui racia de tous les esprits les doutes & les scrupules que le mensonge avoit fait naître (a). Voilà un petit échantillon de la Légende des Tarcs.

Duel mémorable.

Charles de Breauté, Gentilhomme.

(a) Pocockii notæ in specimen Hist. Arab.

Art. Abadener.

du Païs de Caux en Normandie , s'est rendu célèbre par un Duel où il périt. Il étoit extrêmement brave, & comme après la paix de Vervins il ne trouvoit point d'occupation en France, il passa en Hollande avec quelques Gentils-hommes François ; & y obtint une Compagnie de Cavalerie. Son Lieutenant eut le malheur d'être battu par un parti de la garnison de Bois-le-Duc , commandé par *Gérard Abram* ; & plus foible en nombre que la troupe du Lieutenant. Cet Officier fut pris lui-même, & conduit à Bois-le-Duc , d'où il écrit à Breauté son Capitaine , pour le prier de travailler à le délivrer. Mais Breauté lui répondit qu'il ne vouloit plus reconnoître pour ses Cavaliers des gens qui s'étoient laïssés vaincre par une troupe moins nombreuse , eux qui devoient battre ces milices Flamandes, quand ils n'eussent été que vingt contre quarante , comme il s'offroit de faire en toute rencontre. Cette lettre que le Gouverneur ouvrit, selon la coutume , avant que de la remettre au prisonnier , parut très-choquante aux Officiers de Bois-le-Duc , & occasionna un cartel que *Gérard Abram* envoya à Breauté , pour

lui offrir le combat en nombre égal. Sa proposition fut agréée ; mais de chaque côté les supérieurs eurent beaucoup de peine à consentir à ce combat. Le Prince Maurice de Nassau, Général des Hollandois, représenta à Breauté qu'il ne convenoit pas qu'un homme de sa qualité, qui pouvoit se signaler dans des occasions plus glorieuses, se commît avec des simples Factionnaires : il entendoit par là Gérard Abram, & Antoine son frere, qui étoient des Soldats de fortune. L'Archiduc Albert tâcha de son côté de dissuader les Flamands ; mais ses remontrances furent inutiles, & l'on assure que son Conseil de Conscience contribua à le faire consentir à ce duel [a]. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Flamands intéresserent ici la Religion. Breauté fut regardé dans Bois-le-Duc comme un nouveau Goliath, qui venoit insulter le Peuple de Dieu ; & ses antagonistes furent comparés à David. On eût soin de munir les Flamands *du Pain des forts*, & on ne les envoya à cette boucherie que bien confessés & communies : les Dominicains employèrent en cette oc-

(a) Hist. de l'Archiduc Albert, p. 130, Edit. de Cologne, 1693.

caſion toutes leurs machines. Grobben-
 donc , Gouverneur de Bois-le-Duc ,
 voulut ſe mettre à la tête des cham-
 pions de ſon parti , & Breauté lui-
 même deſiroit fort d'avoir à combattre
 un pareil adverſaire ; mais l'Archiduc
 Albert interpoſa ſon autorité , & dé-
 fendit au Gouverneur de faire ce coup
 de Gladiateur. Abram commanda la
 troupe , & fit notifier à ſon de trompe
 que ſes gens avoient réſolu de ne faire
 quartier à perſonne , attendu qu'ils
 combattoient , moins pour l'intérêt de
 leur propre honneur, que pour défendre
 l'Egliſe Catholique , & leur Patrie.
 Voilà comme la Religion ſe foura par
 tout. Qu'avoit-elle à faire ici , où il
 ſ'agiſſoit d'une vaine oſtentation de
 bravoure , & d'un duel manifeſte ?

On convint de part & d'autre qu'on
 ſe battroit à cheval vingt-deux contre
 vingt-deux (*b*), le 5 de Février de l'an-
 née 1600. Les deux Gerard , & quatre
 autres , commencerent l'attaque contre
 Breauté , & cinq de ſes braves. Les
 autres s'attachèrent chacun à leur hom-
 me. Breauté tua Gerard Abram : An-

(*b*) Angel. Galluc-
cius de bello Belgico ,
 Lib. XII. la plupart des
 autres Ecrivains ne ſont

monter les combattants
 qu'au nombre de vingt,
 de chaque côté.

toine Gerard , & deux Flamands de la même troupe , furent aussi tués ; un cinquieme fut blessé mortellement , & ne survécut à ses camarades que de quelques jours. C'est en quoi consista toute la perte des Flamands. Celle de l'autre parti fut bien plus funeste ; car malgré la valeur de Breauté , qui eut deux ou trois chevaux tués sous lui , ses gens furent battus avec la dernière honte (c). Il en resta quatorze sur la place , & des huit qui prirent la fuite , il y en eut trois qui moururent de leurs blessures. Breauté , & un de ses parents , blessés à mort , demanderent en vain quartier , sous promesse d'une forte rançon : on ne leur fit point de grace. Il y en a qui disent qu'on accepta d'abord les offres de Breauté , & qu'on le conduisit vivant à Bois-le-Duc : mais on ajoute que le Gouverneur le fit égorger de sang-froid , après avoir réprimandé les Flamands qui l'avoient épargné. Son corps

(c) Breauté fut mal assisté. . . . si ses amis ensemble fait comme lui , il n'y avoit pas d'ennemis à demi pour eux. . . . ils s'enfuirent quasi tous au second effort , & le laisse-

rent lui quatrième au milieu de quinze. D'Audiguiér , *Usage du Duel* , Chap. XX. Bouteroue , Liv. VII. , parle à peu près dans les mêmes termes.

blessé

bleſſé en trente-fix endroits fut porté à Dort, & peint au naturel. On fit courir en France des copies de ce tableau, & les parents du mort en furent ſi irrités, qu'un Gentilhomme de cette maifon ſe rendit au Pais-bas, pour tirer vengeance d'un tel affront. Il propoſa un défi au Gouverneur de Bois-le-Duc, qui refuſa le Cartel. Les vainqueurs, au nombre de dix huit, furent reçus dans Bois-le-Duc avec les acclamations de tout le peuple.

C'eſt ainſi que les Hiftoriens du parti d'Eſpagne racontent la choſe; mais on ne leur paſſe point toutes les parties de leur narration. On leur reproche en particulier une faute d'omifſion; qui changeroit bien la nature du ſuccès. On prétend que le combat ne ſe fit pas à armes égales, vſi que les François n'y apportèrent que l'épée & le piſtolet, & que les autres étoient outre cela armés de carabines. Outre l'avantage du nombre, dit d'Audiguier, ils avoient encorés celui des armes; & ce fut ce qui trompa les François; qui pour toutes armes offenſives n'avoient apporté que le piſtolet & l'épée, de voir les ennemis avec de grandes carabines, qu'ils tirèrent d'afſez loin au com-

commencement du combat, & puis s'ap-
 procherent avec l'escopete contre des
 gens qui n'avoient plus que l'épée (4).
 Il pourroit y avoir là-dedans plus d'im-
 prudence du côté des François, que
 de supercherie du côté des Flamands.
 Peut-être se contenta-t-on de dire que
 de part & d'autre, on viendroit armé
 comme à l'ordinaire : si donc c'eût été
 la coutume des Flamands de porter l'é-
 pée, le pistolet & la carabine, & si
 c'eût été la coutume des François de ne
 porter que le pistolet & l'épée ; les
 Flamands n'eussent pas agi de mauvaise
 foi, les François auroient été seuls
 blâmables ; ils auroient eu l'étourde-
 rie de ne point faire spécifier le nom-
 bre & la qualité des armes qu'on em-
 ployeroit. Mais encore que la bonne
 foi des Flamands ne reçût aucune at-
 teinte, il est du moins certain que leur
 victoire ne seroit nullement glorieuse.
 Quoi, qu'il en soit, voici comme
 parle de ce duel un homme qui est d'un
 tout autre poids que d'Audiguier. Au
 sortir de ce siège fut le duel de Breauté,
 lui vingtième, avec le Lieutenant de
 Grobendonck nommé Lekerbitken,
 sur des injures & défis envoyés par
 (4) D'Audiguier, *Usage du Duel*, Chap. XX.

quelques prisonniers. Etant convenus du jour & de la place, Breauté ne trouvant point les gens arrivés, les alla chercher fort près de Bois-le-Duc, & là les deux chefs signalez de panaches blancs & rouges, se choisirent devant leur troupe. Breauté tua son ennemi d'abordée, & son frere, qui ayant despesché son homme, vint au secours; mais les Walons, ayant tous des escoupettes outre les pistolets, firent leur seconde charge, à laquelle les François n'ayant que l'épée, furent renversés, & Breauté abandonné d'une partie des siens, fut prisonnier, & Grobbendonck sçachant la mort des deux freres, le fit tuer de sang froid. (-e). Grotius donne l'avantage des armes aux Flamands, & celui du lieu aux autres: *Grobbendociani armis validioribus, Breautéus loco potior*. Mais comment accorder cet avantage du lieu avec d'Aubigné, Bouteroue, Cayet, d'Audiguier &c. qui disent que Breauté ne trouvant point l'ennemi à l'endroit dont on étoit convenu, poussa plus avant jusqu'à ce qu'il l'eut rencontré à demi-lieue de Bois-le-Duc. Et ceci comment l'accorder avec

(e) D'Aubigné, Hist. de France, T. III, p. 322.

le P. Gallucci, qui dit que Leckerbeetken, étant arrivé au lieu du combat, & n'y trouvant point son ennemi, lui dépêcha un Trompette pour l'avertir qu'il l'attendoit; & que Breauté en dépêcha un autre pour faire savoir qu'il s'étoit arrêté à un quart de-lieu de-là, & qu'il y vouloit ou mourir ou vaincre.

Un Historien, qui a beaucoup de partialité pour le Pais-Bas Espagnol, avoue que l'ardeur *martiale de Breauté*, qui s'avança plus qu'il ne devoit, fut cause que le combat ne se donna point dans le lieu qui avoit été choisi: on se vint, dit-il, à ce champ de bataille d'improvisite (f). Cet Auteur est bien éloigné de convenir que les Flamands eussent plus d'armes à feu que les François; car il dit de ceux-ci qu'ils avoient tous la main au pistolet, & que les Valons n'avoient que la main à l'épée. Il ajoute une chose qui ne doit point être omise. Les Belges eurent la précaution de faire attacher de petites chaînes derrière les brides de leurs chevaux, de peur que leurs ennemis venant à les leur couper, ils ne fussent plus capables de gouverner leurs

(f) Hist. de l'antiquité. t. 1. p. 111.

chevaux. Les François - Hollandois n'eurent pas cette prévoyance, & ce fut ce qui contribua beaucoup à leur défaite. Recueillons de-là, que les Flamands usèrent de ruse; ils s'attaquèrent d'abord aux chevaux. Le Pere Gallucci observe, que dès la première charge, il y eut plus de vingt-six chevaux tués: Monsieur de Thou nous apprend que presque tous les chevaux des François y demeurèrent: nous en voyons la cause dans la nouvelle Histoire de l'Archiduc.

Je ne saurois passer sous silence une brouillerie du Pere Gallucci. Après avoir décrit toute l'issue du combat, il dit qu'un petit garçon, qui avoit regardé de loïn; ayant vû comment tout s'étoit terminé; monta sur un cheval qu'il trouva sans maître, & s'en alla au galop porter la nouvelle de la victoire à ceux de Bois-le-Duc. Notre Auteur ajoute qu'au moment même un Bourgeois de la Ville mit le feu à deux gros canons qui étoient sur les remparts, & que ce bruit ayant fait craindre une embuscade, les François prirent la fuite. Comment auroient-ils attendu jusqu'alors à s'enfuir, puisque le petit garçon n'arriva à Bois-le-Duc, qu'a-

près avoir vu toute l'issue du combat ?
 Pour redresser la narration, il faudroit dire que les deux coups de canon furent tirés avant que la victoire se fût pleinement déclarée pour les Flamands. Or comme ceux-ci étoient presque sur leur foyer, presque à la vue de Bois-le-Duc, il ne faut pas s'étonner si le canon de cette Ville allarma les François qui se défendoient encore. L'Auteur du Supplément de Moréri a eu tort de dire que le combat se donna en présence des deux Armées. En général ce duel des François & des Flamands a été raconté avec de grandes variations. C'est la destinée ordinaire de ces sortes de combats.

Monsieur de Breauté laissa une épouse très-jeune, & aussi belle que vertueuse, dont il avoit un fils. Elle étoit fille de Nicolas de Harlai-Sancy, & quand son mari fut tué, elle n'avoit pas vingt ans. Elle se vit recherchée en mariage de divers endroits, & ne laissa pas de dire adieu aux plaisirs du monde, & d'entrer aux Carmelites (g), dont l'Ordre venoit d'être établi à Paris tout fraîchement. On dit que leur fils, voulant venger la mort de

(g) Thuan. *Lib. CXXIV.*

son pere, fit appeller pendant le siege de Breda le nouveau Lieutenant du Gouverneur de Bois-le-Duc, & qu'il périt dans ce duel (b).*

Les trois APICIUS.

Il y eut à Rome trois Apicius renommés pour leur gourmandise. Le premier vivoit avant l'extinction de la République ; le second sous Auguste & sous Tibere, & le dernier sous Trajan. C'est du premier Apicius, qu'Athénée veut parler, lorsqu'ayant dit, sur le témoignage de Possidonius, que l'on conservoit à Rome la mémoire d'un certain Apicius, qui avoit surpassé tous les hommes en gourmandise, il ajoute, que c'étoit le même Apicius qui fut cause de l'exil de Rutilius (a). On sait que Possidonius a fleuri du temps de Pompée, & que Rutilius fut exilé environ l'an de Rome 660.

Le second Apicius est le plus célèbre des trois. Athénée le place sous Tibere, & dit qu'il dépensa des sommes immenses pour son ventre. Il ajoute qu'il y avoit diverses sortes de gâ-

(b) Hist. de l'Archiduc Albert, p. 234.

* Art. Breauté.

(a) Athénée Lib. IV.

teaux qui portoient son nom (b) C'est de lui que parle Sénèque dans sa Lettre XCV, dans l'onzième Chapitre du Livre de *vitâ beatâ*, & dans le Traité de Consolation qu'il écrivit à sa mère Helvia, sous l'Empereur Claude. On trouve dans ce dernier Ouvrage que cet Apicius vivoit du temps de Sénèque, qu'il tint, si j'ose m'exprimer de la sorte, Ecole de gueule & de gourmandise dans Rome; qu'il dépensa deux millions & demi à faire bonne chère; que se voyant fort endetté, il songea enfin à compter avec lui-même, & qu'ayant trouvé qu'il ne lui restoit que deux cens cinquante mille livres, il s'empoisonna, comme s'il avoit craint de mourir de faim avec un bien si médiocre. Dion [c], qui l'appelle M. Gabius Apicius, ajoute une particularité, qui se trouve aussi au I. Chapitre du IV. Livre des Annales de Tacite; c'est que Sejan, dans sa première jeunesse, se prostitua à ce débauché. Plin d'appelle M. Apicius, & fait souvent mention des ragoûs qu'il inventa: *Nepotam omnium altissimus gurgis.* On fit un Livre sur sa gourmandise,

(A) Idem. *Lib. 11* | (B) Dion. *Lib. 62*
 (C) C.

& Athenée l'a cité (*d*). Il ne faut point douter que l'Apicius de Juvenal, de Martial, de Lampridius, &c, ne soit celui-ci.

Le troisième Apicius vivoit sous Trajan. Il avoit un secret admirable pour conserver les huitres. Cela parut, lorsqu'il en envoya à Trajan au Pais des Parthes: elles étoient encore fraîches, quand ce Prince les reçut. Le nom d'Apicius est demeuré long-temps affecté à divers mets, & a fait comme une espece de Secte parmi les Cuisiniers. Nous avons un *Traité de Re culmaria*, sous le nom de *Cælius Apicius*, que quelques Critiques jugent assez ancien, quoiqu'ils n'estiment pas qu'il ait été composé par aucun des trois Apicius dont j'ai parlé. Un Savant Danois attribue pourtant cet ouvrage à l'Apicius qui envoya des huitres à l'Empereur Trajan. Ce Livre fut trouvé dans l'île de Maguelonne; auprès de Montpellier, par Albanus Torinus, qui le publia à Bâle, douze ans après. Il avoit déjà été trouvé ailleurs près de cent ans auparavant, sous le Pape Nicolas V par Enoch d'Ascoli. Il y avoit au titre *M. Cæcilius Apicius*. Vossius esti-

(*) *Lit. 2.*

me que l'Auteur s'appelle M. Coëlius, ou M. Cæcilius, & qu'il intitula son ouvrage, *Apicius*, parce qu'il traitoit de la Cuisine.

Histoire de Combabus & de Stratonice.

Combabus, jeune Seigneur de la Cour du Roi de Syrie, fut choisi par ce Monarque pour accompagner la Reine Stratonice pendant un assez long voyage qu'elle devoit faire. Le motif de cette absence étoit fort pieux : car Stratonice ne s'éloignoit que pour présider à la construction d'un Temple consacré à Junon. Les Dieux lui avoient ordonné en songe cette bonne œuvre. Combabus étoit un très-beau garçon. Je ne sai quel pressentiment l'avertit que cette commission pouvoit lui être funeste ; il crut que le Roi concevroit infailliblement de la jalousie contre lui ; c'est pourquoi il le supplia très-instamment de donner cet emploi à un autre. Le Prince ayant persisté dans son choix, Combabus se sentit agité des plus vives allarmes, & se regarda comme un homme mort, s'il ne prenoit des mesures efficaces, & qui ne souffris-

sent point de repliche. Le Roi ne lui avoit donné que sept jours pour se disposer à ce voyage : voici en quoi consisterent ses préparatifs.

Persuadé que l'ascendant de son étoile ne lui laissoit d'autre alternative que de perdre ou sa vie ou son sexe, il se priva de l'un pour sauver l'autre, & il usa du même expédient que le Castor ;

*Imitatus Castora, qui se
Eunuchum ipse facit, cupiens evadere damno
Testiculorum.* Juvenal. Sat. XII.

Il mit dans une boîte les tristes restes de sa virilité, après les avoir embaumés ; il cachetta la boîte, & la porta au Roi, le priant de la garder, comme un dépôt dont il faisoit plus de cas que de tous les trésors du monde, & qu'il lui étoit plus cher que la vie. Le Roi apposa son Sceau à la boîte, & la remit entre les mains de ses Chambellans.

Le voyage dura trois ans, & ne manqua pas de produire les maux que Combabus avoit présentés. Stratonice devint éperdûment amoureuse de son conducteur, & fit d'abord tout ce qu'elle put pour garder le *decorum* de sa qualité. Elle soupira en secret, elle

dissimula ses sentimens : mais le silence
 ne faisant qu'aigrir son mal, il fallut
 enfin parler, premierement par signes,
 & puis en termes clairs. Quelques ver-
 res de vin, qu'elle prit exprès, lui don-
 nerent le degré de hardiesse qu'il lui
 falloit pour s'expliquer sans détour. Elle
 se rendit donc à l'appartement de Com-
 babus, lui découvrit son amour, & le
 pria très-instamment d'y répondre.
 Le jeune Syrien éluda ses poursuites,
 sous prétexte qu'elle étoit ivre, &
 l'exhorta en douceur à se retirer. Mais
 voyant qu'elle n'entendoit pas rai-
 son, & qu'elle menaçoit de se porter
 à quelque coup de désespoir, il lui
 déclara qu'il étoit dans l'impossibilité
 de la satisfaire, & de peur qu'elle ne
 fit l'incrédule, il la rendit témoin ocu-
 talre de son impuissance. Cela ne frot-
 dit un peu Stratonice ; mais sa passion
 ne fut pas entièrement guérie. Elle
 continua de voir Combabus, & de
 l'aimer ; elle vouloit être continuel-
 lement avec lui.

Il faut remarquer, pour l'honneur
 de cette Reine, que ses conversations
 avec son Amant, quoiqu'elles fus-
 sent tendres & animées, se borne-
 rent à de pures conversations. C'est

Lucien qui lui rend ce témoignage (a), & son autorité ne sauroit être suspecte; car jamais écrivain ne fut moins adulateur que celui-là. On auroit tout de dire qu'en l'état où s'étoit mis Combabus, il ne pouvoit donner à cette Reine que des paroles; car l'expérience nous apprend le contraire. La jalousie des hommes, quelque excessive qu'elle soit, n'est jamais aussi fertile en inventions, que la lubricité des femmes. Les Levantins s'imaginent qu'en mettant leurs maîtresses entre les mains des Eunüques ordinaires, je veux dire de ceux à qui l'on se contente d'ôter les parties génitales, ils n'avoient qu'à dormir en repos: mais ils trouverent qu'ils s'étoient trompés. Non-seulement ces Eunüques furent bons à quelque chose, mais en certains lieux on les préféra aux autres hommes (b). Il fallut donc recourir à d'autres remèdes, & mutiler entièrement ces misérables. Mais cette précaution, se trouve encore trop courte:

(a) Lucian de Syria Dea. 7
 (b) *Sunt quas Eunuchi imbelles, ac molles semper
 Oscula delectant, & desperata Barba,
 Et quod abortivo non est apud.*
 Juvenal. Sat. VII.

car notwithstanding cela : l'ambassadeur de Broës assure qu'on en voit qui ne laissent pas d'épouser plusieurs femmes, pour leur servir de d'abominables lubricités (c). S. Basile n'ignoroit pas qu'il faut se défier des mutilations les plus complètes : elles ne font pas, disoit-il ; que celui qui étoit mâle devienne femelle ; tout de même qu'un bœuf, auquel on coupe les cornes, continue d'être bœuf, & ne devient pas cheval. Il pousse la comparaison encore plus loin : car il dit qu'un bœuf dont les cornes ont été coupées ne laisse pas, lorsqu'on l'irrite, de faire toutes les postures qu'il faisoit auparavant, & de frapper même par cet endroit de la tête où étoient les cornes. De même, dit-il, &c. Voyez la remarque (d) où je rapporte son Latin : ces choses ne peuvent se rendre dans notre langue. Mais revenons à Stratonice & à Combabus. Leur intelligence ne put être secrète : le Roi en fut averti, & rap

(c) La Mothe le Vayer, Lettre CXII.

(d) Ita & masculus, quamvis abscissus genitalia, vitiosa tamen concupiscentia masculus est.

ind & ad virum fervens, etiam si ea parte non vigilet, femina turbulentis incumbens. Basilus, Lib. de Virginitate, ad fin.

pella Combabus. Cet ordre n'étonna point le jeune homme ; il savoit que sa justification étoit en dépôt dans le Cabinet du Roi : il revint donc hardiment. On le mit d'abord en prison ; ensuite on l'amena devant le Prince, qui, en présence de ses courtisans, l'accusa d'adultère, de perfidie, & d'impiété. Il se trouva des témoins qui déposèrent qu'ils l'avoient vû jouir de la Reine. Combabus ne répondit rien : mais comme on le menoit au supplice, il déclara qu'on l'avoit condamné à mort, non pour avoir souillé le lit du Roi, mais parce que ce Monarque ne vouloit point rendre le dépôt précieux qui lui avoit été confié. Là-dessus le Roi commanda qu'on lui apportât la boîte : on la décacheta : l'innocence de l'Accusé fut reconnue : le Prince punit les délateurs, & combla de biens l'infortuné Combabus. Le jeune Syrien demanda la permission d'aller rejoindre Stratonice, pour achever de veiller à la construction du Temple qu'elle avoit commencé. Non-seulement il obtint cette permission, mais on lui accorda que sa statue seroit mise dans le Temple de Junon. Cette Statue représentoit une

femme habillée en homme. Pendant la fête de la consécration du Temple, il y eut une Dame qui trouva Combabus si beau, qu'elle en devint amoureuse. Mais ayant appris qu'il étoit impuissant, elle tomba dans une noire mélancholie, & se donna la mort. On dit que cette aventure porta Combabus à prendre des habits de femme, afin de ne plus causer de tels maux (e).

L'Histoire de Combabus a été rapportée avec beaucoup de variations. On l'a accompagnée de plusieurs circonstances romanesques : une des plus incroyables est celle-ci , c'est que les amis de Combabus , voyant le haut degré de faveur où il étoit parvenu , le châtrèrent , pour lui faire leur cour , en partageant de cette manière sa disgrâce (f). *

(A) Je me souviens
ici d'une naïveté qu'on
trouve dans le Menagha-
na. Madame, Cernuel sa-
voit que M. de L. . . .
étoit impuissant, & ne le
reconnoissoit pas de vue :
c'étoit un fort bel homme,
L'ayant rencontré chez M.

de Rembrandt; elle de-
manda qui c'étoit. On lui
dit, c'est le Marquis de
L...; il est d'alle-
qui n'y seroit tiré?
(f) Tiré de l'ouvrage
de Lucien de Syris
Dea.

* Art. Combatus,

*Examen d'un lieu commun de Morale ,
tiré de la comparaison de la conduite
de l'homme avec celle des animaux.*

C'est un des beaux lieux communs
de la Morale , que de faire voir à
l'homme ses désordres , en comparant
sa conduite déréglée avec la régula-
rité des bêtes. Les hommes , dit-on ,
se déchirent les uns les autres , l'hom-
me est un loup à l'homme ; tandis que
les animaux de même espèce vivent
entre eux pacifiquement , & ne se nu-
isent point. C'est par-là qu'Horace a
tâché de couvrir de honte les Romains
qui s'engageoient aux guerres civiles :
Les loups & les lions , dit-il , *ne font*
point cela. Il suppose que son objection
est si puissante , que ceux à qui elle est
proposée se trouvent réduits à se taire :

Tacent , & ora pallor albus inficit ,

Mentesque percussa stupent (a).

Juvenal a employé la même Morale
dans sa XV. Satyre. M. Despreaux a
parfaitement bien traduit le latin de
ces deux Poètes , & y a joint de nou-
veaux exemples (b).

(a) Horat. Epod. VII.

(b) Voyez la VIII. Satyre.

Quelque beau & quelque frappant que soit ce lieu commun de Morale, il a néanmoins son foible. Premièrement on peut l'éluder par un trait de plaisanterie : en second lieu on peut le combattre sérieusement par l'axiome,

Nil agit exemplum litem quod lite resolvit ;

c'est-à-dire qu'on peut le rétorquer, & qu'en tournant la médaille, on gagnera le vent sur le Moraliste. Je ne prétends pas approuver ceux qui opposent des railleries aux raisons ; mais je dis que c'est un très-grand désavantage aux raisonnements, que de pouvoir être tournés en ridicule par des gens qui aiment à plaisanter. Prouvons cela par un exemple. Si l'on avoit entrepris de persuader à M. de Baufré (c) qu'il vaut mieux choisir une vieille maîtresse qu'une jeune, & si on lui avoit cité l'endroit de Plin où il est dit *que les bœufs cherchent plutôt les vieilles brebis que les jeunes*, n'auroit-on pas été démonté & confondu par cette réponse donnée d'un air moqueur ; *c'est que les bœufs sont des bœufs ?* Une Dame Romaine

(c) Homme d'esprit célèbre par ses bons mots, & par ses repar- ties. Voyez le *Menagiana*, p. 321.

se servit d'une réponse semblable auprès d'un homme, qui ne pouvoit comprendre par quelle raison les femelles parmi les bêtes ne desirent le mâle que lorsqu'elles veulent devenir meres : *c'est*, lui répondit la Dame, *parce que ce sont des bêtes*. N'étoit ce pas rompre bras & jambes à l'admirateur.

Voilà pour le premier inconvenient. L'autre n'est pas moindre : car enfin un homme que vous voudrez envoyer à l'école des animaux pour y apprendre à vivre, vous répondra qu'il ne demande pas mieux. J'y apprendrai, vous dira-t-il, à soumettre le droit à la force : un dogue plus fort qu'un autre ne fait point scrupule de lui enlever sa proie. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir des animaux qui se battent ? Les coqs ne s'acharnent-ils pas si furieusement l'un contre l'autre, qu'il n'y a souvent que la mort d'un des deux champions qui fasse cesser le combat ? Les pigeons, le symbole de la douceur, n'en viennent-ils pas quelquefois aux coups ? Quoi de plus furieux que le combat des taureaux ? N'est-ce pas la force qui décide de leurs droits en matière d'amour ?

N'apprendrai-je pas à l'école où vous

m'envoyez la barbarie la plus dénaturée? N'y a-t-il pas des bêtes qui dévoreraient leurs petits? N'y apprendrai-je pas l'inceste? Que d'exemples d'accouplements monstrueux parmi les animaux (d)? N'apprendrai-je pas à m'accommoder de tout ce qui sera à ma portée: c'est la bonne leçon que me donne la fourmi.

On ne sauroit donc disconvenir que l'exemple qu'on peut trouver de toutes sortes de dérèglements dans l'école des brutes, n'affoiblisse beaucoup la moralité qu'on prétend tirer de leur conduite. Qu'on ne dise pas qu'il y a des bêtes plus réglées les unes que les autres, & que c'est l'exemple de celles-là qu'on propose aux hommes. Cette distinction ne vaudroit rien. Tout ce que font les bêtes est également réglé. La Théologie nous apprend qu'elles sont exemptes de péché, & l'on ne peut pas dire qu'en punition de quelque faute les

(d) *Coccyus --- animalia nullo
Cetera delectu, nec habetur turpe juventa
Terre patrem tergo, sit equo sua filia confax.
Felix quibus ista licent!*

C'est la bonne leçon. | Voyez les *Metam.* d'O-
que tiroit Myrrha de | vide, Liv. X.
l'exemple des animaux.

unes sont tombées dans le désordre ; & qu'en récompense de quelque bonne œuvre les autres sont demeurées dans l'ordre. *

SUR CETTE MAXIME DE CATON ;
que toutes les femmes qui commettent l'adultère sont aussi des empoisonneuses.

Si l'on avoit le catalogue de toutes les femmes qui , après avoir manqué de fidélité à leurs maris , ont tâché encore de les faire mourir , on auroit un fort gros Livre. Mais quelque grand que soit le nombre de cette sorte de femmes ; il est pourtant beaucoup plus petit que celui des femmes qui se bornent à l'adultère , & qui , à cela près , sont commodes & officieuses envers leurs époux , pourvu qu'ils soient patients : car si vous y prenez garde , vous trouverez que presque toutes les femmes galantes ; qui attentent aux jours de leurs maris , ne se portent à ce crime que parce qu'ils sont jaloux & qu'ils les gênent dans leurs plaisirs. Bannissez du cœur des hommes cette jalousie inquiète , qui les porte à tra-

* Art. Baill. Prem. C. 21. de la 1. 1. de la 1. 1.

verser les galanteries de leurs femmes, vous mettez leur vie à couvert de l'assassinat & du poison.

N'allez pas m'alléguer quelques Procès criminels, intentés de nos jours à des épouses convaincues du crime dont je parle. Car que prouveroit l'exemple de quelques maris assassinés, en comparaison de tant d'autres qui vivent tranquillement, & qui meurent d'une mort naturelle ? Gardez-vous aussi de me citer M. T., ce mari, dit-on, si débonnaire & si bon, qu'il demanda grâce pour sa femme convaincue de l'avoir fait assassiner, & tellement convaincue, qu'elle a perdu la tête sur un échafaut. Cela ne prouve pas que M. T., n'eût jamais gêné sa femme, ni qu'il lui eût laissé toute la liberté qu'elle pouvoit souhaiter. En un mot, si la maxime de Caton le Censeur étoit vraie au cinquième siècle de la République, lorsque les Romains ne faisoient que commencer à jouir des dérèglements du luxe, elle cesseroit d'être dans les siècles de l'extrême corruption, & elle ne l'est point aujourd'hui ; car à mesure que la corruption s'augmente, on s'apprivoise avec l'affront du coc. ... on

le compte pour peu de chose ; on le souffre patiemment. Par-là on désarme une femme adultère , & on ne l'oblige point à recourir , ou au bras de ses galants , ou au poison. *

Sur la fortune.

On peut dire qu'il n'y a rien de mieux établi dans les Livres des Anciens que cette hypothèse ; c'est que l'industrie & la prudence de l'homme ont moins de part aux événements , que son bonheur , ou son malheur , c'est-à-dire que le concours imprévu , un certain enchaînement de circonstances , très-indépendant de notre pouvoir. Quant Quinte-Curse ne diroit pas formellement que les conquêtes d'Alexandre furent moins l'ouvrage de la valeur , que l'ouvrage de la fortune [a] , sa narration toute seule le diroit assez. Un autre Ecrivain assure que , dans le partage de la gloire militaire , la portion de la fortune est la plus grande (b). Je pourrois citer ce

Senti-
ments di-
vers sur le
pouvoir
de la for-
tune.

* Art. Bgialée, rem.E.

(a) Facendum est cum plurimum viruti debuerit, plus debuisse fortune, quam solus omnium mortalium in potestate habuit. Quint.

Curt. Lib. X, Cap. V.

(b) Jure suo non nulla ab imperatore miles, plurima vero fortuna vindicat. Corn. Nep. in Thra-sibulo, Cap. I.

que Tite-Live, Diodore de Sicile, & d'autres Historiens ont dit touchant l'empire absolu de cette puissance aveugle: je pourrois joindre à ces autorités le témoignage des Orateurs & des Poëtes [c] : mais le sentiment des Princes est ici d'un plus grand poids. Contentons-nous donc de rapporter une réponse du jeune Denis. Pourquoi, lui disoit Philippe, Roi de Macedoine, pourquoi n'avez-vous pas su vous maintenir sur le trône que votre père vous avoit laissé? Ne vous en résonnez pas, répondit Denis, car mon père qui m'avoit laissé tous ses autres biens, ne m'a pas laissé sa fortune, qu'il m'a fait acquérir.

Nonobstant toutes ces autorités, il est pourtant vrai de dire que de bons Auteurs ont soutenu que chacun est l'artisan de sa fortune, & qu'on est heureux ou malheureux, selon qu'on agit prudemment ou imprudemment.

Si vous voulez la Haine de celle de peser ces belles que de Ciceron pro Mdr- paroles de Juvénal?

Si fortuna volat, fies de Rhetore Consul?

Si vobis hac eadem fies de Consule Rhetor.

Ventidius quid enim? Quid Tullius? Ann aliud quam

Sic ut, & oculi miranda potentia sati.

Juven. Sat. VII.

Plaute

Plaute a débité que le sage se fait lui-même sa fortune :

Nam sapiens quidem pot ipse fingit fortunam sibi ;

Et Cornelius Nepos qui, dans la vie de Thrasibule, étend fort loin le pouvoir de la fatalité, reconnoît ailleurs, avec Plaute, que son empire est subordonné à la sagesse de l'homme (d). Mais que penserons-nous de Juvenal, qui, après avoir tant prôné dans sa VII^e Satyre, la toute-puissance de l'étoile, dit dans la Xe. que tout dépend de la prudence ?

Nullum nomen habes, si sit prudentia : nos te Nos facimus, fortuna, Deum, cœloque locamus.

Regnier embrasse la même opinion dans l'une de ses Satyres :

Nous sommes du bonheur de nous-mêmes artisans,
Et fabriquons nos jours ou fâcheux ou plaisans,
La fortune est à nous, & n'est mauvaise ou bonne,
Que selon qu'on la forme, ou bien qu'on se la donne.

Un Auteur moderne est encore du même avis, & soutient, que notre

(d) *Sui cuique mores fingunt fortunam..... suos* | *cœliare fortunam.* Corn.
cuique mores plerumque | *Nep. in vitâ Attici, Cap.*
XI, & XIX.

bonne & mauvaise fortune dépend de notre conduite (e).

Ce n'est donc pas un sentiment général qu'il y ait un je ne sais quoi qui favorise ou qui traverse certaines personnes, sans avoir égard à leurs qualités bonnes ou mauvaises, & aux moyens qu'elles choisissent pour parvenir à leurs fins. Mais il faut avouer que le plus grand nombre des suffrages est pour l'affirmative. Or, comme le grand nombre des approbateurs n'est pas une preuve de la vérité d'un sentiment, je voudrois bien qu'un habile homme examinât un peu à fond cette matière, & discutât sérieusement ce qui se peut dire pour & contre. J'espère qu'il se trouvera des gens qui entreprendront cette tâche ; en attendant je ferai là-dessus quelques réflexions & quelques recherches.

Idee que les Payens formoient de la fortune.

I. Il ne faut pas croire que les Payens se représentassent la fortune, comme un Etre qui distribuât les biens & les maux sans savoir ce qu'il faisoit. Ils l'appelloient aveugle, je le confesse : mais ce n'étoit pas pour lui ôter absolument toute connoissance ; c'étoit seulement pour signifier qu'elle n'agissoit

(e) M. de Cailliere, dans son *Livre de la fortune des gens de qualité*.

pas avec un juste discernement. C'est ainsi que nous disons qu'un Prince est aveugle dans la distribution de ses graces, lorsqu'il les donne & les ôte par un pur caprice, & sans se régler sur les qualités des sujets. Nous ne prétendons pas dire qu'il fait du bien ou du mal à tels & à tels, sans savoir qu'il leur donne ou qu'il leur ôte telle & telle charge; nous voulons seulement dire qu'il ne se gouverne point selon les règles de la raison & de la justice, & qu'il se détermine témérairement par l'instinct de ses passions inconstantes. Voilà l'idée que les Payens se formoient de la fortune. Ils étoient tous persuadés, si l'on en excepte un petit nombre de Philosophes, que la nature divine étoit une espèce d'Etre divisée en plusieurs individus. Ils attribuoient à chaque Dieu beaucoup de pouvoir: mais ils ne l'exemptoient pas des imperfections de notre nature; ils le croyoient susceptible de colere & de jalousie, littéralement parlant; ils ne craignoient point d'écrire dans les ouvrages les plus sérieux, qu'une maligne & secrète envie des Divinités s'étoit opposée à leur bonheur. En particulier, ils attribuoient au Dieu, qu'ils

nommoient *fortune*, une conduite volage, téméraire, capricieuse au souverain point. C'est pour cela qu'ils lui bâtissoient une infinité de Temples, & qu'ils l'honoroient d'un culte distingué; ils cherchoient à prévenir les mauvais effets de ses boutades. Ils ne croyoient donc pas qu'elle fût sans yeux, sans oreilles, sans discernement.

Idée.
qu'en ont
les Chré-
tiens.

II. Ma seconde réflexion est; que sous l'Evangile nous attribuons aux biens terrestres tous les défauts qu'on attribuoit, sous le Paganisme, à la Divinité de la fortune. Nous disons que la possession de ces biens n'est pas une marque de mérite, qu'elle est caduque & périssable, qu'elle trompe ceux qui s'y fient, &c.

D'où
vient cet-
te diver-
sité.

Il est aisé de marquer la source de cette diversité de langage. Les Chrétiens ne reconnoissent qu'un Dieu, & ils entendent par ce mot une nature souverainement parfaite, qui gouverne toutes choses, & qui dispense tous les événements; mais les Payens prodiguoient le nom de Dieu à une infinité d'Etres bornés, imparfaits, pleins de défauts & de honteuses passions. C'est pourquoi ils ne faisoient point scrupule de les rendre responsables des irrégula-

rités de la vie humaine ; quand ils n'en trouvoient point la cause dans les actions libres de l'homme. Les Chrétiens , au contraire , transportent sur la créature tout ce qu'ils trouvent d'infirmé dans l'Univers ; ils rejettent sur les qualités du bienfait , ce qui étoit mis par les Payens sur le compte du bienfaiteur.

III. Je dis en troisieme lieu , qu'on ne peut guere nier qu'il n'y ait des gens malheureux & des gens heureux , c'est-à-dire selon le langage populaire , qu'il n'y ait des gens que la fortune traverse de mille façons dans le cours de leurs affaires , pendant qu'elle applanit le chemin à d'autres , & qu'elle prend soin de leur ménager cent favorables dispositions. Le Commerce , le Jeu , la Cour , ont toujours fourni des exemples de ces deux choses ; mais il n'y a rien où elles se montrent aussi manifestement que dans le métier des armes. C'est là que la fortune domine bien plus qu'ailleurs. Timoleon , Alexandre , Sylla , César , & plusieurs autres anciens guerriers , l'ont reconnu de la maniere la plus authentique ; les modernes le reconnoissent aussi , soit dans leurs Mémoires , soit dans leurs conversations. J'ai oui raconter à une per-

Il est certain qu'il y a des gens heureux & malheureux.

sonne de qualité, que le Connétable Vrangél lui avoit dit qu'il n'y a rien de plus téméraire que de hazarder une bataille; vû qu'on peut la perdre par mille cas imprévus, lors même qu'on a exactement pris toutes les mesures que la prudence la plus consommée peut suggérer. Girard, Historien du Duc d'Épernon, fait voir dans la longue vie de ce fameux favori tant d'événements heureux, & indépendants de la précaution, qu'il n'est presque pas possible d'y méconnoître la vérité de l'opinion populaire touchant la fortune de certaines gens. Après cela, dit l'Historien, il ne faut pas trouver étrange si ce Duc, dans les malheurs qu'il ressentit en sa vieillesse, ne se plaignit jamais de la fortune: au contraire, quelques-uns de ses amis l'ayant une fois mis sur ce discours, il leur disoit qu'il seroit bien ingrat des bienfaits de la fortune, qui l'avoit constamment favorisé durant plus de soixante ans, s'il étoit mécontent de ce qu'elle se retireroit de lui pour le peu de temps qui lui restoit à vivre; qu'il ne s'étoit guère vû de fortune d'une vie toute entière, non pas même d'une vie beaucoup plus courte que la sienne; & que dans

— l'inconstance des choses humaines, ce n'étoit pas un petit avantage d'avoir été réservé à éprouver ces disgrâces en un temps où il n'étoit presque plus capable de goûter les prospérités.

IV. Ma quatrième réflexion est, qu'il semble très-faux que ce qu'on nomme *bonheur* ne dépende que de la prudence, & que ce qu'on nomme *malheur* ne dépende que de l'imprudence. J'avoue ingénûment que la prétention de l'Auteur (f) que j'ai cité plus haut ne me paroît pas assez bien fondée. Il est faux qu'un joueur qui gagne joue toujours mieux que celui qui perd : il est faux qu'un Marchand qui s'enrichit surpasse toujours dans l'intelligence du négoce, dans l'industrie, & dans la circonspection, les Marchands qui ne s'enrichissent pas : personne n'ignore que dans les jeux, même d'adresse, il regne je ne fais quoi qui contribue beaucoup plus au gain ou à la perte, que ce qui dépend de l'habileté. Il y a des jours où un homme gagne ; ce n'est pas qu'il joue avec plus d'attention, ou avec des gens moins habiles : c'est que la fortune lui rit. Un autre jour il éprouve tout le

Ce qu'on nomme *bonheur*, ne dépend pas toujours de la prudence.

(f) M. de Caillière.

contraire, & souvent la fortune change dans la même séance. On voit des joueurs expérimentés, qui, dès qu'une partie commence, sentent fort bien s'ils seront heureux ou malheureux. Les plus sages se retirent alors, ou diminuent leur jeu; ce n'est pas qu'ils se défient de leur adresse, & de leur capacité; mais ils se défient de ce qui ne dépend pas de leurs lumières.

Ce je ne sais quoi ne regne pas visiblement dans le commerce; il est néanmoins certain que des personnes de peu d'esprit, & de peu de jugement, font quelquefois un gain immense dans des entreprises, où un homme plus fin & plus expérimenté n'eût pas voulu s'engager. On peut dire, en général, que les plus riches négociants ne sont pas plus laborieux, ni plus habiles, que plusieurs autres dont les biens sont médiocres. Ceux-ci sont donc moins favorisés de la fortune que les premiers; il y a donc un bonheur & un malheur dans la vie humaine indépendamment de la prudence & de l'imprudence.

Je ne crois point que l'Auteur, dont j'examine le sentiment, ait prétendu nier cela, quant au jeu & quant au commerce: il n'avoit en vûe que la

fortune que les gens de qualité peuvent faire au service de leur Prince. Au reste s'il n'avoit eu d'autre but que de leur conseiller de choisir toujours le parti de la prudence, je n'aurois rien à dire contre son sentiment. Mais il va beaucoup plus loin : il veut que ceux qui s'avancent en soient redevables à la sagesse de leur conduite, & que ceux qui ne font point fortune doivent imputer cela à leur imprudence. C'est ce que je ne crois point. Je consens qu'il nomme sage conduite, tout ce que l'on fait conformément aux circonstances où l'on se trouve : comme d'être hableur, débauché, étourdi, dans une Cour corrompue ou mal réglée : je consens qu'il nomme imprudence tout ce que l'on fait d'opposé à ces mêmes circonstances ; comme d'être honnête homme dans une Cour où les fripons seuls peuvent faire fortune. Mais cela ne m'empêche pas de soutenir que l'élévation & la chute des grands ne sont pas pour l'ordinaire le pur ouvrage de la prudence & de l'imprudence. Le hazard, les cas imprévus, & ce qu'on appelle *fortune*, y ont bonne part. Des occurrences, que l'on n'a ni préparées ni pressenties,

Refuta-
tion de M.
de Cail-
licre.

ouvrent le chemin, y font marcher à grands pas. Un caprice, une jalousie qu'on n'a pu prévoir, vous arrêtent tout d'un coup, & vous jettent même entièrement hors des voies.

Ce que
le peuple
nomme
fortune,
n'est pas
un Etre
absolu-
ment chi-
mérique.

V. Pour mieux réfuter Monsieur de Caillière, je mettrai ici ma cinquième réflexion. On ne doit pas dire que tous les événements étant liés à une cause déterminée; la fortune est un Etre chimérique, & qu'ainsi nous ne sommes heureux ou malheureux que parce que nous prévoyons, ou que nous ne prévoyons pas la suite des causes & des effets naturels. Pour faire sentir la nullité de cette objection, je suppose un fait non-seulement très-possible, mais aussi dont on pourroit indiquer quelques exemples. Un Prince fait assiéger une Ville au cœur de l'hiver: si les pluies, si la neige, si les glaces surviennent, il ne la prendra pas; mais si le temps est sec, si le froid est médiocre, il la prendra. Il arrive quelques semaines d'un temps doux; point de pluies; point de neiges: le siège s'avance de jour en jour, & la Ville capitule avant qu'il gèle. Un autre Prince fait assiéger une place au cœur de l'été: si les saisons vont à

l'ordinaire il la prendra ; mais s'il pleut beaucoup pendant plusieurs jours, si les nuits sont froides & causent des maladies dans le camp, il ne la prendra point. Il arrive un renversement de saisons : l'été est froid & pluvieux, la tranchée ne s'avance que lentement, l'armée s'affoiblit de jour en jour par les maladies, on se voit contraint de lever le siège. Pouvez-vous dire que l'heureux succès du premier siège est l'ouvrage de la prudence, & que le mauvais succès du second est l'ouvrage de l'imprudence ? Ce seroit dire deux absurdités : car au premier cas on n'a point prévu le beau temps, & au second, on n'a pas dû prévoir le mauvais ; & par conséquent ce n'a pas été par prudence qu'on a entrepris le premier siège, ni par imprudence qu'on a entrepris le second. C'est donc par bonheur qu'on a réussi au premier, & par malheur que l'on n'a pas réussi à l'autre.

Je sais bien que si les hommes avoient assez de lumières pour prévoir les pluies & le beau temps, ce seroit un acte d'imprudence que d'avoir formé le second siège. Le mauvais succès, en ce cas-là, seroit une lourde faute, &

pas attribuer à la prudence le succès de l'entreprise ; il le faut donner à la fortune.

Observons encore une autre chose. Ce n'est pas une imprudence que de ne se point précautionner contre des accidents que les lumières de l'esprit humain ne sauroient prévoir, & par conséquent si l'on ne se pousse pas à la Cour, ou si l'on perd toute la fortune qu'on y avoit faite, ce n'est pas toujours par imprudence. Peut-on découvrir tous les caprices, tous les dégoûts, & toutes les jalousies qui se forment, ou dans l'esprit d'un Monarque, ou dans le cœur de ses maîtresses, ou dans celui de ses favoris ? Peut-on démêler toutes les grimaces des faux amis, éventer leurs médifances, prévenir des mensonges & des rapports qui frappent sans menacer ? Voici l'aveu d'un grand Ministre, dont le génie ne fut pas moindre que l'autorité. Dans la poste de vous étes, disoit un jour le Cardinal de Richelieu au Maréchal d'Albert, il vous est facile de connaître vos amis & vos ennemis. Aucun déguisement ne vous empêche de les discerner, mais à l'égard des miens, dans la place que j'occupe, je ne puis pénétrer leurs

sentiments. Ils me tiennent tous le même langage, ils me font tous la cour avec le même empressement, & ceux qui voudroient me détruire me donnent autant de marques d'amitié que ceux qui sont véritablement attachez à mes intérêts (g).

N'allons pas plus avant sans examiner une pensée de ce grand Cardinal. Il n'admettoit point d'autre cause du malheur que l'imprudence. „ Dans son sentiment, dit Aubert (h), „ l'imprudent & le malheureux n'étoient qu'un..... L'une de ses plus „ constantes maximes... étoit; qu'en „ matiere d'Etat, on ne sçauroit jamais se precautionner trop, ni cher „ cher trop de seuretez: Qu'il falloit; „ s'il se pouvoit, avoir toujours deux „ cordes à son arc; quo pour bien réussir, il ne falloit pas prendre ses mesures trop justes, mais que pour faire „ beaucoup, il falloit s'efforcer, & s'en „ prêter à faire encore plus: Qu'en un „ mot, dans toutes les grandes affaires; „ si on ne prenoit des mesures trop longues en apparence, elles se trouvoient „ toujours trop courtes en effet. Il est

(g) Histoire du Maréchal de Fabert.

(h) Histoire du Cardinal Mazarin, liv. 1.

mat aisé de croire que ce Cardinal n'ait pas reconnu quelquefois dans les entreprises qui ne lui ont pas réussi, qu'il avoit pris néanmoins toutes les mesures que sa prudence avoit pu lui suggérer. S'il se croyoit alors coupable de quelque imprudence, il donnoit plus d'étendue à l'idée de prudence qu'il ne lui en faut donner : car s'il croyoit que ceux, qui se fient à un homme qui les trompera, ne sont pas prudents, il supposoit que la prudence renferme la certitude des événements qui dépendent du franc arbitre. Or c'est une erreur. Il y a des gens que l'on éprouve, fideles plusieurs fois de suite, & de telle sorte que sans aucune ombre d'imprudence on leur confie une affaire. Cependant ils s'en acquittent très-mal, ils commencent à vous trahir, ils font échouer votre dessein. Ce seroit exiger d'un premier Ministre plus de connoissance qu'il n'appartient aux hommes d'en avoir, que de prétendre qu'il a eu tort de se fier à cet agent perfide; que ce n'est point par un coup de malheur, mais par sa faute que l'entreprise n'a pas réussi, & qu'il devoit prévoir le changement intérieur de cet homme.

Vous voyez donc qu'il peut entrer dans cette question beaucoup d'équivoques, ou de disputes de mots. Le malheur d'une entreprise est toujours accompagné de quelque défaut de connoissance. Si vous donnez à ce défaut-là le nom d'imprudence, & si vous voulez raisonner conséquemment à cette définition, vous pourrez soutenir pleinement & sans réserve la these du Cardinal de Richelieu; mais votre définition sera fausse, & dans le fond vous serez d'accord avec l'adversaire.

VI. Tenons donc pour une chose certaine, & c'est ma sixieme reflexion, que la prudence de l'homme n'est point la cause totale, ni même la cause principale de sa fortune. Il y a des gens heureux qui se conduisent imprudemment: d'autres sont malheureux, quoiqu'ils se conduisent prudemment. La difficulté est de savoir ce que c'est donc que cette fortune qui favorise certaines gens, & qui en persécute d'autres, sans se régler sur leur mérite; ni sur les mesures qu'ils prennent. Ce n'est point ôter la difficulté que de recourir à Dieu; car en avouant qu'il est la cause générale de toutes choses, on vous demandera s'il ménage immédiate-

Ce n'est point lever la difficulté que de recourir à Dieu, comme à la cause générale de toutes choses.

ment, & par des actes particuliers de sa volonté, ces occurrences imprévûes qui font réussir les desseins d'un homme, & échouer les entreprises d'un autre. Si vous répondez par l'affirmative, vous aurez à dos tous les Philosophes, & en particulier les Cartésiens, qui vous soutiendront que la conduite que vous attribuez à l'Être suprême, ne convient pas à un Agent infini. Il doit se faire, vous diront-ils, un petit nombre de loix générales, & produire par ce moyen une variété infinie d'événements, sans recourir à tous moments à des exceptions, ou à des actes particuliers, qui ne peuvent être que des miracles; mais qu'on ne voudroit plus appeller miracles dès qu'ils seroient si fréquents. Vous pourriez leur dire que les occurrences favorables à ceux qui ont du bonheur, & contraires à ceux qui ont du malheur, sont une suite naturelle des loix générales; mais on ne le croira pas facilement. Vous ne me persuaderiez jamais que le hazard produisit ce que je vais dire. Qu'on range sur une table cent billets bien cachetés, qu'il y en ait dix de blancs, & dix marqués de la lettre A, & qu'on écrive sur tous les autres quelque sen-

tence. Qu'on fasse entrer dix hommes : que l'on dise à l'un , tirez le 1 billet , le 15 , le 21 , le 37 , le 44 , le 68 , le 80 , le 83 , le 90 , le 99 ; que l'on dise à un autre , tirez le 3 , le 6 , le 13 , le 25 , le 50 , le 73 , le 88 , le 89 , le 95 , le 100. Dites-moi , de grace , si le premier de ces hommes tire les dix billets blancs , & si l'autre tire les dix billets marqués A , pourrez-vous bien espérer de me faire croire que cela s'est fait par une suite des loix générales de la communication des mouvements ? Ne sentez-vous pas vous-même que de dessein prémédité , l'on auroit mis ces vingt billets dans un certain ordre , afin qu'ils tombassent les uns entre les mains du premier homme , & les autres entre les mains du second ? Je dis aussi que posé le cas que certains joueurs aient toujours ou presque toujours les meilleures cartes , & qu'en général certaines personnes soient presque toujours favorisées des occurrences fortuites , cela demande autre chose que la suite naturelle de la communication des mouvements : cela doit venir d'une direction & d'une destination particulière ; & j'aimerois mieux nier avec quelques hommes

doctes cette distinction de bonheur & de malheur, que de l'expliquer par les seules loix générales de la nature. Or nous raisonnons ici sur l'Hypothese qu'il y a des gens malheureux & des gens heureux.

Ne pourroit-on pas recourir aux causes occasionnelles, je veux dire aux desirs de quelques esprits créés ? Le Platonisme s'accommoderoit facilement d'une telle explication ; mais il ne seroit pas aisé de la concilier avec les principes du Christianisme, & avec les notions qu'il nous donne, de la Nature Angelique. La Théologie nous apprend que les Anges sont les uns parfaitement bons, les autres extrêmement méchants ; les uns & les autres d'une connoissance & d'une puissance presque sans borne, sous la direction générale de Dieu. Cette idée ne s'accorde pas facilement avec le détail particulier de ce que l'on nomme coups de bonheur & de malheur. Mais en se renfermant dans des Hypotheses purement philosophiques, on répondroit mieux aux objections ; si l'on supposoit, par exemple, que les Esprits invisibles sont plus différents les uns des autres que les hommes ne le sont en-

On trouveroit mieux son compte en recourant aux causes occasionnelles, par exemple aux intelligences in-

tr'eux ; qu'il y a une grande subordi-
 nation entre ces Esprits : qu'il y en a
 qui sont tantôt favorables, tantôt con-
 traire, tantôt de bonne humeur, tan-
 tôt de mauvaise humeur ; qu'ils sont
 fantasques, inconstants, jaloux, envieux ;
 qu'ils se traversent les uns les autres ;
 que leur pouvoir est très-borné à cer-
 tains égards, & que s'ils peuvent faire
 une chose très-difficile, il ne s'ensuit
 pas qu'ils puissent faire ce qui est beau-
 coup plus facile. Ne voyons-nous pas
 des Païsans qui ne savent ni A ni B,
 & qui connoissent mille beaux secrets
 en matiere de remedes ? Archimede,
 qui faisoit des machines si admirables,
 savoit-il coudre ? savoit-il filer ? Quoi
 qu'il en soit, il n'y a point de fortune
 sans la direction de quelque cause intel-
 ligente ; & je ne saurois assez m'éton-
 ner qu'un savant homme ait osé dire,
 que la fortune n'étoit ni Dieu, ni la
 Nature, ni un Entendement, ni la Rai-
 son ; mais un certain élanement naturel
 & irraisonnable. (i).

VII. Ma dernière réflexion est que
 les hommes sont excessifs dans leurs
 murmures contre la fortune. Car bien
 souvent ils lui imputent ce qu'ils de-

visibles ;
 pourvu
 qu'on les
 suppose
 vicieuses.

Que les
 gens mal-
 heureux
 par leur
 faute ont
 tort de se
 plaindre.

(i) Voyez Jovius Pontanus, de Fortuna, Lib. 2.

Excepté
pourtant
en quel-
ques cas

vroient imputer à leur imprudence.

Mais ne pourroit-on pas prétendre qu'en plusieurs rencontres un malheureux par sa faute n'a pas moins de droit de se plaindre de sa fortune, qu'un malheureux qui a très-bien fait son devoir? Ne peut-on pas dire que cette puissance, qu'on nomme *fortune*, verse le malheur en deux manieres? Elle permet quelquefois qu'un homme se serve de tous les moyens que la prudence peut suggérer, & néanmoins elle lui ravit le bon succès qu'il devoit attendre; elle se plaît à cela, afin de faire paroître sa supériorité, & l'insuffisance de notre raison & de la sagesse humaine. Quelquefois aussi elle précipite les hommes dans la misère, en les empêchant de se servir des moyens qui pourroient les sauver; elle leur trouble le jugement; elle les pousse à faire des fautes irréparables. C'est ainsi apparemment qu'elle ruina sans ressource les affaires de Pompée. Elle s'étoit déclarée pour Jules César, & elle lui procura la victoire, en lui permettant d'agir selon toutes les lumières d'un grand Capitaine, & en éclipsant dans l'ame du grand Pompée les qualités éminentes qu'il possédoit. Ces qualités

ne brillèrent nullement à la journée de Pharsale ; Pompée y parut un mal-habile homme , un très-pauvre Général. Cette éclipse ne fut-elle pas surnaturelle ? ne fut-elle pas l'ouvrage de quelque force majeure , qui avoit dessein d'élever César sur les ruines de son concurrent ? Vellejus Paterculus déclare que quand les Destins ont résolu de ruiner un homme , ils lui ôtent la prudence. (k).

Le sentiment de ce grave Historien étoit commun dans le Paganisme , & nous disons tous les jours comme un proverbe , *quos Jupiter vult perdere dementat*. La fortune ne fait pas toujours cela par le moyen de l'erreur : elle emploie quelquefois la pure ignorance. J'appelle erreur le faux jugement que notre esprit fait des objets en les comparant ensemble , & en choisissant le pire : j'appelle ignorance l'état où l'on est quand les idées nécessaires ne s'offrent pas à notre imagination. Or soit qu'on prenne mal son parti par la réjection des bons moyens actuellement présents à l'esprit , ou par l'absence des idées qui dévoient nous présenter ces moyens , on passe pour

(k) Vell. Paterc. *Lib. II. cap. LVII.*

imprudent : mais il est sûr, qu'au premier cas l'imprudence est plus volontaire qu'au second, & par conséquent plus condamnable.

Plusieurs Philosophes soutiennent que ce qu'on nomme *omission pure*, n'est jamais libre. Qui oseroit soutenir que nous sommes maîtres de notre mémoire, & que c'est un défaut moral de ne se pas souvenir de certaines choses, toutes les fois qu'on a besoin d'y songer pour se conduire dans ses délibérations ? Ceux qui reconnoissent l'empire de la fortune, seroient, ce me semble, déraisonnables, s'ils supposoient qu'elle ne se mêle pas de nos omissions, ou de nos oublis ; car, au contraire, c'est par-là le plus souvent qu'elle nous conduit aux mauvais succès. Elle écarte les idées qui nous viendroient naturellement, & qui nous empêcheroient de faire des fautes. Combien de fois est-il arrivé qu'un homme de jugement s'est fait un grand préjudice par les réponses qu'il a faites à plusieurs questions qu'on lui proposoit. Tous ceux à qui il rend compte de cet interrogatoire, lui disent, *pourquoi n'avez-vous pas répondu une telle chose ?* Il comprend d'abord qu'il le
devoit

devoit faire, il avoue, il admire qu'il ne s'en soit pas avisé ; il jureroit qu'en toutes autres rencontres cette idée lui seroit venue, tant il la trouvenaturelle, facile, & conforme au sens commun. Cependant il est convaincu qu'il n'y songea point du tout, & qu'elle ne s'offrit jamais à lui, non pas même confusément. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il croie que sa mauvaise fortune présida à cet oubli, & le ménagea tout exprès ? Nos Théologiens ne nient pas que la providence n'aveugle quelquefois l'homme tant à l'égard des omissions, que par rapport au jugement actuel. Notre Théologie, & le langage commun de tous les Chrétiens, fondé sur l'Ecriture, établissent comme un dogme très-certain que l'aveuglement de l'homme, sa témérité, sa folie, sa poltronnerie, sont assez souvent l'effet d'une providence particulière qui le punit ; & que sa prudence, ses réponses à propos dans un interrogatoire, sa fermeté, son esprit, sont des faveurs inspirées par la providence, qui le veut sauver, ou faire prospérer.*

* Art. *Timoleon*, rem. K.

LOI singuliere.

Il y avoit à Babylone une Loi, qui obligeoit toutes les femmes du païs à s'aller asseoir auprès du Temple de Vénus, pour se prostituer au premier étranger qui se présentoit. Il falloit qu'une fois en leur vie toutes passassent par-là. Les plus riches se tenoient dans des carosses, & menoient un grand nombre de domestiques : les autres n'avoient qu'une cloison de corde, c'est-à-dire qu'elles formoient certains rangs qui étoient séparés les uns des autres par des cordes, mais de telle maniere qu'il y avoit des entrées & des issues, afin que les étrangers se promenassent librement dans les intervalles, & choisissent la créature qu'ils trouveroient le plus à leur gré. Quand ils l'avoient choisie, ils lui jettoient de l'argent, & la menoient en quelque lieu à l'écart pour jouir d'elle. Ils faisoient ensuite une priere à Vénus, pour la remercier de cette bonne fortune, & pour l'engager à continuer ses faveurs aux Dames de Babylone. Il n'étoit point permis à ces femmes de refuser l'argent qu'on leur donnoit, quelque petite que fût la somme. Notez que cette aumône étoit

destinée à des usages de Religion. Après la consommation de l'acte, elles pouvoient retourner à leur logis : la dévotion, ou l'expiation, que la Déesse exigeoit, étoit accomplie. Celles qui étoient jolies étoient bientôt expédiées, & relevées de sentinelle ; mais les laides attendoient long-temps l'heure propice pour satisfaire à la Loi. Il y en avoit de si malheureuses, que trois ou quatre ans d'attente ne finissoient point leur noviciat (a).

Qui pourroit assez déplorer la monstrueuse alliance qui se faisoit dans le Paganisme entre le culte des Dieux, & les passions les plus sales : c'est ce que l'on auroit pû appeler à juste titre *la dévotion aisée*, si la comédie avoit contenu plus d'actes & plus de scènes, & si l'on n'avoit pas fait un mélange défavantageux à la laideur ; car cette patience de trois ou quatre ans pour un seul..... étoit une rude pénitence. *

(a) Herodote, Lib. 1.

* Art. *Babylone* rem. (C).



PROPHETIES

D'ANGELO CATTHO, Aumônier de LOUIS XI. Ce qu'on en doit croire, & ce qu'il faut regarder comme douteux.

On raconte des particularités surprenantes touchant le don prophétique attribué à *Angelo Cattho*, Aumonier du Roi Louis XI, & Archevêque de Vienne en Dauphiné. Philippe de Comines atteste qu'il lui prédit, vingt années avant l'événement, que le Prince Frédéric, second fils d'Alphonse Roi d'Aragon, monteroit sur le trône : & me promit dès-lors (le dit Prince) ajoute Comines, quatre mille livres de rente audit Royaume, si ainsi lui advenoit : & a esté cette promesse vingt ans devant que le cas advint. (a).

L'Auteur anonyme du *Sommaire de la vie d'Angelo Cattho* (b), assure que dans une longue maladie qu'eut

(a) Mém. de Comi. pieces justificatives, an-
nes, Liv. V, Chap. II. | jointes aux Mémoires
(b) On a imprimé ce | de Comines.
Sommaire à la tête des

Guillaume Briçonnet, *Général de Languedoc*, Angelo lui prédit qu'il feroit un jour un grand personnage dans l'Eglise, & bien près d'être Pape. Briçonnet étoit alors marié : il avoit épousé Raoulette de Beaune, jeune femme qui lui avoit donné des enfants, & qui ne fut pas trop contente de la prédiction. *Car c'estoit à dire qu'elle s'en iroit la première, chose que les femmes n'aiment pas volontiers (c).* Dans la suite Briçonnet fut fait Cardinal.

Voici un fait encore plus particulier, tiré du même Auteur : „ étant au „ service du dit Roy Louis (Louis „ XI....) survint la tierce bataille, „ donnée à Nancy, en la quelle fut tué „ le dit Duc (le Duc de Bourgogne) „ la vigile des Roys, l'an mille quatre „ cents soixante & seize, & à l'heure „ que se donnoit la dite bataille, & à „ l'instant mesme que le Duc fut tué, „ le dit Roy Louis oyoit la Messe en „ l'Eglise Monsieur Saint Martin à „ Tours, distant dudit lieu de Nancy „ de dix grandes journées pour le moins, „ & à la dite Messe le servoit d'Aumônier ledit Archevesque de Vienne, le-

(c.) *Sommaire de la vie d'Angelo Catho*, p. 7.

„quel en baillant la paix audit Sei-
 „gneur, lui dit ces paroles : *Sire, Dieu*
 „*vous donne la paix & le repos : vous*
 „*les avez si vous voulez, quia con-*
 „*summatum est : votre ennemi le Duc*
 „*de Bourgogne est mort, & vient*
 „*d'estre tué, & son armée destruite.*
 „Laquelle heure cottée, fut trouvée
 „estre celle en laquelle véritablement
 „avoit esté tué le dit Duc, & oyant
 „le dit Seigneur lesdites paroles, s'es-
 „bahit grandement, & demanda audit
 „Archevesque s'il estoit vrai ce qu'il
 „disoit comme il savoit ; à quoi le dit
 „Archevesque répondit, qu'il le sa-
 „voit comme les autres choses que
 „Nôtre Seigneur avoit permis qu'il
 „prédit à lui & au feu Duc de Bour-
 „gogne : & sans plus de paroles, le-
 „dit Seigneur fit vœu à Dieu & à Mon-
 „sieur Saint Martin, que si les nou-
 „velles qu'il disoit estoient vrayes,
 „(comme de faict elles se trouverent
 „bientôt après,) qu'il feroit faire le
 „treillis de la chaise Monsieur Saint
 „Martin (qui estoit de fer) tout d'ar-
 „gent : lequel vœu ledit Seigneur ac-
 „complît depuis, & fit faire ledit treil-
 „lis valant cent mille francs, ou à peu-
 „près (d).

Voilà des choses qui mettent à bout la Philosophie; car on ne sauroit inventer aucun bon système qui puisse en rendre raison. C'est ce qui oblige la plupart des Philosophes à nier tout court les faits de cette nature qui sont si fréquents dans les Livres, & plus fréquents encore dans les discours de conversation : mais il faut avouer que ce parti-là de nier tout à ses incommodités, & qu'il ne contente point l'esprit de ceux qui pesent exactement le pour & le contre. La raison d'un Philosophe Chrétien admettra sans peine la supposition que Dieu communique à quelques personnes la qualité de Prophete, lorsqu'il s'agit d'établir ou de confirmer les vérités importantes au salut, ou d'arrêter les débordements extraordinaires du péché, ou en général de frapper quelque grand coup très-nécessaire au bien de l'Eglise. Si Angelo Cattho se fût trouvé dans un cas de cette nature, on pourroit comprendre que Dieu l'auroit suscité pour prophétiser. Mais c'étoit un courtisan, qui ne travailloit qu'à négocier un mariage avantageux, selon le monde, à ses maîtres, ou à s'établir lui-même dans un bon poste. C'étoit d'ailleurs,

un homme qui se piquoit d'Astrologie judiciaire (e) : or, rien ne paroît moins digne de Dieu, que de révéler l'avenir à un Astrologue, c'est-à-dire de récompenser d'une faveur si exquise l'étude la plus impertinente qui se puisse voir, & la plus fondée sur des chimeres.

Qu'un Diable, qu'un Esprit déréglé s'engage à manifester l'avenir à des faiseurs d'horoscopes, & de figures de Géomance, on le peut comprendre ; car puisqu'il est criminel, rien n'empêche qu'il n'ait des caprices, & des fantaisies grotesques, & qu'il ne dirige sa conduite par des puérilités, pour se mieux mocquer des hommes. Mais d'ailleurs un esprit créé est-il capable de voir que dans 20 années le mari d'une jeune femme sera Cardinal ? Pour prédire cela, ne faudroit-il pas connoître la suite d'un nombre presque infini de mouvements corporels & spirituels ? La connoissance d'une créature peut-elle embrasser tant de choses à la fois ? Si elle les embrasse, il n'y a plus de franc arbitre : toutes les pensées des hommes sont attachées d'un lien naturel & indissoluble les unes à la queue des autres. Voilà donc des abîmes où la raison des Philo-

(e) Comines, *Liv. V,*

sophes ne peut que se perdre. Elle aime mieux nier tout ce qui se dit des prédictions : ressource incommode ; car qui oseroit penser que Philippe de Comines ait voulu mentir, en assurant qu'Angelo Cattho, vingt années avant l'événement, lui avoit dit plusieurs fois que Frédéric d'Arragon seroit Roi.

Je ne nie pas que l'on n'ait raison de mettre parmi les fables la plupart des contes qui se débitent en matière de prédiction ; car il faut avouer que ceux qui les prônent avec le plus de confiance, ont trop négligé de prendre des précautions contre un raisonneur incrédule. Ils ne parlent guere de la prédiction qu'après coup ; ils n'en prennent point acte selon les formalités juridiques : ils ne la munissent point de l'autorité d'un monument incontestable. Or, comme ils négligent cela dans des occasions où il seroit très-facile d'opposer aux traits de l'incrédulité un bouclier impénétrable, ils ne doivent pas s'étonner qu'on révoque en doute leurs Relations.

Je mets au rang de ces occasions la Messe où l'on prétend qu'Angelo Cattho annonça au Roi la mort du Duc de Bourgogne. Les prôneurs de ce mi-

racle devoient présenter une Requête à Louis XI, pour le supplier très-humblement de déclarer à tout son Conseil ce qu'Angelo Cattho lui avoit dit, & d'ordonner à son Chancelier d'en faire dresser un acte, qui seroit mis dans les Archives de la Couronne, & dans les Greffes des Cours souveraines du Royaume. Ils auroient dû l'exhorter à ériger des colonnes chargées d'une inscription, qui contint ce fait, ou le prier pour le moins de faire graver cela *sur le treillis de la Chasse Monsieur Saint Martin*, puisqu'en conséquence d'une telle prophétie, il avoit voué à cette Chasse un treillis d'argent, & qu'il avoit accompli son vœu. Qu'auroient pu dire les incrédules en ce cas là ? Et qu'eussent-ils pu opposer à des monuments contemporains, & si authentiques ?

Mais sans prendre ainsi les devants, on auroit vu cette aventure, si elle eût été véritable, s'affermir, se fortifier d'elle-même contre l'incrédulité. Louis XI l'eût racontée cent fois à table, & devant les Ambassadeurs des Princes ; & ainsi l'on trouveroit des écrits qui témoigneroient qu'on la tenoit de sa bouche. Je suis sûr que les Registres

de l'Eglise de Saint Martin contien-
droient un Acte là-dessus, s'il étoit vrai
que ce Prince eût fait faire un treillis
d'argent en exécution de son vœu.
Puis donc que cette aventure n'est
appuyée que du témoignage d'un Ano-
nyme, qui a déclaré qu'il ne raconte
d'Angelo Cattho, que ce qu'il en avoit
ouï dire à trois personnes (f), nous
pouvons raisonnablement la rejeter.
Mais voyant de plus, que Philippe de
Comines n'en parle pas, nous sommes
fondés à décider que c'est une fable. Il
est impossible qu'il eût ignoré ce dia-
logue de son ami & de Louis XI, &
que l'ayant sçu, il n'en eût rien dit
dans ses Mémoires, où il parle de quel-
ques autres prédictions d'Angelo Cat-
tho moins importantes que celle-là.
Son silence est un argument négatif,
qui, en cette rencontre, est une bonne
démonstration, ou pour le moins d'un
tout autre poids que l'affirmation des
trois personnes nommées par l'Ano-
nyme. Et notez que l'Anonyme ne

(f) Ces trois person-
nes sont Jean-François
de Cardonne, Maître
d'Hôtel du Roi; Jean
Brignonnet, Président des
Comptes; Renalde d'Al-

biano, Gentilhomme
Napolitain. L'Auteur du
Sommaire déclare que ces
trois personnages sont
des gens de grande foi,
prudence, & autorité.

marque point que ces trois personnes aient rendu témoignage sur ce Dialogue. L'on peut donc prétendre qu'il n'en avoit oûi parler qu'à l'une d'elles. Or, dès que la principale des deux prédictions est équivoque, on peut rejeter l'autre : & ainsi l'Auteur du Sommaire ne peut raisonnablement guérir personne de l'esprit d'incrédulité. *

E X A M E N

D'une pensée de Plutarque.

On apporta un jour à Periclès une tête de béliet où il n'y avoit qu'une corne : ce béliet étoit né dans une maison de campagne de Periclès. Le devin Lampon déclara que c'étoit un signe que la puissance des deux factions qui étoient alors dans Athenes, tomberoit toute entre les mains de la personne chez qui ce prodige étoit arrivé. Anaxagore s'y prit d'une autre manière : il fit la dissection de ce monstre, & trouvant que son crâne étoit plus petit qu'il ne devoit être, & d'une figure ovale, il expliqua la raison pourquoi

* Art. *Cathe*, rem. B. G.

ce béliet n'avoit qu'une corne, & pour-
 quoi elle étoit née au milieu du front.
 On admira cette méthode de donner
 raifon des prodiges ; mais quelque-
 temps après on n'admira pas moins la
 prévoyance fupérieure de Lampon,
 quand on vit la faction de Thucydide
 abattue, & toute l'autorité entre les
 mains de Periclès.

Plutarque, raifonnant fur ce phéno-
 mene, dit que le Devin & le Philofo-
 phe pouvoient être tous deux fort rai-
 fonnables, l'un pour avoir deviné l'ef-
 fet, l'autre pour avoir deviné la caufe.
 C'étoit l'affaire du Philofophe, ajoûte
 Plutarque, d'expliquer d'où & com-
 ment cette corne unique s'étoit formée;
 mais c'étoit le devoir du Devin de dé-
 clarer pourquoi elle avoit été formée,
 & ce qu'elle préfageoit. Car ceux qui
 difent, que dès que l'on trouve une
 raifon naturelle, on anéantit le prodi-
 ge, ne prennent point garde qu'ils dé-
 truiſent les ſignes artificiels auffi-bien
 que les céleſtes. Les ſanaux que l'on
 allume fur les tours, les cadrans ſo-
 laires, &c. dépendent de certaines
 cauſes, qui agiſſent ſelon certaines re-
 gles, & néanmoins ils ſont deſtinés à
 ſignifier certaines chofes.

Un phénomène naturel peut être le présage d'un événement surnaturel.

Voilà ce qui se peut dire de plus spécieux & de plus fort, en faveur du dogme vulgaire qu'Anaxagore vouloit combattre. Afin qu'un phénomène de la nature soit un prodige, ou un signe de quelque mal à venir, il n'est point du tout nécessaire que les Philosophes n'en puissent donner aucune raison; car, quoiqu'ils le puissent expliquer par les vertus naturelles des causes secondes, il est très-possible qu'il ait été destiné à présager. N'explique-t-on pas par des raisons naturelles la lumière des fanaux? Cela empêche-t-il qu'ils ne soient un signe de la route que les Pilotes doivent prendre?

Avoüons donc que Plutarque a soutenu l'opinion commune aussi doctement qu'on la puisse soutenir. La cause efficiente trouvée n'exclut point la cause finale, & la suppose même nécessairement, dans toute action dirigée par un Etre qui a de l'intelligence. Sur quoi donc se fondent les Philosophes, quand ils soutiennent que les éclipses, étant une suite naturelle du mouvement des planètes, ne peuvent pas être un présage de la mort d'un Roi, & que le débordement des rivières étant un effet naturel des pluies,

Mais il faut qu'une intelligence particulière le destine à cet effet.

ou de la fonte des neiges, ne peut pas être un présage d'une sédition, d'un détronement, ou de tels autres malheurs publics ? je réponds à cette demande qu'ils se fondent sur ce que les effets de la nature ne peuvent être des pronostics d'un événement contingent, à moins qu'une intelligence particulière ne les destine à cette fin. Il est visible que les Loix de la nature, laissées dans leur progrès général, n'auroient jamais élevé des tours, n'auroient jamais allumé des feux sur ces tours pour l'utilité des Pilotes. Il a fallu que des hommes s'en soient mêlés. Il a fallu que leurs volontés particulières aient appliqué la vertu des corps d'une certaine façon, qui se rapportât à la fin qu'ils se proposoient.

D'autre côté, il est visible que les Loix de la nature, laissées dans leur progrès général, ne sauroient produire des météores, ou un débordement de rivières, qui avertissent les habitants d'un Royaume qu'au bout de deux ou trois ans il s'élèvera une sédition, qui renversera la Monarchie de fond en comble. Il est visible qu'il faut qu'une intelligence particulière forme ou ces météores, ou ces grandes inonda-

tions, afin que ce soient des signes du changement du Gouvernement. Or dès là ce sont des choses dont la Physique ne sauroit donner de raison; car ce qui dépend des volontés particulières de l'homme; ou de l'ange, n'est point l'objet d'une science: la Philosophie n'en sauroit marquer les causes.

Concluons de là qu'un événement dont la Physique donne raison, n'est point un présage de l'avenir contingent, & qu'un tel présage n'est point une chose qu'on puisse expliquer par les Loix de la nature. Afin donc que Plutarque puisse dire raisonnablement que le Devin & le Philosophe rencontrèrent bien; l'un la cause finale, l'autre la cause efficiente, il faut qu'il suppose qu'un esprit particulier disposa de telle sorte le crane de ce bélier, que le cerveau se retrécissant, & aboutissant en pointe vis-à-vis du milieu du front, ne produisit qu'une corne qui sortit par cet endroit-là. Il faut aussi qu'il suppose que cet esprit modifia de cette façon le cerveau de ce bélier, afin que la Ville d'Athènes fût avertie que la faction de Periclès opprimerait la faction de Thucydide, & qu'elle obtiendrait seule tout le pouvoir. Mais cette supposition

étant contraire aux idées qui nous apprennent qu'il n'y a que Dieu qui connoisse les événements contingents , ne peut être admise , & ainsi l'on ne sauroit adopter le dogme vulgaire des présages , sans reconnoître que Dieu produit par miracle , & par une volonté particuliere , tous les effets naturels que l'on prend pour des pronostics. Selon cette supposition , les miracles proprement dits seroient presque aussi fréquents que les effets naturels ; absurdité prodigieuse ! n'oubliez pas que si Dieu eût voulu faire un miracle pour avertir les Atheniens que l'une de leurs cabales seroit éteinte , il n'auroit pas eu besoin de retrecir le crane de ce béliier. Il eût produit une corne au milieu du front sans rien changer dans le cerveau , & cela eût mieux marqué le prodige. *

Sur les Songes.

Il seroit à souhaiter pour le bien & pour le repos d'esprit d'une infinité de gens , que l'on n'eût jamais parlé des songes comme d'une chose qui présage l'avenir ; car les personnes qui font une fois imbues de cette pensée , s'imagi-

*-Art. *Pericles*, rém. A.

nent que la plupart des images qui leur passent par l'esprit pendant leur sommeil , font autant de prédictions , fort souvent menaçantes. De-là naissent mille inquiétudes ; & pour un homme qui n'est point sujet à ces foiblesses , il y en a mille qui ne sauroient s'en défendre. Je crois que l'on peut dire des songes la même chose à peu-près que des sortilèges : ils contiennent infiniment moins de mystères que le peuple ne croit , & un peu plus que ne pensent les esprits forts. Les Histoires de tous les temps & de tous les lieux rapportent , & à l'égard des songes , & à l'égard de la magie , tant de faits surprenants , que ceux qui s'obstinent à tout nier , se rendent suspects , ou de peu de sincérité , ou d'un défaut de lumière , qui ne leur permet pas de bien discerner la force des preuves. Une préoccupation outrée , ou un certain tour d'esprit naturel , leur bouche l'entendement , lorsqu'ils comparent les raisons du pour avec les raisons du contre.

Objection
contre les
présages
des songes.

J'ai connu d'habiles gens qui nioient tous les présages des songes , par le principe que voici. Il n'y a que Dieu , disoient-ils , qui connoisse l'avenir ,

c'est-à-dire , l'avenir qu'on appelle contingent : or presque toujours c'est l'avenir contingent que les songes nous annoncent , quand on suppose qu'ils sont des présages : il faudroit donc que Dieu fût l'Auteur de ces songes ; il le produiroit donc par miracle , & ainsi dans tous les païs du monde il produiroit une infinité de miracles , qui ne portent point le caractère ni de sa grandeur infinie , ni de sa souveraine sagesse. Ces Messieurs insistoient beaucoup sur ce que les songes les plus mystiques sont aussi communs parmi les Païens & parmi les Mahometans , que parmi les Sectateurs de la vraie Religion. En effet lisez Plutarque & les autres Historiens , Grecs & Romains , lisez les Livres Arabes , Chinois , &c. vous y trouverez tout autant d'exemples de songes miraculeux , que dans la Bible , ou dans les Histoires Chrétiennes.

Il faut avouer que cette objection a beaucoup de force , & qu'elle semble nous conduire nécessairement à un tout autre système , qui seroit d'attribuer ces fortes de songes , non pas à Dieu comme à leur cause immédiate , mais à de certaines Intelligences , qui sous la

~~_____~~
Hypothèse qui pourroit expliquer ces présages.

direction de Dieu , ont beaucoup de part au gouvernement de l'homme. On pourroit supposer , selon la doctrine des causes occasionnelles , qu'il y a des loix générales qui soumettent un très-grand nombre d'effets aux desirs de telles & de telles intelligences , comme il y a des loix générales qui soumettent aux desirs de l'homme le mouvement de certains corps.

Cette supposition est non-seulement conforme à un sentiment qui a été fort commun parmi les Païens , mais aussi à la doctrine de l'Ecriture , & à celles des anciens Peres (*a*). Les Païens reconnoissent plusieurs Dieux inférieurs qui présidoient à des choses particulières , & ils prétendoient même que chaque homme avoit un Génie qui le gouvernoit. Les Catholiques Romains prétendent que leur Doctrine de l'Ange Gardien , & d'un Ange qui préside à tout un Peuple , à une Ville , à une Province , est fondée sur l'Ecriture. Si

(*a*) Selon la Doctrine de Saint Augustin , qui renferme l'ancienne tradition de tous les hommes, rien ne se fait presque dans le monde que par les Anges ou par les

Démons, ou par les sentiments que Dieu imprime dans les esprits des hommes. *Arnaud*, contre le système de Mallebranche , T. I. p. 191.

vous établissez une fois que Dieu a trouvé à propos d'établir certains Esprits pour cause occasionnelle de la conduite de l'homme , à l'égard de quelques événements , toutes les difficultés que l'on forme contre les songes s'évanouiront. Il ne faudra plus s'étonner de ne trouver point un caractère de grandeur , ou de gravité , dans les images qui nous avertissent en songe (*b*). Qu'elles soient confuses ou puériles , qu'elles varient selon les temps , les lieux , & selon les tempéraments , cela ne doit point surprendre ceux qui savent la limitation des créatures , & les obstacles que se doivent faire réciproquement les causes occasionnelles de diverse espece. N'éprouvons-nous pas tous les jours que notre ame & que notre corps se traversent mutuellement , dans le cours des opérations qui leur sont propres ? Une Intelligence qui agiroit , & sur notre corps , & sur notre esprit , devroit trou-

(*b*) Il y a tel songe qui est un rebut de Picardie, comme celui dont parle Brantome , qui présagea à Marguerite d'Autriche, destinée à épouser Charles VIII. qu'un

se de Bretagne lui enleveroit la Couronne de France : elle songea que se promenant dans un jardin , un âne vint lui ôter un bouquet qu'elle tenoit.

ver nécessairement divers obstacles dans les Loix qui établissent ces deux principes (c) pour cause occasionnelle de certains effets.

Mais d'où vient , demande-t-on , que ces Génies invisibles ne prennent pas mieux leur temps : pourquoi n'avertissent-ils pas de l'avenir pendant qu'on veille ? pourquoi attendent-ils que l'on dorme ? pourquoi font-ils plutôt part de leurs prédictions à des gens d'un esprit foible , qu'aux plus fortes têtes ? il est facile de répondre que ceux qui veillent ne sont pas propres à être avertis ; car ils se regardent alors comme la cause de tout ce qui se présente à leur imagination , & ils distinguent fort nettement ce qu'ils imaginent d'avec ce qu'ils voient. En dormant-ils ne font nulle différence entre les imaginations & les sensations : tous les objets qu'ils imaginent leur semblent présents : ils ne peuvent pas retenir exactement la liaison de leurs images : & de-là vient qu'ils se peuvent persuader qu'ils n'ont pas enfilé eux-mêmes celles-ci avec celles-là ; d'où ils concluent que quelques-unes leur viennent

(c) C'est-à-dire la Machine humaine & l'Ame humaine.

d'ailleurs , & leur ont été inspirées par une cause qui les a voulu avertir de quelque chose.

Peut-on nier qu'une machine ne soit plus propre à un certain jeu , quand quelques-unes de ses pieces sont arrêtées , que quand elles ne le sont pas ? Disons le même de notre cerveau. Il est plus facile d'y diriger certains mouvements pour exciter les images présageantes , lorsque les yeux & les autres sens externes sont dans l'inaction , que lorsqu'ils agissent. Savons-nous les facilités que donnent aux auteurs des songes les effets de la maladie , ou de la folie ? Pouvons-nous douter que les loix du mouvement , selon lesquelles nos organes se remuent , & qui ne sont soumises que jusqu'à un certain point aux desirs des Esprits créés , ne troublent & ne confondent les images que l'auteur du songe voudroit rendre plus distinctes ? L'obscurité & la confusion de ces images ne prouvent rien contre l'Hypothèse dont nous parlons : car on peut répondre que toute créature est bornée & imparfaite ; il peut donc y avoir des variations , & même des bizarreries dans les effets qui sont dirigés par les desirs d'un Esprit créé.

Ceci peut servir contre quelques objections que les esprits forts allèguent à ceux qui leur parlent de l'existence de la magie.

Enfin , je dis que la connoissance de l'avenir n'est pas aussi grande que l'on s'imagine , en supposant qu'il y ait des songes de divination : car si nous examinons bien les révélations & la tradition populaire , nous trouverons que la plupart de ces songes n'apprennent que ce qui se passe dans d'autres païs , ou ce qui doit arriver bientôt. Un homme songe la mort d'un ami ou d'un parent , & il se trouve , dit-on , que cet ami ou ce parent expiroit à cinquante lieues de-là au temps du songe. Ce n'est point connoître l'avenir que de révéler une telle chose. D'autres songent je ne sçai quoi qui les menace de quelque malheur , de la mort , si vous voulez. Le Génie auteur du songe peut connoître les complots , les machinations qu'on trame contr'eux ; il peut voir dans l'état du sang une prochaine disposition à l'apoplexie , à la pleurésie , ou à quelqu'autre maladie mortelle. Ce n'est point connoître l'avenir qu'on appelle contingent.

Mais , dit-on , il y a des particuliers
qui

qui ont songé qu'ils regneraient, & ils n'ont régné qu'au bout de vingt ou trente ans. Répondez que leur Génie, qui étoit d'un ordre distingué parmi les intelligences, s'étoit mis en tête de les élever sur le trône : il s'assuroit d'en ménager de loin les occasions, & d'y réussir : & là-dessus il communiquoit des songes. Les hommes en feroient bien autant à proportion de leurs forces.

Je ne donne point ceci pour des preuves, ou pour de fortes raisons, mais seulement pour des réponses aux difficultés que l'on propose contre l'opinion commune : & il faut même que l'on sache que je me renferme dans les bornes des lumières naturelles ; car je suppose que les disputants ne se voudroient point servir des autorités de l'Ecriture. Je souhaite aussi qu'on remarque que ceux qui soutiennent qu'il y a des songes de divination, n'ont besoin que d'énervier les objections de leurs Adversaires ; car ils ont pour eux une infinité de faits, tout de même que ceux qui soutiennent l'existence de la magie. Or quand on en est là, il suffit qu'on puisse répondre aux objections ; c'est à celui qui nie ces faits, à proposer

ver qu'ils font impossibles : sans cela il ne gagne point sa cause.

Je dois aussi avertir que je ne prétends nullement excuser les anciens l'âiens, soit à l'égard du soin qu'ils ont eu de rapporter tant de songes dans leurs Histoires, soit à l'égard des démarches qu'ils ont faites en conséquence de certains songes. Quelquefois ils n'ont point eu d'autre fondement pour établir certaines cérémonies, ou pour condamner des accusés (*d*). On peut se moquer fort justement de la foiblesse d'Auguste (*e*), & plus encore de la loi, qui ordonnoit en certains païs à tous les particuliers, qu'auroient songé quelque chose concernant l'Etat, de le faire savoir au Public, ou par une affiche, ou par un Crieur; & si l'on excepte quelques songes particuliers, je consens que l'on dise de tous les autres ce que nous lisons dans Pétrone.

*Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mis-
sunt;
Sed sibi quisque facit.*

[20] Voyez Cicéron, de *neque aliena de se negliget-
Dignatione*, Cap. XXV. *tar*. Suet. in *Augusto*,
(21) *Somnia neque sua*, Cap. XCI.

Si nous voulons comparer avec ce qui nous arrive, une infinité d'images qui s'élèvent dans notre esprit, quand nous nous abandonnons en veillant à tous les objets qui viennent s'offrir à nous, je suis sûr que nous y verrons autant de rapport avec nos aventures, que dans plusieurs songes que nous regardons comme des présages. Mais je crois en même-temps que l'on ne sauroit douter de certains songes mémorables dont les Historiens font mention, ni les expliquer par des causes naturelles, je veux dire sans y reconnoître de l'inspiration, ou de la révélation (f) *

Dangereuse Maxime des Païens.

C'étoit une Maxime assez ordinaire parmi les Païens d'imputer à la fortune, c'est-à-dire à Dieu, non-seulement leurs mauvais succès, mais aussi leurs fautes. Cette excuse, ou cette mauvaise consolation, étoit toujours prête; on y recouroit d'abord. On croyoit que les Dieux pouvoient les hommes au mal, & qu'en certains cas il n'étoit pas

(f). *Tertullien, Valere, Cicéron, Porph., II. Maxime, Lib. I, Cap. * Art. Majus, tem. D. VII, & Grotius, Epist.*

possible de résister à cette impulsion. Vous vous imaginerez peut-être que la grande facilité que l'on trouvoit à former des plaintes contre les Dieux, porta les hommes à se servir de ce subterfuge sans examen & sans réflexion, & que c'étoit un de ces premiers mouvements qui s'élevent dans notre ame, avant que nous ayons eu le temps de nous préparer à juger des choses ; mais il est certain qu'en plusieurs rencontres on parloit ainsi après y avoir mûrement pensé. Ceux qui n'examinent pas à fond ce qui se passe en eux-mêmes, se persuadent facilement qu'ils sont libres, & que si leur volonté se porte au mal, c'est leur faute, c'est par un choix dont ils sont les maîtres. Ceux qui font un autre jugement, sont des personnes qui ont étudié avec soin les efforts & les circonstances de leurs actions, & qui ont bien réfléchi sur les progrès du mouvement de leur ame. Ces personnes-là pour l'ordinaire doutent de leur franc arbitre, & viennent même jusqu'à se persuader que leur raison & leur esprit sont des esclaves, qui ne peuvent résister à la force qui les entraîne où ils ne voudroient pas aller.

Or c'étoit principalement cette sorte de personnes qui attribuoient aux Dieux la cause de leurs mauvaises actions. Elles se souvenoient d'avoir bien considéré qu'elles tenoient un chemin pernicieux à leur fortune, & honteux à leur renommée, & d'avoir fait bien des efforts pour dompter la passion qui les égaroit : mais elles sentoient encore mieux que tous ces efforts avoient été inutiles, & que la raison invoquée mille fois, que les vœux & les prières avoient été un secours très-impuissant. Elles concluoient donc qu'une cause occulte, & qu'une force majeure les pouffoit, & les entraînoit ; que les Dieux en un mot étoient la cause, & des passions qu'elles sentoient, & des suites pernicieuses & criminelles de ces passions. Voilà le dénouement de l'intrigue : il y a ici quelque chose de divin, disoit-on ; tout comme dans certaines maladies du corps, qui mettoient à bout la science, & l'expérience des Médecins les plus éclairés. Nous connoissons ce qu'il faut faire, ce qui nous feroit le plus utile, le plus commode, le plus honorable ; & néanmoins, nous prenons l'autre parti. Cela vient des Dieux. Médée raisonna de la sorte,

quand elle eut compris qu'elle ne pouvoit résister à l'amour qu'elle avoit conçu pour Jason ; qu'elle n'y pouvoit, dis-je, résister, quoiqu'elle vît clairement les suites honteuses & criminelles de sa conduite, & que sa raison les condamnât :

*Frustra Medea repugnas,
Nescio quis Deus obstat, alio, mirumque quid
hoc est*

*Exente virgineo conceptus pectore flammæ,
Si potes, infelix : si possem, sanior essem ;
Sed trahit invitam nova vis : aliudque cupidos
Mens aliud suadet. Video meliorz, proboque,
Deteriora sequor (a).*

Elle se dit à elle-même tout ce qui pouvoit la guérir de cette passion ; elle se représenta l'énormité de la faute qu'elle feroit, & il y eut des moments où ces images du devoir étoient prêtes à remporter la victoire ; mais la vue de Jason détruisit aisément toutes leurs impressions.

Une infinité de personnes de l'un & de l'autre sexe, dont l'Histoire n'a rien dit, se sont trouvées dans le même cas. L'amour leur a fait commettre mille fautes dont elles voyoient si clai-

(Q4) Ovid. Metam. Lib. VII.

rement & la honte & le dommage, qu'elles ont tâché de les prévenir, en appelant la raison à leur secours, & en faisant bien des souhaits de ne pas aimer. Il étoit naturel qu'elles conclussent qu'elles n'étoient point la cause de leur mauvaise conduite, en tant qu'elles avoient un entendement raisonnable, & une ame libre, & maîtresse de ses volontés. Cette première conclusion les conduisit à celle-ci, qu'une cause externe, & supérieure à toutes leurs forces, les pouffoit ; la seconde conclusion leur en faisoit faire une troisième, savoir qu'un Dieu étoit cette cause externe & nécessitante.

Voilà l'origine de la prétendue Divinité de Vénus & de Cupidon. Parce que l'on éprouve que la jalousie, l'avarice, l'ivrognerie, le desir de vengeance, & plusieurs autres passions font commettre mille choses que la raison condamne, & qui sont même contraires aux véritables intérêts de l'amour propre, on a cru que les Dieux étoient les instigateurs de ces choses. On ne les en a donc point accusés, parce que l'on ne faisoit nulle réflexion, mais plutôt parce que l'on réfléchissoit beaucoup sur ce qui se passe dans notre ame.

Si les Païens avoient eu de Dieu la juste idée que nous en avons, qui nous le représente comme un être parfaitement saint, ils se fussent garantis de ce jugement téméraire; mais attribuant aux Dieux les mêmes défauts auxquels les hommes sont sujets, rien n'empêchoit qu'ils ne crussent que les Dieux pouvoient les hommes au mal, & rendoient inefficaces toutes les lumières de la raison, tantôt par une délectation prévenante, qui nécessitoit la volonté, tantôt par un chagrin importun, qui avoit la même suite. Paris plaisoit à Helene : Jason plaisoit à Médée : elles ne pensoient point à leur union avec ces amants, sans pressentir un contentement incroyable; elles ne pouvoient se considérer comme séparées d'eux sans pressentir un cruel tourment: ces impressions ne dépendoient pas de leur liberté, & ne lui étoient pas plus soumises que le sentiment agréable ou désagréable que l'on a en goûtant du miel, ou de l'absinthe. Ce que pouvoient faire ces deux femmes étoit d'opposer à ces sentiments la raison & le devoir; foibles armes, si Paris & Jason continuent d'exciter les mêmes idées & les mêmes impressions; puis-

qu'en ce cas-là ils captiveront tôt ou tard la volonté, & lui extorqueront son consentement, quelque desir qu'elle puisse avoir de n'être pas subjuguée. Vœux inutiles, vœux frivoles, en présence des sentimens dont j'ai parlé, & dont la cause ne vient point de nous.

D'où vient-elle donc ? Les Païens avoient beau la chercher à droite & à gauche, ils ne la trouvoient point sur la terre, & c'est pourquoi ils la donnerent aux Dieux. Ils le pouvoient faire en deux manières, ou en supposant un Cupidon qui bleffoit le cœur, ou en supposant que l'Auteur des corps humains en avoit monté les pieces avec un tel artifice, que par exemple celui de Jason pouvoit exciter dans le cœur & dans la tête de Médée les mouvemens des esprits d'où dépend l'amour machinalement, & inévitablement. Selon ce dernier principe, si Helene, si Médée deviennent amoureuses, il s'en faut prendre à celui qui a formé, & arrangé les parties de leur corps, tout de même que s'il fume dans une chambre quand le vent souffle, il faut imputer cela, non pas au vent, mais au Maçon qui a fait la cheminée.

C'étoit un abyme dont les Payens ne pouvoient sortir ; il falloit qu'ils y tombassent toutes les fois qu'ils vouloient donner la raison de la contrariété qui se rencontre entre ce que nous faisons, & ce que nous connoissons, & par conséquent ils yomboient très-souvent ; car la vie humaine n'est presque autre chose qu'un combat continu des passions avec la conscience, dans lequel celle-ci est presque toujours vaincue. Ce qu'il y a de plus étrange & de plus bizarre dans ce combat, c'est que la victoire se déclare très-souvent pour le parti qui choque tout à la fois les idées qu'on a de l'honnête, & la connoissance que l'on a de son intérêt temporel. Je veux croire qu'il y a des gens d'une stupidité si brutale, qu'ils ne voient point que leur vie seroit plus heureuse s'ils ne nourrissoient pas dans leur sein les passions qu'ils y nourrissent ; mais je ne saurois penser que, dans le cours ordinaire des choses, un homme tourmenté d'une passion tyrannique, un jaloux par exemple, ne fût très-satisfait d'être exempt des faiblesses qu'il éprouve, & n'achetât sa délivrance au poids de l'or. Il sent très-vivement son malheur ; il emploie tou-

tes les ressources de la raison pour se détromper, pour se tromper même, & pour chasser l'implacable furie qui le déchire : tous ses efforts sont inutiles, & il voit, à son grand regret, que la passion est toujours plus forte que la raison. Que pouvoit dire là-dessus un Philosophe Païen ? Ne devoit-il pas reconnoître ici une cause supérieure, & ranger tous ces gens-là au nombre des Fanatiques, des Energumenes, des Enthousiastes, & de tous ceux en général que l'on croyoit agités d'une divine fureur ? Le vrai système des Chrétiens est le seul qui puisse résoudre ces difficultés. Il nous apprend que depuis que le premier homme fut déchû de son état d'innocence, tous ses descendants ont été assujettis à une telle corruption, qu'à moins d'une grace surnaturelle, ils sont nécessairement esclaves de l'iniquité, enclins à mal faire, inutiles à tout bien. La raison, la Philosophie, les idées de l'honnête, la connoissance du vrai intérêt de l'amour propre, tout cela est incapable de résister aux passions. L'empire qui avoit été donné à la partie supérieure de l'ame sur l'inférieure, a été ôté à l'homme depuis le péché d'Adam. C'est ainsi que les

* Calvi-
nistes, &
autres.

Théologiens * expliquent le change-
ment que ce péché a produit : mais
comme la plupart des métaphores ne
doivent être pressées que jusqu'à un
certain point, il ne faut pas abuser de
celle-ci ; car il ne seroit pas raisonna-
ble de dire que dans l'état d'innocen-
ce la partie inférieure étoit condition-
née comme elle l'est présentement ,
mais qu'il n'en pouvoit arriver aucun
désordre, parce que la partie supérieure
la pouvoit toujours réprimer bien à
propos. Ce seroit supposer que la ma-
chine de l'homme , en sortant des mains
de son Créateur , auroit été actuelle-
ment tournée vers la sensualité & vers
les passions condamnables ; & ce seroit
faire tort aux perfections du souve-
rain Être. *

DEVOTION

*Dès Musulmans , disciples d'Ali , pour
FATHME. Prières de la Liturgie
Persanne.*

Mahomet eut une fille , nommée
Fathmé , ou *Fatime* , qui épousa Ali.
Quelques relations portent que c'est la

* *AN. Helene, rem. V.*

grande Sainte qu'on vénere avec tant de dévotion : à Com, dans la Perse. C'est en particulier ce qu'Herbert assure : il dit que cette fille de Mahomet est enterrée dans ce lieu ; qu'on a placé son Tombeau dans une superbe Mosquée ; que ce Tombeau a douze pieds de hauteur, qu'il est couvert d'un drap de velours blanc, & qu'on y monte par des marches d'argent massif. (a).

La plupart des Voyageurs sont d'un autre sentiment. Figueroa rapporte sur le témoignage de plusieurs gens du pays, que la Sainte de Com est fille d'Ali & de Fatime, & que *Lela* est son véritable nom (b). Bespier forme là-dessus une conjecture qui n'est pas dépourvue de vraisemblance. Selon lui, le nom de *Lela* est commun aux grandes Dames de l'Afrique, & c'est aussi le titre d'honneur qu'on y donne ordinairement à la Vierge Marie, pour laquelle les Mahométans ont beaucoup de respect, ainsi que pour Jesus-Christ (c). Un autre Ecrivain assure que les Musulmans appellent la Sainte

(a) Herbert, Voyage de Perse, p. 339.

(b) Figueroa, Ambassade, p. 229.

(c) Bespier, Remarques sur l'état présent de l'Empire Ottoman, par Ricaut, T. 1. p. 229.

Vierge *Lela Mariam*, c'est-à-dire la Dame Marie, & que toutes les filles du Cherif..... prenoient le titre de *Lela* : il en nomme quatre qui portoient ce nom (*d*) ; sur quoi Béspier dit qu'il a quelque penchant à croire que *Lela* n'est pas le nom propre de la Sainte dont Figueroa fait mention, mais seulement un surnom, & un titre d'honneur que les habitants de Com lui ont donné, se contentant de l'appeller par excellence *la Dame*, à peu près comme les Chrétiens emploient le nom de *Notre-Dame*, pour désigner la Sainte Vierge (*e*).

Pietro Della Valle (*f*), & Tavernier (*g*) ; veulent que la Madonne de Com ne soit que la petite-fille d'Ali & de Fatime. D'autres disent qu'elle est fille de Moufa, & que son ayeul s'appelloit Dgaser. Cette dernière opinion est soutenue par une preuve authentique, je veux dire par les titres que l'on donne à cette prétendue Sainte dans les prières solennelles que les Pèlerins lui adressent. Ces prières sont

(*d*) Diego de Torrez, Hist. des Cherifs, Chap. LXXIV, & CVII, cité par Béspier, *ubi supra*.

(*e*) Béspier, *ibid.*

(*f*) Voyages, T. II,

p. 58.

(*g*) Lib. I, p. 75.

anciennes, elles sont prescrites par la Lithurgie Persanne, & par conséquent elles fournissent un témoignage qui ne nous donne pas une grande idée de l'exacritude des Voyageurs, puisque quelques-uns des plus célèbres sont si mal instruits de la généalogie de notre Sainte. M. Chardin a rapporté les deux principales prières, que les Pélerins sont obligés de dire. La première commence ainsi : *Je visite Madame & Maitresse Fathmé, fille de Mousa, fils de Dgaser, sur qui soit le salut & la paix éternellement.* Il y a une chose considérable dans ces prières; c'est qu'on s'y recommande à l'intercession de cette Sainte, & qu'on fait des prières pour elle. Nous venons de voir qu'on lui souhaite la paix & le salut éternel; voici d'autres vœux : *Dieu veuille prendre son plus grand plaisir en toi, t'avoir pour agréable, & t'affermir dans le Paradis, qui est ta demeure & ton refuge éternellement.* Quant à la manière dont on se recommande à ses prières, voici ce que Chardin a extrait du même Formulaire, *Je te suis venu chercher, ô Dame & Maitresse de mon ame, dans la vue de m'approcher de Dieu très-*

don par cet acte de pitié, & de son Apôtre, & de ses enfants. La miséricorde de Dieu soit sur lui & sur eux éternellement. J'abhorre & déteste mes péchés. . . . Je fais mes efforts pour briser le joug de l'Enfer. Daigne m'accorder ton intercession, ô Sainte Vierge, au jour que les bons seront séparés d'avec les méchants. Sois moi propice alors; car tu es d'une race & sortie de parens qui ne laissent tomber dans le malheur nul de ceux qui les aiment, qui ne refusent jamais rien à quiconque les vient prier, qui détournent toute sorte de mal de dessus ceux qui les chérissent, & de qui les ennemis au contraire ne sauroient jamais prospérer (b).

Dans cette première oraison on donne à notre Sainte les titres & les prérogatives les plus magnifiques: on l'appelle Vierge Sainte, vertueuse, juste, directrice de vérité, pieuse, sanctifiée, fille sans tache, & exempte de toute impureté. Dans une autre prière on la qualifie de *Vierge pure & immaculée*; mère des douze vrais Vicaires de Dieu d'illustre naissance (i). Je ne sai com-

(b) Chardin, Journal, pag. 464 et suivantes.
du Voyage de Perse; 169) Ibid.

ment les Mahométans concilient toutes ces qualités.

Le même Auteur nous apprend que le tombeau de cette *Fathmé* a été rebâti trois fois. Il ajoute que son pere l'amena à Com pour éviter la persécution que les Califes de Bagdad faisoient à sa famille, & à tous ceux qui regardoient Ali & ses descendants pour les seuls successeurs légitimes de Mahomet. Elle embellit cette Ville de plusieurs édifices superbes, & elle y mourut. Le peuple croit, continue Chardin, que Dieu l'enleva au Ciel, & que son tombeau ne renferme rien, & n'est qu'une représentation (k). L'Eglise Romaine n'est donc pas la seule qui honore l'Assomption des Vierges : nous avons vu aussi que la conception immaculée, & la virginité d'une mere, semblent être deux dogmes du Mahométisme ¶.

(k) *Ibid.*

¶ N. B. La premiere partie de cette réflexion de Bayle, comprend une raillerie très-maladroite, mais qu'on peut pardonner à un Protestant. Il seroit aisé d'y répondre, en disant que le culte de la Fath-

me de Com est enté visiblement sur celui de la Vierge Marie, qui étoit honorée en Perse long-temps avant que le Mahométisme y fut connu, & avant même que Mahomet existât. Il paroît que les disciples d'Ali ont at-

Il manque une chose, au recit de Chardin : il falloit nous dire en quel temps vivoit Moufa, pere de Fathmé. *

E P R E U V E

*Qu'on fit subir à la Reine E. M. M. A.
Réflexions sur cet usage.*

Emma fille de Richard II. Duc de Normandie ; femme d'Etelrede Roi d'Angleterre, & mere de S. Edouard, qui régna après Etelrede, avoit beaucoup de part au Gouvernement sous le Règne de son fils. Le Comte de Kent, qui avoit eu beaucoup d'autorité sous les prédécesseurs de ce prince, conçut une jalousie violente contre Emma. Il ne put souffrir qu'une femme partageât

tribué à leur Sainte une partie des prérogatives que les Catholiques reconnoissent dans la sainte Vierge. Est-ce une raison d'attaquer l'Eglise Romaine ? Non : ç'en seroit une, au contraire, d'approuver son culte à cet égard ; cela prouve du moins l'antiquité de ses traditions. Pour ce qui est de la se-

conde partie de la remarque, je crois que les sociétés Chrétiennes, les plus hétérodoxes, trouveront quelque chose de plus qu'une raillerie dans ces paroles : la conception immaculée, & la virginité d'une mere, semblent être deux dogmes du Mahométisme.

* Art, Fatima,

avec lui le Ministère d'Etat , c'est-à-dire , pour l'ordinaire , l'Autorité d'ordonner sous le nom du Prince tout ce qu'on veut. Voici l'expédient dont il s'avisa , pour se débarrasser de cette rivale. Il l'accusa de plusieurs crimes , & suborna quelques grands Seigneurs , qui confirmèrent ses accusations. L'affaire fut portée au Tribunal d'Edouard , Prince scrupuleux & dévot , que l'Eglise a canonisé , & qui peut-être ne feroit jamais entré dans le Calendrier sans sa grande simplicité. On n'eut pas de peine à lui persuader que sa mere étoit coupable , & en conséquence de cette persuasion il la déponilla de toutes les richesses qu'elle avoit accumulées , comme d'un bien mal acquis , fruit honteux de ses rapines & d'une avarice insupportable.

Dans cette disgrâce , elle eut recours à l'Evêque de Winchester son parent ; mais ce fut une nouvelle matière de calomnie pour ses ennemis , & le Comte de Kent lui fit un crime des visites trop fréquentes qu'elle rendoit à ce Prélat , l'accusant d'avoir avec lui un commerce d'impudicité. (a) Un certain Ro-

(a) Tiré de Theophile | II. Serie II. Cap. VI.
Raynaud, *Histoires*, Sec. | il cite plusieurs garants.

bert , qui fut depuis Archevêque de Cantorberi , seconda vigoureusement les machinations du Comte de Kent , & l'effet de toutes ces intrigues fut que le Roi condamna sa mère à se justifier par l'épreuve du feu. C'étoit un usage fort commun dans ce temps-là ; & voici comme il se pratiquoit en Angleterre : la personne accusée marchoit nuds pieds sur neuf coutres de charrue rougis au feu. Les Juges ordonnèrent qu'Emma passeroit quatorze fois sur ces fers brûlans , neuf fois pour elle-même , & cinq fois pour l'Evêque de Winchester , qui étoit compromis dans cette accusation. Elle accepta le parti ; & passa en prières , auprès du tombeau de Saint Sutin , toute la nuit qui précéda le jour arrêté pour l'épreuve. Quand on eut fait dans l'Eglise du même Saint toutes les cérémonies préparatoires ; Emma , vêtue comme une simple Bourgeoise , & les jambes nues , marcha sur les coutres entre deux Evêques , en présence d'Edouard & de tous les Grands du Royaume. Le feu lui fit si peu de mal , qu'on étoit déjà hors de l'Eglise , lorsqu'elle demanda

Le P. d'Orléans , rap. | au premier Tome de ses
 porte la même Histoire | *Revolutions d'Angleterre*

où étoient les fers rouges sur lesquels il falloit marcher. Comme on lui dit qu'elle avoit subi cette épreuve , elle rendit une infinité d'actions de grâces à Dieu , qui avoit fait connoître si clairement son innocence. Le Roi Édouard conçut alors un extrême repentir de la maniere indigne dont il avoit traité sa mere : il se jetta à ses pieds , lui demanda pardon , & en réparation de l'offense qu'il lui avoit faite , il voulut que les Evêques le fustigeassent sur le lieu même : ce qui fut exécuté. On lui découvrit les épaules , & les Prélats lui donnerent la discipline.

Je ne trouve point ce que devinrent les accusateurs d'Emma : mais il faut avouer que son aventure a quelque chose de bien singulier. Les Histoires de ce temps-là sont remplies d'évenemens tout pareils à celui-ci. On voit que l'épreuve du fer chaud étoit pratiquée en divers lieux de l'Europe , & que les personnes qui s'y soumettoient s'en tiroient ordinairement à leur honneur. Pourquoi a-t-on renoncé à cette méthode ? Est-ce qu'on a reconnu qu'elle étoit sujette à l'illusion , & que l'imposture pouvoit s'en servir en fa-

veur du crime ? Si cela est , il ne faudroit pas tenir pour justifiés ceux & celles qui ont marché sur des fers chauds sans se brûler. Dira-t-on qu'il ne faut point tenter Dieu ? Mais pourquoi le tentoit-on alors ? Pourquoi ne condamne-t-on pas aujourd'hui les Princes & les Evêques qui autorisoient un tel usage ? Croira-t-on d'ailleurs que Dieu faisoit des miracles pour montrer l'innocence de ceux qui le tentoient ? Ces difficultés sont très-fortes : une seule hypothèse pourroit les résoudre : c'est celle des causes occasionnelles. On n'auroit qu'à supposer qu'il y avoit alors une *intelligence* particulière, chargée de protéger les innocents , & dont les intercessions étoient assez puissantes pour déterminer le premier moteur à ne point suivre , en ces occasions, la loi générale de la communication des mouvements. Il faudroit supposer ensuite, non pas comme les Païens, que ces sortes d'intelligences meurent , mais qu'elles changent d'emploi , & qu'ainsi il a pu arriver que celle qui présidoit aux épreuves, ait discontinué de s'en mêler. On expliqueroit encore par là comment certains miracles sont en vo-

Usage
commode
du systé-
me des
causes oc-
casionnel-
les.

gue dans un temps, & cessent dans un autre. Il n'en faudroit rien conclure contre l'immutabilité des loix générales. On se tromperoit peut-être, si l'on croyoit qu'entre les Esprits créés il n'y a que l'ame de l'homme qui soit sujette au changement. *

ANTIQUITE'S D'IPRES.

Lettre de Louis XIV.

à M. Arnaud.

Ipres ; Ville Episcopale du Comté de Flandre, doit son nom à une riviere qui la traverse. Dans son origine ce n'étoit qu'un Château, appartenant aux Comtes du pais ; les Normands l'ayant détruit, le Comte Baudouin, II du nom, le fit réparer l'an 880. Arnoul y joignit des fortifications en 901, & quelques années après Baudouin III augmenta ces travaux. C'est ainsi que cette Ville s'accrut par degrés, de maniere qu'en 1473. elle enfermoit dans ses murailles onze cens soixante-treize verges, chacune de quatorze pieds géométriques. Elle fut assiégée

* *Art. Emma.*

par les Gantois & par les Anglois l'an 1373 , & elle se défendit bien. On l'environna de murailles de pierre l'an 1388 , du consentement de Philippe le Hardi (a). Les Manufactures & les teintures de laine y étoient en fort bon état dès la fin du douzieme siecle , comme il paroît par le témoignage de Guillaume le Breton. Les François la prirent l'an 1648 , & la perdirent l'année suivante. Ils la reprirent l'an 1658 , & la rendirent aux Espagnols par le Traité des Pyrénées. Ils la reprirent encore une-fois l'an 1678 , & elle leur fut cédée la même année par la paix de Nimegue. Depuis ce temps-là ils l'ont perdue , reconquise , & restituée diverses fois : elle appartient aujourd'hui à l'Impératrice-Reine.

Les disputes du Jansénisme ont rendu fameux le nom de la Ville d'Ipres : car on ne parle guere de Jansenius , sans remarquer qu'il en fut Evêque. De là vint sans doute l'idée plaisante d'un bel esprit de France , qui , dans le temps que Louis XIV. assiégeoit Ipres, forgea la Lettre suivante , adressée à M.

(a) Tiré de Valere André , in Topografia Belgica.

Arnaud, & datée du Camp d'Ipres.
On suppose que ce fut le Roi qui l'écrivit.

„ Monsieur Arnaud, nous allons com-
 „ mencer un siege où vous pourriez
 „ nous servir beaucoup de votre crédit.
 „ J'ai cinq propositions à faire à Mes-
 „ sieurs d'Ipres : la premiere, que je
 „ suis venu en Flandre pour faire du
 „ bien à tout le monde. La 2. que le
 „ commandement que je leur fais de
 „ rendre la Ville n'est pas impossible.
 „ La 3. qu'il est en leur pouvoir de
 „ mériter ou de démériter mes bonnes
 „ graces. La 4, que j'ai des secours
 „ avec moi plus que suffisants pour les
 „ faire obéir à mes ordres ; & la 5. que
 „ quelque nécessités qu'ils soient de se
 „ rendre, ils ne le feront qu'avec une
 „ entiere liberté. Il s'agit donc, Mon-
 „ sieur, de leur faire signer ces cinq
 „ propositions, qui renferment tout le
 „ Traité de la grace que j'ai à leur faire.
 „ Je ne crois pas qu'ils puissent éluder
 „ mes ordres par la distinction du droit
 „ & du fait ; car pour le droit il y a si
 „ long-temps que je suis en possession
 „ de prendre les Villes, que le temps
 „ seul pourroit me servir de prescription
 „ dans le Pais-Bas, quand je n'aurois

„ pas d'ailleurs tant de droits incontestables. Ils ne peuvent donc se retrancher que sur le fait , & c'est de quoi je
„ les veux convaincre par une trentaine de canons auxquels je les défie de
„ répondre efficacement , car ils percent toutes les difficultés à jour. Par
„ là vous jugerez bien que je ne serai pas si long-temps à leur faire signer
„ mes cinq propositions , que vous avez été à signer celles du Pape. C'est pour
„ quoi je vous donne ordre de convoquer le ban & l'arrière-ban des Jansénistes , & de partir incessamment
„ de Paris pour venir à leur tête chanter le *Te Deum* , sur le tombeau de
„ Jansénius , pour rendre grâces à Dieu de l'heureux succès de mes cinq propositions. Vous pourrez apporter
„ pour le feu de joie une centaine d'exemplaires du miroir de la piété Chrétienne , pour jetter ces bons
„ Flamands dans un saint désespoir d'être jamais à l'Espagne. Ensuite
„ vous passerez en Angleterre pour y diriger la Chambre basse qui a des
„ grandes indispositions d'esprit & de cœur à la paix. Au reste , je goûte
„ fort votre politique , & plus encore votre argent , dont vous vous servez

„ si avantageusement pour persuader
 „ aux gens tout ce que vous voulez.
 „ Avec cela je suis sûr que nous aurons
 „ la paix avec l'Angleterre & l'Espa-
 „ gne, avant que vous l'ayez avec les
 „ Peres Jésuites. Au Camp devant
 „ Ypres le 17 Mars 1678 (b). *

EXAMEN

*De la vie d'ESOPE par Planude.
 Particularités concernant ce Fabuliste.*

La vie d'Esopé, telle que Planude nous l'a donnée est connue de tout le monde, même des petits enfants. Cependant tous les habiles gens conviennent que c'est un Roman, & que Planude n'a point donné l'Histoire d'Esopé, mais un amas de mensonges & d'absurdités. Le Roi de Babylone Lycerus, contemporain de Nectenabo Roi d'Egypte, les vers d'Euripide mis dans la bouche d'Esopé, qui a vécu plus de cent ans avant ce Poète, & mille autres faussetés Historiques qui s'y trouvent, la rendent indigne de toute créance.

(b) Cette Lettre a été | Secrétaire du Cabinet.
 attribuée à M. Roze, | * Art. *Ipres.*

La Fontaine critique.

M. de la Fontaine n'ignoroit pas le jugement du public sur cette vie d'Esopé : *je ne vois presque personne*, dit-il (a), *qui ne tienne pour fautive celle que Planude nous a laissée*; il a pourtant suivi ce mauvais guide, & il ne craint pas de dire qu'après avoir mûrement examiné les choses, *il a trouvé à la fin peu de certitude dans la critique de l'Ouvrage de Planude*. Il prétend que cette critique est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus & Esopé : on y trouve trop de *niaiseries*; & il répond que ces prétendues *niaiseries* arrivent tous les jours à des gens fort sages. Mais si cette apologie lui paroissoit solide, pourquoi a-t-il retranché de la vie de Planude ce qui lui sembloit trop *puérile*, ou qui s'écartoit en quelque façon de la *bien-séance*? Voilà donc M. de la Fontaine qui approuve par ses actions une critique qu'il avoit combattue par ses paroles. D'ailleurs, le principal reproche que l'on fait à Planude ne roule pas sur les *niaiseries* & sur les *impertinences* qu'il met dans la botte de Esopé & de

(a) La Fontaine, Préface des Fables choisies.

Xantus son maître, mais sur les anachronismes & sur les mensonges visibles qu'il débite. Car, par exemple, de ce qu'il introduit Esope, citant à la femme de Xantus quelques vers d'Euripide composés contre les femmes, & nommant même Euripide (b), qui n'a vécu que plus d'un siècle après Esope (c), on doit conclure que cette prétendue conversation est une fable de l'invention de Planude: or s'il a forgé ce premier conte, qui nous répondra qu'il n'a pas forgé bien d'autres choses?

La raison sur laquelle M. de la Fontaine se fonde, pour adopter la plupart des contes de Planude, me paroît des plus singulières: comme *Planude*;

(b) Planude suppose que le Philosophe Xantus ayant acheté Esope, en fut grandé par sa femme, à cause de la faiblesse prodigieuse de cet esclave, & qu'Esope dit à cette femme: vous vendriez, Madame, que votre mari, qui est acheté un valet, jeune, bien fait, & vigoureux, qui pourroit toute maîtresse dans le bain, & qui jouât avec vous à un jeu subtil à

l'honneur de votre époux.
O Euripides, votre bouche étoit une bouche d'or, puisqu'il les paroles suivantes, en sont sorties: là-dessus Esope récité les vers d'Euripide. *Planude, in vita Esopi.*

(c) Eusebe place la mort d'Esope sous l'an 4 de la 54 Olympiade, & Euripide naquit, selon Suidas, Barnes, &c. dans la 1^{re} ann. de l'Olymp. 75.

H. üj.

dit-il, vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Si Planude avoit vécu deux cents ans après Esope, ses connoissances venues de la tradition auroient été déjà bien incertaines. Un homme qui se tient un peu sur ses gardes ne croit guere, touchant la vie d'un particulier, les traditions de deux siecles : il demande si les faits qu'on lui raconte ont été couchés par écrit au temps de leur nouveauté, & si on lui dit que non, mais que la mémoire s'en est conservée de pere en fils & de vive voix, il sait bien que le Pyrrhonisme est le parti de la sagesse. A plus forte raison faut-il rejeter les faits de Planude, s'ils ne sont fondés que sur la tradition, puisque Planude n'est venu au monde que dix-huit siecles après Esope, plus ou moins. Si M. de la Fontaine avoit pris garde à cela, auroit-il dit que Planude vivoit dans un siecle où la mémoire des choses arrivées à Esope ne devoit pas être encore éteinte ? Quelqu'un a fort bien dit que sur les choses qui regardent les Patriarches & les Prophètes, les Juifs du VI^e. siecle ne sont pas plus

dignes de foi que ceux du XVII^e; je parle des Juifs qui ne citent que des traditions venues de vive voix. Disons la même chose touchant Esope. Il n'étoit pas plus certainement connu par la tradition aux Moines Grecs du XIII^e. ou du XIV^e. siècle, qu'il ne l'est aujourd'hui.

Renvoyons donc à Planudè, ou à ses Copistes, ceux qui se plaisent à lire des fables. Les personnes qui aiment les choses qui viennent de bonne main, c'est-à-dire qui sont empruntées des anciennes sources, écouteront avec plaisir ce que je vais dire.

I. Esope nâquit en Phrygie, & fleurissoit au temps de Solon, c'est-à-dire vers la 50^e. Olympiade. Je ne voudrois pas assurer qu'il fut l'inventeur de l'Apologue : car Quintilien attribue la gloire de cette invention à Hésiode (d), qui précéda Esope. Mais il est très-vrai-semblable qu'Hésiode réussit médiocrement dans ce genre de composition, au lieu qu'Esope le perfe-

(d) *Illa quoque fabula, quæ etiam si originem non ab Æsopo acceperunt, (nam videtur eorum primus*

Autor Hesiodus) nomine tamen Æsopi maxime celebrantur, ducere animos solent, &c.

tionna si, heureusement qu'on l'a regardé comme le vrai pere de la Fable. C'est ainsi que Phedre, & Avienus en ont jugé (e). Macrobe fait une remarque qui ne fera pas ici hors de propos, Il fait une distinction entre *Fable* & *Narration fabuleuse* : il veut qu'une fable soit un récit absolument faux, & qu'une narration fabuleuse soit un amas de fictions, bâties sur un fondement véritable. Il donne les fictions d'Esopé pour un exemple de fable, & les récits d'Hésiode, les Rituels, ou les Livres de Religion, pour un exemple de narration fabuleuse (f). Cette distinction est juste : mais on auroit tort d'en conclure, comme a fait Freinshemius, que l'Apologue fut un genre de fable inconnu à Hésiode (g). Car lorsque Quintilien, Priscien, & d'autres, assûrent que ce poëte inventa la fable, ou du moins qu'il l'employa (h), ils veulent dire qu'il se servit des fictions de l'Apologue, & ils ne les

(e) Voyez le Prologue de Phedre, & la Préface d'Avienus.

(f) Macrobius in somn. Scipionis. Lib. I, Cap. II.

(g) Voyez Freinshemius, in notis ad fabulas

Phædri, init.

(h) Priscien ne l'en fait point l'inventeur : il dit seulement qu'il en fit usage : *usque sunt ea* (fabula) *Hesiodus, Archilochus, &c.*

confondent nullement avec ses *narrations fabuleuses* sur la naissance & sur les actions des Dieux. M. Ménage, dans son Commentaire sur le premier Livre de Laërce, *mem.* 72, parle de l'Apologue du Rossignol & du Vautour, qui étoit de l'invention d'Hésiode.

II. Je trouve très-probable, qu'Esopé a été à la Cour de Crésus. Calvinius a beau dire, sur le témoignage de Suidas, que notre Fabuliste mourut l'an 4 de la 53^e. Olymp., & que Crésus ne monta sur le trône que dans la 2^e. année de l'Olymp. 54 : l'autorité de son garant ne m'arrête pas, & je me fie beaucoup plus à Plutarque, qui observe en plusieurs endroits, particulièrement dans le Banquet des sept Sages, qu'Esopé fit un voyage à la Cour de Lydie, & que Crésus l'envoya à Periandre, Tyran de Corinthe, & à l'Oracle de Delphes. Mademoiselle de Scudéri a donc pu le faire trouver à cette Cour avec Solon, & avec plusieurs autres grands personnages. (i), sans qu'on puisse dire qu'elle s'est servie du privilège des Anachronismes, dont les faiseurs

(i) Voyez la quarante Partie du *Cyrus*.

de Romans ne sont pas moins en possession que les Poètes. J'ai bien peur que M. de la Fontaine n'ait pas aussi bien ajusté la Chronologie dans un ouvrage Historique, que Mademoiselle de Scudéri dans un Roman. Il met la naissance d'Esopé vers la 57^e. Olympiade (k). Or il se trouve que Crésus perdit son Royaume & sa liberté dans l'Olympiade 58 : où placerons-nous donc ce qui s'est passé entre Crésus & Esopé, au dire même de M. de la Fontaine?

III. Plutarque assure qu'un songe qu'eut Socrate, l'engagea à mettre en vers quelques fables d'Esopé (l). Platon rapporte la même chose, mais avec des circonstances curieuses, qui ne se trouvent point dans Plutarque. Il nous apprend que Socrate ayant été plusieurs fois averti en songe de s'appliquer aux exercices des Muses, prit cela pour un avertissement de continuer avec ardeur ses études ordinaires, persuadé que la Philosophie est le grand & le véritable métier des Muses. Mais quand il se vit condamné à mort, il lui vint dans la pensée que la poésie étoit

(k) La Fontaine, vie

(l) Plutarq. de aud. diendis Poëtis.

peut-être l'exercice que les songes lui ordonnoient. Pour plus grande sûreté, ajoute Platon, & pour n'avoir rien à se reprocher là-dessus ; il résolut de faire des vers. Mais considérant que pour être Poëte il falloit débiter des fables, ce qui lui paroissoit très-incompatible avec la profession de Philosophe, il imagina un tempérament ; ce fut de mettre en vers quelques Apologues d'Esopé (m). Il crut qu'en choisissant un genre de fable qui contenoit des vérités très-solides, & d'excellentes regles de mœurs, il pourroit concilier avec décence le caractère de Poëte & celui de Philosophe.

M. de la Fontaine ne s'est pas cru obligé de suivre servilement Platon, & il a brodé la narration de ce Philosophe avec la même liberté que s'il eût travaillé sur un conte de Bocace. *A peine les Fables*, dit-il, *qu'on attribue à Esopé virent-elles le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des liortées des Muses : il employa à les mettre en vers les derniers moments de sa vie* (n). Le commencement & la fin de ce narré ne me paroissent

Nouvel-
les fautes
de la Fon-
taine.

(m) Plato in Phœdone.

(n) La Fontaine, Préface des Fables choisies.

pas être faits l'un pour l'autre. Le commencement nous prépare à voir beaucoup d'impatience dans Socrate : la fin nous apprend qu'il attendit jusqu'à l'heure de sa mort : & comme il vécut soixante-dix ans, il est aisé de connoître qu'il ne se pressa pas beaucoup. Qu'on ne dise pas que les Fables d'Esopé ne parurent que vers les dernières années de la vie de Socrate : car elles devinrent publiques pendant la vie de l'Auteur, & il se passa environ cent ans entre la mort d'Esopé, & la naissance de Socrate. Jugez si l'on a pû dire qu'à *peine* ces Fables *virent le jour*, que Socrate trouva à propos de les mettre en vers.

M. de la Fontaine suppose que Socrate fut exhorté en songe à s'appliquer à la *Musique*, & qu'il fut en peine sur le sens d'un pareil songe, à cause de l'inutilité de la *Musique* par rapport aux mœurs. Mais il est visible par la narration de Platon, que Socrate ne s'imagina jamais que le Dieu des songes exigeât de lui qu'il apprît à chanter ou à jouer des instruments ; & quand il expliqua l'avertissement dans le sens littéral, il supposa que les Dieux lui ordonnoient de s'appliquer à la Poësie.

IV. J'ai observé qu'Esôpe fut envoyé à Delphes par Crésus. L'objet de cette commission étoit d'offrir un grand sacrifice à Apollon , & de distribuer aux habitants une somme considérable. Une querelle injuste que lui firent les *Delphiens* , lui persuada qu'ils s'étoient rendus indignes des bienfaits de Crésus , & il lui renvoya l'argent , au lieu de le distribuer. Les habitants de Delphes , irrités de ce procédé , lui suscitèrent une accusation injuste , prétendirent l'avoir convaincu de sacrilège , & le précipiterent du haut d'un rocher. Les Dieux vengerent cette mort , en envoyant une peste & une famine qui désolèrent le païs (e).

V. Esôpe & Solon se virent à la Cour de Crésus. Une conversation qu'ils eurent ensemble , fait assez connoître que si l'un tint le langage d'un bon Courtisan , l'autre parla en vrai Philosophe : Solon ne relâcha rien de ses maximes rigides au milieu d'une Cour corrompue : il n'entretint Crésus que de la vanité des choses humaines , & des périls d'une grande fortune. Il lui parla sur le même ton que s'il eût eu à consoler un pauvre

(e) Plutarch de Sera numinis vindicta.

malade , & il ne témoigna aucune complaisance pour les préjugés de cet orgueilleux Monarque. Ces manieres farouches déplurent tellement à Crésus qu'il renvoya Solon , sans lui donner aucune marque d'estime. Esope fut sensible à la disgrâce de ce grand homme , & se crut obligé de lui donner ce conseil d'ami : *Solon , il ne faut point approcher des Rois , ou il faut leur dire des choses agréables : point du tout ,* répondit Solon : *il faut ne leur rien dire , ou leur dire de bonnes choses (p).* On ne sauroit nier que le conseil d'Esope ne sente l'homme qui connoît à fond la Cour & les Grands : mais la réponse de Solon est bien plus digne d'un Philosophe : elle peut servir de Leçon aux personnes qui dirigent la conscience des Princes.

VI. Les Apologues d'Esope doivent être mis au rang des plus utiles productions de l'antiquité. Aucun Philosophe ne s'est avisé de donner des leçons aussi spirituelles & aussi sensées. Peut-on voir des inventions plus heureuses que les images dont se sert notre Fabuliste pour instruire le genre humain ? Elles sont très-propres aux en-

(p) Plutarque, in Solone.

fants, & elles ne laissent pas d'être bonnes pour les gens d'un âge mûr : elles ont tout ce qui est nécessaire pour la perfection d'un précepte, je veux dire le mélange de l'utile avec l'agréable. On les a estimées dans tous les temps, & notre siècle, d'ailleurs assez jaloux de la gloire des anciens, leur a rendu tout l'honneur qu'elles méritent. L'imitable la Fontaine leur a procuré de nos jours un grand éclat : on parle aussi avec éloge du travail d'un bel esprit d'Angleterre (q) sur ces mêmes Fables.

Platon, qui a banni de sa République Homère & les autres Poètes, y a donné à Esope une place très-honorable. Apollonius de Tyane a marqué la même préférence pour notre Fabuliste : les Apologues, dit-il, sont bien plus propres que toutes les autres fables à nous inspirer la sagesse ; car celles des Poètes ne font que corrompre l'oreille des auditeurs : elles représentent les amours infâmes des Dieux, leurs incestes, leurs violences, & cent autres crimes. Ceux qui entendent parler de semblables choses, rapportées par les Poètes comme des faits véritables, en

(q) L'Esprit.

tirent de pernicieuses conséquences, & apprennent à croire qu'ils ne péchent point en satisfaisant leurs desirs les plus déréglés, puisqu'ils ne font qu'imiter les Dieux. Apollonius, continuant son parallèle, montre par plusieurs autres raisons combien les Fables d'Esopé surpassent celles des Poètes : après quoi il ajoute ce conte. Esopé, dit-il, étant Berger, & faisant paître son troupeau auprès d'un Temple de Mercure, demandoit souvent à ce Dieu le don de la sagesse. D'autres gens demandoient la même faveur, & il arriva un jour que tous ces compétiteurs, entrèrent ensemble dans le Temple de Mercure, les mains bien garnies & chacun apporta de riches offrandes. Esopé qui étoit pauvre, fut le seul qui n'offrit rien de précieux : il ne présenta qu'un peu de lait & de miel, & quelques fleurs, qui n'étoient pas même liées ensemble. Mercure, en distribuant la sagesse, eut égard au prix des offrandes : il donna, selon cette proportion, à l'un la Philosophie, à l'autre l'éloquence, à celui là l'Astronomie, à un autre l'art de faire des vers. Il ne songea au pauvre Berger qu'après avoir achevé la distribution : mais s'étant souvenu d'une Fa-

ble que les Heures lui avoient contée lorsqu'il étoit au berceau, il communiqua à Esope le don de l'Apologue (r).

Je n'ai garde de citer Strabon ; car encore que son Apologie des Fables comprenne les fictions d'Esope, il est certain qu'elle est principalement destinée à justifier celles d'Homere. C'est une étrange sorte d'Apologie, puisque Strabon reconnoît ingénument qu'il a été nécessaire que les Législateurs des Républiques adoptassent les contes des Poètes, afin d'imprimer dans l'esprit des peuples les sentiments de Religion : car il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que les femmes ; & le menu peuple, puissent être conduits à la foi & à la piété par des discours Philosophiques ; on a besoin pour cela des machines effrayantes de la superstition ; & sans les fables vous ne sauriez avoir ces machines. La Philosophie n'est le partage que de peu de gens : les fables sont un bien public : elles remplissent les Théâtres (s). Si toutes les fictions des Poètes

(r) Voyez Philostr. dans la vie d'Apoll. de Tyane, Liv. V. Chap. V.

(s) Fieri non potest ut mulier, ac promiscua tur-

ba multitudo, Philosophica oratione excitetur ducaturque ad religionem, pietatem, ac fidem : sed superstitione præterea ad hoc

avoient ressemblé à celles d'Esope , il n'eût pas été nécessaire que Strabon entreprît cette infructueuse Apologie. Au reste , il a oublié le principal point : c'est celui que Platon & Apollonius de Tyane ont touché , quand ils ont dit que ceux qui voient commettre aux Dieux toutes sortes d'infamies , sont tentés de croire qu'il n'y a pas de mal à en faire autant. Que pouvoit répondre Strabon à une telle objection ? Les conseils de la Rhétorique l'ont peut-être porté à la passer sous silence.

VII. La réponse que fit Esope à Chilon me paroît merveilleuse. Ce Philosophe , qui étoit l'un des sept Sages de la Grèce , demanda à notre Fabuliste , quelle étoit l'occupation de Jupiter ? Voici ce qu'il fait , dit-Esope : il abaisse les choses élevées , & il élève les choses basses. Cette réponse est l'Abrégé de la vie humaine. Prenez

*opus est , quæ taciti sine
fabularum portentis nequit.
Etenim Fulmen , Ægis ,
Tridens , Faces , Angues .
Hæstaque Deorum Tem-
plis præfixæ , atque uni-
versa prisca Theologia ,
Fabula sunt , recepta a
civitatum autoribus , qui-*

*bns volati larvis inspien-
tium animos terrent. ...
vetunt hæc ipsa (Philoso-
phia) ad paucos pertinet :
Pœtica in publicum utilior
est , quæ etiam theatra im-
plere valet. Strabo , Lib.
I.*

l'Histoire par le bout qu'il vous plaira, & suivez en les progrès depuis le commencement jusqu'à la fin, vous verrez par-tout des exemples de l'alternative dont parle Esope. Il semble, qu'on me permette cette image triviale, qu'il ait envisagé le monde comme un jeu de *Bascule*, où tout à tour l'on monte & l'on descend. Une famille s'enrichit, s'élève, s'abandonne au luxe, se ruine & tombe dans l'oubli. La même chose arrive dans les Empires. Les Payens étoient si persuadés que le Ciel prenoit à tâche d'humilier les grandeurs, qu'ils imaginèrent une Déesse Nemésie, à qui la prospérité des hommes causoit une jalousie violente. Les Philosophes même qui nioient la providence de Dieu, reconnoissoient je ne sai quelle puissance qui se plaisoit à renverser & à écraser les grandeurs humaines :

*Usque adeo res humanas vis absdita quædam
Obterit, & pulchros fascēs, sævasque securēs
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*
Lucret. Lib. V,

Sil'homme n'étoit pas absolument indisciplinable, ne se seroit-il pas corrigé de son orgueil, après tant d'exemples de la maxime d'Esope, réitérés

en chaque siècle , & en chaque pays. D'ici à deux mille ans ; si le monde subsiste encore , ces épreuves renouvelées n'auront rien gagné sur le cœur humain. Pourquoi donc les renouveler sans fin & sans interruption ? c'est ici qu'il faut mettre le doigt sur la bouche , & adorer humblement la sagesse du Conducteur de cet Univers ; reconnoissant en même temps la corruption infinie de notre nature , & la servitude sous le joug des impressions machinales ; maladie invétérée qui ne cède qu'aux opérations miraculeuses de la Grace. Si l'on connoissoit toute l'étendue de cette servitude , & le détail des Loix de l'union de l'âme avec le corps , on feroit un Livre sur les causes de la réciprocation contenue dans la réponse d'Esopé : un Livre , dis-je , qu'on pourroit intituler , *de centro oscillationis moralis* , où l'on raisonneroit sur des principes à peu près aussi nécessaires que ceux de M. Hùgens & des autres Philosophes , qui ont traité de l'*Oscillation Physique* (t).

VIII. Il n'y a point d'apparence que les Fables qui courent aujour-

(t) *De centro Oscillationis* : c'est-à-dire , de la vibration des pendules.

d'hui sous le nom d'Esopé, soient les mêmes qu'il avoit faites : elles viennent bien de lui pour la plupart, quant à la matière & à la pensée ; mais les paroles sont d'un autre, je veux dire de Planude, le même qui a fait sa vie. C'est le sentiment du Pere Vayasseur, excellent critique. Il confirme sa conjecture sur la conformité de style que l'on observe entre les Fables d'Esopé, & la vie de ce Fabuliste ; il remarque que Henri Etienne, dans son *Thésor de la Langue Greque*, n'a jamais cité les Fables d'Esopé : ce qui montre qu'il les a prises pour l'Ouvrage d'un Grec moderne. Ce Savant Jésuite observe encore qu'il est fait mention du Pirée dans l'une de ces Fables ; or le Pirée ne fut construit que sous l'administration de Themistocle, qui vécut long-temps après Esopé. Le Port d'Athenes s'appelloit *Rhaler* avant cela, & notre Fabuliste eût infailliblement employé ce dernier mot. On trouva dans l'explication morale d'une des Fables Grèques ces paroles : *Fabula declarat quod Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam* : ce passage est tiré mot pour mot du sixième verset de l'Épître de Saint Jacques.

Chapitre IV. Concluons de-là, dit le Pere le Vavasseur, que c'est Planude, ou quelqu'autre Moine Grec, qui a composé cette Fable, ou du moins qui y a joint cette explication (a). Le Pere Vavasseur n'est pas le seul, ni même le premier qui ait pris Planude pour l'Auteur des Apologues d'Esopé, tels que nous les avons aujourd'hui. Nevetet, qui publia en 1610. un Recueil de Fabulistes, se déclare pour ce sentiment dans la Préface de son Livre.

IX. Il est mal aisé de comprendre pourquoi Seneque pose en fait, que de son temps les Romains n'avoient point encore essayé leur plume sur ce genre de composition, *Fabellas & Esopæos logos, intentatum Romanis ingeniis opus* (x). Lorsque Seneque parle ainsi n'avoit-on pas vu à Rome les Fables de Phédre, qui sont un ouvrage incomparable? Lipsé répond à cette question que Phédre n'étoit point Romain, & que Seneque parle seulement des Esprits de Rome, *Romanis ingeniis*. Mais j'ai peine à comprendre qu'un

(a) Vavassor de Lucra dictione.

(x) Seneca de Con-

sol. ad Polybium, cap. XXVII.

aussi habile homme que Lipse se soit payé d'une si méchante raison ? Les Comédies du Poëte Térence , qui étoit né en Afrique , ne passoient-elles point pour la production d'un Auteur Romain ? Pourquoi les Fables de Phedre , né dans la Thrace , & affranchi d'un Empereur , n'auroient-elles pas le même sort ? Il est certain que Seneque oppose en cet endroit , la langue Latine à la langue Gréque : il veut donc dire qu'il n'y avoit encore que des Livres Grecs sur la matiere des Apologues. Dira-t-on que Phedre ne publia point ses Fables de son vivant , & qu'ainsi elles pouvoient être encore inconnues du temps de Seneque ? Cela n'est ni vrai-semblable , ni compatible avec tous les préambules de l'Auteur. Il faut donc supposer que Seneque ignoroit , ou avoit oublié , qu'il y eût un Livre au monde qui s'appellât *les Fables de Phedre*. Des gens aussi habiles que lui ont été sujets à de pareilles distractions.

X. Les Athéniens éleverent une statue à Esope (aa). Quelques gens se persuadent que c'est le *Locman* des Orientaux. On l'a mis au rang des per-

(aa) Phædrus , *Fab. X , Lib. II.*

sonnes ressuscitées, & l'on a prétendu que depuis cette résurrection, il se trouva à l'affaire des Thermopyles, où il combattit pour les Grecs (*bb*). *Nugæ græculorum*, s'écrie très-justement Scaliger. La meilleure vie de ce Fabuliste que nous ayons en François, est celle que Meziriac publia en 1632. C'est un petit Ecrit qui ne contient que quarante pages, & qui est devenu fort rare. Voici quelques particularités que j'en ai tirées. Il est plus probable qu'Esopé nâquit à Cotiæum, Bourg de Phrygie, qu'à Sardis, à Samos, ou à Mesambrie dans la Thrace. Il y a lieu de croire que ce fut là qu'il apprit la langue Gréque dans sa pureté, & qu'il s'instruisit de la Philosophie morale, qui étoit alors en grande estime. Il fut premierement esclave de Xantus, & ensuite d'Idmon, tous deux Philosophes; & tous deux de l'île de Samos. Ce dernier l'affranchit. Il acquit en fort peu de temps une grande réputation parmi les Grecs, & le bruit de sa sagesse parvint jusqu'aux oreilles de Crésus, qui se l'attacha par ses bienfaits, & au service duquel il passa

(*bb*) Plotius, in Biblioth. num. 190. Voyez aussi Suidas in Ἀῤῥῆστοις.

le reste de ses jours. Il voyagea dans la Grece, soit pour son plaisir, soit par ordre de Crésus. Passant par Athenes, peu de temps après l'usurpation de Pisistrare, & voyant que ce peuple supportoit le joug fort impatiemment, il lui raconta la Fable des grenouilles, qui demanderent un Roi à Jupiter. On raconte que voulant insinuer que la vie de l'homme est remplie de miseres, & que pour un plaisir nous avons mille chagrins, il avoit coutume de dire que Prométhée ayant pris de la poussiere pour former un homme, la détrempa non avec de l'eau commune, mais avec des larmes.

Meziriac termine son petit ouvrage par ces paroles : „ certes si l'on demeure „ d'accord que cela (*les Apologues qui paroissent sous le nom de notre Fable* „ *buliste*) „ soit un œuvre légitime d'Es- „ sopo, il faut avouer que nous n'a- „ vons point d'Esprit qui soit plus an- „ cien que celui-ci, excepté les Livres „ de Moïse, & quelques autres du „ vieil Testament. “ Avec le respect, qui est dû à la mémoire de ce savant personnage, je dirai qu'il a fini par une méprise bien lourde ; car qui ne fait que les Poésies d'Homere & celles

d'Hésiode; ont précédé tout ce qu'Esopé a pu produire. Meziriac convient lui-même dans la vie de ce Babuliste, que l'honneur de l'invention des Apologues est dû à Hésiode : d'où vient donc que peu de pages après il fait Esopé antérieur à Hésiode. Distractions d'esprit. *

R U G G E R I

Athée, Astrologue & Magicien.

L'Auteur examine si ces qualités sont compatibles.

Côme Ruggeri, Florentin, s'introduisit à la Cour de France sur le pied de grand Astrologue, au temps que Cathérine de Médicis favorisoit ces gens-là. C'étoit un homme d'esprit, & qui passoit pour savant; d'ailleurs hardi jusqu'à l'effronterie, intrigant, & fait pour se pousser dans le monde. Il tira l'horoscope de tous les Seigneurs de la Cour, & cette complaisance ne lui fut pas infructueuse : il obtint en particulier de la Reine mère l'Abbaïe de S. Mabeu en Bretagne.

L'an 1574 il se trouva enveloppé dans l'affaire de la Mole & de Coco-

* Art. Esopé.

nas. C'étoient deux Gentils-hommes du Duc d'Alençon, frère de Charles IX, qui avoient inspiré à leur Maître des desseins fort criminels, & qui tramerent, dit-on, le complot de le placer sur le trône, après la mort de Charles, à l'exclusion de Henri Duc d'Anjou, Roi de Pologne. Ruggeri étoit aussi attaché au Duc d'Alençon : la Reine mere l'avoit mis elle-même auprès de ce jeune Prince, sous prétexte de lui montrer l'Italien, mais en effet pour espionner ses actions. Le Florentin trahit la confiance de la Reine, & révéla au Duc toute l'intrigue. Cathérine de Médicis, pour punir l'infidélité de cet espion, le fit arrêter avec la Mole & les autres complices, & lui fit faire son procès. On l'accusa d'avoir trempé dans une conspiration contre le Roi, & particulièrement d'avoir fait une image de cire, représentant Charles IX, qui étoit percé au cœur de plusieurs coups. Il fut appliqué à la question ; mais il la soutint avec courage, & tout ce que l'on put faire pour contenter le ressentiment de la Reine, fut de le condamner aux Galeres. On l'envoya à Marseille ; mais il en fut quitte pour la

peine du voyage : *il s'y fit des amis : le Capitaine de la Galere le logea dans la maison, qui ne fut jamais plus fréquentée que depuis l'arrivée de cet illustre forçat : Ruggeri en fit une Académie de Mathématiques & d'Astrologie judiciaire.* Il avoit un Garde, mais *qui sembloit plus lui estre donné par honneur, que pour l'observer (a).* Quelque temps après la Reine mere, qui étoit fort crédule en matiere de Devins & de Sorciers, le tira elle-même des Galeres, pour le consulter dans le besoin.

En 1598 il fut accusé d'avoir attenté à la vie de Henri IV. par des sortileges, pendant que ce Prince étoit à Nantes. On disoit que Ruggeri avoit dans le Château de cette Ville un Cabinet particulier où il s'enfermoit tous les jours, sous prétexte de s'occuper à peindre, mais en effet pour donner des coups d'aiguille à une image de cire qui représentoit Henri IV. Il avoit fait esperer aux scélérats, qui le faisoient agir, que par ce moyen il causeroit une langueur mortelle à ce Prince, & que ces maléfices le conduiroient au

(a) Le Laboureur, Addit. à Castelnau, Tome II. p. 408. Voyez aussi p. 411.

tombeau. Le Roi chargea M. de Thou & un autre Magistrat, d'informer de cette affaire. Cômme fut interrogé juridiquement, & la premiere chose qu'on lui objecta, fut qu'en 1574 on l'avoit appliqué à la torture pour une accusation pareille. Il soutint hardiment qu'on l'avoit alors calomnié, & que son innocence fut reconnue par ses Juges; que les soupçons de Magie, dont plusieurs personnes l'avoient chargé, n'étoient fondés que sur la science particuliere qu'il avoit de l'Astrologie, & qu'on s'étoit figuré que sans l'aide des Démons il n'auroit pû prédire tant de choses, quoique dans le vrai il ne les eût devinées que par une connoissance exacte des horoscopes. Il protesta que l'affection, qu'il professoit depuis longtemps pour Sa Majesté, le justifioit pleinement du crime dont on l'accusoit; & pour preuve de cette affection il alléqua un fait assez particulier, c'est qu'après le massacre de la Saint Barthelemi, comme on délibéroit sur le traitement qu'on feroit au Roi de Navarre & au Prince de Condé, Catherine de Médicis lui demanda s'il n'avoit point fait leur horoscope; qu'il répondit à la Reine qu'il l'avoit fait,

& que son art lui avoit appris qu'ils ne causeroient jamais de trouble dans le Royaume. Il ajouta que cette réponse fit évanouir les résolutions pernicieuses qu'on avoit prises contre eux ; qu'il s'en étoit ouvert à la Noue, & l'avoit prié de leur en donner avis. M. de Thou rapporta au Roi toutes ces choses : ce Prince, après quelques tours de promenade, demeura d'accord que la Noue lui en avoit parlé dans ce temps-là, & donna ordre qu'on laissât en paix Ruggieri. Les Dames avoient déjà obtenu la grace de ce Florentin, qui reparut à la Cour avec plus de hardiesse que jamais, & qui obtint même le poste d'Historiographe [*b*].

Il commença en 1604 à faire des Almanachs, qu'il publia sous des noms supposés, & qu'il parsemoit de vers & de sentences des bons Auteurs Latins. Il parvint à une extrême vieillesse, & il survécut à tous les courtisans Italiens de Catherine de Médicis. Il mourut à Paris en 1615, accablé de goutte & de gravelle. Ses amis le voyant à l'extrémité firent venir le Curé de la Paroisse, qu'il ne voulut point écouter : on lui amena des Capucins ; il se moqua

(*b*) Thuanus de vita sua, Lib. VI.

d'eux : & comme on tâchoit de l'intimider par l'image de l'enfer & des jugements de Dieu, *allez*, dit-il, *vous êtes des fous : il n'y a point d'autres Diables que les ennemis qui nous tourmentent en ce monde, ni d'autre Dieu que les Rois & les Grands Seigneurs, qui seuls peuvent nous avancer & nous faire du bien (c)*. Il expira en proférant ces blasphèmes. Le bruit de cette mort désespérée se répandit dans Paris : il fut chargé des malédictions du peuple, & comme il avoit déclaré hautement & insolemment qu'il mourroit Athée, son corps fut traîné sur une claie, & jetté à la Voierie.

Il y auroit bien des réflexions à faire sur ce qu'un tel personnage, qui ne croyoit ni Dieu ni Diable, s'amusoit néanmoins à l'Astrologie & à la Magie. Remarquez bien quelle fut sa confession en mourant : *il n'y a point d'autres Diables*, &c. Il ajoûta, selon Garasse, *j'ai vécu en cette créance, & en cette créance je veux mourir [d]*. Si cette addition est du crû de ce Jésuite, je ne pense pas qu'il ait excédé le droit de la paraphrase : car on doit

(c) Mercure Frap- | (d) Garasse, Doct.
çois, Tom. IV, p. 46. | culéuse, p. 157.

tenir pour une chose presque indubitable, que tout vieillard qui meurt Athée a été long-temps Athée. Ce n'est point au lit de la mort, ni même au déclin de l'âge que l'on se jette dans ce précipice; au contraire, presque tous les esprits forts, libertins, mécréants, &c, renoncent dans la maladie à leur impiété, & meurent en faisant des déclarations orthodoxes. Il est donc très-vrai-semblable que notre Ruggeri étoit Athée depuis long-temps. Que vouloient donc dire les horoscopes qu'il faisoit, & ces images de cire qu'il distribuoit, comme des causes d'amour & de maladie (e). Voilà des choses qui s'accordent mal ensemble. Les Auteurs qui ont parlé de sa fin, observent qu'il y a là de l'inconséquence, & concluent de ce qu'il étoit Athée qu'il ne pouvoit être Magicien de bonne foi [f].

(e) Il avoit persuadé à la Mole & à plusieurs autres, qu'il savoit faire des images, dont les unes avoient la propriété d'inspirer de l'amour aux femmes, & les autres de faire mourir de langueur les personnes

qu'on voudroit, *Mémoires François*, Tome IV, page 46, année 1615.

(f) Il avoit jadis fait accroire... qu'il savoit faire des images magiques &c, & TOUTE-FOIS cet Athéiste ne croyoit pas qu'il y eût des Diables.

Il est certain que ne croyant l'existence d'aucun esprit distinct de l'ame de l'homme, il n'a pû regarder que comme des Fables tout ce que l'on conte de la Magie ; ce n'étoit donc que pour s'enrichir aux dépens des dupes, qu'il se vantoit de savoir faire des images capables de donner la mort, ou d'inspirer de l'amour. Il connoissoit lui-même la vanité de ses promesses, & l'inutilité des coups d'aiguille donnés aux images. Il n'est pas si certain qu'il reconnût la vanité de l'Astrologie. Un homme d'esprit & de savoir, connoît clairement qu'un morceau de cire, formé en figure d'homme ou de femme, & piqué au cœur, n'est pas capable de produire dans un sujet éloigné, ou l'envie de se marier avec une telle personne, ou quelque autre sorte de passion. Il connoit évidemment qu'un morceau de cire qui représente Henri IV, que l'on approche du feu à Nantes, que l'on pique en divers endroits dans la même Ville, n'est pas capa-

Un *A-thée*, qui ne croit point l'existence d'aucun Esprit, ne sauroit être *Magicien*.

Mercure François, *ibid.* p. 47.

Les plus sages, dit le

P. Garasse, *dehors juroient* qu'il n'avoit au-

cune connoissance des Négromanties, & en effet l'issue de sa vie l'a montré clairement. *Garasse*, *ubi supra*, p. 166.

ble de causer une fièvre lente & mortelle à ce Monarque dans Paris *. Ainsi tout homme qui a du sens & des connoissances, & qui est persuadé que ces images de cire ont la vertu dont on parle, fait très-certainement que leurs effets sont produits par un esprit invisible, qui agit physiquement & immédiatement sur telles ou telles personnes, pendant que ces images sont réduites en tel ou tel état. Puis donc que Ruggeri ne reconnoissoit aucun esprit de cette nature, il connoissoit clairement que ces images étoient privées de toute vertu.

Il n'est pas sûr qu'un Athée de ce genre ne puisse pas être Astrologue.

Mais il ne paroît pas avec la même évidence, que les corps célestes sont incapables de produire d'eux-mêmes une infinité d'effets dans le monde. On n'ignore point que des gens qui ont passé pour Athées, ont paru très-persuadés de l'efficacité des influences des astres, à l'égard même des actions libres de l'homme, & de ce qu'on nomme fortune, ou événements contingents. Il n'est donc pas sûr que Comme Ruggeri ait connu la vanité de l'Astro-

* N. B. Bayle semble oublier ici ce qu'il a dit un peu plus haut, que Henri III étoit à Nan-

tes (non à Paris) quand Ruggeri piqua l'image de ce Monarque dans le Cabinet du Château.

-logie judiciaire. Je crois pourtant qu'on peut dire sans beaucoup de témérité, vû la tour de son esprit, qu'il ne débitoit des Horoscopes qu'à la manière des imposteurs, sans y ajouter nulle foi, & pour extorquer de l'argent. Il convint lui-même, dans l'interrogatoire qu'il subit à Nantes, qu'en protestant à la Reine mere, en vertu d'un prétendu horoscope, que le Roi de Navarre & le Prince de Condé ne troubleroient jamais l'Etat, il n'avoit parlé de la sorte qu'en conséquence de son attachement pour eux, & que ce n'étoient pas des choses qu'on pût découvrir certainement par l'Astrologie judiciaire (g). Pendant le même interrogatoire, comme on lui représenta que l'Astrologie étoit une chose impie & indigne d'un Chrétien, à plus forte raison d'un Prêtre, il s'excusa de son mieux, parla même avec mépris de cette science, protestant que depuis qu'il étoit dans les ordres il n'avoit dressé aucun horoscope (h).

On objectera peut-être qu'il est aussi difficile de s'imaginer qu'un tel astre, situé de telle sorte dans la figu-

(g) Thuanus de vitâ suâ, Lib. VZ.

(h) Ibid.

re de nativité, est une cause physique du bon accueil que fait un Prince à un homme de cinquante ans, qui le salue à une telle heure; que de se persuader que des images de cire, piquées au cœur, produisent une impression d'amour à cent lieues d'une personne. Je réponds qu'il y a beaucoup de gens, à qui cet effet de l'astre paroît aussi chimérique que l'effet prétendu de l'image: je suis du nombre de ces gens-là; mais encore un coup on peut se faire illusion plus facilement à l'égard de l'efficace des astres, qu'à l'égard de l'efficace des figures de cire. On ne sauroit m'alléguer un homme savant, qui ait cru que ces figures, par elles-mêmes, & sans l'entremise d'aucun esprit, fassent aimer, fassent mourir à cent lieues loin; & l'on peut alléguer des personnes doctes, qui ont cru que sans le secours des anges bons ou mauvais, les planètes de l'horoscope d'un homme sont cause des aventures les plus fortuites. On conçoit très-clairement qu'un morceau de cire, piqué à Nantes, chauffé, modifié comme il vous plaira, n'est cause physique de rien à Rome; mais on fait par expérience que la

vertu du Soleil produit mille choses sur la terre physiquement, & en qualité de vraie cause ; c'est pourquoi l'on tombe ici plus aisément dans l'illusion, & l'on est tenté de croire que les autres astres étendent aussi leurs influences jusque sur ce bas monde ; dès lors on gagne bien du pais en peu de temps, & l'on se trouve à la fin disposé à regarder les astres comme la cause de tout.

Pour le dire en passant, l'Astrologie est une illusion qui devrait être réprimée plus sévèrement qu'elle ne l'est ; car s'il étoit vrai que par la voie des Horoscopes on devinât le bonheur ou le malheur des personnes, les circonstances de leurs mariages & de leur mort, &c. ; s'il étoit vrai, par exemple, qu'une opération Astrologique eût découvert à Gaurie que le Roi Henri II seroit tué en duel, il faudroit mettre cette science au nombre des Arts magiques, & de ces manières de deviner qui sont fondées sur un pacte avec le Démon. La peine que prennent les Astrologues de dresser une figure de nativité, & de consulter les regles qu'ils ont établies sur la distinction des signes, sur les propriétés des Maisons, sur les dis-

Digression sur le danger de l'Astrologie judiciaire. Si elle découvrait l'avenir, ce seroit une magie.

férents aspects des planetes, &c, cette peine, dis-je, seroit semblable à celle que les Magiciens se donnent de tracer des cercles, de faire plusieurs contorsions, de prononcer certaines paroles, &c. De part & d'autre, ce que feroit l'homme ne seroit qu'un signe d'institution, à la présence duquel un mauvais Ange agiroit d'une certaine maniere. Il est visible, quand on y est attentif sans préjugé, que les cérémonies magiques, un cercle, une révérence, une baguette dirigée successivement vers les quatre points cardinaux de l'Horizon, certaines paroles prononcées, certains mots écrits sur des morceaux de papier, &c. ne sont pas plus incapables de guérir un homme dangereusement malade, ou de faire mourir un homme qui se porte bien, que les Horoscopes sont incapables de faire connoître si un homme se mariera heureusement; s'il sera aimé des Princes; s'il sera exilé; si ses richesses consisteront en terres ou en argent; s'il mourra sur mer, ou dans la tranchée. Cela prouve qu'un Astrologue seroit d'autant plus punissable, que ses Horoscopes rencontreroient plus certainement la vérité de l'ave-

nir; car la certitude de ses prédictions feroit une marque qu'il exécuteroit exactement les cérémonies, à la présence desquelles les démons auroient convenu pour leur pacte primitif de révéler l'avenir.

Cela prouve encore que l'Astrologie judiciaire ne sauroit être une voie de deviner que comme le fas, le miroir, la fumée, & cent autres abominations. D'où je conclus que l'indulgence des Tribunaux Ecclésiastiques & séculiers pour les Astrologues judiciaires est très-criminelle. On a de très-bonnes Loix Civiles & Canoniques contre ces gens-là. Un Professeur de Padoue les a recueillies exactement dans un Ouvrage qu'il a publié à Venise l'an 1662 (i) : mais on ne les exécute pas. Jean-Baptiste Morin, Professeur Royal à Paris, n'a-t-il pas joui tranquillement de ses pensions & de ses charges jusqu'à sa mort, quoiqu'il travaillât à des Horoscopes au vu & au su de tout le monde, & qu'il se vantât publiquement de posséder une merveilleuse habileté dans cet Art ? S'il avoit eu la hardiesse de sou-

Que les Tribunaux sont trop indulgents pour ceux qui professent cette science.

(i) Don Joseph Maria Pseudomantis veterum & noviorum, capsa, &c.
 rie Mannigia, dans sa

tenir que le culte des Reliques est blâmable, on l'eût dégradé dès le lendemain, on l'eût chassé honteusement; & si de puissants patrons l'eussent osé protéger, tout le Clergé se seroit ému, & ne seroit point rentré dans le calme avant la destitution de cet impie. Quelle acception d'erreurs! on lui laissa pratiquer impunément toute sa vie un Art qui, dans le fond, ne peut être que magique, s'il est une voie de connoître l'avenir. Remarquez par occasion, qu'il est mal aisé de comprendre qu'on le puisse deviner par le secours du Démon; car quelque vaste qu'on suppose la science des Anges, elle ne paroît pas renfermer l'enchaînement de tous les objets qu'il faut connoître, pour dire certainement que telles ou telles choses arriveront; & il seroit absurde de dire que Dieu le leur révèle toutes les fois qu'ils veulent exécuter le malheureux pacte qu'ils auroient fait avec l'homme. L'Abbé Furetiere expose très-nettement cette objection. (k); mais il oublie le principal: il ne dit pas que la liberté de l'homme seroit une pure chimere, si les Anges pouvoient deviner ce qu'un

(k) Voyez le *Furterius*, p. 199. & suiv.

homme pensera d'ici à dix ans , s'ils pouvoient , dis-je , le deviner par la connoissance de la liaison qui est entre les causes naturelles & leurs effets.

Rien ne feroit plus absurde que de demander s'il est possible que Ruggeri ne croyant ni Dieu , ni Anges bons ou mauvais , ait cru que les images de cire fussent de quelque efficace ; mais il ne feroit pas absurde de le demander à tous les Athées. On croit ordinairement que toute personne , qui nie l'existence de Dieu , nie aussi , par une suite nécessaire , l'existence de tous les Esprits , & l'immortalité de l'ame. Je ne m'étonne point qu'on croie cela ; car je ne pense pas qu'il y ait d'exemple de la désunion de ces deux blasphèmes ; je veux dire , ou qu'il y ait jamais eu d'Athée qui ait enseigné l'existence des Démons & l'immortalité de l'esprit humain ; ou qu'il y ait jamais eu d'homme persuadé de la magie ; sans croire que Dieu existe. Il se trouve des Chrétiens orthodoxes dans tout le reste , mais qui ne sauroient se persuader que les mauvais Anges se mêlent de rien , & qui rejettent sans exception tout ce qui se dit de la magie & de la sorcellerie ,

Un Athée, qui ne rejette point les Esprits, peut croire au Diable.

S'ils se contentoient de dire qu'il n'y a que l'Ecriture qui puisse prouver l'existence & l'opération des mauvais Anges ; il ne faudroit pas s'étonner de leur sentiment ; car il est certain que la raison fournit de fortes difficultés contre l'Empire du Diable , fondées sur les notions que l'on a de la sagesse & de la bonté de Dieu : mais c'est une entreprise fort téméraire , pour ne rien dire de pis , que de vouloir accorder avec l'Ecriture la rejection de tout le pouvoir du Diable. Quoiqu'il en soit , cette conséquence est fautive & injuste , vous ne croyez point qu'il y ait des Diab-
bles , donc vous ne croyez point qu'il y ait un Dieu. Quant à cette autre conséquence , *vous ne croyez point qu'il y ait un Dieu , donc vous ne croyez point qu'il y ait ni de bons Anges , ni de mauvais Anges* , elle paroît très-certaine ; car , comme je l'ai déjà dit , on ne trouve point d'exemple qui la combatte.

Si la conséquence est bonne de l'existence des Démon à celle de Dieu.

Voici une autre conséquence qui paroît tout aussi incontestable ; *il y a des Diab-
 les , donc il y a un Dieu.* On est tellement persuadé de la justice & de la nécessité d'une telle conclusion , qu'on affirme sans balancer que ceux qui nient l'existence des Dé-

mons dérobent aux orthodoxes une preuve incontestable de l'existence de Dieu. J'avoue que je n'ai encore trouvé personne qui ne m'ait paru très-persuadé, que l'existence du Diable prouve nécessairement & invinciblement que Dieu existe; & vous ne voyez point d'homme tant soit peu flottant sur cette dernière vérité, qui ne nie presque tout à plat qu'il y ait des Anges. J'avoue néanmoins que je n'ai pas assez de lumières, pour voir cette grande liaison que tout le monde apperçoit entre ces deux Theses, *il y a des Diables, donc il y a un Dieu*. Mettant à part l'Ecriture, pour ne raisonner que par les principes de la Métaphysique, ne peut-on pas soutenir que Dieu n'a point créé d'autres esprits que l'ame de l'homme? Si vous demandez pourquoi un Etre si puissant n'a point donné l'existence à d'autres Esprits, on vous répondra, c'est qu'il ne lui a point plu: il a produit toutes choses avec une souveraine liberté; plus de celles-ci, moins de celles-là: sa volonté toujours infiniment sage a été la seule règle. Que pouvez-vous dire contre une telle raison?

Adressez-vous à un Achée, deman-

dez-lui pourquoi il nie l'existence des Démons, vous verrez qu'il ne répondra rien qui vaille, & que si vous le pressez, vous le réduirez bien-tôt à se taire. Osera-t-il dire que l'Univers étant infini, éternel, l'Etre souverainement parfait, & qui existe nécessairement, ne contient rien qui surpasse l'homme en lumière & en connoissances? Quoi parce que l'homme a deux yeux, un nez, une bouche, un cerveau, des nerfs & des veines, il doit avoir en partage tout ce qu'il y a d'esprit, & d'industrie dans la nature? Par-tout ailleurs il n'y aura ni volonté, ni entendement, ni passions, ni art d'appliquer les corps les uns aux autres? Si vous pouviez m'alléguer qu'il a plu à un Agent libre de ne donner de la connoissance qu'aux Êtres qui ont un cerveau, vous m'arrêteriez tout court; mais vous ne reconnoissez point une telle cause. Tout existe, tout agit selon vous nécessairement; vous ne sauriez donc me dire pourquoi la matiere impalpable seroit moins ingénieuse, que celle que nous nommons chair & sang, homme, bête, &c : & si vous raisonnez bien, vous devez croire que puisque l'Etre infini pense dans l'homme, il pense par-

tout ailleurs ; & que s'il y a sur la terre plusieurs corps vivants qui s'entraiment, ou s'entre-haïssent, & dont les uns oppriment les autres, il y a aussi dans l'air ou ailleurs des composés qui aiment l'homme, & des composés qui le haïssent, qui ont plus d'esprit & plus de puissance que l'homme. Voilà les bons Anges, voilà les mauvais Anges. En un mot, puisqu'un Athée ne peut nier qu'il y ait parmi les hommes des Etres méchants, envieux, vindicatifs, qui se divertissent du mal d'autrui, qui, par l'application des corps, produisent des changements étranges dans la nature conformément à leurs passions, il se rendra ridicule s'il ose nier qu'outre ces Etres méchants, qui sont l'objet de ses yeux, il s'en trouve plusieurs autres qu'il ne voit pas, & qui sont encore plus malins & plus habiles que l'homme. On peut donc dire que si l'univers n'étoit pas l'ouvrage de Dieu, il contiendrait nécessairement de mauvais Anges, tout comme il contient des loups & des hommes ; mais s'il est l'ouvrage de Dieu, il n'est nullement nécessaire qu'il contienne ceci ou cela, & par conséquent l'existence des Démonn n'est pas

une preuve aussi forte que l'on s'imagine de l'existence de Dieu : elle est plus propre à fortifier le Manichéisme, qu'à soutenir la foi orthodoxe. Je ne propose ceci que comme un problème à examiner.

Voilà comment il seroit possible que des hommes , aussi Athées à certains égards que l'étoit Ruggeri , mais plus persuadés que lui de l'existence des Esprits , crussent au Diable, & à l'efficacité des images de cire , ou de telle autre opération magique que l'on voudra. Ils ne prendroient ces cérémonies que pour un signal de convention , qui détermineroit un Esprit à produire certains effets par l'application des corps dont les forces lui seroient connues. On nous assure que les Siamois ne reconnoissent aucune divinité , & que cependant ils croient le retour & l'apparition des Esprits ; qu'ils craignent les morts , & qu'ils pratiquent certaines cérémonies pour les apaiser. On ajoute qu'ils font presque en toutes rencontres des prières aux bons Génies , & des imprecations contre les mauvais (1). Voilà des gens fort capables de

(1) La Loubere , Relation de Siam , Tome I. Chap. XX. XXII. & XXIII.

devenir Magiciens sans croire de Divinité. La Relation que j'ai citée témoigne encore que les *Indiens croient aujourd'hui, comme les anciens Chinois, des ames tant bonnes que mauvaises, répandues par-tout, auxquelles ils ont distribué, pour ainsi dire, la toute-puissance (m)*. Cela signifie qu'ils ne connoissent aucun Dieu suprême, mais une infinité de génies, les uns bons, les autres méchants: ils peuvent donc être tout à la fois Athées & Magiciens.

Les Savants de ce pays-là ont mis entre leurs idées une liaison un peu plus conforme à celles des Européens: car si d'un côté ils sont Athées, ils nient de l'autre l'existence des Esprits. C'est ainsi que, suivant le témoignage de plusieurs Relations, les Lettrés de la Chine, „ qui sont en ce pays-là, „ les Citoyens les plus importants... „ n'ont aujourd'hui aucun sentiment „ de Religion, & ne croient ni l'existence d'aucun Dieu, ni l'immortalité de l'ame (n)”. Ils n'en sont pas demeurés-là: en ruinant l'existence d'un premier moteur intelligent, ils ont aussi ôté l'entendement à tous les Êtres

(m) *Ibid.*(n) *Ibid.* Chap. XX.

subalternes. Ils ont fait de l'Âme du Ciel, & de toutes les autres Âmes, je ne sai quelles substances aériennes dépourvues d'intelligence; & pour tous juges de nos œuvres, ils ont établi une fatalité aveugle, qui fait, à leur avis, ce que pourroit faire une justice toute-puissante & toute éclairée (o). *

HISTOIRE

Du Cavalier B O R R I.

Borri, fameux Chimiste & Charlatan du dix-septième siècle, étoit de Milan, Il fit une partie de ses études dans le Séminaire de Rome, où les Jésuites l'admirèrent comme un prodige de mémoire & de pénétration. Il s'attacha ensuite à la Cour de Rome, & ne laissa pas d'étudier en même temps les secrets de la Chimie, où il fit plusieurs découvertes. Il donna dans les débauches les plus outrées, & se trouva réduit l'an 1654. à se réfugier dans une Eglise. Peu après il fit le dévot, & sema clandestinement des discours de visionnaire. Affectant les apparences d'un grand zèle, il déplorait le déré-

(o) *Ibid.* Chap. XXIII. I

* Art. *Ruggieri*.
glement

glément des mœurs qui regnoit à Rome. Il assura que la maladie étoit venue à son comble, & que le temps de la guérison approchoit : temps heureux auquel il n'y auroit sur la terre qu'un seul bercail, dont le Pape seroit l'unique Berger. *Quiconque refusera, ajoûtoit-il, d'entrer dans cette unique Bergerie sera détruit par les armées Papales. Dieu m'a prédestiné pour être le Général de ces armées : je suis assuré que rien ne leur manquera. J'acheverai bientôt mes travaux chimiques par l'heureuse production de la pierre philosophale, & par ce moyen j'aurai autant d'or qu'il en faudra. Je suis assuré du secours des Anges, & particulièrement de celui de Michel leur chef (a).* Ce fanatique avoit la hardiesse de dire que lorsqu'il commença à marcher dans la voie spirituelle, il eut une vision nocturne, & qu'il entendit une voix Angélique qui l'assura qu'il deviendrait Prophète : le signe, qui lui en fut donné, étoit une palme qui lui apparut toute entourée des lumières du Paradis (b).

Borri communiquoit à ses confidens

(a) Vita del Cavagliere Borri, p. 342.

(b) 1614.

les révélations qu'il se vantoit d'avoir ; mais comme après la mort d'Innocent X, le nouveau Pape Alexandre VII renouvela les Tribunaux, & fit des perquisitions plus exactes, notre imposteur, craignant d'être découvert, fortit de Rome, sans y avoir fait beaucoup de disciples, & s'en retourna à Milan. Il y fit le dévot, & s'accrédita par ce moyen auprès de plusieurs personnes, auxquelles il faisoit faire certains exercices de piété, qui avoient une grande apparence de vie spirituelle. Il engagea les membres de sa nouvelle Congrégation à lui jurer le secret ; & , quand il les vit affermis dans la croyance de sa mission extraordinaire, il leur dicta certains vœux, que son bon Ange lui avoit suggérés : l'un de ces vœux étoit celui de renoncer aux richesses, en exécution de quoi il se faisoit configner l'argent que chacun avoit. Une autre promesse les engageoit à montrer un zèle ardent pour la sainte propagation du regne de Dieu. Borri avoit été élu par le Ciel pour Généralissime des troupes destinées à une expédition d'un genre nouveau : il avoit déjà reçu une épée céleste, sur la poignée de laquelle on

voyoit l'image des sept intelligences ; il ne s'agissoit de rien moins que de rassembler tout le genre humain dans un même bercail : on tueroit tous ceux qui s'opposeroient à cette sainte entreprise , & le Pape même seroit égorgé , s'il n'avoit pas sur son front la marque heureuse des prédestinés.

Je laisse là le détail des autres visions de cet enthousiaste , pour dire quelque chose de ses nouveaux dogmes. Il enseignoit , entre autres erreurs , que la Sainte Vierge étoit une véritable Déesse , & proprement le Saint-Esprit incarné ; car il disoit qu'elle étoit née de Sainte Anne , aussi miraculeusement , que Jésus-Christ étoit né de Marie ; il l'appelloit la fille unique de Dieu conçue par inspiration , & faisoit ajouter cela au rituel de la Messe , lorsque les Prêtres ses sectateurs la célébroient. Il ajoûtoit que la Sainte Vierge étoit présente , quant à son humanité , au Sacrement de l'Eucharistie , & il alléguoit certains passages de l'Ecriture pour le soutien de ses dogmes. Il s'avisa d'abord de dicter à ses Disciples un Traité particulier , qui contenoit l'exposition de son système ; mais il le retira de leurs mains , quand

il fut que l'Inquisition étoit instruite de leurs assemblées nocturnes , & il cacha tous ses cahiers dans un Monastere de filles , d'où ils furent envoyés aux Juges du Saint Office. On y trouva des Doctrines tout à fait extravagantes : comme , que le Fils de Dieu , par un principe d'ambition , & pour devenir égal à son pere , le pouissoit à créer des Etres ; que la chute de Lucifer étoit venue du refus qu'il avoit fait d'adorer en idée Jesus-Christ & la Sainte Vierge ; que les Anges qui adhérèrent à Lucifer , non par délibération , mais par desir seulement , sont demeurés dans les airs ; que Dieu se servit du ministere des Anges rebelles , pour la création des éléments & des animaux ; que l'ame des bêtes est une production , ou plutôt une émanation de la substance des mauvais Anges , & que c'est pour cela qu'elle est mortelle : que la Sainte Vierge est sortie *condescende* du sein de la nature divine , & qu'autrement elle n'auroit pu devenir l'épouse du Saint-Esprit , à cause de la disproportion des natures (c).

J'ai déjà dit que cet imposteur se vantait d'avoir bonne part aux révé-

lations célestes : c'est par cette voie qu'il avoit appris que Saint Paul lui communiquoit la même puissance que Dieu conféra à cet Apôtre pour censurer la conduite de Saint Pierre. Il se vantoit de communiquer aux autres le don d'illumination pour l'intelligence des Mysteres , & il se servoit de l'imposition des mains, en priant la Trinité de recevoir le Novice dans la Religion des Evangéliques nationaux. Son dessein étoit, en cas qu'il se trouvât assisté d'un assez grand nombre de sectateurs, de se produire sur la grande place de Milan , d'y représenter éloquemment les abus du Gouvernement Ecclesiastique & du Gouvernement séculier , d'animer le peuple à la liberté, de s'assurer ainsi de la Ville & du pais de Milan , & puis de pousser ses conquêtes le mieux qu'il pourroit. Mais tous ses desseins avorterent par l'emprisonnement de quelques-uns de ses disciples. Il se sauva au plus vite, dès qu'il eut sù cette premiere démarche de l'Inquisition, & n'eut garde de comparoître aux ajournements de ce redoutable Tribunal. Son Procès lui fut fait par contumace en 1659 : on le condamna comme hérétique, & son

effigie fut brûlée à Rome, avec ses Ecrits, le 3 de Janvier 1661. On lui attribue la même pensée que plusieurs mettent sur le compte de Henri Etienne; c'est d'avoir dit qu'il n'avoit jamais eu plus de froid que le jour qu'il fut brûlé à Rome. De *Dominis* se servit aussi de la même raillerie (*d*).

Borri s'arrêta quelque temps dans la ville de Strasbourg, & il y trouva des protecteurs, tant en qualité d'homme poursuivi par l'Inquisition, qu'en qualité de grand Chimiste. Mais il lui fallut un plus grand Théâtre. Il le chercha en Hollande l'an 1661, & le trouva à Amsterdam. Il y fit beaucoup de bruit: on alloit à lui comme au Médecin universel de toutes les maladies. Il y parut en magnifique équipage: il se faisoit traiter d'excellence; on parloit de le marier aux plus grands partis. La chance tourna: on vit baisser sa réputation, soit que ses miracles ne trouvassent plus de foi, soit que sa foi n'eût plus la vertu de faire des miracles (*e*). Une belle nuit il fit ban-

(*d*) Ibid. p. 361. & *féde; ô la féde à suoi miracoli*, dit l'Auteur de sa vie.
 (*e*) Cominciando à *mandare i miracoli alla sua*

queroute, & se sauva d'Amsterdam, emportant plusieurs pierreries, & quelques sommes d'argent qu'il avoit escamotées.

Il se retira à Hambourg, où la Reine Christine étoit alors; il se mit sous sa protection, & lui persuada de travailler au grand œuvre, ce qui n'aboutit à rien, qu'à faire dépenser beaucoup d'argent à cette Reine. Il passa ensuite à Coppenhagen, & il inspira une forte envie à sa Majesté Danoise de chercher la pierre philosophale. Il acquit par ce moyen les bonnes grâces de ce Prince, jusqu'à devenir très-odieux à tous les Grands du Royaume. Immédiatement après la mort de ce Roi, auquel il avoit fait faire inutilement des dépenses infinies, il sortit de Dannemarc, de peur d'être mis en prison, & résolut de s'en aller en Turquie. Etant arrivé sur les frontières, au temps que l'on découvrit la conspiration de Nadaſti, de Serin, & de Frangipani, on le prit à Goldingen pour un des complices de ces rebelles. Là-dessus le Seigneur du lieu le fit prier de venir loger chez lui, & s'assura de sa personne. Ayant su que son prisonnier s'appelloit le Chevalier Bor-

ri, il envoya ce nom à sa Majesté Impériale, afin qu'on vît si cet homme étoit du nombre des Conjurés. Le Nonce du Pape avoit justement audience de l'Empereur, le jour que la Lettre du Comte de Goldingen fut apportée. Il n'eut pas plutôt entendu parler de Borri, qu'il demanda au nom du Pape que ce prisonnier lui fût livré. L'Empereur y ayant consenti, fit venir à Vienne le Chevalier Borri, obtint la promesse qu'on ne le feroit point mourir, & l'envoya à Rome, où il fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition. On lui fit son procès, & le dernier Dimanche d'Octobre de l'année 1672, il fut condamné à faire abjuration de ses erreurs, dans l'Eglise de la Minerve. Cette scene se passa en présence d'une infinité de personnes qui furent curieuses de voir un homme si extraordinaire. Il étoit à genoux, les mains liées, un cierge entre les doigts, & il tomba jusqu'à deux fois en défaillance en prononçant sa retractation. Après cela on lui lut sa Sentence, par laquelle il fut condamné à une prison perpétuelle, & à porter toute sa vie l'habit de l'Inquisition, avec une croix rouge sur la poitrine,

& une au dos. Cet Arrêt le surprit, & il voulut s'en plaindre : mais les Inquisiteurs lui remontrèrent qu'on n'avoit pû le traiter avec plus d'indulgence, ni trouver d'autre moyen de lui sauver la vie (f).

Quelques années après le Cavalier Borri sortit de prison du Saint Office, pour traiter le Duc d'Estrée, que tous les Médecins avoient abandonné, & il le guérit : ce qui fit dire qu'un Hérésiarque avoit fait un grand miracle dans Rome. Le Duc obtint qu'on le changeroit de prison, & qu'on l'enverroit au Château-Saint-Ange. Le bruit a couru depuis qu'on lui permettoit de sortir deux fois la semaine, & de se promener par la Ville avec des Gardes. Je sai de bonne part que la Reine de Suede l'envoyoit quelquefois chercher en carrosse ; mais on m'a ajouté que depuis la mort de cette Princesse, il ne sortit plus, & qu'il falloit même une permission particulière du Pape pour lui parler. Cependant ce fanfaron se vançoit qu'il n'étoit point prisonnier au Château-Saint-Ange, mais qu'on l'avoit logé là dans un magni-

(f.) Tiré du Mercure Hollandois, année 1671.

fique Palais, afin qu'il pût vaquer avec plus de commodité à l'étude & à ses opérations Chimiques; il disoit aussi qu'il avoit négligé les occasions de s'évader qui s'étoient offertes plus d'une fois. M. Mascardi m'a assuré, qu'au temps qu'il étoit à Rome, c'est à-dire en 1679 & en 1680, il vit plusieurs fois le Cavalier Borri, & qu'il fait à n'en pouvoir douter, que ce prisonnier ne pouvoit descendre au de-là d'une porte qui est au milieu de l'escalier du Donjon; qu'il accompagnoit jusque là ceux qui venoient le visiter; qu'il avoit un assez joli appartement; que personne ne pouvoit le voir ni lui parler sans un billet du Cardinal Cibo; qu'enfin Borri regardoit le Château-Saint-Ange comme une véritable prison, dont il espéroit pourtant que le Duc d'Estree le tireroit à la fin.

On imprima à Geneve, en 1681, quelques Ecrits, qu'on attribue au Cavalier Borri (g). La Gazette Fla-

(g) On peut les réduire à deux : 1°. à des Lettres sur des matieres de Chimie, 2°. à des Réflexions politiques. Le premier de ces deux

Ouvrages est intitulé : *La chiave del Gabinetto del Cavagliere Gioseppo francesco Borri Milanese*. Il contient dix Lettres, dont les deux premie-

mande d'Utrecht , du 9 Septembre 1695., annonça que Borri étoit mort depuis peu au Château - Saint - Ange. Voici ce que Sorbiere pensoit de ce personnage : c'est une addition assez curieuse aux particularités que je viens de rapporter. Je l'ai vû , dit-il , „ à „ Amsterdam , . . . c'est un grand gar- „ çon noireau , d'assez bonne façon , „ qui va bien vêtu & qui fait quelque „ dépense. Elle n'est pourtant pas telle „ qu'on se l'imagine , & qu'on l'exa- „ gere ; car huit ou dix mille livres „ peuvent aller bien loin à Amster- „ dam. Mais une maison de quinze „ mille escus achetée en un bel en- „ droit , cinq ou six estafiers , un ha- „ bit à la Françoisé , quelques colla- „ tions aux Dames , le refus de quel- „ que argent , cinq ou six richedales „ distribuées en temps & lieu à de pau- „ vres gens , quelque insolence de

res , datées de Coppen-
hague 1666 , ne sont au-
tre chose en substance
que le *Comte de Gabalis* ,
que M. l'Abbé de Vil-
lars publia l'an 1670.
Je donne à examiner aux
curieux lequel de ces
deux Ouvrages doit pas-
ser pour l'original. Les
autres Lettres roulent

sur des questions de Chi-
mie , excepté la dernie-
re , dans laquelle on sou-
tient l'opinion de Des-
cartes sur l'ame des bê-
tes. L'autre *Traité* a
pour titre : *Istruzioni Po-
litiche del Cavagliere Fran-
cesco di Borri , date al Re
di Danimarca.*

„ discours , & tels autres artifices ,
 „ ont fait dire à des personnes cré-
 „ dules ,.... qu'il donnoit des poi-
 „ gnées de diamants , qu'il faisoit le
 „ grand œuvre , & qu'il avoit la Mé-
 „ decine universelle. *Le vrai* de tout
 „ cela est que le sieur Borri est un
 „ fin matois, fils d'un habile Méde-
 „ cin de Milan (*b*) , qui lui a laissé
 „ quelque bien..... il a sans doute
 „ quelque habileté, ou quelque rou-
 „ tine aux préparations chimiques ,
 „ quelque adresse pour la Métalli-
 „ que, quelque imitation de perles &
 „ de pierreries , & peut-être quelques
 „ remèdes purgatifs ou stomachiques,
 „ qui d'ordinaire sont fort généraux ,
 „ comme c'est de cette région que
 „ viennent la plupart des maladies.
 „ Par ce leurre il s'est insinué.... &
 „ il y a eu des Marchands , aussi-
 „ bien que des Princes, qui ont don-
 „ né dans le panneau. Témoin une
 „ promesse de deux cents mille livres
 „ qu'il avoit faite à un certain De-

(*b*) L'Auteur de la
 vie de Borri ne marque
 point qu'il fût fils d'un
 Médecin , & il insinue
 le contraire : *Namque in*
Milano, dit-il, *figlio del*
Signor Branda Borri, di

famiglia antica della Città
di Milano. Il ajoute que
 le Cavalier Borri se van-
 toit d'être descendu de
 Burrus, Gouverneur de
 Neron.

„ mers, qui avoit fourni à ses despen-
 „ ses, & pour laquelle des héritiers
 „ de ce Marchand sont en procès avec
 „ *Borri*: car le galand homme l'a con-
 „ que d'une maniere si bizarre qu'on
 „ n'y comprend rien. Ce fourbe, pour
 „ se mettre en crédit, & faire parler
 „ de soi, prétendit d'abord à se ren-
 „ dre Hérefiarque. Il avoit oûi dire
 „ que les Médecins étoient soupçon-
 „ nés de ne pas croire assez; c'est
 „ pourquoi il fit semblant de croire
 „ plus qu'il ne faut.... *s'étant brouillé*
 „ *avec l'Inquisition* il passa à Inspruk,
 „ où le feu Archiduc fut la première
 „ de ses dupes (i): & par son moyen,
 „ continuant sa route en Hollande il
 „ se fixa à Amsterdam..... il se mit
 „ là à faire l'homme d'importance. Il
 „ a acquis au commencement du cré-
 „ dit parmi cette Bourgeoisie, & il
 „ s'y est maintenu quelque-temps par
 „ l'appui d'un vieux Bourgue Maistre,
 „ qu'il a réfocillé avec ses eaux cor-
 „ diales, jusqu'à ce que chacun a re-
 „ connu sa friponnerie & s'est mo-
 „ qué de ses artifices (k). *

(i) L'Auteur de sa yle
 ne fait aucune mention
 de ce voyage; cependant
 il est certain que Borri a

distillé avec l'Archiduc

(k) Sorbiere, *Relation*
d'un voyage en Angleterre.

* Art. *Borri*.

*MOINE fanatique. Ce que c'étoit
que les HENNINS. Epoque de l'abais-
sement des coiffures. Ce que peuvent
les Rois pour la Réforme de leurs
sujets.*

Thomas Conecte, Moine Breton ,
de l'ordre des Carmes , passa pour le
plus grand Prédicateur de son siècle.
Il acquit une telle réputation de sain-
teté qu'il étoit toujours suivi d'un peu-
ple innombrable. Il faisoit toutes ses
courses sur un petit mulet : quelques
Religieux de son Ordre l'accompa-
gnoient à pied , comme ses disciples ,
sans parler d'un grand nombre de sé-
culiers qui le suivoient. Les habitants
des Villes & des Bourgades alloient
au-devant de lui , & lui rendoient les
mêmes honneurs qu'à un Apôtre de
Jesus-Christ , ou à un homme descendu
du Ciel. Lorsqu'il entroit dans une
Ville , le Bourgeois le plus riche &
le plus qualifié du lieu alloit le rece-
voir , & tenant la bride de son mulet ,
le conduisoit à sa maison. Ses disci-
ples étoient aussi logés gratuitement
dans les plus belles maisons de la Vil-
le , & chacun s'estimoit heureux d'a-

voir de tels hôtes. Il y avoit ordinairement quinze ou vingt mille personnes à ses Sermons : les femmes étoient rangées d'un côté, & les hommes de l'autre, une corde entre deux. Il ne prêchoit point dans les Eglises, mais dans les grandes places, où l'on dressoit un échaffaut, décoré magnifiquement : toute la place étoit ornée de riches tapisseries.

La Flandre fut le principal Théâtre de ses travaux Apostoliques. Ensuite il passa en Italie, où il réforma les Carmes de Mantoue, non sans trouver des contradicteurs. Un Carme Anglois, nommé Nicolas Kenton, Provincial de l'Ordre, écrivit contre cette réforme. De Mantoue il se rendit à Venise, & s'y fit estimer. Les Ambassadeurs de cette République auprès d'Eugene IV le menerent à Rome avec eux, & le recommanderent très-particulièrement à ce Pape, comme un homme d'une sainte vie, & d'un grand zèle. Mais leurs recommandations, quoique sincères, lui furent très-nuisibles, & ils vérifierent la Maxime, *pejimum inimicorum genus laudantes*. Il ne fut pas plutôt arrivé à Rome qu'on l'arrêta, & qu'on lui fit son

procès. On le trouva coupable des plus dangereuses Hérésies qu'on eût pu enseigner alors : car il blâmoit la dissolution du Clergé & celle de la Cour de Rome : il avoit dit que l'Eglise avoit besoin de réforme ; qu'il ne faut pas craindre les excommunications du Pape , quand il s'agit du service de Dieu ; que les Religieux peuvent manger de la viande , & que le mariage doit être permis aux Ecclésiastiques qui n'ont pas le don de continence (a). Il fut brûlé l'an 1434. Il souffrit ce supplice avec beaucoup de constance , & il ne voulut jamais se rétracter.

De grands personnages , parmi les Catholiques , ont dit avec assez de liberté qu'on le fit mourir injustement. Jean-Baptiste Mantuan , qui a été Général des Carmes , en a fait un vrai Martyr. Les Protestants n'ont garde de l'oublier , quand ils font la liste de ceux qui , en divers temps , ont souhaité la réformation : mais il faut aussi convenir qu'il y a des Huguenots qui n'en parlent que comme d'un vrai Tartuffe (b). Voici quelques traits qui

(a) D'Argentré, Hist. sur l'année 1428.
de Bretagne, Livre X.
Chap. XLII ; Paradin , dit Chassanion, Hugue-
Annales de Bourgogne , not zélé, dans ses His-

ne caractérisent pas mal ce Fanatique. Dans le temps qu'il prêchoit en Flandre, il se mit dans la tête d'engager les Dames, de gré ou de force, à baisser leurs coiffures, qui étoient alors d'une taille si énorme, que les plus hautes fontanges qu'on a vues en France au commencement de ce siècle n'étoient que des nains en comparaison de ces anciens colosses. On les appelloit *Hennins* : leur matiere étoit riche & précieuse, les cornes merveilleusement hautes & larges, ayans de chaque côté deux grandes oreilles si larges, que quand les femmes vouloient passer par une porte, elles avoient toutes les peines du monde (c).

Si l'on en croit Paradin, ces accoustremens de teste avoient la longueur d'une aulne ou environ, aigus comme clochers, desquels pendoient par derrière de longs crespes à riches franges, comme estandars. Conecte les avoit pris en telle aversion, que la plupart de ses Sermons s'adressoient à ces atours des Dames : il n'épargnoit ni les injures, ni les plus véhémentes

toires mémorables des... (c) D'Argentré, ubi
jugement de Dieu, Chap. *supra*.
XII.

invectives , & pour les rendre plus odieux , il ameutoit les petits enfans , auxquels il promettoit des indulgences , & il donnoit certains petits présens pueriles , pour les engager à huer les femmes , qui ne vouloient point se réformer là dessus. Quand elles venoient au Sermon du Frere Thomas , *estant ainfi atournées* , ils commençoient à courir sus , criant *au Hennin , au Hennin* , jusqu'à les obliger à retourner à leur maison , où ils les accompagnoient avec les mêmes huées. Quelques-uns même prenoient des pierres , & les lançoient contre ces hennins , dont il advint de grands maux , pour les injures faites à aucunes grandes Dames (d). Ainsi ce fut moins par la force du glaive Evangelique , que par la voie des injures & des violences , que Frere Conecte vint à bout d'exterminer les *Hennins*. De là vint sans doute que cette réforme dura peu ; car dès qu'il eut quitté le pais , les Dames reprirent leurs coiffures avec de nouveaux étages. Elles ne firent que baisser la tête comme le jonc , qui se relève dès que la main qui l'a courbé l'abandonne ; ou , pour

(d) Paradin , *ubi supra*.

me servir d'une comparaison encore plus juste, empruntée de Paradin, elles imiterent *les limaçons*, lesquels quand ils entendent quelque bruit, retirent & resserrent tout bellement leurs cornes : mais, le bruit passé, ils les relevent plus grandes que devant (e).

Ceci me rappelle une chose arrivée de notre temps à la Cour de France. Un petit mot de Louis XIV, dit en passant, a été d'un plus grand effet contre la hauteur énorme des coiffures, que toute l'éloquence des Prédicateurs. Ils ont déclamé fort inutilement pendant plusieurs années contre cette branche du luxe féminin ; ils ont attaqué ce colosse par toutes les figures de la Rhétorique, fortifiées des plus solides raisonnements de la Religion : mais au lieu de le renverser, ou même de l'entamer, ils l'ont vu croître & s'élever de jour en jour. Ils étoient eux-mêmes les témoins oculaires de ses progrès, & ils voyoient autour de leur chaire une nouvelle sorte d'amphithéâtre, qu'on eût pu rendre fort régulier, en disposant les fontanges de telle sorte que celles de plus bas

étage eussent occupé les premiers rangs, & qu'on eût placé plus loin les plus hautes, à mesure qu'elles se surpassoient les unes les autres. Quoiqu'il en soit, les Prédicateurs ne se battoient pas contre un ennemi absent : ils le voyoient de fort près ; il venoit se présenter à la bouche du canon. Leur épée à deux tranchants frappoit d'estoc & de taille, & le mal ne faisoit que croître : c'est ainsi qu'un Jardinier émonde un arbre ; ses coups le rendent plus grand & plus beau. Mais l'efficace de la *parole Royale* a été telle, que dans un jour elle a renversé & presque aplani ces montagnes orgueilleuses. On n'eut pas plutôt entendu, je ne dis pas une défense, ou quelque menace, mais un simple témoignage de dégoût, qu'on travailla toute la nuit à la réforme, & dès le lendemain on se montra au Monarque avec une autre parure. Ce changement passa avec rapidité de la Cour à la Ville, & bientôt on ne vit plus la moindre trace de l'ancienne mode. Cela prouve que si les têtes couronnées connoissoient leurs forces à cet égard, ou vouloient s'en servir, elles feroient plus avec un mot, que tous les Prédicateurs & les Confesseurs avec

une infinité de paroles. N'y a-t-il pas eu de médailles sur tout ceci ? Pour la chanson elle a été immanquable. *

PROCE'S du *Maréchal d'Ancre*.
Réflexions sur la fortune de ce Fa-
vori.

Concino Concini , connu sous le nom de *Maréchal d'Ancre* , abusa avec tant d'excès des bontés de la Reine mere , & de la foiblesse du Gouvernement , qu'on fut obligé de se défaire de lui par des voyes violentes , & sans aucune forme de procès. Il y auroit eu trop de péril à employer les formalités ordinaires , & cela seul peut le convaincre d'avoir été un méchant homme. Il nâquit à Florence , d'un pere roturier , ou fraîchement annobli , qui de la condition de simple Notaire , étoit parvenu à l'emploi de Secrétaire d'Etat. Il vint en France avec Marie de Médicis , femme de Henri le Grand , & il fut d'abord Gentilhomme ordinaire de cette Princesse. Il devint ensuite son grand Ecuyer , & il s'éleva à la plus haute faveur par le crédit de

* *Art. Concini.*

Leonora Galligai, femme-de-chambre de la Reine mere. Cette femme gouvernoit absolument sa Maîtresse, & dispofoit de fa confiance comme elle vouloit. Elle étoit fille d'un Ménuisier de Florence, & comme fa mere eut le bonheur d'être Nourricé de Marie de Médicis, la Galligai fut élevée auprès de cette Princeffe, qui l'amena avec elle en France, qui l'aima toujours tendrement. Concini époufa cette Italienne, qui étoit fort laide, & ce Mariage fit fa fortune.

On assure que Concini & fa femme fomenterent les brouilleries de Henri IV & de la Reine, & que leurs rapports furent caufe du mauvais ménage, qui rendit la vie fi amère à ce Monarque. Après la mort de Henri, ils eurent encore plus de facilité de gouverner la Reine, & ils fe gorgerent de biens & de charges. Concini acheta le Marquisat d'Ancre, devint premier Gentilhomme de la Chambre, fut fait Maréchal de France, & obtint pour derniere faveur le Gouvernement de Normandie. Il y fit fortifier Quillebeuf, malgré la défenfe du Parlement; il acheta le Gouvernement particulier du Pont-de-l'Arche; il tâcha auffi de fe procurer

celui du Havre-de-Grace : il éloigna du Conseil du Roi les plus sages têtes ; il fit remplir leurs places par ses créatures : enfin il n'y eut pas lieu de douter qu'il ne travaillât à réduire tout à ses volontés. Il dispoſoit des Finances, il étoit le distributeur des Charges, il cherchoit à s'acquiescer par-tout des amis, soit dans les armées, soit dans les Villes, & il intimidait par des exemples sévères tous ceux qui s'opposaient à sa domination.

La Galligai n'abusoit pas moins insolentement de sa faveur : elle refusoit l'accès de son appartement aux Princes, aux Princesses, & aux plus grands du Royaume : elle ne souffroit pas même qu'on la regardât en face, disant qu'on lui faisoit peur, & qu'on pouvoit l'enforceler en la regardant. Elle étoit si superstitieuse, & d'ailleurs si laide, que l'orgueil n'étoit pas sans doute la seule cause d'une conduite si bizarre. La conclusion de tout cela fut extrêmement tragique. Vitri, Capitaine des Gardes, chargé d'arrêter, ou plutôt de tuer Concini, le fit massacrer par ses gens à coups de pistolet. L'exécution se fit le 24 d'Avril 1617 sur le pont-levis du Louvre.

Son cadavre fut enterré sans cérémonie dans l'Eglise de S. Germain l'Auxerrois. Mais le lendemain la populace l'exhuma, le traîna par les rues, & lui fit mille insultes. Le chef de cette émeute fut un Laquais, dont le Maître (a) avoit été décapité un mois auparavant, à la poursuite du Maréchal. Cet homme sonna le tocsin, & cria qu'il falloit exhumer & jeter à la voirie ce *Juif excommunié*. On mit aussitôt la main à l'œuvre, on ouvrit la bierre, on traîna le corps jusqu'au bout du Pont-neuf, & on le pendit par les pieds à l'une des potences que le Maréchal avoit fait dresser, pour y attacher ceux qui parleroient mal de lui. Peu après on le détacha; il fut traîné à la Greve & en d'autres lieux; puis on le démembra, & on le coupa en mille pièces. Chacun en vouloit avoir: ses oreilles furent achetées cherement; on jeta ses entrailles dans la rivière; une partie de son corps fut brûlée sur le Pont-neuf, devant la Statue de Henri-le-Grand (b). Le lendemain on vendoit ses cendres sur le pied d'un *quart*

(a) C'étoit un Gentilhomme de Normandie, nommé Hurtévan.

(b) Le Grain, Decade de Louis XIII, Liv. X.

d'écu l'once (c). L'Auteur, de qui j'emprunte cette dernière particularité, dit qu'il y eut un homme vêtu d'écarlate, qui poussa la fureur jusqu'à enfoncer sa main dans le cadavre de Concini, & que l'ayant retirée toute sanglante, il *la porta dans sa bouche*, & avala même un lambeau de chair. Cet Ecrivain ajoute qu'un autre lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Il est certain qu'il n'y a point d'excès dont une populace mutinée ne soit capable, & qu'une troupe de taureaux furieux est moins terrible :

Les gens qui tuerent le Maréchal, trouverent dans ses poches la valeur de dix-neuf cent quatre vingt-cinq mille livres, tant en rescriptions de l'Epargne, qu'en billets de Receveurs, ou en autres obligations. On trouva dans son *petit logis* pour deux millions cinq cents mille livres d'autres rescriptions. Sa femme avoua qu'elle avoit pour plus de 120 mille écus de pierres (d). Il ne falloit point d'autres preuves de leurs crimes que cette opulence.

(c) Relation de la mort du Maréchal d'Ancre.

(d) Ibid.

Le Parlement de Paris procéda contre la mémoire du défunt, le déclara convaincu du crime de leze-Majesté divine & humaine, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils *ignoble, & incapable de posséder aucune Charge dans le Royaume.* Il y eut dans ce Procès des particularités curieuses, dont je vais toucher quelque chose.

Dès que le Maréchal eut fermé les yeux, on envoya chez la Galligai des soldats, qui eurent ordre de la conduire à la Bastille. On observe que cette femme apprit le massacre de son mari sans verser une larme, & qu'elle donna ses premiers soins à sauver ses pierreries. Elle les cacha *dans la paille de son lit, & s'étant fait deshabiller se coucha dedans.* Les soldats ne trouvant point les bijoux, qu'ils avoient ordre de saisir, la firent lever pour fouiller dans son lit, où on les trouva. Elle dit ensuite à ses Gardes : eh bien, on a tué mon mari : ne doit-on pas être content ? Qu'on me permette d'aller vivre ailleurs. Quand on lui dit que le cadavre du Maréchal avoit été pendu par la populace, elle parut fort émue, *sans pleurer toutefois ; mais elle ne laissa pas*

de dire qu'il estoit un presomptueux, un orgueilleux ; qu'il n'avoit rien eu qu'il n'eust bien mérité ; qu'il y avoit trois ans, tous entiers, qu'il n'avoit couché avec elle ; que c'estoit un méchant homme ; Et que pour s'astjoigner de lui, elle s'estoit résolue de se retirer en Italie à ce printemps. Et avoit apresté tout son fait, offrant de le vérifier (e). Cela prouve qu'il y avoit plus de liaison d'intérêt que d'amitié entre Coneini & son épouse.

Avant que de la mener à la Bastille, on lui demanda si elle n'avoit plus de bijoux ; elle indiqua une layette, où l'on trouva quelques colliers d'ambre ; & enquisse si elle n'en avoit point sur elle, elle haussa sa cotte, Et montra jusques près des deteins : elle avoit un caleçon de frise rouge de Florence. On lui dit en riant, qu'il falloit donc mettre les mains au caleçon ; elle répondit qu'en autre temps elle ne l'eust pas souffert ; mais lors tout estoit permis, Et du Haller (il étoit Capitaine aux Gardes) tasta un peu sur le caleçon.

De la Bastille elle fut conduite à la Conciergerie du Palais, & ce fut alors que le Parlement procéda contre elle,

& contre son mari. Ils furent convaincus conjointement de trois principaux crimes, de Judaïsme, de Magie, & de leze-Majesté divine & humaine. L'accusation de Judaïsme étoit appuyée sur les preuves suivantes.

I. On alléqua contre eux le soin qu'ils prirent de faire venir en France un Juif renommé par l'intelligence des *Avantures* : il s'appelloit Montalto, & faisoit profession de Médecine. Ils employèrent à cette négociation Vincencio Ludovici leur Secrétaire. Cela fut vérifié, par Lettres écrites de Venise audit Vincence le vingt-sixième Avril mil six cents onze, par lesquelles on lui donne espérance de faire venir en France ledit Montalto; & par les lettres d'icelui Montalto même, écrites le sixième Mai ensuivant, à ladite Leonora Galligai, par lesquelles il assure qu'il est prest de venir, par le moyen d'une tant benigne & singulière protectrice : n'entendant néanmoins se déguiser & contrefaire en sa profession, ains exercer librement sa Religion Judaique, veu qu'il a refusé de grands offres à lui faits d'ailleurs à Bologne, à Messine, à Pise, même d'es-

„tre successeur du grand Médecin Mer-
 „curial, sous la très-benigne proté-
 „ction du Grand Duc Ferdinand, &c.
 „Ces Lettres ont été vuës au pro-
 „cès en la production littéraire contre
 „ladite Galligai, sous la cote K, &
 „fait grandement à considérer là-des-
 „sus, la déposition de la Place, Es-
 „cuyer de ladite Galligai, qui lui a
 „soutenu en la confrontation, que de-
 „puis la venue de Montalto, elle ne
 „visitoit plus les Eglises, ne se con-
 „fessoit plus, ains s’amusoit à faire de
 „petites boulettes de cire qu’elle met-
 „toit en sa bouche (f).“

II. On allégua qu’on trouva dans leur maison deux Livres; dont l’un, qui est une forme de Catéchisme, est intitulé *Chevinc*; c’est-à-dire en Hebreu *accoutumance*; l’autre a pour titre *Machazor*, c’est-à-dire *révolutions du service annuel*, à l’usage des Juifs Espagnols, imprimé à Venise.

III. On allégua que de la fréquentation & catéchisation de Montalto, *est ensuivie l’apostasie, & désertion de la Religion Chrétienne*, pour se transporter, comme ils ont fait, au Judaïsme, pratiquans les sacrifices,

(f.) Le Grain, *ubi supra*, Liv. X,

oblations ; & exorcismes usitez entre les Juifs. Cela est vérifié au procès tant par la preuve testimoniale & vocale , que par la confession de la dite Galligai ; & entre autres dépositions , celles de son Carossier est notable , par laquelle on voyoit comme ils se servoient de plusieurs Eglises en la Ville de Paris pour y commettre de nuit telles impiétés , reconnues par les cris & hurlements que l'on entendoit en icelles , lorsque la dite Galligai sacrifioit un coc , qui est une oblation accoustumée entre les Juifs en la feste de reconciliation , offrant un coc pour les péchés Cette oblation du coc ne monstre pas seulement le Judaïsme , mais aussi le Paganisme & déclare les accusés Apostats , conséquemment sacrilèges ; car l'Apostat est tenu pour sacrilège par les constitutions Impériales , qui punissent tels crimes capitaux de confiscation entière. Et à ce que la dite Galligai a dit pour excuse , qu'elle avoit fait telle oblation du coc pour sa santé & guérison d'une maladie qu'elle avoit , on lui a répondu que telle impiété est punie de mort , encore que ce soit pour remède de guérison (g)

(g) Le grain , ibid.

L'accusation de Magie fut prouvée:

I. Par une Lettre de la nommée Gondy, & d'autres de ladite Galligai accusée, à la Dame Isabelle tenue pour sorciere, par lesquelles elle la prie lui mander si elle sçait quelque chose par son Art qui regarde en quelque sorte sa personne, ou l'intérêt de sa maison.

II. Par trois Livres de caracteres, avec un autre petit caractère, trouvé en la chambre de la dite Galligai, & une boïette où sont cinq rondeurs de velours, desqueis caracteres les accusés usôient pour avoir du pouvoir sur les **VOLONTÉS DES GRANDS**: ce qui est vérifié par les dépositions de Mélon, Charton, & Nicolas Viant, confrontés à la dite Galligai. Et quant aux Livres de caracteres trouvés en sa maison, il en est fait mention au Procès-verbal de Messieurs de Maupeou & Arnault, Intendants des finances, contenant la description des meubles, titres, & enseignements trouvés en la-ditte maison (b).

III. Par la déposition de Philippe Dacquin, ci-devant Juif, & à présent Chrétien, qui dit, que lui estant à Molins chez le Lieutenant Crim.

(b) Idem, *ibid.*

minel, les accusés lui ont mandé, qu'ils se sont aidés de la caballe, & des Livres des Juifs, ce qui sert contre le Judaïsme & le sortilege; étant à noter ce que dépose Dacquin, que Conchine, en la présence de sa femme, auroit osté de sa chambre un urinal pour l'impureté, & emporté hors la-dite chambre l'image du Crucifix, de peur d'empeschement à l'effet que Conchine & sa femme prétendoient tirer de la lecture de quelques versets du Pseaume cinquante & un en Hebreu, laquelle lecture ils vouloient leur estre faite par Dacquin, en la forme qu'elle leur avoit esté faite autrefois par Montalto.

IV. Par la raison qu'ils firent venir des sorciers prétendus Religieux dits Ambrosiens, de Nancy en Lorraine, lesquels assistoient la Maréchalle dans l'oblation du coc.

V. Parce qu'on trouva chez eux diverses étoffes, dont ils usoient pour les pendre au col, en la façon des préservatifs que les Juifs appellent Kamea, les Grecs Philacteria, & Peripata, les Latins Amuleta & Ligaturas, qui sont choses reprouvées par les Saints Conciles, signamment par le Canon

soixante & un de la sixième Synode in
 Trullo, & par un Concile Romain sous
 le Pape Gregoire III, & par un autre
 d'Agathe cité par Gratian, & par Yves,
 Evêque de Charsres, rapportant un Con-
 cile d'Arles, Lequel condamne philacte-
 ria Diabolica, & caracteres Diabo-
 licos (i).

VI. On prouva contre eux qu'ils se
 servoient d'images de cire, & qu'ils
 les gardoient dans des cercueils.

VII. Et qu'ils consuioient des Ma-
 giciens, & se servoient des Astrolo-
 gues faisant profession de la Mathé-
 matique judiciaire, & qu'entre autres
 ils se sont aidez de la science diaboli-
 que de Côme Ruggieri, Italien.

VIII., Mais sur tous est notable
 le faict d'un Mathieu de Montenay,
 lequel la dite Galligai a fait venir à
 Paris, comme plus grand Magicien
 & plus expérimenté que lesdits Am-
 brosiens, par lequel elle s'est fait exor-
 ciser en l'Eglise des Augustins en la
 Chapelle des Epifames & de nuit,
 comme plusieurs Religieux dudit
 Monastere ont déposé, dont la plus-
 part lui ont été confrontez & non re-
 prochez par elle. Estant à remarquer

(i) *Ibid.*

„ que l'exorcisme se fit d'autre façon
 „ qu'entre les Chrétiens: ce qui fut fait
 „ aussi es Eglises de Saint Sulpice au
 „ Fausbourg Saint Germain, & au
 „ petit Saint Antoine en la Ville. Elle
 „ respondoit à cela, que ce qu'elle se
 „ faisoit ainsi exorciser de nuit estoit
 „ afin, qu'on ne sceust le mal pour le-
 „ quel elle se faisoit exorciser, disant
 „ qu'elle estoit quelquefois possédée.
 „ Mais ce devoit être par gens ayans le
 „ vrai caractere, comme par l'Evesque
 „ ou son Vicaire; c'est-à-dire le Curé
 „ de la Paroisse; & non par des gens
 „ incongnus & affreux, lesquels ont
 „ disparu, & n'ont esté veuz depuis,
 „ comme estoient ces prétendus am-
 „ brosiens.

IX. „ Il est aussi à remarquer que
 „ lors que ces Ambrosiens vouloient
 „ faire quelque action de leur art &
 „ cérémonies en la maison d'icelle Gal-
 „ ligai, ils en faisoient sortir tous les
 „ serviteurs, encensoient dans la jar-
 „ din, & faisoient plusieurs choses en
 „ forme de bénédictions sur la terre,
 „ & la ditte Galligai ne mangeoit lors
 „ que des crestes de coc, & des qui-
 „ gnons de Belier, qu'elle faisoit be-
 „ nir, & de ce il y en a preuves testi-
 „ moniales au procès.

X., Est remarquable aussi que tous
 „ les ans la veille de l'Epiphanie, que
 „ l'on dit la feste des Rois, elle faisoit
 „ benir, par le Pere Roger, l'eau dont
 „ elle se servoit pour eau lustrale ou
 „ beniste, ce qui n'estoit sans mystere
 „ & dessein; & interrogée pour quelle
 „ cause elle faisoit cela, n'a rien voulu
 „ répondre (k).

Les preuves du crime de léze-Ma-
 jesté divine & humaine furent tirées de
 ce que Concini & sa femme s'enquirent
 de la vie & salut du Roi à personnes
 faisant profession d'Astrologie judiciaire.
 Cela fut prouvé par la déposition de
 Jean du Chatel, dit *Casar*, qui étoit
 un devin & tireur d'horoscopes; le-
 quel fut confronté aux accusés.

Lorsque la Galligai entendit la lecture
 de l'Arrêt, qui la condamnoit à avoir la
 tête tranchée, & à être ensuite jettée
 au feu, elle déclara à ses Juges qu'elle
 étoit grosse: mais on lui remontra qu'elle
 avoit dit estant prisonniere, & en son pro-
 cès, qu'il y avoit plus de deux ans qu'elle
 n'avoit eu la compagnie de son mari, de
 sorte que cela ne pouvoit estre qu'un dom-
 mage de son honneur; à quoi elle ne res-
 pondit rien, & n'insista davantage là-

(k) *ibid.*

deffus (1). L'Arrêt fut exécuté le huitième de Juillet 1617. La Maréchale souffrit la mort avec assez de résignation : elle donna même des marques de Christianisme & de piété.

La fortune où parvint cette Italienne, sortie de la lie du peuple, est un triste exemple de la fatalité qui accompagne la Monarchie Françoisé plus qu'aucun autre Etat du monde ; c'est que les Reines y gardent presque toujours le cœur étranger qu'elles y apportent, & sont pour l'ordinaire l'instrument dont Dieu se sert pour humilier & pour châtier la Nation. Voilà déjà deux Reines, issues de la Maison de Médicis, qui ont pensé renverser la Monarchie. Ce morceau d'Histoire est honteux pour le nom François. Quoi de plus humiliant que la servitude où le Maréchal d'Ancre & sa femme tenoient le Roi ? Il est certain que Louis XIII fut pendant quelques années leur esclave. Ce n'est point une médisance inventée, ou par les envieux du Maréchal, ou par les ennemis du Roi, c'est une vérité dont Louis XIII convint lui-même dans la Lettre circulaire qu'il écrivit aux Gouverneurs de Pro-

(1) *Ibid.*

vince le jour que le Maréchal fut tué. Il y déclara que Concini & sa femme, *abusans de son bas âge, & du pouvoir qu'ils s'étoient acquis de longue main sur l'esprit de la Reine sa mere, avoient projeté d'usurper toute l'autorité; de disposer absolument des affaires de son Estat, & de lui oster le moyen d'en prendre congnoissance* : „ dessein ajoûte „ ce Prince, qu'ils ont poussé si avant, „ qu'il ne m'est jusques ici resté que le „ seul nom de Roi, & que ç'eust esté un „ crime capital à mes Officiers & sujets „ de me voir en particulier, & m'entre- „ tenir de quelque discours sérieux (m).”

On dit que le Maréchal retrancha au jeune Roi la liberté de se promener aux environs de Paris, & réduisit tous ses divertissemens à celui de la chasse, & à la seule promenade des *Thuilleries*.

L'Auteur de la Relation de la mort du Maréchal d'Ancre assure que le Roi ayant su que Concini ne vivoit plus, se présenta aux fenêtres des *Thuilleries*, & cria aux meurtriers, *grand merci, grand merci à vous, à cette heure je suis Roi*. Il alla ensuite à d'autres fenêtres, & cria aux armes, *aux armes, compagnons loué soit Dieu*,

(m) *Ibid.*

me voilà Roi. Les Officiers de ses Compagnies des Gardes, qu'il envoya dans les rues de Paris pour annoncer au Peuple cette nouvelle, crioient par route la Ville : *Vive le Roi, le Roi est Roi.* L'Evêque de Luffon, depuis Cardinal de Richelieu, qui avoit été un des favoris de Concini, étant entré dans la Chambre du Roi un peu après l'exécution, *Monsieur*, lui dit ce Prince, *vous sommes aujourd'hui, Dieu merci, délivrés de votre tyrannie* (n). Louis XIII ne savoit pas alors que son affranchissement ne dureroit guere, & qu'il parloit à un homme destiné à ne lui laisser que le titre de Souverain.

Le Maréchal d'Ancre traitoit les Grands du Royaume avec la même fierté : tout le monde fléchissoit le genou devant cette idole. Plusieurs Princes, plusieurs Seigneurs de la Cour, & les premiers Magistrats du Royaume, supportoient non-seulement sa fortune, mais encensoient ce tyran, pour mériter ses bonnes grâces. Il eut d'insolence de dire un jour : *Le Peuple François n'est pas ce qu'on pense : car encore qu'il dise de moi tout le mal du*

(n) Le Grain, *Ibid.*

monde, je ne vais nulle part dans les Provinces, qu'aussitôt tous les Officiers ne me viennent faire des harangues comme au Roi (o).

Il n'y a point de plus beaux vers de Malherbe que ceux qu'il fit sur la chute de Concini. Il introduit le Dieu de la Seine, qui apostrophe ainsi le Maréchal.

Tes jours sont à la fin, ta chute se prépare.

Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,

Princes & Rois ait osé défier;

La fortune t'appellé au rang de ses victimes;

Et le Ciel accusé de supporter tes crimes,

Est résolu de se justifier.

Cela veut dire que la mort de Concini fut un Arrêt d'absolution pour la Providence, qui étoit en quelque façon sur la selle, & *in statu*, pendant la prospérité de ce scélérat. C'est ainsi que les Poètes se donnent la liberté de toucher aux grands mystères sous des métaphores, & sous des images trop hardies.

Il est surprenant que le Maréchal d'Elzévir ait été exécuté, autant qu'il a fait, les fautes de ce Favori : Lisez ses Mémoires, vous trouverez que le Ma-

(o) Relation de la mort du Maréchal d'Ancre.

réchal d'Ancre n'a point fait d'action
 qui mérite qu'on donne le fouet à un
 Page, & vous verrez dans la conclu-
 sion un portrait qui tient plus du Pané-
 gyrique que de l'Apologie. Quand
 je fais réflexion, c'est l'Auteur des
 Mémoires qui parle, sur les circon-
 stances de la mort du Maréchal d'An-
 cre, je ne la puis attribuer qu'à sa
 mauvaise destinée; ayant été conseil-
 lé par un homme qui avoit les in-
 clinations fort douces; & comme
 le Maréchal étoit lui-même naturel-
 lement bienfaisant, & qu'il avoit dé-
 soblige peu de personnes, il falloit que
 ce fût son étoile, ou la nature des
 affaires, qui eussent fait soulever tant
 de monde contre lui. Il étoit agréable
 de sa personne, adroit à cheval, & à
 tous les autres exercices; il aimoit les
 plaisirs, & particulièrement le jeu:
 sa conversation étoit douce & aisée;
 ses pensées étoient hautes & ambi-
 tieuses; mais il les cachoit avec soin,
 n'ayant jamais affecté d'entrer
 dans le Conseil; & même on a sou-
 vent oui dire au Roi qu'il n'avoit pas
 entendu qu'on le dût tuer (p).

(p) Mémoires de la Régence de Marie de Mé-
 dicis.

Je croirois agir contre la prudence, si je préférois le témoignage de cet Auteur à celui de tant d'Ecrivains, qui font un tout autre portrait de Concino Concini. Ce n'est pas que je ne trouve très-possible qu'avec de médiocres défauts un homme qui a beaucoup d'imprudence, & un grand nombre d'ennemis, ne devienne l'ayerfion du Peuple, & ne passe pour un horrible scélérat. L'adresse d'un ennemi malin & accrédité, persuade bien des mensonges à la populace. Je croi même qu'on a bien outré les choses concernant ce malheureux Florentin : pour démêler ici exactement & avec précision le vrai d'avec le faux, il faudroit surmonter bien des obstacles. Telle est la nature de certains faits : dans bien des rencontres les vérités Historiques ne sont pas moins impénétrables que les vérités Physiques.

Quoi qu'il en soit, je ne doute pas que le Maréchal d'Estrées n'ait trop flatté le portrait de ce Favori. L'Auteur Italien, qui publia en 1691 la Vie de Louis XIII, n'est point tombé dans cet excès. Il assure que Concini, au commencement de sa faveur, montra d'assez bonnes qualités, mêlées de

plusieurs défauts : il ajoute que ce qu'il y avoit de bon dans son caractère, disparut avec le temps, & que les défauts prirent tellement le dessus, qu'ils étouffèrent toutes les autres qualités (q). M. de Beauvais-Nangis, qui connoissoit bien la Cour de Louis XIII. ne disculpe nullement notre Concini, & confirme plutôt les bruits communs. *

Démêlé de la MOTTE-AIGRON & du Pere GOULU. Pourquoi la première se brouilla avec BALZAC.

Jacques de la Motte-Aigron s'est fait connoître par la qualité d'Auteur, pendant la fameuse querelle de Balzac avec le Général des Feuillans le Pere Goulu. Il avoit fait une Préface sur les Lettres de Balzac., & il avoit pris la commission, conjointement avec M. de Vaugelas, de porter au Pere Goulu un exemplaire de l'Apologie du même Ecritain, dans laquelle on maltraitoit fort un jeune Feuillant. Comme le Pere Goulu prit l'envoï de cet exemplaire

(q) Alessandro Ronconverli, *Istoria del Regno di Luigi XIII.*, Lib. 2.

* Art. Concini, & Galligai.

pour un cartel de défi, il se mit tout aussi-tôt, à écrire contre Balzac d'une manière très-emportée, & il décocha en passant quelques traits contre le Sieur de la Motte-Aignon, ceux-ci entre autres, qu'il étoit fils d'un très-honnête Apoticaire, & qu'il vivoit ordinairement à la table de Balzac (a). On prétend que ce fut violer en quelque sorte les droits de l'Hospitalité, puisque le Pere Goulu avoit logé plus d'une fois chez le pere du Sieur de la Motte-Aignon; mais d'autre part cela pouvoit faire croire qu'il savoit les choses d'original. Quoi qu'il en soit, il piqua cruellement son homme, & il fut cause que peu après on informa le Public dans la dédicace d'un Livre, que le prétendu Apoticaire du Pere Goulu étoit Abraam Aignon, Ecuyer, Conseiller du Roi, & Ely d'Angouleme. Cette Epître dédicatoire n'est pas mauvaise; mais comme elle fut écrite en Latin, & qu'elle parut à la tête de la Réponse, que la Motte-Aignon fit en François au Pere Goulu, on a trouvé là une sorte d'affectation, qui n'a fait que rendre plus suspects les grands éloges

(a) Lettres de Phyllarque, L. Partis, Lettre XIII.

que l'Auteur répand à pleines mains sur son père, & qu'il tourne du côté le plus capable d'éloigner tout soupçon de Pharmacie. Non content de ce début, il nous apprend dans le corps du Livre, que son *bisayeul*, ayant accompagné *Henri II.* au voyage d'Allemagne, fut un des premiers Capitaines que le Roi laissa dans Mets, & un de ceux qui défendit le plus courageusement cette Place contre Charles-Quint. Il ajoute que sa bisayeule Catherine de la Barde étoit d'une Maison aussi noble qu'aucune autre du Pays, & que son grand-oncle du côté maternel eut l'honneur d'être Secrétaire des Commandemens, & principal Ministre de Marguerite, femme de Henri d'Albret Roi de Navarre. Le Pere Goulu avoit déjà changé de stile, puisqu'avant la publication de la réponse de la Motte-Aigron, il avoit insinué dans une Préface, qu'il tenoit M. de la Motte-Aigron pour Gentilhomme. Voyez la rem. (b).

Examinera qui voudra si cela est

(b) Voyez la Préface de la II. Partie des Lettres de Phyllarque; vous y trouverez ces termes : *Le fleur de la Motte - Aigron est trop honnête Gentilhomme pour dénier, &c.*

équivalent à une bonne rétractation : je ne le crois pas. On m'a assuré que le pere du Sieur de la Motte - Aigron commença en effet par être Apoticaire, mais qu'il releva sa condition en achetant l'Office d'Elu, & qu'enfin il fut Maire de Coignac en Angoumois. M. de Malleville en a touché quelque chose dans une Epigramme qui n'a pas été insérée au Recueil de ses Poësies. Sorel ne l'a point mise dans sa Bibliothèque françoise, par la raison, dit-il, que certains *Officiers de France* s'y trouvent intéressés, & qu'on étoit dans une conjoncture où ce seroit insulter à leurs malheurs (c). Pour moi qui ne sais point quelle peut être cette conjoncture, & qui en tout cas la croi tout-à-fait passée, je ne ferai point difficulté de rapporter cette Epigramme, qui est jolie :

*Objet du mépris de Goulx ,
Que ton insolence est publique ,
Depuis que ton pere test Elu ,
Et qu'il a fermé sa Boutique :
Mais bien que cette qualité ,
Si l'on en croit ta vanité ,
N'en trouve point qui la seconde ;*

(c) Sorel, *Biblioth. Françoise*, page 132.

*Il n'en est pourtant pas ainsi :
C'est un beau titre en l'autre monde ;
Mais on s'en moque en celui-ci.*

J'ai dans les mains un Livre , où l'on assure que la peine que la Motte-Aigron se donna d'écrire en faveur de Balzac , fut une semence de haine entre lui & ce dernier , parce que Balzac voulut passer pour pere de l'ouvrage qui parut sous le nom de la Motte-Aigron (d). Mais celui-ci se défendit toujours avec chaleur d'un tel plagiat. Voici de quelle manière il s'exprime dans la Préface de sa Réponse à Phylarque. *L'avis qui m'est venu de divers endroits , que quoique ce Livre ne soit pas fort bon , quelques-uns pourtant lui voulaient donner un maître à leur fantaisie , m'oblige de vous avertir que cette aventure est toute mienne , & qu'il n'y a point ici de Roger qui combatte sous les armes de Leon. Certes , bien que je ne puisse assez louer la complaisance de ceux qui permettent qu'on leur face des enfants , & que la bonté de leur naturel me ravisse , si est-ce que je ne serois pas assez généreux pour être*

(d) Voyez Javersac , Discours d'Aristarque , pag. 158. & suiv.

de leur opinion , & je ne pourrois souffrir encore aujourd'hui qu'on me fit mes Livres. Mon imagination ne m'obéit pas de telle sorte que je puisse jamais lui persuader , que des ouvrages tels que ceux-là , fussent à moi , & je ne serois pas plus de conscience de toucher au bien d'autrui , que de recevoir des bienfaits de cette nature. C'est parler en homme de cœur ; il n'y a que des gens lâches , qui veulent passer pour Auteurs d'un Livre qu'ils n'ont point fait. On auroit beau dire qu'ils aiment la gloire si ardemment qu'ils y veulent parvenir par l'adoption , lorsqu'ils ne le peuvent par la génération ; ce desir de gloire ne laisse pas d'être la marque d'un cœur bas. Les *Custodinos* d'un Evêché sont moins poltrons que les *Custodinos* d'un Livre. Ceux-ci sont coupables du cocuage volontaire ; qu'on dise tant qu'on voudra que ce n'est qu'un cocuage d'esprit , c'est toujours une tâche , c'est une honte. *

Nausicaë d'HOMERE.

Nausicaë , fille d'Alcinoüs , Roi des Phéaciens , paroît avec beaucoup d'é-

* Art. *La Femme d'Esprit.*

clat dans l'Odyssée d'Homere. Le Poëte lui a été fort libéral de ses fa-
veurs , & l'a représenté semblable à
une Déesse en corps & en ame , & a
voulu que son Heros , après avoir fait
naufrage , reçut d'elle le premier se-
cours dont il eut besoin. Nud , comme
quand il vint au monde , il s'étoit cou-
ché par terre dans un lieu que les bran-
ches touffues de deux arbres déroboient
aux yeux des passants , & il y dormoit
fort tranquillement par la grace de Mi-
nerve , lorsque les cris de quelques fil-
les l'éveillèrent. C'étoient Nausicaë &
ses servantes qui jouoient à la paume , en
attendant que le linge qu'elles avoient
lavé & étendu au Soleil fût sec. Ulysse ,
avant toutes choses , couvrit de feuilles
ses parties naturelles , & puis alla voir
ce que c'étoit. Sa vue mit en fuite tou-
tes ces pauvres filles , à la réserve de
Nausicaë , qui avoit reçu de Mercure ,
par inspiration , l'assurance d'attendre
de pied ferme , ce que l'homme auroit à
dire. Ulysse craignant de la fâcher , s'il
lui embrassoit les genoux , lui fit son
compliment d'un peu loin , & lui dit
que la voyant si belle , il ne favoit si
elle étoit une Déesse ou une femme ;
qu'heureux étoient son pere , sa mere
&

& ses freres, mais que plus heureux encore seroit celui qui l'épouserait ; & après un prélude si bien entendu, il implora son assistance, sur-tout par rapport à sa nudité, & pria les Dieux de lui donner tout ce que son cœur souhaitoit, un mari, & des enfants, & la concorde domestique. Nausicaë lui répondit en fille de bonne Maison, rappella les servantes, & leur commanda de donner à boire & à manger à cet homme, & de lui laver le corps. Tout aussi-tôt elles le menerent à la riviere ; mais il les pria de s'écarter, leur représentant qu'il auroit honte de se voir tout-à-fait nud parmi des filles. Alors elles se retirèrent. Il se lava & se frotta tout son soû, il s'habilla, il revint trouver Nausicaë, & il lui plut si fort, qu'elle dit à ses servantes qu'elle seroit ravie d'avoir un tel homme pour mari. Après qu'il eut mangé avec toute la précipitation dévorante d'un homme qui avoit jeûné long-temps, elle lui représenta qu'il falloit qu'il vînt à pied avec ses servantes jusqu'à un certain lieu proche de la Ville, & qu'il attendît qu'elle fût entrée chez son pere avec toute sa suite. Elle lui en dit les raisons fort naïvement, qui étoient

qu'elle ne vouloit pas donner sujet de causer aux médisants , dont la Ville étoit toute pleine , & qui ne manqueroient pas de dire s'ils le voyoient entrer avec ses servantes , qu'elle étoit allée se chercher ce mari-là ; qu'ils feroient là-dessus cent malignes plaisanteries , qui flétriroient sa réputation ; d'autant plus qu'elle-même se fâcheroit fort contre une autre , qui sans l'aveu de pere & de mere , & avant la célébration des nûces , coucheroit avec un homme. Ulysse se conformant à ces remontrances s'arrêta au lieu qui lui avoit été marqué , d'où il fut conduit invisiblement par Minerve chez Alcinoüs , qui le reçut fort civilement. Il y revit Nausicaë , qui l'exhorta à se souvenir quand il seroit de retour chez lui , qu'elle lui avoit sauvé la vie : à quoi il répondit qu'il lui feroit chaque jour des vœux comme à une Déesse (a).

Voilà un morceau tiré d'un Episode de l'Odyssée d'Homere , & traduit presque littéralement. Il est très-propre à nous faire sentir la naïveté de cet ancien Poëte , & la différence qui se trouve entre le caractère de son siècle

(a) Homer. Odyss. Lib. VI, & VII.

& les mœurs de notre temps. On ne peut disconvenir que cet Episode d'Alcinoüs n'ait ses agréments & ses beautés : mais je voudrois que le Poëte eût abrégé certains détails, & supprimé quelques images, peu dignes de la majesté de l'Epopée. C'est là le défaut d'Homere. Il est trop grand parleur & trop naïf : grand génie d'ailleurs, & si fécond en belles idées, que s'il vivoit aujourd'hui, il feroit une Odyssée où il ne manqueroit rien. Il corrigeroit aussi beaucoup de choses dans son Iliade, & ses Héros y parleroient toujours avec dignité. Il n'auroit garde, par exemple, en peignant l'affliction d'Andromaque après la mort de son époux, de mêler parmi ses plaintes cette réflexion, que le petit Astyanax ne mangeroit plus sur les genoux de son pere la mouelle & la graisse des moutons. Il ne diroit pas non plus qu'Andromaque avoit un si grand soin des chevaux d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. C'est peindre d'après nature, je l'avoue : mais aujourd'hui on ne souffriroit point ces naïvetés : nous trouverions cela trop Bourgeois, & bon seulement pour la Comédie. Je crois que nos Com-

telles & nos Marquises croiroient aussi s'exprimer trop bourgeoisement, si elles disoient comme la Reine de Carthage dans Virgile,

Si quis mihi parvulus Aulæ

Luderet Æneas.

Ce ne sont pas proprement les défauts des anciens Poètes, c'est celui de leur temps. Il n'est pas question si les esprits sont meilleurs dans notre siècle, mais si notre siècle possède mieux les idées de la perfection. *

Possession de Loudun. Supplice d'Urbain GRANDIER. Machines qu'on fit jouer en cette occasion.

Urbain Grandier, Curé & Chanoine de Loudun, étoit fils d'un Notaire de Sablé. Il prêchoit bien, & cela fut cause que les Moines de Loudun concurent d'abord contre lui beaucoup de jalousie. Cette jalousie se changea en une haine furieuse, lorsqu'il eut prêché fortement sur l'obligation de se confesser à son Curé au temps Paschal. Il avoit de l'esprit, & quelque lecture : il étoit bel homme, agréable dans la conversation. * Art. Nanfaut ; & Art. Andromaque, sem. H.

versation, propre en ses habits & en sa personne, galant auprès des Dames, & ayant le don de s'en faire aimer. Le penchant qu'il avoit pour elles, le porta, dit-on, à briguer la direction des Ursulines de Loudun, & l'on ajoute qu'il ne demanda cet emploi que pour faire *un honnête Sérail de leur Couvent* (a). Les Relations qui lui sont les plus favorables ne permettent pas de douter que ce ne fût un homme de très-mauvaises mœurs, & d'un caractère arrogant & haut. On l'accusa en 1629 d'avoir abusé de quelques femmes dans l'Eglise même dont il étoit Curé. L'Official de Poitiers le condamna à se défaire de ses bénéfices, & à faire pénitence dans un Séminaire. Grandier en appella comme d'abus, & par Arrêt du Parlement de Paris, il fut renvoyé au Présidial de Poitiers, qui le déclara innocent.

Trois ans après cette aventure, le bruit se répandit parmi le peuple, que les Ursulines de Loudun étoient possédées. Les ennemis de Grandier publièrent aussitôt qu'il étoit l'Auteur de cette possession, & ils l'accusèrent de Magie, *crime ordinaire de ceux qui*

(a) Mercure François, Tome XX.

n'en ont point, dit Menage (b); & qui n'est pas même cru par ceux qui en accusent les autres : car si un homme étoit bien persuadé qu'un autre homme le pût faire mourir par Magie, il appréhenderoit de l'irriter en l'accusant de ce crime abominable (c).

Les Capucins de Loudun, irrités de longue main contre Grandier, jugerent à propos d'intéresser dans cette affaire l'autorité toute puissante du Cardinal de Richelieu. Ils prièrent leur Pere Joseph, qui avoit beaucoup de crédit auprès de cette Eminence, de lui faire entendre que Grandier étoit l'Auteur d'un Livre intitulé *la Cordonnere de Loudun* : c'étoit une Satyre plate & méchante, fort injurieuse à la personne & à la naissance du Cardinal. Il n'a jamais été prouvé que Grandier en fût l'Auteur

(b) Menag. in vita Guillelmi Menagii, & dans les remarques sur cette vie.

(c) Jé ne sais si cette maniere de raisonner est bien solide. 1°. Dans tous les temps il s'est trouvé des gens qui ont cru coupables ceux qu'ils accusoient de Magie. 2°. On s'imagine

communément que dès qu'un Magicien est dans les mains de la Justice, il ne sauroit plus faire de mal. 3°. Il est naturel de croire qu'un Magicien n'entreprendra rien contre ses accusateurs ; puisque ce seroit fournir des preuves contre lui-même.

Le Cardinal de Richelieu, qui, parmi beaucoup de perfections, avoit le défaut d'être infiniment sensible aux Libelles qui s'imprimoient contre lui, se laissa persuader que Grandier avoit composé cette Satyre, & il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à perdre le Curé de Loudun. M. de Laubardemont, Conseiller d'Etat, & créature de Richelieu, étoit alors dans cette Ville, où il faisoit démolir, par ordre du Roi, les fortifications du Château. Le Cardinal lui écrivit de faire des perquisitions exactes au sujet de la possession des Religieuses, lui faisant assez connoître qu'il vouloit se servir de cette machine pour se défaire de Grandier; Celui-ci fut arrêté au mois de Décembre de l'année 1633, & quelque temps après Laubardemont alla trouver le Cardinal, pour prendre de nouvelles instructions. Le 8 de Juillet 1634, le premier Ministre fit expédier des Lettres patentes, portant injonction de faire le procès à Grandier (d). Ces Lettres furent adressées à Laubardemont, & à douze Juges des Sieges voisins de Loudun; tous gens de bien à la vérité, mais tous

(d) Hist. des Diables de Loudun.

d'une crédulité extrême : les ennemis de Grandier sentirent combien la réunion de ces deux qualités étoit ici importante (e).

Le 18 Août 1634, oui Astaroth, de l'Ordre des Séraphins, chef des Diables qui possédoient les Ursulines; vû la déposition d'Eafas, de Celsus, d'Acaos, de Cédon, d'Asmodée, de l'Ordre des Thrones; & celle d'Alex, de Zabulon, de Nephtalim, de Cham, d'Uriel, d'Achas, de l'Ordre des Principautés; c'est-à-dire sur la plainte des Religieuses qui se disoient possédées par ces Démons, les Commissaires rendirent leur Jugement par lequel Maître Urbain Grandier, Prêtre, Curé de Saint Pierre du Marché de Loudun, & Chanoine de l'Eglise de Sainte Croix, fut déclaré *dument atteint & convaincu du crime de Magie, malefice, & possession arrivée par son fait es personnes d'aucunes des Religieuses Ursulines de Loudun, & autres séculiers, mentionnés au Procès; pour la réparation desquels crimes il fut condamné à faire amende honorable, & à estre brulé vif avec les pactes & caracteres magiques estant au Greffe,*

(e) Menage, *ubi supra*

ensemble le Livre manuscrit par lui composé contre le célibat des Prêtres (f), & les cendres jetées au vent.

Grandier écouta sans émotion cette Sentence. Il demanda pour Confesseur le Gardien des Cordeliers de Loudun, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris. On le lui refusa, & on lui présenta un Récollet, qu'il refusa à son tour, comme un homme qui étoit son ennemi, & l'un de ceux qui avoient le plus contribué à le perdre. On persista à ne lui point donner d'autre Confesseur, & il persista de son côté à n'en point vouloir : ce qui fit qu'il ne se confessa que mentalement. Après

(f) Menage témoigne que M. Bouillaud, qui étoit de Loudun, & qui avoit connu familièrement Grandier, lui a dit qu'il n'y avoit point de preuve que le Curé eût composé cet Ouvrage : mais on le trouva parmi ses papiers. Menage ajoute que ce Livre n'étoit pas mal fait, qu'il étoit adressé à une Dame, & qu'il finissoit par ces vers :

*Si ton gentil esprit prend bien cette science,
Tu mettras en repos ta bonne conscience.*

Seguin assure que la Dame anonyme à qui l'ouvrage s'adressoit, étoit la plus chère Concubine de Grandier. Il prétend que le Curé de Loudun avoua à la question qu'il avoit composé ce Livre. Voyez la Lettre du sieur Seguin, Médecin de Tours, insérée dans le Mercure François, Tome XX.

s'être préparé à la mort, il marcha au supplice, & le souffrit avec autant de constance que de résignation. Comme il étoit sur le bucher, on aperçut une grosse mouche, qui voloit en bourdonnant sur sa tête. Un Moine présent à l'exécution, & qui avoit oui dire que Belzebut en Hebreu signifie *Dieu des mouches*, cria tout aussi-tôt que c'étoit le Diable Belzebut qui voloit autour de Grandier, pour prendre possession de son ame, & pour l'emporter en Enfer (g).

Il se passa dans toute cette affaire beaucoup de choses qui mériteroient de grandes considérations : contentons-nous d'en faire quelques-unes.

I. La première Scène de cette horrible Tragedie n'est pas la moins remarquable. Une Ursuline de Loudun, reposant durant la nuit sur son petit, mais très-chaste grabat, aperçut un Spectre, qui lui parut être le feu Confesseur du Couvent, & qui déclara en effet qu'il l'étoit. Il lui dit qu'il revenoit de l'autre monde, pour révéler des choses fort singulieres. La Religieuse répondit qu'elle ne pouvoit les entendre sans la permission de sa

(g) Menage, *ibid.*

Supérieure, & lui dit de revenir le lendemain à pareille heure. Le Spectre revint, & on lui répondit comme la première fois. Mais la Sœur s'aperçut que ce Phantôme ne ressembloit plus à leur défunt Confesseur, & qu'il étoit parfaitement semblable à Grandier. *Il parla d'amour à la Religieuse, & la sollicita par des caresses aussi insolentes qu'impudiques. . . . Elle se débat, personne ne l'assiste : elle se tourmente, rien ne la console : elle appelle, nul ne répond : elle crie, personne ne vient : elle tremble, elle sue, elle pâme, elle invoque le Saint Nom de Jésus ; enfin le Spectre s'évanouit (h).*

Monsieur Menage, qui traitoit de chimère toute la Diablerie de Loudun, se moque de l'Histoire que l'on vient de raconter. Il ne voit là aucun signe de Magie, & il a raison : je croi comme lui, que Grandier n'a jamais eu le pouvoir de disposer des Démons à sa volonté, pour les envoyer tourmenter des Filles innocentes. Mais n'y auroit-il pas ici quelque chose de plus réel qu'une vision phantastique ? Le narré de la Religieuse sent fort l'accomplissement

(h) Mercure François, *ubi suprà*.

de l'Acte vénérien... Ne pourroit-on pas soupçonner que Grandier, homme hardi & entreprenant, suborna la Portière du Couvent, & s'introduisit dans la chambre de la Religieuse en faisant l'Esprit & le Phantôme? Il est dit dans une piece mentionnée au procès, que dans le temps de la troisieme possession, car il y en eut plusieurs, il entra pendant la nuit dans le Couvent par une porte que le Diable *Cedon* lui avoit ouverte. Je ne sai si l'on ne pourroit pas dire de Grandier, ce qu'Olympias disoit de la Maîtresse de Philippe son mari : *qu'on ne l'accuse point de Sorcellerie : tous ses enchantements sont dans sa personne*. Le Curé de Loudun étoit bel homme, galant, beau parleur; c'étoit sans doute la Magie avec laquelle il obsédoit la Supérieure des Ursulines, & faisoit souffrir des ardeurs violentes & *sules* aux autres Religieuses (i). Le vœu de continence, & la dévotion, n'étant que de foibles préservatifs contre des tentations si fortes, on s'imagina qu'elles étoient surnaturelles. Cette pensée épargnoit à l'amour propre l'aveu d'une foiblesse humiliante.

(i) *Ibid.* Voyez aussi Monconis, *Voyages*, Partie première, p. 9.

te. On se crut donc enforcé, & on le dit tout haut. Dans la suite il fallut soutenir cette première démarche : l'honneur de la Communauté y étoit engagé. Ces Religieuses ont pu être au commencement dans la bonne foi : mais j'ai peine à me persuader que l'intrigue & la politique n'aient pas eu beaucoup de part aux possessions réitérées dont elles se plaignirent : il falloit continuer la Comédie pour sauver le passé. Il n'y a rien de plus dangereux pour les personnes qui croient que leur bonne réputation est nécessaire à l'Eglise, que de s'engager dans une mauvaise démarche. Ceux qui connoissoient la Carte de cette petite Ville, étoient bien plus à portée que moi d'expliquer tous ces mystères. L'Auteur qui a composé *l'Histoire de la Diablerie de Loudun*, favorise une partie des conjectures que je viens d'alléguer. Il expose les intrigues particulières qui firent éclore cette étrange momerie : si l'on en croit cet Ecrivain, la Supérieure ne fut pas un moment dans la bonne foi (k).

II. Durant la première possession,

(k) Voyez ci dessous, | porté touchant la four-
Art. V, ce qui sera rap- | berté de cette Supérieure.

les Diables, à l'exception d'un seul, refuserent de se nommer : ils se contenterent de répondre qu'ils étoient ennemis de Dieu. Durant la seconde & la troisième, ils se firent connoître par leurs noms & dignités, & ils accusèrent nommément Grandier. Il est à remarquer qu'ils répondoient ordinairement en François, quoiqu'on les interrogeât en Latin. Seguin, ce crédule Médecin de Tours, qui a publié une Lettre Historique sur ces prétendues possessions, rapporte que les Religieuses de Loudun répondirent en langage *Taupinanboux* que leur parla Monsieur de Launai Razilli, que je croi, dit-il, plus que moi-même, & que j'allegue, parce qu'il est connu pour homme de créance (1). Mais M. Menage, qui n'ignoroit point le contenu de cette Lettre, ni les autres contes qu'on a publiés touchant le savoir attribué à ces Nonnes, ne laisse pas d'affirmer qu'elles n'eurent jamais le don des Langues, qui, suivant le Rituel Romain, est l'une des marques d'une véritable possession : d'où il paroît que dans ces sortes d'affaires il ne faut guere se fier aux Relations.

(1.) Mercure François, *Ibid.*

Balzac observe que les Diables de Loudun n'étoient rien moins que savans, & qu'un des Courtisans du Cardinal même, disoit d'eux, qu'ils n'avoient pas étudié jusqu'à la troisième. Voici quelques preuves de leur ignorance. Le Prêtre Barré, exorcisant la Supérieure, lui dit, tenant le Saint Sacrement dans sa main, *Adora Deum tuum, Creatorem tuum*, adore ton Dieu, ton Créateur : étant pressée, elle répondit, *Adoro te, je l'adore. Quem adoras ?* lui dit l'exorciste : la Religieuse hésita, & Barré lui ayant fait plusieurs fois la même demande, *Jesus Christus*, répondit-elle. Sur quoi un assesseur de la Prévôté, nommé Daniel Drouin, ne put s'empêcher de dire assez haut, *Voilà un Diable qui n'est pas congru*. Barré retournant la phrase, demanda à la possédée, *quis est iste quem adoras ?* il croioit qu'elle diroit encore *Jesus Christus* : mais elle répondit *Jesu. Christe* : voilà de mauvais Latin, s'écrièrent alors plusieurs des assistants : mais Barré soutint qu'elle avoit dit : *Adoro te Jesu Christe (m)*, : Ceci me rappelle un trait fort plaisant, qui se trouve dans la Confession

(M) Histoire des Diables de Loudun.

de Sancy. Une possédée, appelée Mar-
 thè, avoit, dit-on, deux diables dans
 le corps, l'un appelé Belzebut, l'autre
 Astaroth. Les Juges d'Angers les
 examinerent en Grec & en Latin : Bel-
 zebut en colere répondit, „ que s'il
 „ vouloit, il répondroit aussi-bien au
 „ Grec qu'au Latin. Le Capucin, qui
 „ conduisoit l'Energumene, & qui n'é-
 „ toit pas fâché de lui fournir une excu-
 „ se, dit : Belsebud mon ami, il y a ici
 „ des Hérétiques, c'est pourquoi vous
 „ ne voulez pas parler. On se mit à lati-
 „ niser avec Astaroth, qui s'excusa sur
 „ sa jeunesse. Belsebud s'excusa aussi,
 „ disant qu'il étoit pauvre Diable. Là
 „ il y eut grande dispute entre ceux de
 „ la Justice, si les Diables étoient tenus
 „ d'aller à l'école. Les Jurisconsultes
 „ maintinrent que c'étoit le *proprium*
 „ *in quarto modo* des Démoniaques de
 „ parler toutes langues, comme celui
 „ de Carrigni en Savoye, qui fut éprou-
 „ vé en seize langues, aux enseignes
 „ que les Ministres de Genève, n'ose-
 „ rent essayer de l'exorciser. Ceux
 „ d'Angers furent plus hardis : un entre
 „ autres, commença en cette façon :
 „ *Commando tibi ut vreas. Belsebud &*
 „ *Astarot, aut ego augmentabo vestras*

„ *pœnas, & vobis dabo acriores.* A la
 „ seconde fois il redoubla : *jubeo exea-*
 „ *tis super pœnam excommunicationis*
 „ *majoris & minoris.* Enfin tout en co-
 „ lere il ajouta ; *nisi vos exeatis, vos*
 „ *relego & confino in infernum centum*
 „ *annos magis quàm Deus ordinavit*
 (n). “ Je ne doute point que tout cela
 n'ait été brodé par d'Aubigné.

On assure que l'Abbé Quillet, qui
 fut présent aux Exorcismes de Loudun,
 défia le Diable de ces Religieuses, le
 rendit *penaut*, & déconcerta toute la
 Diablerie. M. de Laubardemont s'en
 scandalisa, & décréta contre Quillet,
 qui se sauva au plus vite en Italie. C'est
 Sorbier qui rapporte cette particula-
 rité (o), dont Naudé fait aussi men-
 tion dans son Dialogue de Mascarat.
 Sorbier ajoute que la Diablerie de
 Loudun ne fut qu'une farce que le Car-
 dinal de Richelieu fit jouer, pour inti-
 mider Louis XIII. qui naturellement
 craignoit fort le Diable. Cela n'est
 guere vraisemblable, quoiqu'il faille
 pourtant convenir que les génies de la
 trempe de celui de Richelieu, trou-

(n) Confession Ca- | (o) Voyez le *Sar-*
 tholique de Sancy, *Lib.* | *biapana*, au mot *Quil-*
I. Chap. VII. | *let.*

vent souvent des moyens & des ressources dans les choses les plus petites & les plus absurdes. L'étendue de leur pénétration leur fait découvrir des ressorts, où l'on diroit qu'il n'y en a pas. C'est qu'ils connoissent mieux que les autres hommes l'usage qu'on peut faire d'une vétille : ils savent mieux ce que l'ignorance superstitieuse des uns, & ce que la malice éclairée des autres, peuvent produire. Il ne faut donc pas toujours raisonner ainsi : une telle chose est si absurde, si basse, si extravagante, qu'un homme d'esprit & de jugement ne voudroit pas y faire attention : donc il est faux qu'un grand Ministre s'en soit servi, qu'il l'ait inventée, qu'il l'ait appuyée.

III. Ce que je vais dire est incomparablement plus digne d'observation. Peut-on s'étonner assez qu'on ait reçu en Justice la déposition des Diables, & que leur témoignage ait servi de preuve dans un Procès criminel, où les Juges opinèrent pour la peine du feu ? Je trouve tout-à-fait rares les pensées du Sieur Seguin. „ Il semble, „ *dit-il*, que ce ne soit pas tant un „ Jugement des hommes que de Dieu, „ qui ait fait sortir les Diables d'Enfer

„ pour la confusion de ce misérable ;
 „ car c'est une chose admirable comme
 „ les Démons se sont élevés contre lui ,
 „ & l'ont contraint de reconnoître
 „ qu'ils étoient ses accusateurs. Je laisse
 „ à juger à la Sorbonne si l'on a dû re-
 „ cevoir les causes de récusation contre
 „ eux parlans de la part de Dieu , &
 „ donnans des marques évidentes de la
 „ vérité qu'ils étoient forcés de di-
 „ re (p). “ On a horreur quand on lit
 ces maximes , & quand on se rappelle
 que des Juges Chrétiens trouverent
 nulles les causes de récusation alléguées
 contre de pareils témoins : car il est de
 foi qu'ils sont les peres du mensonge.
 Il ne serviroit de rien d'alléguer que la
 force des exorcismes les empêchoit de
 mentir : le Procès même de Loudun
 fournit la preuve du contraire , comme
 on le verra dans ma quatrième re-
 marque.

IV. (Le second Procès-verbal porte
 que tant auroit esté & si continuellement
 procédé aux Exorcismes , tant auroient
 esté faits de jeûnes , d'oraisons , & de
 prières , que le Maître Diable & ses
 associés après . . . avoir reconnu qu'il
 cedeoit à la toute Puissance de Dieu ,

(p) Mercure François , ubi supra.

& déclaré qu'il se retireroit de ce Monastere pour toujours, *enfin seroit sorti, le 13. Octobre 1632, du corps de la dite Supérieure, & signifié sa sortie par sept flegmes qu'elle auroit jetté fort loin par sa bouche : seroit aussi sorti du corps de Sœur Claire le Démon qui la possédoit ; & ensuite les Religieuses se seroient trouvées sans inquiétudes, leurs lieux sans infestation, & tout le Monastere en sainte paix (q). Mais ces Dizbles ne tinrent point leurs promesses, & jouerent les Exorcistes. Dès le mois suivant la plupart des Religieuses retomberent sous le pouvoir des malins Esprits, & les infestations recommencerent (r). La mort de Grandier ne fit pas même cesser la Diablerie, qui continua encore un an après l'exécution de ce malheureux.*

V. M. Menage témoigne que la Supérieure de Loudun lui a dit, „ que „ lorsqu'elle fut délivrée des Démons „ qui la tourmentoient, un Ange gra- „ va sur sa main *Jesus, Maria, Jo-* „ *séph, F. de Salles*, & qu'elle lui „ montra sa main sur laquelle ces mots „ étoient en effet gravés, *mais legere-* „ *ment, & de la façon que sont gra-*

(q) *Ibid.* (r) *Ibid.*

„ vées ces Croix qu'on voit aux bras
 „ des Pèlerins de la Terre Sainte. Elle
 „ ajouta que cet Ange grava premie-
 „ rement au haut du dessus de sa main
 „ le nom de *François de Salles*, que ce
 „ mot se baissa pour faire place par
 „ honneur à celui de *Joseph*, & à ce-
 „ lui de *Marie*, & qu'ils se baissèrent
 „ ensuite tous trois pour faire place à
 „ celui de *Jésus* (f)“. M. Menage ne
 dit pas en propres termes qu'il prenoit
 cela pour des impostures, & l'on com-
 prend assez le motif de son silence :
 mais le Lecteur entend de reste ce que
 veut dire ce récit.

M. de Monconis ne laisse aucun
 lieu de douter de la fourberie : c'est
 pourquoi il est fort à propos de rappor-
 ter ce qu'il en dit. Il alla voir cette
 Supérieure des Ursulines le 8. Mai
 1645, & comme elle se fit attendre
 au parloir plus d'une grosse demie heu-
 re, il soupçonna quelque artifice. Il
 la pria de lui montrer les caracteres
 qu'elle portoit sur sa main : elle le fit :
 il vit en *Lettres de couleur de sang*,
 sur le dos de la main gauche, com-
 mençant du poignet jusqu'au petit
 doigt, *Jésus*, au-dessus, tirant vers
 (f) Menage, ubi suprà.

l'épaule , Maria , plus bas Joseph , & plus bas , à la quatrième ligne , François de Salles. Elle lui dit toutes les méchancetés du Prêtre Grandier , qui avoit été brûlé pour avoir donné le maléfice au Couvent ; & comme un Magistrat de la Ville duquel il débauchoit la femme , s'en étoit plaint à elle ; & que de concert ils l'avoient dénoncé , nonobstant les fortes inclinations que ce malheureux lui causoit par ses sortilèges , dont la miséricorde de Dieu la préservoit. M. de Monconis prenant congé d'elle , lui demanda la permission de voir encore sa main , qu'elle lui donna fort civilement au travers de la grille. Il lui fit remarquer que le rouge des lettres n'étoit plus si vermeil que quand elle étoit venue , & qu'il lui sembloit que ces lettres s'écailloient , & que toute la peau de la main sembloit s'élever , comme si ç'eût été une pellicule d'eau d'empois desséchée. Avec le bout de son ongle il emporta par un léger attouchement une partie de la jambe de l'M ; dont elle fut fort surprise , quoique la place restât aussi belle que les autres endroits de la main. Il fut satisfait de cela (1). Je n'en doute point : c'étoit un trésor inestimable

(1) Monconis , *Voyages* Partie I. p. 8 & 9.

pour un homme comme lui, que la découverte d'une si grande forfanterie qui avoit infatué tant de gens. La nouvelle *Histoire des Diabes de Loudun* nous apprend que quand la vieillesse eut ridé & desséché la main stigmatisée, de maniere que les drogues qu'on employoit pour refaire les noms ne pouvoient plus s'y coller, „ la bonne Mere „ dit alors que Dieu avoit accordé à ses „ prieres de laisser effacer ces noms, „ qui étoient cause de ce que quantité „ de gens venoient la troubler... & la „ distraire... de ses actes de dévotion.

VI. Le Pere Seurin, Jésuite, fut un des Exorcistes de Loudun. C'étoit un homme fort dévot, mais d'une mysticité qui approchoit des visions. L'Auteur de sa vie a entrepris de prouver la vérité de la possession de ces filles, & il allegue pour principal argument l'autorité du Cardinal de Richelieu, qui envoya à Loudun des Exorcistes entretenus aux dépens du Roi, & celle de Milord Montaigu, un des plus grands esprits de ce siècle, qui ayant vu sortir les Démons du corps de la Mere des Anges, en fut parfaitement convaincu, & en entretint Urbain VIII, lorsqu'il abjura l'Hérésie, &

fit profession de la Religion Catholique entre ses mains. Le même Auteur rapporte un fait bien plus singulier, qui concerne le Jésuite dont il a écrit la vie. On va voir un homme qui a été la rançon de J. C. corps pour corps, c'est-à-dire qui, pour le tirer des mains du Diable, s'est livré lui-même au Démon. Lisez les paroles d'un Journaliste de Paris. „ Au temps auquel „ le Pere Seurin exorcisoit les possédés „ de Loudun, les Démons déclarerent „ que deux Magiciens s'étoient saisis „ de trois hosties pour les prophaner. Le „ Pere Seurin se mit en prieres pour „ obtenir la délivrance du corps de son „ Maître, & consentit que le sien propre „ fust mis au pouvoir des Démons pour „ le racheter. Les offres furent accep- „ tées, & l'échange exécuté. Les Dé- „ mons tirerent les trois Hosties d'en- „ tre les mains de leurs suppôts, & les „ mirent au pied du Soleil du Saint Sa- „ crement, qui étoit alors exposé; & „ l'un d'eux entra dans le corps du Pe- „ re, qui demeura possédé ou obsédé „ presque tout le reste de sa vie (u).

(u). Cousin, Journal dans l'Extrait de la vie
des Savans, Mai 1689. | du Pere Seurin.

Parallele

Parallele de l'ancienne & de la nouvelle R O M E. Réflexions sur la puissance à laquelle les P A P E S sont parvenus.

La puissance à laquelle les Papes sont parvenus, me paroît aussi digne d'étonnement, que la vaste Monarchie de l'ancienne Rome : de sorte qu'on peut assurer que la providence avoit destiné cette grande Ville à être de deux manières différentes la source & le centre de la domination la plus admirable dont l'histoire des hommes fasse mention. Si cela ne prouve pas que les Romains, en fait de vertus morales, aient surpassé les autres peuples, c'est peut-être moins une preuve qu'ils ont eu, ou plus de courage, ou plus d'industrie. On ne sauroit considérer sans étonnement qu'une Eglise qui n'a, dit-elle, que les armes spirituelles de la parole de Dieu, & qui ne peut fonder ses droits que sur l'Evangile, où tout prêche la pauvreté & l'humilité, ait eu la hardiesse d'aspirer à une domination absolue sur tous les Rois de la terre : mais il est plus étonnant encore qu'un dessein aussi chimé-

rique lui ait réussi. Que l'ancienne Rome, qui ne respiroit que la guerre & les conquêtes, ait subjugué tant d'autres peuples, cela est beau & glorieux, selon le monde : mais on n'en est pas surpris quand on y fait un peu de réflexion. On doit être bien autrement étonné quand on voit la nouvelle Rome, uniquement occupée du ministère Apostolique, acquérir une autorité sous laquelle les plus grands Monarques ont été contraints de plier. Selon le monde, cette conquête est un ouvrage plus glorieux que celle des Alexandres, des Césars & Grégoire VII, qui en a été le principal promoteur, doit avoir place parmi les grands conquérants.

L'Anonyme qui publie depuis quelque temps (21) un Journal intitulé *l'Esprit des Cours de l'Europe* y prétend que les conquêtes des Papes n'ont pas été aussi difficiles que je le pense, & qu'il faut plutôt s'étonner de ce que leur ambition n'a pas entrepris, que de ce qu'elle a si heureusement exécuté. „ Je ne vois rien de si surprenant, dit-il, dans la grandeur des Papes. A la faveur de quelques passages de l'E-

(21) Depuis le mois de Juin 1699.

criture, ils ont persuadé le monde de
leur Divinité : cela est-il nouveau ?
Jusqu'où les hommes ne se laissent-ils
pas entraîner en fait de Religion ?
Ils aiment sur-tout à diviniser leurs
semblables : le Paganisme en fait foi.
Or, posé une fois que les Papes ayent
pu facilement établir des divins pri-
vileges de leur charge, n'étoit-il pas
naturel que les peuples se déclarassent
pour eux contre toutes les autres
Puissances ? Pour moi, bien loin d'être
surpris de leur élévation, j'admire
seulement comment ils ont pu manquer la
Monarchie universelle. Le nombre
des Princes qui ont secoué le joug
Romain me confond. Quand j'en
cherche la raison, je ne puis me pren-
dre qu'à ces deux causes si générales
& si connues, que l'homme n'agit
pas toujours conséquemment à ses
principes, & que la vie présente fait
de plus fortes impressions sur son
cœur, que celle qui est à venir (b). 46

* N. 26. L'Auteur de-
voit dire de la Divinité
de leur Mission : jamais
les Papes n'ont soutenu,
ni persuadé, qu'ils
étoient des Dieux ; &
il y en a plusieurs qui

n'ont que trop montré
qu'ils étoient hom-
mes.

(b) L'Esprit des Cours
de l'Europe, Novembre
1699.

Laiſſons croire à cet Ecrivain ſubtil que les Papes ont pu aiſément perſuader au monde qu'ils étoient des Dieux, c'eſt-à-dire qu'en qualité des chefs viſibles de l'Egliſe, ils pouvoient déclarer authentiquement *cela eſt hérétique, cela eſt orthodoxe*, régler les cérémonies, & commander à tous les Evêques du monde Chrétien. Réſultera-t-il de là qu'ils ayent pu aiſément établir leur autorité ſur les Monarques, & les mettre ſous leur joug avec la dernière facilité? C'eſt ce que je ne vois point. Je vois au contraire, que, ſelon les apparences, leur autorité ſpirituelle devoit courir de grands riſques par l'ambition qu'ils auroient d'attenter ſur le temporel des Rois. Prenez-garde, dit-on un jour aux Athéniens, *que le ſoin du Ciel ne vous faſſe perdre la Terre*: on auroit pu dire tout au rebours aux Papes, *prenez garde que la paſſion d'acquiescer la Terre ne vous faſſe perdre le Ciel*: en vous ôtera la puifſance ſpirituelle, ſi vous travaillez à uſurper la temporelle. On ſait que les Princes les plus orthodoxes ſont plus jaloux des intérêts de leur ſouveraineté, que des intérêts de la Religion: mille exemples anciens & modernes nous le font voir.

Il n'étoit donc point probable qu'ils souffriroient que l'Eglise s'emparât de leurs domaines & de leurs droits, & il y avoit lieu de croire qu'ils travail-
leroient plutôt à amplifier leur auto-
rité au préjudice de l'Eglise, qu'ils ne
laisseroient amplifier la puissance de
l'Eglise au préjudice de leur puissance
temporelle. Les Princes qui savent ré-
gner, ont presque toujours à leur dévot-
tion les Gentilshommes & les Soldats,
& quand cette partie de leurs sujets est
fidelle, il ne paroît pas qu'ils aient à
craindre les entreprises du Clergé. On
se bat pour eux contre toute sorte d'en-
nemis. C'est ce que firent les troupes
de Charles Quint contre Clément
VII: c'est ce que les troupes de Fran-
ce firent pour Louis XII. contre le
Pape Jule II, & ce qu'elles étoient
prêtes de faire avec une ardeur in-
croyable pour Louis XIV. contre Ale-
xandre VII, un peu avant que la paix
de Pise délivrât ce Pape de la tempête
qui alloit fondre sur lui. Ne fait-on
pas la réponse que le Comte de Vigno-
ri, Gouverneur de Treves, fit aux Re-
ligieux de cette Ville. Comme ils lui
représentoient que les Couvents qu'il
jettoit par terre, parce qu'ils nuisoient.

aux fortifications qu'il vouloit faire, avoient été fondés par Charlemagne, je ne fais, dit-il, qu'exécuter les ordres du Roi; & s'il me commandoit de dresser une batterie contre le Saint Sacrement, j'obéirois.

Nous pouvons ajouter que les Rois & les Empereurs peuvent disposer de tant de graces & de tant de récompenses, qu'il leur est facile d'engager dans leurs intérêts un assez grand nombre d'Ecclésiastiques, dont plusieurs peuvent écrire contre les prétentions de la Cour de Rome. Cette dispute de plume ne sauroit manquer d'être fatale aux usurpations des Papes: car il est aisé de montrer, & par des textes formels de l'Ecriture, & par l'esprit de l'Evangile, & par l'ancienne tradition, & par l'usage des premiers siècles, que les Papes ne sont nullement fondés à disposer des Couronnes, & à partager en tant de choses, les droits de la souveraineté. Cela pourroit même frayer les voies à rendre problématique leur autorité spirituelle; or, en les mettant sur la défensive à l'égard de ce point là, dans quel embarras ne peut-on pas les jetter? Quel péril ne leur fait-on pas courir par rapport à plusieurs

autres articles que les peuples se sont laissé persuader insensiblement ?

2. Il ne faut pas compter pour peu de chose l'attrait du mariage, dont les Princes séculiers pourroient leurrer les Ecclésiastiques, que la Cour de Rome condamne à un austère célibat. Cette discipline paroît incommode à une infinité de Prêtres, sur-tout à ceux qui ont la conscience délicate : car pour les autres, ils savent bien se dédommager de cette contrainte. Si l'on touchoit cette corde, on causeroit de chaudes alarmes aux Pontifes Romains, & qui voudroit faire là-dessus un Livre semblable à celui de la *fréquente Communion*, se rendroit aussi redoutable que M. Arnaud. Il est donc à présumer qu'un tel appas rassembleroit des Légions de Prêtres & de Moines sous les drapeaux des Empereurs & des autres Princes.

Mais pour connoître si ces obstacles sont aussi réels que je le suppose, il faut recourir aux événements ; il faut consulter l'Histoire. Ouvrez le Livre que M. Du Pleiss a intitulé *Le Mystère d'iniquité, ou l'Histoire de la Papauté*, & vous trouverez que si les Pontifes Romains ont fait des progrès qui tien-

ment du miracle, ils ont eu aussi de prodigieuses difficultés à surmonter. On leur a opposé des armées & des Livres : on les a combattus, & par des Prédications, & par des Libelles, & par des Prophéties : en un mot, on a tout mis en œuvre pour arrêter leurs conquêtes. Il est vrai que tous ces efforts n'ont pas réussi : mais pourquoi ? C'est que les Papes ont employé de leur côté tous les moyens imaginables pour s'agrandir. Les armes, les Croisades, les Tribunaux de l'Inquisition, ont secondé en cette occasion les foudres Apostoliques : la ruse & la violence, le courage & l'artifice ont concouru à protéger les Pontifes Romains : leurs conquêtes ont coûté presque autant de sang que celles de la République Romaine. On applique avec justesse à la nouvelle Rome, ce que Virgile a remarqué touchant l'ancienne : *Multo quoque & bello passus dum conderet urbem* ;

Infestisque Deo Latio.

Tanta molis erat Romanam condere gentem ;
Sephora, disoit à Moïse, tu m'es un
Epoux de sang : Jesus-Christ ne pour-
roit-il pas dire la même chose à l'Eglise

Romaine , qui se glorifie d'être son épouse.

Cela suffit , ce me semble , pour justifier la proposition que j'ai avancée plus haut. Je demeure constamment persuadé que la puissance où les Papes sont parvenus est un des plus grands prodiges de l'Histoire humaine , & l'un de ces événements qu'on ne voit guere se renouveler dans le monde. Si la chose étoit encore à faire , je doute qu'elle se fît jamais. Une singularité de conjonctures , aussi favorables à cette entreprise , ne se rencontrera plus , & si ce grand édifice venoit à tomber , on tenteroit inutilement d'en élever un pareil. Tout ce que peut faire aujourd'hui la Cour de Rome , avec une habileté politique , dont il est certain qu'aucune autre Cour n'approche , c'est de se maintenir dans son ancienne puissance. Le temps des nouvelles acquisitions est passé. Les Papes se gardent bien d'oser excommunier une tête couronnée : il faut même qu'ils dissimulent leur ressentiment contre le parti Catholique qui leur dispute l'infailibilité , & qui fait brûler les Livres trop favorables aux prétentions ultramontaines. Si la Cour

de Rome retomboit aujourd'hui dans les embarras du Schisme ; je veux dire dans ces divisions scandaleuses , où l'on voyoit Pape contre Pape , Concile contre Concile ,

*Infestisque obvia signis
Signa, pares aquilas, & pila minantia pilis,*

elle n'en sortiroit pas à son honneur, elle en seroit déconcertée : une telle secousse dans un siècle comme le nôtre, démontreroit toute la machine. *

Inconvénients de la question.

Il n'y a guere de Païs où l'usage de la Question ne soit introduit : mais il faut bien remarquer que les Souverains qui autorisent cette pratique, & qui ordonnent même qu'elle fasse une partie notable de la Jurisprudence criminelle, n'imposent pas aux particuliers la nécessité de croire qu'elle soit juste. Il s'est trouvé de tout temps, & en tout païs, plusieurs savants hommes qui ont condamné cet usage. Le célèbre Gre-vius en a fait voir l'injustice dans un excellent Traité, où il examine à fond cette matière. Michel de Montagne a

* Art. Grégoire VII, rem. B, & rem. S.

touché les deux grands inconvénients de la Question: l'un, que ceux qui ont assez de force pour résister aux tourments ne confessent pas la vérité; l'autre, que ceux qui sont trop sensibles à la douleur confessent des faussetés (a). Saintmars, décapité à Lion pour crime d'Etat, l'an 1642, mourut avec beaucoup de constance, & témoigna une grande indifférence pour la vie, mais en même-temps une telle peur de la Question, qu'il est très-probable que la seule menace de ce supplice lui eût fait avouer tout ce qu'on auroit voulu. Il seroit aisé de compiler mille autorités & mille exemples de cette nature, pour montrer les injustices qui résultent d'un tel usage. Une chose remarquable, c'est qu'il n'a pas lieu en Angleterre, même contre les criminels de haute trahison.

Ascendants des PARES sur les ROIS.

Innocent XI a témoigné une rigueur si inflexible dans ses démêlés avec Louis XIV, qu'il a convaincu toute la terre, que les plus grands

(a) Montagne, Essais. Art. Gravelot, rem. C. N° vj.

Princes ne plaident jamais avec avantage contre les Papes. La Cour de Rome & celle de France étoient agitées du même esprit de fierté & d'animosité : c'étoit à qui se vengeroit avec plus d'éclat, & se porteroit les coups les plus sensibles. Mais enfin, il a fallu que le monde cédât à l'Eglise. Innocent XI a fait voir que ce n'est pas sans fondement que les Papes se qualifient de Lieutenants de Dieu sur la terre, de Dieu, dis-je, qui s'est réservé la vengeance, & qui a déclaré que c'est à lui qu'elle appartenait : *mibi vindicta* : notre Pontife a soutenu admirablement les droits de ce Vicariat. Je n'adopte point les pensées de ces esprits satyriques, qui prétendent que sur le chapitre de la vengeance les gens du monde font des Novices en comparaison des gens d'Eglise : mais il est certain qu'on n'a guère vu de démêlés entre l'Eglise & le monde, où les Papes n'aient eu enfin le dessus, & où l'avantage de se mieux venger ne leur soit demeuré. Innocent XI par la seule encluse qu'il donna au Cardinal de Furstemberg (a), se vengea au centuple de tous les affronts qu'il pouvoit avoir re-

(a) Il s'empêcha d'être Electeur de Cologne.

çûs. Il ôta au Roi de France l'avantage d'être l'arbitre de la paix & de la guerre, & il l'engagea dans une querelle qui le mit aux prises avec toute l'Europe. Selon les conjectures générales, la France devoit succomber dans cette guerre. Dites après cela que l'Eglise n'emporta pas la victoire sur le monde en cette occasion. Si Alexandre le Grand avoit été Catholique, & qu'une contestation se fût élevée entre le Saint Siège & lui, il auroit eu bien de la peine à faire dire au Pontife de Rome, ce qu'il arracha de la bouche de la Prêtresse de Delphes : *mon fils, vous êtes invincible.* *

Si la tenue des Etats Généraux est avantageuse à la France.

Pasquier se vançoit de pouvoir montrer par une infinité de raisons, que rien n'est plus pernicieux à la France que la tenue des Etats généraux. C'est une vieille folie, dit-il, qui court en l'esprit des plus sages François qu'il n'y a rien qui puisse tant soulager le peuple que cette Assemblée. Au contraire, il n'y a rien qui lui procure plus de tort, pour

* Art. Innocens XI, rem. E.

une infinité de raisons, que si je vous déduisois, je passerois les bornes & termes d'une missive (b). Je ne doute point qu'il n'eût pu produire là-dessus beaucoup de raisonnemens, & je crois aussi qu'il seroit facile de les combattre. C'est une matière sur laquelle on peut disputer long-temps, & soutenir à perte d'haleine le pour & le contre. Cependant si l'on appelloit à l'expérience, il est à présumer que l'opinion de Pasquier l'emporteroit : car il seroit bien difficile de marquer les avantages que la France a tirés de ces Assemblées, & l'on prouveroit très-facilement qu'elles ont servi à fomentier les désordres. Les Anglois ont raison de dire que la tenue fréquente des Parlements est nécessaire au bien de leur Etat : mais la France ne peut pas dire la même chose de ses Assemblées générales. On en convoqua plusieurs sous le Regne des fils de Henri II., & jamais la France ne fut plus agitée ni plus malheureuse que dans ces temps-là : ces convocations, bien loin de guérir le mal, ne faisoient que l'augmenter. Personne ne doit reconnoître plus franchement cette vérité que ceux de la

(b) Pasquier, Lettres, liv. IV, p. 211.

Religion : car c'étoit dans ces Assemblées que leurs ennemis prenoient de nouvelles forces.

Il y a des gens qui comparent les Etats Généraux avec les Conciles. Toutes ces sortes d'Assemblées sont de mauvais augure : c'est un témoignage affligeant que les maux publics sont extrêmes, & que l'on commence à désespérer de la guérison. On fait alors comme dans les maladies qui ne laissent presque plus d'espérance : on assemble quantité de Médecins : ils consultent, ils disputent, ils s'accordent rarement, & ils font si bien que le malade peut dire, comme l'Empereur Hadrien, *la multitude des Médecins m'a tué*. Les belles harangues ne manquent pas dans ces Assemblées : mais les cabales & les intrigues y manquent encore moins, & la conclusion suit presque toujours, non pas la justice & la vérité, mais la brigue la plus forte. *

Grande faute de LOUIS XI.

Il n'a tenu qu'à Louis XI. d'ajouter à sa Couronne tous les Etats de la

* Art. Marillac. (Charles de.) Rem. B.

Maison de Bourgogne, par le mariage
 de l'Héritière de ce Duché avec le
 Dauphin. Mais une fatalité surpre-
 nante l'étourdit à un tel point, qu'il ne
 pût sacrifier une passion personnelle au
 plus solide avantage qu'il eût pu pro-
 curer à la France pour le présent &
 pour l'avenir. Sa haine, pour le Duc
 „ de Bourgogne, dit *Varillas*, avoit
 „ été extrême, & bizarre dans son
 „ extrémité. Elle ne s'étoit point ar-
 „ rêtée à sa personne, & elle étoit
 „ passée à sa fille, par la seule raison
 „ que ce Duc en étoit le pere. Cette
 „ fille n'avoit jamais fait aucun mal à
 „ Louis, & pourtant Louis étoit si peu
 „ équitable à son égard, qu'il aimoit
 „ mieux que les Etats, dont elle venoit
 „ d'hériter, fussent possédés par des
 „ Etrangers, que de se les assurer par
 „ une voie légitime, comme étoit celle
 „ du mariage (a). Cela montre que
 les Princes ne tourment pas toujours
 leurs passions selon le vent de leur in-
 térêt. On les accuse de ce défaut : on
 suppose qu'ils se défont de l'amitié & de
 la haine avec la dernière facilité, dès
 que leur grandeur le demande. Cela
 peut être vrai dans le cours ordinaire

(a) Histoire de Louis XI, Liv. XXII.

des choses ; mais il ne s'enfuit pas que les Princes , tout comme les particuliers , n'aient certaines passions secrètes , ou certaines antipathies , dont ils suivent aveuglément l'instinct , & auxquelles ils sacrifient quelquefois leur gloire , leur prudence , & leurs intérêts les plus essentiels.

Philippe de Comines remonte à une cause plus relevée ; il mérite qu'on l'entende. *Nonystant* , dit-il , que Louis XI. fust ainsi hors de toute crainte , Dieu ne lui permit pas de prendre cette matiere , qui estoit si grande , par le bout qui luy estoit plus nécessaire ; Et semble bien que Dieu monstrat alors , Et ayt bien monstré depuis , que rigoureusement il vouloit persecuter cette Maison de Bourgogne , tant en la personne du Seigneur , que des Sujets y ayant leur bien. Car toutes les guerres esquelles ils ont esté depuis , ne leur fussent point advenues , si la Roy nostre Maître eust pris les choses par le bout qu'il les devoit prendre , pour en venir au dessus , Et pour joindre à sa Couronne toutes ces grandes Seigneuries , où il ne pouvoit prétendre nul bon droit : ce qu'il devoit faire par quelque traité de Mariage , ou les attirer à soy par

traye & bonne amitié : comme aisément il le pouvoit faire. Quand le Duc de Bourgogne estoit encores vivant, plusieurs fois me parla le Roy de ce qu'il feroit, si le Duc venoit à mourir. Et parloit en grande raison pour lors, disant qu'il vasseroit à faire le mariage de son fils (qui est nostre Roy à présent) & de la fille dudit Duc (qui depuis a esté Duchesse d'Arras) & si elle n'y vouloit entendre, pour ce que Monseigneur le Dauphin estoit beaucoup plus jeune qu'elle, il essayeroit à lui faire espouser quelque jeune Seigneur de ce Royaume, pour tenir elle & ses subjets en amitié, & recouvrer sans delay ce qu'il prétendoit estre sien. Et encores estoit ledit Seigneur en ce propos huit jours devant qu'il sceust la mort du dit Duc. Ce sage propos, dont je vous parle, lui commença un peu à changer le jour qu'il sceut la mort du dit Duc de Bourgogne (b).

Comines s'exprime plus noblement encore dans le Chapitre suivant, où il déclare que Dieu aveugla ce Prince, afin de punir ceux qui ne méritoient pas d'être heureux. Le sens de nostre Roy estoit si grand, dit-il, que moy,

(c) Comines, *Lib. V. Chap. XL*.

„ ny autre qui fust en la compagnie,
 „ n'eussions sçeu voir si clair en ses af-
 „ faires comme lui mesme faisoit : car
 „ sans nul doute il estoit un des plus sa-
 „ ges hommes & des plus subtils qui ait
 „ regné en son temps. Mais en ces gran-
 „ des matieres, Dieu dispose les cœurs
 „ des Roys & des grands Princes (tes-
 „ quels il tient en sa main) à prendre
 „ les voyes selon les œuvres qu'il veut
 „ conduire après. Car sans nulle diffi-
 „ culté, si son plaisir eust esté que nos-
 „ tre Roy eust continué le propos qu'il
 „ avoit de lui mesme advisé devant la
 „ mort du Duc de Bourgogne, les
 „ guerres qui ont esté depuis, & qui
 „ sont, ne fussent point advenues. Mais
 „ nous n'estions encores envers luy,
 „ tant d'un costé que d'autre, dignes
 „ de recevoir cette longue paix qui
 „ nous estoit appareillée : & de là pro-
 „ cede l'erreur que fit nostre Roy, &
 „ non point de la faute de son sens ; car
 „ il estoit bien grand, comme j'ai dit
 „ (c).

On ne peut rien voir de plus sensé
 que ce discours-là. Il faut dire de cette
 faute de Louis XI, ce que les Méde-
 cins disent de certaines maladies : il y a
 (c) Idem, *ibid.* Chap. XII.

là quelque chose de divin, sur lequel l'événement a montré que ce fut pour la punition des peuples que Dieu permit que le mariage de Marie de Bourgogne & du Dauphin ne se fit pas. Ce sont eux qui ont porté la peine de la folle imprudence de Louis XI : jamais il ne fut plus vrai de dire,

Quidquid delirant Reges, plebuntur Achivi.

Le mariage de cette Princesse avec Maximilien d'Autriche fut la naissance d'une guerre qui a duré plus de deux cents ans; & qui a la mine de durer encore beaucoup. Elle a été quelquefois interrompue par l'épuisement des combattants; mais ce n'a été que pour revenir, à la manière des fièvres intermittentes, dès que la matière dissipée a pu se renouveler. De là sont sortis des fleuves de sang, & une infinité d'incendies, de saccagements & de désastres. Il y a de quoi s'étonner qu'un pays de si petite étendue, ait pu fournir pendant plus de deux siècles un ample théâtre de guerre à tant de Nations. La France & l'Autriche, les principales Puissances qui aient disputé ce morceau de terre, ont engagé dans leurs querelles la plupart des Prin-

ces Chrétiens. Car lorsque l'Autriche a été trop puissante, on a secouru la France dans ses attaques, & lorsque la France a voulu pousser trop loin ses conquêtes, on a secouru l'Autriche avec vigueur. Les Orientaux, qui ne connoissent pas la nature du pais, ni le concours des obstacles, se moquent de ce que tant de batailles gagnées, tant de Villes prises, n'ont pas terminé encore ce différend. La conquête de trois ou quatre Provinces est parmi eux une affaire de peu d'années : leurs Historiens n'ont besoin que de trois ou quatre pages pour la raconter. Que diroient-ils s'ils savoiient que deux chameaux ne porteroient pas toutes les Histoires qui ont été composées sur les guerres des Pais-Bas ? Les seuls Historiens qui ont écrit sur les derniers troubles, qui ont donné lieu à l'érection de la République des Provinces-Unies, sont en si grand nombre, que, quand M. Varillas vint à Paris, il n'y avoit que M. Naudé qui fût capable d'en faire le catalogue. Cependant ce n'est là qu'un petit échantillon des guerres du Pais-Bas depuis Charles VIII. Dans le temps que la République de Hollande étoit

taise le Bibliothécaire, Ecrivain contemporain : mais il est très-douteux qu'il ait fait mention de cette Papesse [a].

Bien des gens se persuadent que *Marianus Scotus*, qui vivoit plus de deux cens ans après, est le premier qui en ait parlé : d'autres soutiennent qu'il n'en parla pas du tout (b). En tout cas son récit est très-laconique : car on n'y trouve autre chose, sinon qu'une femme, nommée *Jeanne*, succéda au Pape *Leon IV*. & régira l'Eglise durant deux ans cinq mois & quatre jours.

Sigebert, qui mourut l'an 1113, circonstancia un peu plus la chose : mais il y a des gens qui prétendent que cette fable a été insérée dans sa chronique, & que c'est un morceau supposé (c) : ils se fondent sur des manuscrits où le passage en question ne se trouve point. J'examinerai le fond qu'on doit faire sur le témoignage prétendu de ces trois Ecrivains, ainsi que sur celui de *Martinus Polonus*, autre Historien que Pon allégué.

Ce dernier, qui mourut vers l'an 1270, c'est-à-dire, près de deux

(a) Voyez le §. II.

(c) Voyez le §. IV.

(b) Voyez le §. III.

cents ans après la mort de Marianus, étendit beaucoup plus le conte. Il assura que la Papesse dont parle Marianus s'appelloit *Jeonne l'Anglois*; qu'elle naquit à Mayence; que pendant son Pontificat elle devint grosse; qu'elle accoucha en pleine rue un jour de procession, entre l'Eglise de Saint Clément & le Colisée; & que depuis ce temps-là les Pontifes, lorsqu'ils vont en procession, prennent un détour, pour ne point passer dans cette rue. Thierni de Niem, qui écrivoit plus de trois cents ans après la mort de Marianus, ajoute du sien, qu'en mémoire de cet événement on érigea une statue. D'autres ont parlé d'une Maison, & d'autres d'une Chapelle, bâties au même lieu, pour éterniser cette infamie. Guillaume Brevin & Platina, postérieurs à Thierni de Niem, ont encore enflé la dose, & ont mis en avant la chaise percée, sur laquelle on fait assiseoir les Papes pour examiner s'ils sont hommes. Un peu plus de cent ans après, d'autres Ecrivains, voulant aussi contribuer du leur, ont débité que la prétendue Papesse étoit Magicienne, qu'elle couronna l'Empereur Louis II., &c; tellement qu'à peine 460

ans ont pu suffire pour donner l'entiere forme à cet Ouf, que le pauvre Marianus avoit mis au monde je ne sçais comment (d). C'est ainsi que par le David Blondel, qui, tout Ministre qu'il étoit, n'a pas laissé de traiter de fable cette Histoire de la Papeſſe, & de composer des Livres pour la réfuter. C'est un conte, dit-il, tout composé de piéces de rapport, & qu'on a enrichi avec le temps. Nous allons le rapporter ſelon le récit de ceux qui en ont le plus ſoigneuſement rafiemblé les circonſtances.

Il n'en manque guere à la narration de Jean Crefpin : voici ſon Gaulois.
 „ Jean huitieme de ce nom, le quel
 „ prit le nom d'Anglois, à cauſe d'un
 „ certain Anglois, Moine de l'Abbaye
 „ de Fulden, le quel il aimoit ſingulierement, quant à ſon office a eſté
 „ Pape, mais quant au ſexe il eſtoit
 „ femme. Cette fille, .. Allemande de
 „ Nation, native de Mayence, & nommée
 „ premièrement Gilberte, feignit
 „ d'être homme, prit les accouſtrements
 „ d'un homme, & ſ'en alla à Athenes
 „ avec ſon amoureux de Moine. Or,

(d) Blondel, *Eclairciſſement de la Queſtion, ſe* une femme a été aſſez au
Siege Papal de Rome p. 17

„comme elle estoit d'un esprit fort ai-
 „gu, & qu'elle avoit la grace de bien
 „& proprement parler *dans les dispu-*
 „tes & leçons publiques, & que plu-
 „sieurs s'esmerveilloient grandement à
 „cause de son savoir; un chacun fut
 „tellement affectionné envers elle,..
 „qu'après la mort de Leon elle fut es-
 „lue Pape. Au quel office estant intro-
 „duite, elle conféra les saints Ordres..
 „à la façon des autres Papes : elle fit
 „des Prêtres & Diacres, elle ordonna
 „des Evêques & Abbez, elle chanta
 „des Messes,elle présenta ses pieds
 „pour être baïsés, & fit toutes les au-
 „tres choses que les Papes ont coutu-
 „me de faire. “ Crespín ajoute à cela
 d'autres anecdotes, dont on a parlé
 plus haut, le couronnement de Louis
 II, la grossesse de Jeanne, qu'un sien
 Chapelain Cardinal rendit enteinte,
 ses couches en pleine rue, au milieu
 de la Ville de Rome, en la présence
 de tout le peuple, dont elle mourut sur
 le lieu même, l'an du Seigneur 857.
 Il n'oublie pas la circonstance de la
 chaire percée, & il finit par cette ré-
 flexion maligne : maintenant, dit-
 il.... il n'est plus besoin de cette der-
 niere cérémonie : car pendant qu'ils

sont Cardinaux. & devant qu'ils soient
eslus Papes, ils engendrent tant de ba-
stards, que personne ne peut douter qu'ils
ne soient masles (-e).

Boccace, dans ses Femmes illu-
stres, a fait mention de la Papesse,
qu'on y voit représentée en taille-dou-
ce, accouchant dans une procession
générale entre les bras de ses Cardi-
naux. Sa narration ne s'accorde pas
avec celle des autres Auteurs. Il dit
qu'elle fit ses études en Angleterre,
qu'elle remplit la Chaire Papale après
Leon V, qu'elle accoucha dans l'E-
glise en célébrant le Service Divin, &
que les Cardinaux, indignés d'avoir
été joués par cette femme, la mirent
dans un cachot. D'autres Ecrivains ont
orné le conte de plusieurs circonstances
nouvelles. Les uns insinuent que cette
méchante femme fut condamnée au
supplice de la corde, & que son galant
fut pendu auprès d'elle : c'est une des
visions poétiques du Mantouan.

*Hic pendebat adhuc sexum mensura virilem ,
Femina , cui triplici phrygiæ diademate miram
Excollebat apex , & Pontificalis attulserat*

D'autres ajoutent que le Diable lui

(d) Jean Crespin, Etat de l'Eglise, p. m. 242 & suiv.

annonça sa grossesse : car un jour qu'elle exorcisoit un Démoniaque, & qu'elle demandoit au malin Esprit quand il fortiroit du corps de ce possédé, le Diable répondit : *dis-moi quand une Papeffe enfantera, & je te dirai quand j'en sortirai (f)*. Je passe sous silence quelques autres variations moins importantes.

C'est ainsi que l'Histoire de cette prétendue Papeffe a été brodée. On y eût sans doute cousu de temps en temps de nouvelles pièces, si les Catholiques Romains ne se fussent enfin avisés de la combattre. Cela mit fin aux broderies. Il est remarquable qu'une infinité d'Ecrivains, d'ailleurs très-attachés au Saint Siege, aient cru cette Historiette. Enée Sylvius, qui a été Pape sous le nom de Pie II, est le premier qui l'aît révoquée en doute ; mais il l'a attaquée d'une manière foible ; & comme en tremblant : car après avoir dit dans une Lettre écrite au Cardinal de Carvajal, que dans l'installation de cette femme sur la chaire de Saint Pierre, il n'y avoit point eu d'erreur

(f) Martin, Moine Cordelier, dans sa Chronique intitulée *Floras* | *temporum*, cité par Du Plessis Mornai, *Mystere d'iniquité*, p. 162.

de foi, ni de droit, mais une simple ignorance de fait : il ajoute, *d'ailleurs l'Histoire n'est pas bien certaine*, NEQUE CERTA HISTORIA EST (g). Aventin prit la négative d'un ton plus ferme, & rejetta hautement cette fable (h). Son témoignage a d'autant plus de force, que c'étoit dans l'ame un bon Luthérien : la Cour de Rome est fort maltraitée dans ses Livres, & pour peu qu'il eût trouvé de vraisemblance dans le conte de la Papesse, il n'est pas douteux qu'il eût pris le parti de l'affirmative, afin de se divertir aux dépens des Papes.

Depuis Aventin, Onufre Panvini, Bellarmin, Serarius, George Scherer, Robert Persons, Florimond de Remond, Allatius, M. de Launoi, le P. Labbe, & plusieurs autres ont réfuté amplement cette vieille tradition. Le Cardinal Baronius témoigne beaucoup d'estime pour le travail de Florimond de Remond : mais il a eu tort de dire que les Hérétiques en furent si accablés, qu'ils eurent honte d'avoir parlé de cette fable, & qu'ils n'osent plus en sonner mot, *ut amplius ea de*

(g) Aeneas Sylv. | (h) Voyez le IV Liv. de
Epist. 130. ses Annales de Baviere.

fabula hifcere non audeant (i). Cela est si faux, que le Livre de Florimond de Remond fut attaqué dès fa naiffance, & a depuis été réfuté par plusieurs Ecrivains (k). Aujourd'hui même les Protestants font encore des Livres pour soutenir cette Hiftoire de la Papeffe. Cependant il faut convenir que l'ouvrage de Florimond n'est pas mauvais en fon genre, & je ne pense pas que personne eût encore si bien réfuté le conte dont il s'agit. Juste Lipfe faisoit grand cas de ce Livre (l). On y trouve néanmoins beaucoup de bévues, & l'on reproche à l'Auteur d'avoir employé trop de digreffions & de déclamations : outre que bien des gens prétendent que le Jéfuite Richeome a eu beaucoup de part à l'Ouvrage.

(i) Baronius, Annal. ad annum 853. Num. 62.

(k) Un Miniftre de Bearn écrivit contre, & Florimond lui répondit dans la seconde Edition de son *Antipapeffe*. Alexandre Coocke a fait un Livre exprès pour réfuter le même ouvrage. Depuis la publication de l'*Antipapeffe* une infinité d'E-

crivains Protestants ont soutenu la These contraire : tels que Mornai, Decker, Capel, Hottinger, Zuinger, Megerlin &c.

(l) Voyez la Lettre à Miræus, inférée dans le Commentaire de ce dernier sur la Chronique de Stgebert.

Je crois que des Traditions avantageuses aux Papes , & qui seroient combattues par des raisons aussi fortes que celles que l'on oppose à l'Histoire de la Papesse , paroîtroient dignes de mépris aux Protestants qui s'obstinent le plus à soutenir ce conte. Tant il est certain que les mêmes choses nous paroissent véritables ou fausses , selon nos préjugés (*m*) ! La même force de la préoccupation a été cause que l'on a cru que la controverse de la Papesse étoit une affaire de la dernière conséquence contre l'Eglise Romaine : mais dans le fond c'étoit une vétille ; car les objections qu'on en peut tirer ne sont pas plus embarrassantes que celles qu'on fonde sur beaucoup d'autres faits , & sur des principes reconnus par cette Eglise.

M. Moreri se trompe quand il assure comme une chose remarquable , qu'entre un si grand nombre de gens qui ont affirmé l'Histoire de la Papesse , il ne se rencontre par un seul François. Bouchet , Nicole Gilles , le Président Fauchet , du Haillan , Pasquier &c , en font mention. Au reste la multitude des témoins ne fau-

(*m*) Voyez la §. VI.

roit ici passer pour preuve, puisque Marianus Scotus, le plus ancien de tous, est postérieur de deux cents ans au fait en question, & que son témoignage est incompatible avec des faits incontestables qui se trouvent dans les Auteurs contemporains. Marianus place cette Papesse entre Leon IV & Benoît III: or il est prouvé qu'elle n'a pu regner entre ces deux Papes, & l'on en donne des démonstrations chronologiques, appuyées sur des passages clairs & précis, tirés des Ecrivains du IX^e. siècle (n). D'ailleurs la nature particulière de ce conte diminue beaucoup la force de la preuve qu'on tire de la multitude des témoignages. C'est un fait rare, piquant, singulier dans ses circonstances: il est bon pour ceux qui donnent des listes des femmes doctes, ou des femmes impudiques, ou de celles qui ont déguisé leur sexe; il est bon pour ceux qui recueillent les exemples des jugements de Dieu, & pour ceux qui se divertissent à composer des Histoires facétieuses. Toutes sortes d'Auteurs en pourroient faire usage. Il ne faut donc pas s'étonner que

(n) Voyez Blondel, *Éclaircissement de la Quénestien*, &c. p. 20 & suiv.

tant de gens l'ayent fourré dans leurs Ecrits, sans s'embarrasser qu'il fût vrai ou faux. On n'épluche guere les traditions qui peuvent servir d'ornement ou de preuve au sujet qu'on traite, & il n'est que trop ordinaire de les adopter sans examen.

Ceux qui ont écrit pour montrer la fausseté de cette Histoire, en ont recherché l'origine; & ont allégué plusieurs conjectures. Les uns disent que le Pape Jean VIII ayant témoigné une grande lâcheté dans la Cause de Photius, & s'étant comporté moins en homme qu'en femme, cela lui fit donner le nom de *Papeſſe Jeanne*. C'est le sentiment de Baronius. Aventin s'imagina que la véritable origine de cette fable se rapporte au Pontificat de Jean IX, qui fut créé Pape par le crédit de Theodora, femme impérieuse & auliere qui le gouvernoit. Onufre Panvini applique la chose à Jean XII: ce Pape, dit-il, traînoit toujours à sa suite une troupe de p....., & chérissoit, entre toutes les autres, *Jeanne Rainiere*, qui avoit un empire absolu sur lui; d'où il arriva que quelque railleur l'appella *Papeſſe*. Bellarmin veut que le conte vienne de ce qu'il courut

un bruit qu'une femme avoit été placée sur le trône Patriarchal de Constantinople. Allatius prétend qu'une certaine Thiota, qui s'érigea en Prophétesse dans l'Allemagne au IX^e siècle, fut l'occasion de cette fable (o).

M. Blondel réfute toutes ces conjectures, & déclare qu'on ne doit point *exercer son esprit en des enquêtes inutiles, pour un sujet qui n'en vaut pas la peine*. Cette critique me paroît un peu trop sévère. J'oserai bien dire que les personnes de sa communion, qui ont tant crié contre lui, & qui l'ont considéré comme un faux frere, n'ont été ni bien équitables, ni bien éclairées sur les intérêts de leur parti. Il leur importe peu que cette femme ait existé, ou qu'elle n'ait pas existé : un Ministre qui n'est pas des plus traitables en convient (p). Mais il leur importe beaucoup de ne pas donner sujet de se faire regarder comme des gens opiniâtres, & qui ne veulent jamais revenir de leurs anciens préjugés. Ils ont pu objecter légitimement le conte de la Papesse pendant qu'il n'étoit pas

(o) Blondel, *ibid.* p. 35, & suiv. | rapportera son passage dans le §. VI.

(p) M. Jurieu. On

réfuté : ils n'en étoient pas les inventeurs ; ils le trouvoient dans plusieurs ouvrages composés par de bons Papistes. Mais depuis qu'il a été réfuté par des raisons très-solides , ils devoient l'abandonner , & ne pas employer de vaines chicanes pour éterniser cette dispute. C'étoit apprendre à leurs adversaires la méthode de contester tous les faits , & leur donner une tablature pour se maintenir dans mille Traditions aussi fabuleuses que celle de la Papesse. S'ils avoient imité Blondel , ils auroient montré , par un bel exemple , qu'ils se payent de raison , & que c'est à tort qu'on les accuse d'opiniâtreté. Launoi , & quelques autres Catholiques , qui combattent les traditions mal fondées , font honneur à leur Eglise , & chagrinent ses adversaires : car ceux-ci ne peuvent plus lui reprocher après cela de tyranniser les esprits sur ces sortes de sujets. Les Docteurs , au contraire , qui s'opiniâtrent à soutenir ces traditions équivoques , nuisent à leur Communion , & la deshonnorent. Mais parmi les différentes sectes qui partagent le Christianisme , il regne , presque par-tout , du plus au moins , un certain esprit de contradiction , qui

ne permet guère qu'on convienne de ses torts, & cet aveu n'est que le fruit du temps, & d'une infinité d'affauts. Il semble que ces préjugés de naissance aient été reçus sous la condition que certaines femmes de Lacédémone prescrivoient à leurs fils, lorsqu'elles leur donnoient le bouclier, *aut hoc, aut in hoc* : faites-vous plutôt tuer que de le perdre. Les gens raisonnables savent s'affranchir de ces bas préjugés, & ils imitent les Généraux prudents, qui abandonnent les postes dont la défense ne seroit pas avantageuse.

Passons aux éclaircissements que j'ai promis, concernant les quatre Ecrivains qui originairement ont donné cours à l'Histoire de la Papesse. Il faut se rappeler que ces Ecrivains sont Anastase le Bibliothécaire, Mariandus Scotus, Sigebert, & Martinus Polonus.

§. II.

Il n'y a nulle apparence qu'Anastase le Bibliothécaire ait fait mention de la Papesse. Apologie des Jésuites de Mayence, calomniés au sujet d'une prétendue falsification de cet Ecrivain.

De fortes raisons me persuadent

qu'originaiement Anastase n'a point parlé de la Papeſſe Jeanne, & que ce qu'on trouve à ſon ſujet dans quelques vieux Manuſcrits de ce Bibliothécaire, eſt une addition poſtiche, inférée par des mains étrangères.

1°. Panvini aſſûre que dans les anciens Manuſcrits des vies des Papes, compoſées par Damase, par Anaſtaſe le Bibliothécaire, & par Pandolphe de Piſe, il n'eſt fait aucune mention de cette femme, ſi ce n'eſt à la marge, entre Leon IV & Benoît III, où cette fable ſe trouve inférée par un Auteur poſtérieur, en caractères divers, & de tout différens des autres (a).

2°. Blondel, qui a vû dans la Bibliothèque du Roi un Manuſcrit d'Anaſtaſe où ſe trouve l'Histoire de la Papeſſe, & qui a lu & relu ſoigneuſement cet endroit, a reconnu à des preuves certaines que c'étoit une piece couſue. Il déclare que ce qu'on y lit touchant cette prétendue Papeſſe eſt *tiſſu des propres paroles de Martinus Polonus, Auteur poſtérieur à Anaſtaſe de 400 ans*; qu'on n'y reconnoiſt nul-

(a) Onuphr. in Ad- dit. ad Plat. cité par Coeſteteau, dans la Ré- ponſe au myſtere d'Iniquité, page 506.

lement le style d'Anastase, *mais celui de Polonus*; que ce conte, tel qu'il est narré dans le Manuscrit mentionné, ne peut s'accorder avec le récit d'Anastase touchant l'élection de Benoît III; que suivant le récit du Bibliothécaire *il est absolument impossible qu'aucun ait tenu le Papat entre Leon IV & Benoît III*; que cet Historien observe qu'après le décès de Leon, les notables & le Peuple de Rome résolurent d'élire Benoît, & qu'aussi-tôt *illico*, ils allerent le trouver dans l'Eglise de Saint Calliste, où il prioit Dieu, & qu'après l'avoir installé sur le trône Pontifical, ils envoyèrent le Decret de son élection *aux très-invincibles Augustes Lothaire & Louis*. Or, tous les Historiens de ce temps-là, ajoute Blondel, attestent unanimement que le premier de ces deux Princes mourut le 29 Septembre 855: c'est-à-dire 74 jours après le Pape Leon IV, décédé le 17 Juillet 855 (b). Où placerons-nous donc le regne de cette Papelle qu'on fait siéger entre Leon IV & Benoît III, & dont on veut que le Pontificat ait duré plus de deux ans? N'est-il pas vrai que si nous

(b) Blondel, *ibid.* p. 6, 7, & suiv.

trouvions dans un Manuscrit, qu'Innocent X étant mort, on lui donna promptement pour successeur Alexandre VII, qu'Innocent XI fut Pape immédiatement après Innocent X, & siégea plus de deux ans, & qu'ensuite Alexandre VII lui succéda, nous dirions qu'un même Ecrivain n'a pu débiter toutes ces choses, & qu'il faut de toute nécessité que les Copistes aient joint ensemble sans jugement ce qui avoit été dit par différentes personnes? Anastase le Bibliothécaire seroit tombé dans une pareille extravagance, s'il étoit l'Auteur de tout ce qu'on trouve dans les Manuscrits de son ouvrage, qui font mention de la Papesse. Disons donc que ce qui concerne cette femme-là est une piece postiche, & qui vient d'une autre main.

3^e. M. Sarras, zélé Protestant, & habile homme, en jugea ainsi après avoir examiné avec attention le Manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Il conclut de la narration qui s'y trouve touchant l'élection de Benoît III, à laquelle on procéda immédiatement après la mort de Leon IV, que la fable de la Papesse y a été cousue par un homme qui abusoit de son loisir :

in idē pater, dit-il, *quod de ea* (Joanna) *dictum est, assumptum esse hominis otio abusi* (c). Il en parla de la sorte, dans les Lettres qu'il écrivit à Saumaïse, & il appuya son sentiment sur plusieurs autres raisons. En voici une qui me paroît démonstrative. Les choses qui concernent la Papesse dans le Manuscrit d'Anastase ne sont point rapportées comme des faits : donc l'Auteur se rend garant : Il se sert des expressions vagues & incertaines, *on assure que*, *on dit que*, *UT ASSERITUR*, *UT DICITUR*. Un Historien contemporain, établi à Rome, très-savant, pour ces temps-là, peut-il parler de la sorte sur un fait de ce caractère, sur une aventure aussi extraordinaire que celle-là (d) ?

Les raisons que nous venons d'alléguer sont si propres à persuader qu'Anastase n'a rien dit de la Papesse, que pour les détruire il ne suffit pas d'alléguer qu'il y a plusieurs Manuscrits où cette Histoire se trouve ; il faudroit nécessairement montrer le conte dans l'original d'Anastase ; car alors on aimeroit mieux croire sur le témoignage

(c) Sarravius, Epist. CXXXVIII. | (d) Idem, Epist. CXLVI.

de ses yeux que cet Auteurs s'est rendu ridicule en narrant des choses contradictoires , & en se servant follement d'un oïi-dire , que de raisonner ou de disputer. On ne délie point le nœud , quand on objecte que cet Auteur-là n'est point exact , & qu'il se trouve des variations & des contrariétés dans ses récits (e). N'est-il pas certain que cela ne tire point à conséquence pour les choses qui se sont passées sous ses yeux ? Ceux qui parlent des siècles passés consultent plusieurs Ecrits, prennent de l'un une chose , & de l'autre une autre. Voilà pourquoi , s'ils n'ont pas du jugement , ils mettent ensemble des faits qui s'entre-détruisent : mais cela ne leur arrive point à l'égard des événements frais & nouveaux , & aussi notoires que l'installation des Papes. Pour ce qui est de ceux qui prétendent que l'adverbe *illico* a été fourré par une autre main dans le Texte d'Anastase (f), il faut leur répondre qu'avec un semblable échapatoire on secoueroit le joug de tous les témoins qui incommode , & que l'on réduiroit

(e) C'est la vaine solution que Des Marets a employée dans son

Examen Quest. de Papa
farina;

(f) Des Marets, *ibid.*

toute l'Histoire à un Pyrrhonisme épouvantable. Une raison particulière & très-forte nous défend ici d'admettre la conjecture de ces gens-là, c'est que nous avons des preuves fondées sur des passages de quelques autres Auteurs contemporains, par lesquels il paroît que Benoît III. a été le successeur immédiat de Leon IV, & que l'intervalle entre la mort de l'un & l'installation de l'autre a été petit. C'est pourquoi la raison veut que l'on suppose qu'Anastase s'est servi de l'adverbe en question.

Examinons une chose dont on a fait un grand bruit, & qui n'est fondée ce me semble, que sur un discours très-vague. „ Marc Velfer, l'un des principaux Magistrats d'Augsbourg, ayant „ envoyé l'an 1601. aux Jésuites de „ Mayence le Manuscrit d'Anastase, „ pour le faire mettre sous la presse; „ ils prièrent Marquard Freher, Conseiller de son Altesse Electorale à „ Heidelberg, de les aider *dans ce* „ *travail*. Sous la promesse qu'ils faisoient de donner au public, de bonné foi, ce qui leur seroit communiqué, il leur envoya deux Manuscrits „ d'Anastase, où la vie de la préten-

„due Papeffe se trouvoit. Mais ces
 „Messieurs se contentans de faire tirer
 „deux Exemplaires de cette sorte , ils
 „supprimerent dans le reste de l'Edi-
 „tion , ce qui leur avoit esté fourni ;
 „tellement qu'il n'a point paru , &
 „Monsieur Freher a esté contraint de
 „s'en plaindre , par une espece de
 „*Manifeste* imprimé (g). “ Voilà ce
 que le Ministre Blondel dit , que M.
 Saumaïse lui raconta en 1640. Mais il
 observe que jamais personne n'a pu
 montrer ni les deux *Manuscrits* com-
 muniqués aux Jésuites par Freher , &
 tirés de la Bibliothèque d'Heidelberg ,
 ni les exemplaires que ces Pères four-
 nirent à ce Conseiller de l'Electeur Pa-
 latin , ni le *Manifeste* qu'il publia , dit-
 on , contre les Jésuites.

Messieurs Rivet , Sarran , des Marais ,
 Spanheim , & Boecker , témoignent
 avoir ouï dire la même chose à M. de
 Saumaïse , & ils n'ont pas manqué ,
 sur son témoignage , d'accuser publi-
 quement les Jésuites de Mayence d'a-
 voir joué là un tour de filou. Il doit
 passer pour incontestable , que M. de
 Saumaïse a dit cela ; mais la question
 est de savoir si sa mémoire , quelque

(g) Blondel , ubi supra , p. 2 & 4 .

bonne qu'elle fût, ne le trompoit point. On seroit beaucoup plus honnête & beaucoup plus charitable en lui imputant ce défaut, qu'en l'accusant d'imposture comme fait le Pere Labbe (h).

Quoiqu'il en soit, si le conte de M. de Saumaïse étoit vrai, nous aurions ici un des plus étranges prodiges qui aient jamais paru dans le genre humain. Les Jésuites auroient commis une fraude insigne dans un point controversé entre les Catholiques & les Protestants : Marquard Freher, indignement pris pour dupe dans cette affaire, s'en seroit plaint au public, & auroit couvert de honte ces imposteurs : & néanmoins aucun Auteur du temps n'eût fait mention d'un tel attentat, & d'une fourberie si éclatante. Du Plessis Mornai, qui avoit des correspondances dans tout le monde Protestant, & des relations particulières avec le Palatinat, n'auroit rien su de cette affaire ; car il n'en parle point dans le Chapitre de la Papesse Jeanne. Rivet, l'homme du monde le plus curieux en toutes sortes de Livres de controverse, n'auroit pas été mieux instruit que Du Plessis, en réfutant Coeffeteau, qui

(h) In Cenotaphio everlo.

avoit nié l'Histoire de cette Papesse. Conrad Decker , publiant un Livre dans le Palatinat pour soutenir cette Histoire , auroit ignoré l'aventure de l'Edition d'Anastase. Un certain Urfin , qui se donnoit la qualité d'Anti-Jésuite , & qui publioit au même païs divers ouvrages très-satyriques contre la société , n'auroit rien dit de cette aventure. David Pareus , Professeur à Heidelberg , qui étoit perpétuellement aux prises avec les Jésuites de Mayence , les eût épargnés sur ce point là. Jamais les disputes entre les Protestants & les Jésuites n'ont été aussi violentes , & sur tout en Allemagne , que pendant les trente premières années du XVII^e siècle ; cependant parmi une infinité de Traités de controverses & de Libelles , qui parurent contre les Jésuites dans cet intervalle de temps, il ne s'en trouveroit aucun qui leur reprochât l'imposture de l'Edition d'Anastase. D'où pourroit venir une indulgence si universelle ? Se seroit-on fait une loi à Heidelberg , depuis l'Edition d'Anastase en 1602 , jusqu'à la ruine de la Bibliothèque en 1622 , de ne montrer à personne les deux Exemplaires dont les Jésuites avoient fait présent , &

d'empêcher les confrontations ? Tout le monde s'accorda-t-il à jeter au feu la plainte publique de Marquard Freher , & même à en perdre le souvenir ? D'où vient que Saumaïse , le seul qui ait eu le don de se souvenir de cette affaire , n'en parla jamais dans les ouvrages qu'il publia , trop content d'en entretenir ses amis en conversation ?

Les questions que l'on pourroit faire sur ce sujet sont infinies. Le Pere Labbe en a poussé quelques-unes d'une façon impitoyable , & avec des termes affomants contre Saumaïse , & contre ceux qui publièrent ce qu'il leur avoit dit de vive voix. Ce sont des questions qui se présentent d'elles-mêmes , & quoique je ne sois qu'un nain en comparaison de ces Colosses , il me semble que si j'avois entendu dire à M. de Saumaïse ce qu'il leur conteoit , je lui aurois fait quelques-unes des objections du Pere Labbe. Je l'aurois prié en particulier de me donner quelques raisons de ce prodigieux silence de tous les Auteurs qui ont écrit contre les Jésuites depuis l'an 1602. Si un honnête homme m'affuroit aujourd'hui que M. Arnaud lui dit en 1664 ce que je

vais rapporter, je lui répondrois hardiment : je crois que M. Arnaud vous a dit ces choses, puisque vous l'attestez comme témoin auriculaire, mais je ne crois point qu'il ait dit vrai ; c'est un de ces discours vagues de conversation, où il n'arrive que trop souvent de brouiller les choses pitoyablement : nous en avons mille exemples dans le Scaligerana & dans le Menagiana. Voici le narré que je suppose qu'auroit fait M. Arnaud : cela fournira la matière d'un parallèle.

: Messieurs Du Puy envoyèrent en 1644 aux Jésuites de Rome, le Manuscrit d'un Concile où il y avoit un passage décisif pour l'efficacité de la grâce. Les Jésuites avoient engagé leur foi qu'ils n'ôteroient rien du Manuscrit. Ils en firent tirer deux Exemplaires fidèlement, & retranchèrent dans tous les autres le passage décisif : ils renvoyèrent le Manuscrit à Messieurs Du Puy, & leur firent présent des deux Exemplaires qui n'étoient pas corrompus. Messieurs Du Puy oyant sa supercherie s'en plaignirent par une Lettre imprimée.

: Si M. Arnaud avoit fait un tel récit, il n'y a point d'homme raisonnable,

ble, qui ne fût en droit de lui demander pourquoi personne ne s'est jamais vanté d'avoir vu la Lettre de Messieurs Du Puy? D'où vient qu'ils n'ont pas sommé les Jésuites d'envoyer quelqu'un pour assister à une assemblée dans laquelle on confronteroit le manuscrit avec les deux exemplaires reçus en présent, & avec le reste de l'Édition? Pourquoi n'ont-ils pas dressé un Acte devant Notaire, afin d'avoir une preuve très-invincible de la fraude? Pourquoi vous, qui avez tant écrit contre les Jésuites, ne leur avez-vous jamais fait le reproche d'avoir falsifié le Manuscrit d'un Concile? Pourquoi, depuis les disputes du Jansénisme, qui ont produit une infinité d'ouvrages contre la Société, ne trouve-t-on aucun Auteur qui se soit plaint du retranchement de ce passage? Quelle tête de Meduse a tellement engourdi & la main & la mémoire d'une infinité d'Anti-Molinistes, qu'aucun d'eux n'ait rien imprimé touchant cela? Se feroit-on donné le mot pour épargner aux Jésuites la honte qu'ils méritoient? Mais pourquoi les épargner sur ce point-là, pendant qu'on n'oublioit rien de ce qui pouvoit leur nuire sur tout le reste?

On ne sauroit lever ces difficultés, & elles frappent de telle sorte, qu'à moins de se laisser aveugler par une préoccupation bizarre pour la sincérité de M. Arnaud, & pour la fidélité de sa mémoire, on croira toujours que son récit n'est qu'une fable.

Mais quand même tout ce que M. de Saumaïse raconte seroit certain, ce ne seroit pas une chose dont on pût tirer quelque conséquence pour le fond de la question; car ce qui a été observé à l'égard du manuscrit de la Bibliothèque Royale n'auroit pas moins de vertu contre celui de la Bibliothèque Palatine. On diroit sur le même fondement, que l'Histoire de la Papesse a été cousue à l'un & à l'autre, & ainsi l'on concluroit qu'Anastase n'en est point l'Auteur.

§. III.

Il est équivoque que Marianus Scotus ait parlé de ce conte.

Coeffeteau nous apprend que plusieurs doctes personnages soupçonnent les Luthériens d'avoir falsifié les Manuscrits de Marianus Scotus, & d'y avoir inséré l'article de la Papesse Jean-

ne; que ce conte ne se trouve point dans' les *vieux Exemplaires*; que Mireus, Chanoine d'Anvers, Editeur récent de la Chronique de Sigebert, certifia qu'il avoit un vieux Manuscrit de Marianus, écrit sur parchemin, dans lequel cette fable n'est inserée, *ni au texte, ni à la marge*; que *Ludovicus Sombechus*, Abbé de Gemblours, avoit remis ce Manuscrit à Mireus; que l'Editeur du Krantzius de Cologne témoigna avoir vu un Manuscrit pareil; que le Jésuite Serarius déclare qu'il a vu à Francfort un Manuscrit que lui montra Latomus, Doyen de l'Eglise de Saint Barthelemi, où la chose est rapportée avec cette restriction *ut asseritur*, restriction que le *Calviniste Heroldus*, Editeur du Marianus de Bâle, a eu la mauvaise foi de supprimer dans son Edition (a), qui a été faite sur ce Manuscrit de Latomus (b).

Arrêtons-nous un peu sur les dernieres paroles du récit de Coeffeteau. On y voit que de l'aveu du Jésuite Serarius, l'Edition de Bâle ne differe du Manuscrit de Latomus qu'à l'égard des

(a) Coeffeteau, Réponse au Mystere d'innocence, p. 566.

(b) Florimond de Remond, Antipapeste, Chap. II, num. 4.

termes *ut asseritur*. Il contient donc tout le reste, & par conséquent il y a des Manuscrits de Marianus qui font mention de la Papesse, sans qu'on puisse dire que les Luthériens y ont ajouté cela : car il est indubitable que le Manuscrit de Latomus n'a point été falsifié par eux, puisque ce fut un Prêtre Catholique qui le fournit, & qui le tira de la Bibliothèque de son Eglise (c). Mais d'où viennent, dira-t-on, ces variations dans les Manuscrits d'un même Auteur ? Pourquoi trouve-t-on dans quelques-uns la Papesse Jeanne, & pourquoi ne la trouve-t-on pas dans quelques autres ? Je répons que cette diversité peut avoir été produite aussitôt par addition que par soustraction, & que pour savoir au vrai si Marianus est l'Auteur du court article qui concerne la Papesse, il faudroit avoir l'original de son Ecrit. Mais comme on ne l'a point, il est presque impossible de décider la chose.

On peut faire une autre question. Est-il plus apparent que ce qui concerne la Papesse Jeanne a été ôté par les Copistes, qu'il n'est apparent qu'il ait été ajouté ? Il est difficile de

(c) *Idem, ibid.*

répondre quelque chose de positif : car il y a des raisons pour & contre. Il est probable que certains Copistes , ayant trouvé scandaleuse la période de la Papeffe , n'aient pas voulu l'inferer ; & il est probable que d'autres Copistes , frappés de la singularité du fait , n'aient pas voulu qu'il manquât dans leur Marianus , & aient pris soin de l'ajouter. Il y a des Lecteurs qui écrivent à la marge d'une chronique , ou de tel autre ouvrage de même nature , un grand nombre de suppléments. Si cette chronique , ainsi augmentée , tomboit dans les mains d'un Libraire , il pourroit fort bien arriver qu'il inferât dans une nouvelle Edition toutes ces notes marginales , chacune en son rang , sans se donner même la peine de les distinguer de l'ancien texte. Nous avons des exemples journaliers de ces sortes d'infidélités. Une pareille conduite devoit être encore plus fréquente avant l'invention de l'Imprimerie : car les Livres étoient plus chers , & ainsi beaucoup de gens aimoient mieux joindre à la marge de leur Manuscrit les suppléments qu'ils tiroient des autres copies , que d'être obligés d'acheter deux fois le même ouvrage. Or , ces addi-

tions marginales passaient ordinairement dans le texte, lorsqu'on faisoit une nouvelle copie. Je m'étendrai un peu plus sur ces conjectures dans le §. V.

Je ne donne point ceci pour des raisons convaincantes, ni même pour des conjectures que l'on ne puisse réfuter; mais que peut-on faire de mieux sur des matieres si incertaines, où l'on ne marche qu'à tâtons. Ce que je m'en vais dire ne tient pas tant du Problème. Si le conte de la Papesse a été frauduleusement inseré dans les anciens Manuscrits de Marïanus, ce ne sont point les Luthériens qui sont coupables de cette falsification; car ces Manuscrits sont antérieurs à Luther. D'ailleurs ce Réformateur parut dans un temps où l'imprimerie étoit commune; on ne s'amusoit guere alors à copier des Manuscrits, & après tout, les connoisseurs savent fort bien distinguer si une copie a été faite au XVI^e siecle, ou long-temps auparavant. Concluons que si la chronique, dont nous parlons, a été falsifiée, ç'a été par les Catholiques Romains.

Mais, dira-t-on, les Catholiques avoient incomparablement plus de motifs de supprimer l'aventure par-tout

où ils la trouvoient, que de l'inferer où ils ne la trouvoient pas : ils voyoient fort bien qu'elle étoit honteuse pour leur Eglise ? Cette objection à quelque chose de spécieux ; mais au fond ce n'est qu'un beau fantôme : car cette fable est sortie originairement du sein du Papisme, & ce sont des Prêtres & des Moines qui l'ont publiée les premiers. Elle a été crue par des Auteurs fort dévoués au Saint Siege, tels qu'Antonin Archevêque de Florence, l'un des Saints de la Communion Romaine. Une infinité d'Ecrivains l'ont rapportée bonnement & simplement, sans prétendre nuire aux Papes, & ce ne fut qu'au commencement du XVI^e siècle qu'on commença à la combattre tout de bon, lorsque les Luthériens cherchèrent à s'en prévaloir. Il y a bien d'autres choses que les zélateurs du Papisme avoient intérêt de supprimer, & auxquelles ils n'ont point touché, quoiqu'elles fussent infiniment plus scandaleuses & plus flétrissantes que celles-là. Venons à l'examen de la chronique de Sigebert.

§. IV.

*Ce qu'on oppose au prétendu passage
tiré de la Chronique de Sigebert.*

Ce que l'on vient de dire sur les Manuscrits de Marianus, peut s'appliquer aux Manuscrits de Sigebert, Moine de Gemblours, qui mourut l'an 1113. Voici ce que porte sa Chronique, suivant l'Édition de Paris de l'année 1513. *Johannes Anglicus. Fama est hunc Johannem fæminam fuisse, & uni soli fami'iari cognitam, qui eam complexus est, & gravis facta peperit Papa existens. Quare eam inter Pontifices non numerant quidam; ideo nomini numerum non facit.* C'est-à-dire, Jean l'Anglois. On dit que ce Jean étoit une femme, & qu'elle n'étoit connue que d'un seul confident, qui coucha avec elle, & qu'étant devenue grosse elle accoucha durant son Pontificat. C'est pourquoi quelques-uns ne la comptent point parmi les Papes; & c'est pour cela aussi qu'elle n'augmente pas le nombre des Papes appelés Jean.

Il y a des Manuscrits de Sigebert où ce passage ne se trouve point. Mi-

reus, ce Chanoine d'Anvers dont on a parlé plus haut, & à qui nous devons une Edition de cette Chronique, très-postérieure à celle de Paris, Mireur assure qu'il ne fait aucune mention de la Papeffe, non pas même en marge, dans quatre Manuscrits différens qu'il a consultés, entre lesquels étoit celui de l'Abbaye de Gemblours, où Sigebert étoit Moine. Il observe que ce Manuscrit est l'original de Sigebert, ou du moins une copie transcrite de sa main sur l'original même, pour le mettre au net : d'où il conclut que les Manuscrits où se trouve cette fable ont été falsifiés (a).

Ajoutons au témoignage du Chanoine, ce que dit Florimond de Remond. Cet Ecrivain remarque que *Guillaume de Nangiac* (de Nangis), Auteur d'une vieille Chronique où il n'a fait que copier Sigebert *d'un bout à l'autre*, sans en rien omettre, ne fait néanmoins aucune mention de la Papeffe, ce qui prouve qu'il travailloit sur un Manuscrit où ce conte ne se trouvoit pas, & ce qui rend suspects tous les Manuscrits où il se trouve.

(a) *Myrens, in Edit. Sigeberti, ad annum 854,* | cité par Coeffeteau, ubi *supra,*

Florimond ajoute que le Manuscrit, original de Sigebert, se voit encore aujourd'hui dans l'Abbaye de Gemblours près Louvain; que c'est là que nostre Sigebert estoit Religieux; que son Livre y est gardé fort curieusement par les Moines, pour le montrer comme chose rare aux Savants qui viennent visiter leur Bibliothèque; qu'un savant Cordelier, nommé le Pere Protais, lui a juré l'avoir vu, & qu'il n'y a pas trouvé un mot de cette Fable; qu'Onufre, Genebrard, & d'autres, témoignent la même chose, & que le premier de ces Ecrivains déclare qu'il n'a rien vu touchant la Papesse dans les plus anciens Manuscrits de Sigebert qui se trouvent en Italie (b).

Alexandre Coocke, zélé défenseur de l'Histoire de la Papesse, s'inscrit en faux contre la plupart des allégations de Florimond, particulièrement contre les Manuscrits de Gemblours, & contre la déclaration du Cordelier (c); mais je ne suis point frappé de la force de ses objections, ni de la solidité de ses doutes. Il faut se rendre

(b) Florimond de Remond, Antipapeſſe, Chap. V, num. 5.

(c) Voyez le Traité de la Papeſſe par Coocke, p. 82 & ſuiv. Trad. Fr.

réciproquement cette justice d'Auteur
 à Auteur, que si l'un assure qu'il y a
 un tel Manuscrit dans une Bibliothé-
 que publique, l'autre ne le nie pas, à
 moins qu'il ne sache que cela est faux :
 car on ne doit point supposer qu'un
 Auteur ait l'impudence de mentir,
 lorsqu'il est assuré que son imposture
 peut être découverte. Ne pouvoit-on
 pas se faire montrer le Manuscrit de
 Gemblours, ou charger quelqu'un de
 le consulter ? Je ne vois donc pas que
 l'Auteur Anglois ait dû mépriser ce
 que Florimond allégué concernant le
 Pere Protais. Il me semble qu'il don-
 ne dans la vetille quand il attaque
 Bellarmin, sur ce qu'il assure que
 Molanus a vu le Manuscrit de Gem-
 blours : ce Jésuite, dit M. Coocke,
ne nous apprend pas à qui Molanus
le dit, ni en quel Livre cela est écrit.
 Que ne consultoit-il les dialogues
 d'un homme de sa nation ? Il y auroit
 là que Molanus avoit assuré comme
 témoin oculaire à Alanus Copus,
 que le Manuscrit de Gemblours ne
 contenoit rien touchant la Papesse,
 & que si ce n'étoit point l'Ori-
 ginal de Sigebert, c'étoit pour le
 moins une copie faite sur l'Original

(d). Notez que M. Spanheim avoue que le passage de Sigebert qui concerne la Papeſſe, eſt une parentheſe que l'on peut ſupprimer, ſans que le récit de l'Auteur, & ſes calculs chronologiques, en reçoivent aucun dommage; car il donne à Benoît III, immédiatement après Leon, la même année que la parentheſe aſſigne à Jeanne (e). M. Spanheim reconnoît auſſi très-ingénûment que le paſſage en queſtion ne ſe trouve pas dans le Manuſcrit de la Bibliothèque de Leyde. C'eſt un Manuſcrit fort ancien : du moins ſa date eſt de l'an 1154.

Blondel n'a point pris parti ſur la diſpute des Manuſcrits de Sigebert; mais il inſinue très-clairement qu'il trouve probable que cet Auteur n'a rien dit de la Papeſſe. L'une de ſes raiſons eſt celle-ci : „ Vincent de Bauvais,
 „ & Guillaume de Nangis (qui ont
 „ d'année en année inſéré ſes paroles
 „ dans leurs recueils, & particuliere-
 „ ment à l'eſgard de ce qu'il a eſcrit ſur
 „ l'année 854 touchant Benoît III,
 „ & Anaſtaſe ſon Antipape, & ſur
 „ l'année 857 touchant Nicolas pre-

(d) Alanus Copus, | (e) Spanheim, de Pa-
 Dial. l. cap. VIII. | paſſimina p. 53.

„mier) ne copient point la clause con-
 „cernant la Papeſſe.” Cette raiſon eſt
 bien forte pour prouver du moins que
 ces Copiſtes ſe ſervoient d'un Exem-
 plaire qui ne diſoit rien de Jeanne.
 Je ſai bien que l'on répond qu'ils fau-
 toient cet endroit-là de l'original ,
 parce que Sigebert même raconte qu'il
 y a des gens *qui ne la mettent point au*
rang des Papes , & qu'ainſi elle n'au-
gmente point le nombre des Papes de
ce nom. On ſe ſert auſſi de cette re-
 marque pour réfuter l'argument que
 Blondel tire de ce que pluſieurs célè-
 bres Hiſtoriens ne font aucune men-
 tion de la Papeſſe. On fait voir que
 certains Papes ont été rayés du Cata-
 logue des Evêques de Rome ; & l'on
 cite Beda , qui nous apprend que deux
 Rois Anglo-Saxons ; ſe rendirent ſi
 odieux qu'il fut trouvé à propos de
 faire périr leur mémoire , & d'unir im-
 médiatement dans les faſtes le regne
 qui précéda , & le regne qui ſuivit ces
 deux Princes. Mais ces réponſes ne
 peuvent point ſatisfaire un eſprit dé-
 ſintéreſſé ; car l'obſervation même de
 Sigebert a dû être cauſe que les Au-
 teurs qui adoptoient ſes récits parlaſ-
 ſent de la Papeſſe. Ils ont dû à ſon

exemple raconter les aventures de ce prétendu Pontife , & puis ajoûter qu'elle ne fait point de nombre parmi les Papes , &c. N'ayant point parlé de la sorte , c'est un signe qu'ils n'ont point trouvé dans Sigebert le passage dont il s'agit.

Remarquons outre cela que s'il y eût eu un Décret portant que le nom de la Papesse seroit effacé des Actes publics , & que ses statues seroient renversées , ç'eût été une de ces circonstances insignes que les Chroniqueurs rapportent principalement. Il y eut un tel Décret contre la mémoire de Domitien , qui n'a pas laissé pour cela d'avoir une place dans toutes les Histoires parmi les Empereurs de Rome. Cet Arrêt même du Sénat est l'une des choses que des Historiens ont le plus soigneusement marquée. Et au fond il est certain qu'afin qu'ils entraissent dans l'esprit d'un tel Décret , & qu'ils répondissent aux véritables intentions du Sénat , ils devoient faire mention de cet Arrêt infâmant. Il n'est nullement croyable que ceux qui infligent une telle peine à un usurpateur , souhaitent que personne ne parle de lui en bien ni en mal ; ce seroit le ména-

ger, & le vouloir mettre à couvert de l'ignominie. Or, c'est ce qu'ils ne pourroient avoir en vue, sans tomber en contradiction ; & par conséquent ils desirerent que ce qu'ils ordonnent contre sa mémoire, serve à la faire détester dans tous les siècles à venir. Ils souhaitent donc que leur Sentence soit expressément marquée dans les Annales du pays.

Ajoutons qu'il y a une extrême différence entre effacer quelqu'un du nombre des Papes, & ne faire aucune mention de lui. Les Antipapes ne font point de nombre : ceux qui ont pris le nom de Clement ne font point comptés parmi les Clements, & néanmoins les Annalistes ne suppriment pas les actions, l'intrusion, & les désordres de ces faux Papes. M. Desmarets fait cette question : n'y a-t-il pas eu en France un Charles X, que la Ligue opposa à Henri IV ; & cependant nul Historien ne l'a mis au nombre des Rois de France ? Grande illusion ; car si les Historiens ne le mettent pas au nombre des Rois, ils ne laissent pas de nous apprendre ce que la Ligue fit pour lui. Il n'est pas question ici de savoir si la Papesse a siégé de droit : il

ne s'agit que du fait ; a-t-elle été usurpatrice du Siège Papal après la mort de Leon IV ? L'a-t-elle tenu pendant deux ans ? L'a-t-elle perdu par sa mort en accouchant dans les rues ? Un Historien , qui la regarde comme un faux Pape , pourra bien l'exclure du nombre des Papes qui ont porté le nom de Jean , & compter Leon IV pour le 102^e , & Benoît III pour le 103^e ; mais il faudra qu'il parle de l'interregne de cette usurpatrice. Les Historiens François commencent le regne de Charles VII à la mort de Charles VI , & ne comptent point pour Roi de France Henri VI Roi d'Angleterre ; mais ils ne dissimulent point , qu'après la mort de Charles VI , ce Henri VI fut proclamé Roi de France. Quelque honteux que puissent être de semblables faits , ils sont trop publics pour que les Annales les suppriment entièrement.

Concluons que c'est raisonner par le sophisme à *non causa pro causa* , que de supposer que la remarque de Sigebert empêcha que ses Copistes ne transcrivissent son récit de la Papesse. Il faut donc chercher d'autres réponses que celle de Samuel Desmarets.

§. V.

Si l'autorité de Martin Polonus est de plus grand poids que celle des Auteurs précédents.

Martin Polonus , Moine Dominicain , Grand Pénitencier du Pape Nicolas III , & Archevêque de Gnesne , publia dans le XIII^e siècle une Chronique des Papes & des Empereurs , qui s'étend depuis Jesus-Christ jusqu'au Pape Jean XXI , lequel mourut l'an 1277. On y trouve l'Histoire de la Papesse , à peu près dans les termes que j'ai rapportés au §. I. Tous les Savants ne conviennent pas que ce récit soit de Martin Polonus ; & cette dispute , ainsi que les précédentes , roule sur la diversité des Manuscrits , dont les uns contiennent cette Histoire , & les autres ne la contiennent pas. Je n'entre-rai là-dessus dans aucun détail : car ce que j'ai dit d'Anastase le Bibliothécaire & des autres , doit s'appliquer à la Chronique de Martin Polonus. Je me contenterai de faire quelques réflexions sur les causes de la différence qui se trouve dans ces anciens Manuscrits , différence dont il importe de recher-

cher l'origine. J'en ai déjà touché quelque chose dans le §. III : mais j'approfondirai ici ce que je n'ai fait qu'ébaucher dans l'autre article.

Je commence par ces deux Propositions : I. Ce n'est pas une preuve que Martin Polonus ait parlé de la Papesse Jeanne , que de faire voir le conte dans des fort vieux Manuscrits de sa Chronique. II. Ce n'est pas une preuve qu'il n'en ait point parlé , que de montrer de fort anciens Manuscrits où cette Histoire ne se trouve point. La vérité de ces deux Propositions est fondée sur ce qu'il est très-possible que l'on ait ajoûté ou ôté certaines pieces aux ouvrages d'un Auteur peu après sa mort. Les additions & les soustractions sont deux moyens aussi fréquents l'un que l'autre , de corrompre l'état naturel d'un Manuscrit. Cent exemples le témoignent. Ainsi , pendant que l'on n'aura point l'original de Polonus , il ne sera point possible de découvrir certainement si c'est par la voie d'addition , ou par celle de soustraction , qu'on a introduit une si grande différence entre les copies de la chronique.

Il n'y a point d'apparence , répondront les Protestants , que l'Histoire de

la Papeſſe ait été couſue au Manuſcrit de Polonus, & il y a beaucoup d'apparence qu'elle en a été retranchée ; car c'eſt un fait ſcandaleux, & qui couvre d'ignominie le Siege Papal. Comme donc ceux qui copioient les Manuſcrits, étoient jaloux de l'honneur des Papes, ils ont dû ſe trouver intéreſſés à ſupprimer cette narration, & nullement à l'introduire. Ce diſcours a quelque air de vraieſemblance, mais il prouve trop, & rend mal aifée à réſoudre cette queſtion, d'où vient que l'Histoire de la Papeſſe eſt demeurée dans un très-grand nombre de Manuſcrits ? Où étoit le zele des Copiſtes ? Quelle eſt la raiſon de la diſparate ?

Autre difficulté. Vous prétendez qu'Anaſtaſe le Bibliothécaire, que Marianus Scotus, que Sigebert, que Martin Polonus, &c. ont publié cette Histoire ſcandaleuſe. Ils étoient pourtant de très-bons paſiſtes, c'étoient des Prêtres, ou des Moines dévoués aux intérêts de la Communion de Rome. Pourquoi auroient-ils eu moins de zele que leurs Copiſtes, ou pourquoi leurs Copiſtes auroient-ils été plus ſcrupuleux ? La plupart des Ecrivains qui ont narré l'aventure de la Papeſſe

n'ont-ils pas été fort attachés au Catholicisme ? Peut-on y être plus attaché que Saint Antonin, qui l'a insérée dans son ouvrage ? Autre difficulté encore. Cette Tradition s'étoit si bien établie, que personne ne la combattoit. Aventin, contemporain de Luther, est le premier qui l'ait rejetée comme une fable. Le Concile de Constance ne censura point Jean Hus d'avoir allégué ce fait, marque évidente que les Pères de ce Concile ne révoquoient point en doute qu'il n'y eût eu une Papesse.

Il résulte de là que les Catholiques Romains se firent une habitude de considérer cet accident comme une chose qui ne faisoit aucun préjudice à leur Religion. D'où seroient donc venus les scrupules qui auroient poussé quelques Copistes à effacer des Manuscrits de Martin Polonus cet endroit-là ? Si l'on eût fatigué d'insultes & d'objections sur ce sujet l'Eglise Romaine, comme depuis la Réformation, il seroit beaucoup plus aisé de comprendre que les Zélateurs du Papisme auroient travaillé à supprimer les Ecrits qui faisoient mention de la Papesse, & il eût fallu même, en ce cas-là, commencer par dire que le fait n'étoit pas vrai,

où qu'il étoit fort douteux ; mais nous ne voyons point que les Sectaires aient insisté sur cet article. Ockam au XIV^e siècle, & les Hussites au XV^e, se servirent de ce fait comme d'une preuve que l'Eglise peut errer. Enée Silvius répondit que le fait de la Papesse n'est pas certain, & qu'en tout cas il n'y auroit pas là une erreur de droit. Cette objection faisoit peu de bruit en ce temps-là, & n'inspira à personne la résolution de prendre la négative, & de remonter aux sources pour saper les fondements de l'Histoire de la Papesse. D'où seroit donc venue la conspiration des Copistes contre les pages où les Chroniqueurs avoient écrit cette Histoire ? Enfin, & c'est ma dernière difficulté, par quel esprit de vertige eussent-ils fait grace à tant d'autres narrations plus scandaleuses & plus ignominieuses, & déchargé tout leur zèle sur celle-là ? N'ont-ils pas laissé vivre dans les mêmes Manuscrits, & dans une infinité d'autres, la mémoire des Papes intrus, schismatiques, simoniaques, adulteres, magiciens, &c. Je ne donne point ceci pour des raisons démonstratives, & je ne voudrois point nier qu'absolument il n'y a

personne qui ait mutilé les Manuscrits, afin de cacher la honte de l'Histoire de la Papeſſe ; je me contented'opposer probabilités à probabilités, & d'avertir par-là mes Lecteurs qu'il ne faut pas être si décisif ſur la cauſe que tant de gens alléguent, de ce que le conte de la Papeſſe ne ſe trouve point dans pluſieurs anciennes copies des Chroniqueurs.

Mais, dira-t-on, ſi Marianus, Sigebert, Martin Polonus, &c, n'avoient point parlé de la Papeſſe, comment ſeroit-il arrivé qu'on la trouve dans pluſieurs anciens Manuſcrits de leurs Chroniques ? Y a-t-il aucune apparence que les Moines qui étoient, en ce ſiècle-là, les principaux dépoſitaires des Manuſcrits, & ceux qui en copioient le plus d'exemplaires, aient voulu donner cours à un tel conte en l'ajoûtant à des Livres où il n'étoit pas ? Les Sectaires, les Huſſites, par exemple, avoient-ils beſoin de l'y coudre ? Ne trouvoient-ils pas cette Tradition aſſez établie ? Qui la nioit ? Qui la combattoit ? Le premier de leurs Antagoniſtes (a) qui examina l'objection qu'ils fonderent là-deſſus, oſa-t-il dire poſitivement que le fait

(a) Enée Sylvius.

n'étoit point vrai ? Or si l'addition n'a pu venir , ni des bons Papistes , ni des Hérétiques , il faut conclure que les Manuscrits qui parlent de la Papeſſe ſont en cela très-conformes à l'original , & que ceux qui n'en parlent pas , ont été tronqués de cette partie.

Voilà une objection ſéduiſante par la probabilité ; mais elle ne contient rien qui puiſſe convaincre ceux qui demandent de bonnes preuves. Elle ſuppoſe fauſſement qu'on n'auroit pu inférer le conte de la Papeſſe dans les Manuscrits de Sigebert , & de Polonus , &c , ſans avoir deſſein de nuire à la Communion de Rome. Il y a bien d'autres motifs qui ont pu porter les Copiſtes à fourrer cette addition dans un Exemplaire. Le goût qui regne aujourd'hui , de préférer les Editions augmentées à celles qui ne le ſont pas , eſt de tous les temps. C'eſt pourquoi nous devons croire qu'il y a eu toujours des perſonnes qui aimoient mieux un Sigebert enrichi du conte de la Papeſſe , qu'un Sigebert où il manquoit ; & ainſi les Copiſtes pouvoient ſ'affurer qu'ils vendroient mieux un Exemplaire où ce conte auroit été inſéré , qu'un Exemplaire où il n'eût pas été

mis , & qui , à cause de cette omission , eût pû passer pour châtré. Et comme , avant l'invention de l'Imprimerie , il falloit beaucoup de temps pour préparer des Exemplaires , & que les Livres étoient fort chers , on ménageoit le temps des Copistes , & la bourse des Acheteurs , autant qu'on pouvoit : & ainsi , en faveur de plusieurs personnes , on faisoit ensorte qu'une Chronique tint lieu de deux & de trois ; & dans cette vue au lieu d'en copier plusieurs , on ajoûtoit à l'une ce que les autres avoient de particulier & de plus insigne. De-là vint peut-être qu'on ajouta à Anastase , & à Marianus Scotus , & à Sigebert , la prodigieuse aventure d'un prétendu Pape accouchant au milieu d'une procession.

• Il est à croire outre cela qu'un curieux qui avoit acheté un Sigebert , ou un Martinus Polonus , & qui n'y voyoit pas le conte de la Papesse , l'y ajoûtoit à la marge en le copiant d'une autre Chronique ; & cet Exemplaire pouvoit servir d'original , quelques années après , à un Ecrivain qui inséroit dans le Texte ce qu'il trouvoit à la marge. Qui oseroit nier qu'en ce temps-

temps-là il n'y eût quelques personnes plus avides d'avoir un Ecrit, que pourvûes des moyens de l'acheter ? Que faisoit-on en ces rencontres ? On empruntoit une Chronique, & on la copioit soi-même, & si l'on n'y trouvoit pas certains faits dont d'autres Historiens faisoient mention, on les y joignoit chacun en sa place, & par cette ruse, on tiroit d'un seul Manuscrit les mêmes utilités que de plusieurs. Ce Manuscrit a pu passer du Cabinet d'un particulier dans les grandes Bibliothèques des Académies, ou des Monastères, ou bien il a pu servir d'original aux Copistes avant l'invention de l'Imprimerie.

Voilà quelques suppositions toutes vraisemblables, qui nous font connoître qu'encore que Sigebert & Polonus n'eussent point employé le conte de la Papesse, on ne laisseroit pas de le trouver dans quelques vieux Manuscrits de leurs Chroniques, sans que l'on dût soupçonner les Auteurs de l'addition d'avoir eu un mauvais dessein contre le Saint Siege. Rien de plus naturel après cela que ce qu'on assure de la diversité des vieux Exemplaires. Les uns ont été fidèlement

copiés sur l'original, ou immédiatement ou médiatement. Ceux-là ne contiennent pas le conte de la Papesse ; les autres ont été faits sur une copie qui avoit été ornée de cette Fable.

On peut alléguer une observation particulière sur la diversité des Manuscrits de Martin Polonus. Il est prouvé qu'il donna plusieurs Editions de sa Chronique, & sans doute il ne se contenta pas de joindre une continuation à chacune ; il revit aussi & il retoucha son premier ouvrage, il y fit des changements & des additions. Quelques Manuscrits de ces différentes Editions s'étant conservés, il faut de toute nécessité que les uns soient plus amples que les autres, & qu'on trouve par ci par là dans les uns ce que les autres n'ont pas. Quelque exacts, quelque fidèles, qu'eussent été les Copistes, on verroit nécessairement cette différence dans les Manuscrits. Il ne faut donc pas prétendre généralement parlant que ceux où l'on ne voit pas toutes les choses contenues dans les autres, aient été copiés de mauvaise foi ; car outre la raison que j'ai alléguée, voici une conjecture très-vraisemblable. Tous ceux qui copioient la Chronique de Martin

Potonus, Il n'avoient pas deſſein d'en vendre des Exemplaires. On pouvoit la copier pour ſon uſage particulier.

Tel homme qui n'étoit pas riche aimoit mieux prendre cétte peine, que de dépender de l'argent pour le prix du Livre. Rien n'empêche que cet homme ne s'attachât plus aux choſes qu'aux expreſſions, & qu'afin d'avoir plutôt fait, il ne ſautât ce qui lui ſembloit inutile, qu'il n'abrégéât certaines phraſes, & qu'il ne ſubſtituât les paroles à celles de l'original. Suppoſons qu'une telle copie de Martin Potonus ait ſervi d'original, nous comprendrons que les Exemplaires de la Chronique ſeront différents les uns des autres, ſans qu'aucun mauvais deſſein, ni aucune fraude aient eu part à cétte diverſité.

Ceux qui font beaucoup de Recueils, & qui y mettent des pages entières d'un Livre, me paſſeront aiſément ce que je ſuppoſe; ils ſe ſouviendront qu'afin d'avoir plutôt fait, ils n'ont pas copié mot à mot; ils ont retranché; ils ont changé bien des paroles. Les Auteurs même, qui citent de longs paſſages ſe donnent ſouvent cetté liberté, afin de diminuer la peine

ennuyante de transcrire. Il se mêle quelquefois un peu de fraude là dedans, mais non pas toujours. Que dirai-je de tant d'omissions involontaires qui échappent aux Copistes, & sur-tout lorsque deux périodes voisines commencent par un même mot? Ils relisent avec quelque sorte d'attention; mais ils s'épargnent trop souvent la peine de conferer ligne par ligne leur Ecrit & l'original; & à moins que les omissions ne gâtent visiblement & grossièrement la suite d'une pensée, ils s'imaginent que tout va bien. Or, il est sûr qu'il y a des périodes, ou des demi-périodes, qui étant ôtées d'un Livre n'empêchent pas qu'il n'y reste un sens passable.

Concluons que la mauvaise foi n'est pas toujours l'origine de la différence des Manuscrits: plusieurs causes innocentes y peuvent contribuer; mais j'avoue que la fraude y est souvent intervenue. C'est ce que M. Spanheim observe sur les Manuscrits de Sigebert; particulièrement sur celui de Leide; où il remarqua des additions, des changements, des omissions qui ne se trouvent pas dans le Manuscrit de Gemblour, dans celui de Lipse,

&c. (b) Spanheim ajoûte que plusieurs de ces variations rouloient sur des faits qui ne plaisent pas à la Cour de Rome, & qui sentent un Ecrivain trop partial pour les Empereurs qui ont eu des démêlés avec les Papes. On a lieu de croire que ces faits particuliers ont été omis frauduleusement par des Copistes passionnés ; mais on ne doit pas former les mêmes soupçons à l'égard des choses omises, ou ajoûtées, ou changées, qui n'ont nul rapport aux schismes, ou aux disputes. Il en faut juger à-peu-près comme des mutilations, ou des corruptions des Manuscrits des Auteurs Payens. Il y a tel Manuscrit de Cicéron & de Tite-Live, qui contient certains morceaux qu'on ne trouve point dans un autre. Aucun intérêt, aucun préjugé, aucune passion, n'ont été cause que le Copiste les ait supprimés. Sa seule faute est d'avoir été paresseux, ou ignorant. Pour bien juger si un Copiste a retranché ou ajoûté quelque chose par intérêt de parti, il faut savoir quelles étoient les factions d'Etat, ou de Religion, qui pouvoient le préoccuper, & de quelle conséquence peuvent être, à l'égard de

(b) Spanheim, de *Papa'samina*, p. 54.

ces factions, les passages supprimés ou ajoutés. S'ils ne peuvent ni servir ni nuire à aucun parti, l'on doit supposer qu'il n'y a point eu de mauvaise foi dans l'addition ; non plus que dans l'omission ; mais l'on peut supposer le contraire, quand ils ont un rapport particulier à une dispute qui a échauffé les esprits (c). C'est pourquoi les copies de Martin Polons seroient suspectes, ou d'une mutilation, ou d'une augmentation frauduleuse, si elles avoient été faites depuis que les Protestants & les Catholiques ont écrit sur la question de la Papesse, avec tant d'ardeur & avec tant d'animosité ; mais puisqu'elles sont antérieures à ce différend, & qu'elles ont été faites lorsque l'Histoire de cette femme n'étoit contredite de personne, on ne voit point que le faux zele, la partialité, l'esprit d'imposture, &c., aient dû déterminer les Copistes à la supprimer. Il se pouvoit bien faire que quelqu'un l'eût retran-

(c) L'esprit de parti est une étrange furie ; il y a des Lecteurs si passionnés qu'ils déchirent ou qu'ils ôtent toutes les pages où ils rencontrent certaines diffamations de leur Secte.

Jugez par là de ce qu'ils feroient si tels ou tels Manuscrits passaient par leurs mains. On ne sauroit décrire tous les ravages que cette passion a faits dans les anciennes Bibliothèques.

chée, parce qu'il la prenoit pour un conte ridicule.

§. VI.

Que les Protestants, qui s'obstinent à soutenir l'Histoire de la Papesse, consultent plutôt l'intérêt de leur cause que celui de la vérité. Preuve décisive, tirée du silence de tous les Auteurs contemporains.

J'ai dit, & c'est une maxime qui n'est que trop certaine, que les mêmes choses nous paroissent véritables ou fausses selon nos préjugés & nos intérêts. Cette foiblesse seroit moins condamnable, si l'on se contentoit de décider en faveur du cœur, lorsque les lumières de l'esprit sont égales sur le pour & sur le contre : mais on va beaucoup plus loin ; le parti qu'on aime emporte la préférence, quoique les raisons qui le favorisent n'égalent pas à beaucoup près les raisons qui le combattent. Blondel remarque que l'on a fait gloire de vérifier cette maxime dans les disputes sur la Papesse. Ne peut-on pas dire que ceux qui soutiennent avec tant de chaleur l'Histoire

prétendue de cette femme, consultent plutôt l'intérêt de leur cause, que l'état & la condition des preuves. La plus décisive de toutes, celle qui devroit agir avec plus de force sur l'esprit d'un Protestant, est tirée du silence de tous les Auteurs contemporains (a). Si les défenseurs de cette chimere étoient vuides de toute passion, ne se souviendroient-ils pas que l'argument négatif leur a paru plusieurs fois une raison invincible contre mille Traditions alléguées par la Cour de Rome? Pourroient-ils dire en bonne conscience, que si une Histoire ignominieuse à leur parti étoit soutenue précisément par les mêmes preuves, & combattue par les mêmes objections que celle de la Papesse, ils jugeroient & des preuves & des objections ce qu'ils en jugent dans la controverse de la Papesse? N'est-il pas certain qu'alors ils se moqueroient des preuves, & qu'ils prendroient les objections pour des arguments démonstratifs? Ne soutiendroient-ils pas que l'on ne peut éluder ces arguments que par des chican-

(a) Nicolas I, Hincmar, Adon de Vienne, Reginon, Luitprand,

Guillaume le Bibliothécaire, Anastase, &c.

nés outrées, semblables à celles d'un homme de pratique, qui ne cherche qu'à éterniser un procès? Examinons la force de cette dernière preuve, & faisons voir qu'elle suffit toute seule pour faire rejeter le Roman de la Papesse.

Je ne prétends pas qu'à l'égard de toutes sortes de faits le silence des Auteurs contemporains soit une raison de se déclarer pour la négative : mais je prétends que ce principe doit avoir lieu à l'égard des événements insignes, & des circonstances essentielles & capitales d'une action, qui n'ont pu être ignorées de personne, & dont il auroit été absurde de prétendre dérober la connoissance aux siècles à venir. Je mets dans cette classe l'abdication de Charles Quint, le genre de mort de Henri II, de Henri III, & de Henri IV, le premier tué dans un Tournoi, le second assassiné par un Moine durant le siège de Paris, & le troisième assassiné dans son carrosse au milieu des rues de la même Ville. Il n'est pas concevable que tous les Historiens qui ont vécu au XVI^e & au XVII^e siècles aient pu s'opiniâtrer, ou conspirer à ne dire pas un mot de

l'abdication de Charles-Quint, ni de ce qu'il y eut de tragique dans la mort de ces trois Henris. Prenez bien garde que je ne considère pas ici en général le silence des Auteurs contemporains : je n'ignore pas qu'il est très possible que dans des Livres de dévotion ou de morale, composés au X V^e & au X V I^e siècles, on rapporte incidemment plusieurs actions de ces quatre Princes, sans dire où ils moururent, ni comment. Je ne parle que de ceux qui ont écrit, ou l'Histoire particulière de ces Monarques, ou l'Histoire d'Espagne & de France, ou l'Histoire générale de l'Europe. Ce seroit un prodige & un monstre plus étrange que tous ceux dont Tite-Live fait mention, non-seulement si tous ces Historiens étoient muets à l'égard des choses que j'ai marquées, mais même si sept ou huit des principaux les supprimoient. Posons le cas qu'au X V I^e siècle il ne reste que sept ou huit des meilleurs Historiens qui aient vécu sous Charles-Quint, & sous Henri IV., ou un peu après ; & que ceux qui vivront en ce temps-là ne trouvent aucune trace de l'abdication de Charles-Quint, ni de l'assassinat de Henri III. &

de Henri IV, que dans quelque misérable Annaliste du XIX^e siècle : je soutiens qu'ils seront les plus téméraires & les plus crédules de tous les hommes, s'ils ajoûtent foi à cet Annaliste, & à cent autres qui l'auront pu copier. On peut aisément appliquer ceci à la dispute de la Papesse. J'ai prévenu l'objection de ceux qui s'aviseront de supposer que nous n'avons pas tous les Annalistes qui vivoient en ce temps-là. Il me suffit qu'il en reste quelques-uns des principaux. Mais afin qu'on voie plus clairement qu'il a été impossible que les Historiens du IX^e siècle aient supprimé un fait aussi extraordinaire que le seroit le Papat de la prétendue Jeanne, je me servirai d'une petite fiction. Je suppose qu'un Auteur de l'onzième siècle a raconté ce qui suit.

Charlemagne souhaitoit si ardemment d'être le Pere de son Successeur, qu'il se chagrina beaucoup de ce que sa Femme étoit stérile. Elle devint enfin grosse : il en fut ravi ; mais comme elle accoucha d'une Fille, il sentit renaître son inquiétude, & ne se fiant pas trop à l'avenir, il concerta de faire passer sa Fille pour un Fils, & lui donna

le nom de Pépin. La Reine redevint grosse six ans après, & accoucha d'un enfant mâle; mais pour ne point faire connoître au Public qu'on avoit usé de supercherie, le Pere & la Mere continuerent à cacher le sexe de leur premier enfant : de sorte qu'après la mort de Charlemagne, sa fille, qui passoit pour un garçon, fut couronnée sans aucune difficulté. On découvrit l'imposture la troisième année de son règne, & voici de quelle façon. Elle avoit convoqué son Parlement, & s'y étoit rendue avec tout l'éclat possible; mais pendant qu'elle haranguoit, elle fut saisie du mal d'enfant, accoucha à la vue de cette auguste Assemblée, & mourut tout aussi-tôt. Cela parut si horrible, que le Parlement détesta ce lieu, & ne voulut plus s'y assembler. On prit aussi des mesures pour prévenir de semblables accidents, & il fut ordonné que désormais, avant que de procéder au couronnement, l'un des douze Pairs du Royaume mettroit la main où il seroit nécessaire, pour discerner si la personne à couronner étoit un mâle. Voilà un conte qui ressemble à celui de la Papesse comme deux gouttes d'eau.

Ne pressons pas à la rigueur le parallèle; affoiblissons-le : nous n'avons pas besoin de faire valoir tous nos avantages. Supposons que l'Annaliste a donné un autre dénouement, & qu'il a dit que dès la seconde année du regne de ce Pépin, le Prince Louis, effectivement fils aîné de Charlemagne, prétendit à la Couronne, sous prétexte que Pépin étoit une fille, & que par la Loi Salique elle ne pouvoit regner. La guerre civile, qui s'éleva à ce sujet, fut violente : Pépin refusa de se laisser visiter; mais la Ville de Paris s'étant soulevée, on le força dans son Palais, on le dépouilla tout nud, on connut son sexe, on le détrôna, on le confina dans un Couvent, & on éleva sur le Trône Louis le Débonnaire.

Cette aventure est si surprenante, soit qu'on la raporte de la première façon, ou de la seconde, que dès là qu'elle ne paroît dans aucun Historien du neuvième siècle, ni même du dixième, elle mérite d'être rejetée comme un conte tout-à-fait semblable à celui de Jean de Paris, ou de Pierre de Provence, ou de Lancelot du Lac. Car il est moralement, ou même physiquement impossible, que tous les Hi-

historiens du temps se taisent sur les aventures de ce Pépin, & qu'ils marquent tous une succession immédiate entre Charlemagne & Louis le Débonnaire, sans que l'on trouve aucun acte qui appartienne au regne de cette fille déguisée; pas une Lettre écrite ou reçue, pas un Ambassadeur expédié, nulle paix conclue, nulle déclaration de guerre. J'aimerois autant qu'on me dît qu'en 1694 les Anglois prirent Marseille & Toulon, & mirent tout à feu & à sang jusqu'aux portes d'Arles, & puis se rembarquerent chargés de butin; que tout cela est très-vrai, encore que les Gazettes de cette année-là, ni aucun Livret sur les affaires du temps, n'en aient fait aucune mention.

La force de l'argument négatif sera plus visible, lorsque nous aurons réfuté ceux qui cherchent des raisons de ce grand silence des Historiens contemporains. Ils disent que la Papauté de cette femme fut considérée comme si honteuse à l'Eglise Romaine, que l'on défendit d'en parler, & qu'ainsi les Auteurs se turent, les uns par zèle, & les autres par crainte. Mais ce que l'on peut repliquer, ruine sans ressource ce raisonnement.

I. On peut dire, en premier lieu, qu'il n'est pas vrai que cette aventure ait été envisagée comme une infamie de la Catholicité ni comme une chose qui donnât atteinte aux droits de la Communion de Rome : car, selon ses principes, ils ne dépendent point des qualités personnelles des Papes. Le crime de Jeanne consistoit en ce qu'elle n'avoit point vécu chastement, mais non pas en ce qu'elle accoucha au milieu des rues. Un tel accouchement, auroit été ou l'ouvrage du hazard, ou l'ouvrage de l'imprudence, & n'auroit point augmenté la faute morale qu'elle avoit commise. La voilà donc seulement coupable de n'avoir pas conservé sa virginité. Comment voulez-vous qu'à cette occasion Rome se reconnoisse couverte d'une ignominie dont il faille étouffer le souvenir, elle qui ne cache point la mauvaise vie de plusieurs Papes qui, avant leur Pontificat, & dans leur Pontificat, se sont plongés dans des désordres beaucoup plus criants. L'élection de Jeanne faisoit honneur aux Romains; car c'étoit une personne célèbre par sa science & par ses mœurs. Avoir ignoré son sexe étoit une erreur de fait, & une ignorance

qui disculpe ; & personne n'est responsable des amours secrettes d'une fille déguisée.

Il est si vrai que le conte de la Papeſſe n'est point capable de deshonnorer l'Eglise de Rome, que M. Jurieu, tout Monsieur Jurieu qu'il est, l'a avoué. Je ne trouve pas, dit-il, que nous soyons fort intéressés à prouver la vérité de cette Histoire de la Papeſſe Jeanno. Quand le Siège des Papes auroit souffert cette surprise, qu'on y auroit établi une femme, pensant y mettre un homme, & que cette femme seroit ensuite accouchée dans une procession solennelle, comme l'on dit, cela ne formeroit pas à mon sens un grand préjugé : & l'avantage que nous en tirerions ne vaut pas la peine que nous soutenions un grand procès là-dessus. Je trouve même que de la manière que cette Histoire est rapportée, elle fait au Siège Romain plus d'honneur qu'il n'en mérite. On dit que cette Papeſſe avoit fort bien étudié, qu'elle estoit sçavante, habile, éloquente, que ses beaux dons la firent admirer à Rome, & qu'elle fut élue d'un commun consentement, quoy qu'elle parust comme un jeune Estranger, incognu,

ſans amis , & ſans autre appuy que ſon mérite. Je diſ que c'eſt faire beaucoup d'honneur au Siege Romain , que de ſuppoſer qu'un jeune homme incognu y fut avancé uniquement à cauſe de ſon mérite ; car on ſçait que de tout temps il n'y a eu que la brigade qui ait fait obtenir cette dignité (b).

Vous voyez-là un Miniſtre qui donne du poids à cette remarque de Florimond de Remond : „ Quand bien „ ce malheur ſeroit advenu à l'Egliſe , „ qu'une femme euſt tenu le Siege Romain , „ puisſqu'elle y eſtoit parvenue „ par ruses & tromperies , & que la „ monſtre & parade qu'elle faiſoit de „ ſa vertu & ſaincte vie avoit éblouy „ les yeux de tout le monde , la faute „ devoit eſtre rejettée ſur elle , & non „ ſur les Eſléc-teurs , leſquels tenans le „ grand chemin ; & marchans à la bonne foy , ſans brigade , ny menée , ne „ pouvoient eſtre accusés d'avoir part „ à la ſuppoſition. “ L'Auteur ajoute que cet accident ne pourroit eſtre ſi monſtrueux , ſ'il eſtoit véritable , comme ce que ceux , qui ſe ſont appellés Réformés , Evangeliſtes , & Puritains ,

(b) Jurieu, Apologie pour la Réformation ,
Tome II. p. 38.

ont non-seulement tolleré , mais establi , voire forté aucunes Roynes & Princesses de se dire & publier Chef de l'Eglise en leurs Estats & Seigneuries , disposans des choses pies & saintes , & des Charges Ecclesiastiques à leur appetit & volonté (c). Il avoit lû sans doute cette pensée dans Alanus Copus , ou dans Genebrard : car ils ont fait tous deux la même remarque.

II. En second lieu , l'on peut repliquer qu'il n'y a nulle apparence que Rome ait défendu de faire mention d'un événement aussi public , & aussi extraordinaire que celui-là. Un tel ordre eût été bien inutile ; on ne commet point ainsi son autorité par des défenses qui ne sont point de nature à être observées , & qui excitent plutôt la démangeaison de parler , qu'elles ne ferment la bouche.

III. Ajoutez , en troisième lieu , que si le zèle ou la crainte avoient arrêté la plume des Historiens , nous ne verrions pas que les premiers qui ont publié le Papat de Jeanne , sont des personnes dévouées au Catholicisme ,

(c) Florimond de Remond , *ubi supra* , Chap. XI. num. 5.

& plus à portée que les autres d'être châtiées ; car ce sont des Moines. Il est si lo que presque tous ceux qui ont débité ce conte étoient bons Papistes, & qu'ils ne pensoient à rien moins, qu'à des médifances.

IV. Joignez à cela, en quatrième lieu ; que les désordres de la Cour de Rome, infiniment plus infames que ne le seroit le Papat de cette fille, ont été décrits fort naïvement par beaucoup d'Auteurs qui avoient du zèle pour la Cour de Rome.

V. Enfin je dis que l'on ne peut, sans tomber en contradiction, nous supposer une défense de parler de la Papesse : car cet ordre de se taire ruineroit de fond en comble les principales circonstances du narré. Blondel, Florimond, & Coeffeteau n'oublient pas cette réflexion. Ils remarquent judicieusement que cette défense ne sauroit s'accorder avec les monuments publics qui furent, dit-on, érigés en cette occasion. *Où est ici la conscience des Réformés, dit Coeffeteau ? Ils veulent qu'en détestation de cette infamie, & pour monument éternel de ce scandale, l'on ait basti à Rome une Chapelle au lieu où elle accoucha ; qu'on ait*

érigé une statue de marbre pour représenter le fait ; & qu'on ait fait dresser des Chaires peu honnestes ; pour se garder à l'avenir des choses semblables ; & cependant ils assurent que les Historiens n'en ont osé parler pour le respect des Papes. Quel rayon , ainsi quelle ombre de vérité en choses si mal accordantes (d). Rivet qui réfuta Coëffeteau , & qui le suivit pas à pas , ne répliqua rien à ce passage. Je n'ai encore observé nulle solution sur ce point-là dans les Ecrits des défenseurs de la Papesse. Ils ont imité Homere , qui abandonnoit les choses qu'il défespéroit de bien traiter.

Et quæ

Desperat tractata, nitefcere posse relinquit.

Cela ne doit pas être entendu comme si , absolument parlant , je soutenois que personne n'a entrepris de lever la contradiction. Je sais qu'Alexandre Coocke l'a examinée , & qu'il s'imagine qu'il s'en est développé assez bien. Mais je sais aussi qu'il eût mieux vallu pour sa cause qu'il eût gardé le silence. Il suppose qu'il y eut

(d) Coëffeteau , Réponse au Mystère d'Iniquité , p. 306.

diversité d'avis; les uns crurent qu'il falloit laisser tomber dans l'oubli l'aventure, & les autres, qu'il en falloit ériger des monuments. Il rapporte deux exemples de cette diversité d'opinions, l'un est qu'il y eut des *Papistes* en France qui défendirent les Jésuites au sujet de l'attentat de Jean Châtel, tandis qu'il s'en trouva d'autres qui *aiderent* à élever la pyramide qui notifioit qu'ils avoient trempé dans cet assassinat. L'autre est qu'il y eut des gens qui furent d'avis qu'on insérât dans les archives le Mémoire présenté à Paul III. touchant la réforme des abus; & qu'il s'en trouva d'autres qui jugerent que cet Ecrit étoit digne du feu: d'où il arriva, dit Coocke, que le Mémoire en question fut inséré dans l'Edition du Concile de Trente, publiée par Crab en 1551, & qu'on l'a retranché des Editions suivantes, & même mis à l'*Indice* (e).

Pour renverser tout ce discours, je remarque, 1°. que la supposition de Coocke change l'état de la question. Il s'agissoit de savoir si les Auteurs, qui ont gardé le silence pendant deux cents ans, y ont été déterminés par le respect, ou par la crainte du Saint Sie-

(e) Coocke, de la Papauté, p. 141. & suiv.

ge. On a supposé que les successeurs immédiats de la Papesse défendirent, ou recommanderent le silence sur cet accident scandaleux, & qu'Anastase & les autres Historiens jusqu'à Marius Scotus, entrèrent dans cet esprit, soit par zèle pour l'honneur de l'Eglise, soit par crainte de s'attirer des affaires. Il est clair que cette supposition est directement contraire à ces monuments publics qu'on prétend avoir été érigés, & à ce nouveau cérémonial qui fut introduit dans Rome; dit-on, à l'égard des processions anniversaires, & de l'élection des Papes.

J'observe, en second lieu, qu'en changeant même tout l'état de la question, on n'évite pas l'absurdité: car si Anastase, par exemple, avoit été l'un de ceux qui opinèrent que pour l'honneur de l'Eglise, il falloit cacher l'accident de la Papesse, il n'auroit pas laissé d'en parler, après que le sentiment contraire auroit tellement prévalu que la Ville & l'Eglise de Rome l'auroient autorisé par des monuments publics, & par des réglemens perpétuels & anniversaires. De quoi eût servi, en ce cas-là, le silence d'un Historien? Quelle bizarrerie, ou plutôt

quelle folie ne seroit-ce pas, que de vouloir supprimer; par respect pour le Saint Siege, une chose dont toute l'Eglise de Rome éternisoit hautement & publiquement le souvenir?

Je dis, en troisieme lieu, que les exemples que le sieur Coocke met en avant ne servent de rien; car ceux qui eussent voulu qu'à l'occasion de Jean Chastel on n'eût pas dressé une pyramide, ni diffamé les Jésuites, ou s'intéressoient à cela personnellement, par affection pour cette Société, ou ne croyoient pas qu'elle fût coupable. Mais Anastase & les autres Historiens n'étoient point personnellement intéressés à l'affaire de la Papesse; ils ne se soucioient point de son honneur, ou de sa réputation, & ils ne formoient aucun doute sur la vérité du fait. Outre cela, dès que l'avis qu'il falloit dresser une pyramide eut prévalu, les Historiens les plus dévoués aux Jésuites en firent mention, & n'eussent pu supprimer le fait sans se rendre ridicules. Que si le Mémoire présenté à Paul III a d'abord paru, & puis disparu, c'est à cause que la Cour de Rome fit prévaloir promptement l'opinion de ceux qui souhaitoient qu'il fût

supprimé. C'est ce qu'on ne peut pas dire des monuments de la Papeſſe ; car on prétend qu'ils ont ſubiſté pendant pluſieurs ſiècles. La comparaifon ſeroit ſupportable , ſi quelques particuliers avoient ſupprimé le Mémoire , & que la Cour de Rome l'eût fait imprimer au Vatican , avec les Approbations les plus authentiques , dont on puiſſe accompagner ce qu'elle veut rendre public *in æternam rei memoriam*.

Samuel Deſmarets , qui traite de petite ſubtilité la contradiction que Blondel avoit objectée , ne ſ'en tire pas mieux que Coocke. Il dit qu'entre ceux , qui ont gardé le ſilence à l'égard de la Papeſſe , les uns l'ont fait parce qu'ils ne croyoient pas qu'il la fallût inférer au Catalogue des Papes , & les autres parce que vénérant le Saint Siege , ils avoient honte de cet accident ſcandaleux , mais qu'ils ne prétendoient pas que leur omiſſion pût abolir la mémoire d'une choſe que les monuments publics attestoient & perpétuoient. On a vu ci-deſſus , qu'encore que notre Jeanne paſſât pour indigne de tenir ſon rang dans le Catalogue des Papes , & d'y faire nombre ,
les

les Historiens ne pouvoient pas se dispenser de faire mention de son faux Papat, la chose étant trop publique, & trop extraordinaire. Et pour ce qui est de cette vénération pour le Saint Siege, & de cette honte, qui auroient porté quelques Annalistes à ne dire mot sur un fait dont toute la Ville de Rome éternisoit publiquement le souvenir, ce sont des passions si bizarres & si insensées qu'il n'en faut point croire capables les Ecrivains qui n'ont rien dit du Pontificat de Jeannel l'Anglois. Un Historien qui a du sens, ne supprime pas une vérité pour l'amour de ceux qui veulent bien qu'elle soit publique, ni lorsqu'il fait que son silence ne peut produire aucun bien, & le pourra exposer à la moquerie, comme un personnage possédé d'une sotte honte. Quiconque veut donc s'amuser ici à l'office de conciliateur perd toute sa peine : les contradictions objectées par Blondel, & par Coeffeteau, sont un nœud indissoluble. * ¶

* Art. *Papeste* & *Pelopon.*

¶ N. B. Il seroit difficile de combattre l'Histoire de la Papeste par des arguments plus subtils, & plus imposants. Cette disser-

Tome II.

R

tation est un plaidoyer en forme : toutes les subtilités de l'Art Oratoire y sont employées. Cependant les raisons de Bayle ne persuadent pas tout le monde, & bien des gens mettent cette aventure au rang de tant d'autres Paradoxes Historiques, sur lesquels un homme sage a beaucoup de peine à prononcer. C'est ce qu'en pensoit M. de Beaufobre : „ après „ avoir , dit-il , discuté ce fait depuis plusieurs années , avec tout le soin possible , „ nous nous trouvons encore réduits à n'oser „ rien prononcer là-dessus que par un *peut-être* , soit affirmatif , soit négatif , cela „ peut être , cela peut n'être pas. Et l'on ose „ bien soutenir que s'il y a dans l'Histoire „ quelque fait où le Pyrrhonisme soit triomphant , & où tout homme raisonnable doit suspendre son jugement , c'est celui de „ la Papesse Jeanne. “ Beaufobre, Biblioth. Germanique, Tome X.

*Particularités concernant le Livre des
TAXES de la Chancellerie de Rome.*

Le Livre des Taxes de la Chancellerie Romaine fut imprimé à Paris l'an 1520. Ce n'est pas la première Edition, comme quelques-uns l'ont cru : car celle de Bois-le-Duc, de l'année 1664, m'apprend que ce Livre fut imprimé à Rome l'an 1514, & à Cologne l'an 1515. L'Edition de Rome a pour titre : *Regule, Constitutiones, Reservationes Cancellarie S. Romani*

vostri Leonis Pape Decimi, noviter editæ & publicatæ. On y trouve au feuillet 67, *Taxe Cancellariæ, per Marcellum Silbert, alias Franck, Romæ, in Campo Flore, anno M. D. XIV. die XVII. Novembris impressæ, finiunt feliciter.* C'est ce que témoignèrent deux Echevins de Bois-le-Duc, qui, avec le Secrétaire de la Ville avoient collationné mot à mot cette Edition de Rome avec celle qu'Etienne du Mont, Libraire de Bois-le-Duc, donna l'an 1664.

L'Edition de Bois-le-Duc est intitulée *Taxe Cancellariæ Apostolicæ, & Taxe sacræ Pœnitentiariæ Apostolicæ.* On y trouve page 95 & 96 ce passage : *absolutio pro eo qui matrem, fororem, aut aliam consanguineam, vel affinem suam, aut commatrem, carnaliter cognovit, gr. v. (a).* D'Aubigné a inséré ce passage dans sa confession de Sanci. „ Il y a, dit-il, un „ autre Livre, lequel ceux dont j'ai „ tantost parlé ont voulu extirper; mais „ le Saint Siege ne le permettroit ja „ mais. C'est le Livre des Taxes, où „ un bon Catholique voit les péchés à

(a) C'est à dire cinq gros.

„ bon marché : & ſçait en un coup
 „ d'œil pour combien il en doit eſtre
 „ quitte. Quiconque aura connu
 „ charnellement ſa propre mère , ſa
 „ ſœur , ſa couſine germaine , ou ſa
 „ commère de baptême , il en eſt quitte
 „ pour cinq gros (*b*).“

Si l'on eût demandé à d'Aubigné d'où pouvoit venir que la Cour de Rome, ſi décriée alors pour ſon avarice, n'avoit taxé qu'à cinq gros l'inceſte du premier rang, il eût répondu ſans doute que des vendeurs , à qui une marchandise ne coûte rien, trouvent mieux leur compte à la laiſſer à vil prix, qu'à la tenir chère : car le bon marché en fait débiter une quantité beaucoup plus grande, & ainſi ils ſe dédommagent amplement & avec uſure, par le grand nombre d'acheteurs qu'ils font venir, & dont la plûpart ſe paſſeroient de l'emplette, ſi elle coûtoit exceſſivement. Mais qu'on ne ſ'y trompe pas : la Taxe marquée dans cet ouvrage-là, n'eſt pas tout ce qu'il falloit débourſer. On devoit traiter, outre cela, avec le Dataire, & l'accord ſe régloit ſelon qu'on étoit riche.

Du Pinet publia une Edition de ce

(*b*) Confefſion de Sancy, *Liv. I., Chap. II.*

fameux Livre en 1564, sous le titre de *Taxes des Parties Casuelles de la Boutique du Pape*. Elle est en Latin & en François, avec des notes de sa façon. Il a eu grand tort de ne point dire sur quel Exemplaire il la donnoit : car elle differe en plusieurs choses des Editions précédentes. On n'y trouve point l'article de l'inceste, que j'ai cité ; mais on y voit des choses encore plus énormes, celles-ci, par exemple : [L'absolution & pardon de tous actes de paillardise commis par un Clerc, en quelque sorte que ce soit, & fust-ce avec une Nonnain, dedans ou dehors le pourpris de son Monastere, ou avec ses parentes ou alliées, ou avec sa filleule, ou avec autre femme quelle qu'elle soit ; soit aussi que la dite absolution se fasse au nom du Clerc simple, ou de lui & de ses putains, avec dispense de pouvoir prendre ses ordres, & tenir bénéfices Ecclésiastiques, avec aussi la clause inhibitoire, couste 36 *tournois*, trois ducats. Et si, outre ce que dessus, y a absolution de B. & péché contre nature, & fust-il fait avec des bestes brutes, & que la dispense cy-dessus, & la clause inhibitoire y soit, il faut 90 *tournois*, 12 ducats,

6 carlins. Mais s'il y a simple absolution du péché de B. ou du péché commis contre nature avec les bestes brutes, avec dispense & la clause inhibitoire, faut 36 tournois, & 9 ducats. Une Nonnain ayant paillardé plusieurs fois dedans & dehors le pourpris de son Monastere, sera absoute, & réhabilitée à pouvoir tenir toutes les Dignités, & voire la Dignité Abbatiale, moyennant 36 tournois, & 9 ducats. L'absolution pour un qui tiendroit à pot & à feu une concubine, avec dispense de pouvoir prendre ses ordres & tenir bénéfices Ecclesiastiques, couste 21 tournois, 5 ducats, 6 carlins] (c). Je conjecture que du Pinet suivit l'Edition que les Princes Protestants firent inserer dans leur *Exposition des causes de la réjection du Concile de Tronte*. Cette Edition a pour titre *Taxa sacre Penitentiaria*. M. Heidegger, dans sa *Grande Babylonie*, en rapporte des morceaux qui sont parfaitement les mêmes dans l'Edition de du Pinet.

Les Inquisiteurs Romains & Espagnols ont mis à l'indice la *Taxe de la*

(c) Du Pinet, *Taxe des Paroisses, Casuelles*, p. 55. & suiv.

Chancellerie, sous cette qualification : *Praxis & Taxa Officinæ Pœnitentiariæ Papæ, ab hæreticis depravata*. Il est remarquable qu'elle n'est rangée que dans la troisieme classe des Livres défendus, & qu'on ne la condamne qu'entant qu'elle a été falsifiée par les Hérétiques. Mais on a beau supposer que les Hérétiques l'ont dépravée ; les Editions qu'on ne peut désavouer, comme celle de Rome 1514 ; celle de Cologne 1515 ; celles de Paris 1520, 1545, 1625 ; & celles de Venise, dont l'une se trouve dans le VI^e volume de l'*Oceanus juris*, publié en 1533, & l'autre dans le XV^e volume du même Recueil, réimprimé en 1684 : ces Editions, dis-je, sont plus que suffisantes pour autoriser les reproches des Protestants, & pour couvrir de honte les Auteurs & les défenseurs de ce Livre abominable.

Il y a lieu d'être surpris qu'un pareil ouvrage ait vû le jour, & que, depuis même que les Protestants en ont tiré la matiere de tant de triomphes, il ait été réimprimé authentiquement. Rapportons le reproche que fait là-dessus un Ministre de Paris à l'Evêque de Belley. Voici ses paroles. „ Je n'o-

„ferois dire de ce Livre, tout ce qu'en
 „a escrit le Docteur Despence (d):
 „jusques à lui appliquer ces paroles,

Prostat & in quæstu pro meretrice sedet.

„Tant s'en faut que l'on ait honte
 „parmi vous de ce Livre,... que
 „l'on ne cesse de le publier & de l'ex-
 „poser en vente. J'en ai veu jusques
 „à trois Editions de Paris.... J'ai par-
 „mi mes Livres l'Edition de 1520, &
 „celle que nous avons vû publier l'an
 „1625. Je les ai confrontées, &..
 „trouvées conformes : & particulière-
 „ment ces paroles qui crient vengean-
 „ce devant Dieu : *Et nota diligenter*
 „*quod hujusmodi gratiæ Et dispensa-*
 „*tiones non conceduntur pauperibus,*
 „*quid non sunt, ideo non possunt con-*
 „*solari :* c'est-à-dire, & notez dili-
 „gemment (*Et de fait la chose le mé-*
 „*rite*) que telles graces & dispenses
 „ne se concèdent point aux pauvres:
 „car, parce qu'ils n'ont pas de quoy,

(d) Ce Docteur Catholique déclama si fortement contre l'abomination de ces Taxes, que l'Inquisition d'Espagne a fait effacer cela de son Livre. Voyez son Ecrit

intitulé *Epist. ad Titum*, Cap. I, digress. 2 : & consultez l'*Index Hispanicus Livr. Prohib.* pag. 232, où vous trouverez la condamnation du passage de Despence.

„ ils ne peuvent être consolés. Ces pa-
 „ roles-là, dis-je, qui se trouvent au
 „ feuillet 23 de l'ancienne Edition de
 „ 1520, se trouvent aussi en la page
 „ 208 de la nouvelle impression de
 „ 1625. Et ceux qui ont l'Edition de
 „ l'an 1545 les rencontreront au feuil-
 „ let 130 (e).

Pour écouter tout le monde, voyons
 l'espece d'apologie publiée par l'Abbé
 Richard, en réponse au Ministre Ju-
 rieu, qui, dans ses *préjugés légitimes*
 avoit étalé cette accusation. L'Abbé
 répondit que toutes les choses allé-
 guées au sujet des Taxes, n'étoient
 que des faits particuliers, qui n'avoient
 jamais été autorisés par des Loix &
 par des Canons de l'Eglise Romaine.
 (N'est-il pas du dernier ridicule, dit-
 il, de vouloir faire passer pour des
 Loix, & pour des Canons, un Livre
 de Taxe? Ne feroit-ce pas se rendre
 la fable de toute la Jurisprudence, de
 vouloir insérer dans le Code, & met-
 tre au nombre des Loix, les Taxes des
 Bureaux? Ne feroit-ce pas faire grand
 honneur à Messieurs les intéressés?
 Que M. Jurieu apprenne donc ce que

(e) Drelincourt, Réplique à la Réponse de M.
 de Belley, p. m. 370, & suiv.

c'est que Loix & que Canons dans l'Eglise Romaine ; & qu'il sache cependant que ces vieilles Taxes de la Chancellerie de Rome, non-seulement ne font de nulle autorité dans l'Eglise, mais qu'elle les a eues toujours en horreur. Ces Taxes de la Chancellerie ne commencerent que sous le Pontificat de Jean XXII, environ l'année 1320 ; & les Taxes de la Pénitencerie ne parurent que vers l'année 1336, sous Benoît XII : & les unes & les autres furent incontinent supprimées, & ensuite même mises au nombre des Livres défendus, selon la remarque du sieur du Mont, qui les fit imprimer l'année 1664 ; ce qui fait assez voir l'horreur que l'Eglise Romaine a eue de ces Taxes, bien loin qu'elle les propose, ou tienne pour ses regles, comme M. Jurieu voudroit nous le faire accroire. Qu'il sache donc que les faits des Officiers de la Cour de Rome sont des faits particuliers, & ne sont point des faits de l'Eglise) (f).

Cette réponse n'est point bonne ; car, en premier lieu, l'Eglise Romaine n'a pas fait voir, par la suppression

(f) Richard, Examen des préjugés de M. Jurieu.

de ces Taxes, qu'elle les eût en horreur. Elles ont été imprimées trois fois à Paris, deux fois à Cologne, deux fois à Venise; & il y a quelques-unes de ces Editions qui ont été faites depuis que Claude d'Espence eut crié publiquement contre les énormités de ce Livre. Nous avons vu que l'Inquisition d'Espagne, & celle de Rome, ne l'ont condamné qu'en supposant que les Hérétiques l'avoient corrompu. J'ajoute, en second lieu, que la suppression d'un tel ouvrage n'est pas un signe que les regles qu'il contient soient désapprouvées. Cela peut signifier seulement qu'on s'est repenti d'avoir souffert qu'elles parussent aux yeux du public, & qu'elles donnassent lieu aux Hérétiques d'insulter la Cour de Rome, & de percer l'Eglise Romaine par les flancs du Pape. On a dû juger que c'étoient de ces Mysteres d'Etat, *Arcana imperii*, qui ne doivent pas être divulgués. J'omets une infinité d'autres considérations *, que les Controversistes pourroient alléguer contre l'Adversaire de M. Jurieu **.

* N. B. Bayle a raison de couper court aux considérations : elles seroient infinies.

** Art. Banck, & Pinet.

sur cette matiere , & c'est le lieu commun que les Protestants ont le plus rebattu. Mais en supposant que tous les faits qu'ils alléguent soient vrais , qu'en résulte-t-il ? Que Jean XXII, Benoît XII. Alexandre VI, &c. , chetcherent à faire argent de tout ? Qu'ils trafiquerent les Bénéfices, les Indulgences , les Dispenses ? Qu'ils mirent en parti jusqu'aux Absolutions ? Que nous importent ces reproches ? Il ne faut qu'un mot pour y répondre : c'est que la mémoire , & les pratiques abominables de ces Papes, sont aussi sincèrement abhorrées des Catholiques Romains, que des Drelincourt, des Juneu, & des plus emportés Ministres.

*PASSAGE remarquable , retranché
d'une seconde Edition.*

M. Bosquet, un des plus illustres Prélats du dernier siècle , a composé un ouvrage fort estimé qui a pour titre, *Ecclesiæ Gallicanæ Historia , cum vet. monumentis ex Mss. eruditis*. La seconde Edition de cette *Histoire de l'Eglise Gallicane* est de l'an 1636. Elle est beaucoup plus ample que la première : mais on l'a mutilée de quelques lignes , qu'Usserius a pris soin de conserver. Elles en valaient bien la peine , & je suis si persuadé que tout le monde pensera là-dessus com-

me moi, que je me fais un plaisir de les rapporter ici. Voyez la remarque (a).

Le passage en question nous apprend que ce savant Prélat concevoit de bonne foi, que le faux zele des Moines fut la premiere cause des traditions fabuleuses, qui ont couvert d'une si épaisse obscurité l'origine de l'Eglise Gallicane. M. Bosquet paroît persuadé que la chaleur inconsidérée de leur zele, & l'envie d'inspirer plus de dévotion au peuple, leur fit croire ce qu'ils persuaderent ensuite aux autres, touchant les prérogatives distinguées, & l'antiquité

(a) *Primos, si verum amamus, hujusmodi zelotas Monachos. in Galliis habuimus. Illi simplici ac fervidâ, adeoque minus cantâ & sepe inconsultâ, religione perculsi, ad illuciendas hominum mentes, & augustinari Sanctorum nomine ad eorum cultum revocandas, illustres eorum titulos primum sibi, dein credula plebi, persuasos proposuerunt. Ex horum officinâ Martialis Lemovicensis Apostolatus, Ursini Bituricensis discipulatus, Dionysii Parisiensis Areopagita, Pauli Narbonensis Presencularia dignitas,*

amborum Apostoli Pauli magisterium, & in aliis Ecclesiis similia prodire. Quibus quidem sano iudicio, & constanti animo, Galli primum Episcopi resistere. At ubi Ecclesia Gallicana parentibus, sanctissimis fidei praconibus, detractis his spoliis injuriam fieri mentibus ingenuis & probis persuasum est, paulatim error communi consensu consurgere, & tandem antiquitate suâ contra veritatem praesumere. Bosquet, apud Usserium, antiquit. Britann. Eccles. Praefat.

prétendue de quelques Saints. Il est difficile-d'avoir cette bonne & charitable opinion des premiers inventeurs : mais on seroit très-injuste si l'on n'avoit pas de l'indulgence pour ceux qui leur succéderent , & qui adopterent de bonne foi ces fables.

Je ne sai si ce fut par une politique bien entendue qu'on supprima le passage que j'ai rapporté. Ce retranchement ne fait-il pas voir à tout le monde le servile ménagement qu'il faut avoir pour l'erreur , & la délicatesse excessive, ou plutôt la sensibilité scandaleuse de ceux qui ont intérêt à maintenir le mensonge ? Et , après tout , n'est-ce pas fixer tous les yeux & tous les esprits sur cet aveu mémorable. Tel qui auroit lû les paroles de Bosquet , sans beaucoup d'attention , apprend à les regarder comme quelque chose de la dernière importance. Ne devoit-on pas bien s'attendre que les Protestants n'épargneroient pas sur cela leurs réflexions ? En un mot , on peut dire de ce passage , ce qu'un Historien a dit de Brutus & de Cassius , dont les images ne parurent point dans une pompe funèbre : en prétendant l'éclipser , on lui a donné de l'éclat ; *præfulgebant*

Cassius atque Brutus eo ipso quod effigies eorum non visebantur (b). On pourroit encore appliquer ici ce que Sénèque a dit d'une maison de plaisance, que Caligula fit abattre, parce qu'elle avoit servi de prison à sa mere. En la détruisant, dit-il, on n'a fait que la rendre plus illustre : car, lorsqu'elle étoit debout, nous passions par là sans y faire la moindre attention; aujourd'hui l'on demande pourquoi elle a été détruite (c). *

*ELOQUENCE burlesque d'un
Procureur du Roi de Beaune.*

Etienne Bouchin, Procureur du Roi au Présidial de Beaune, avoit beaucoup de lecture, comme on le voit dans ses Plaidoyers, où il étale une érudition profonde, mais des plus bizarres. Ses Ecrits sont bigarrés de prose & de vers, & l'on y trouve presque autant de Grec & de Latin que de

(b) Tacit. Annal. Lib. III.

(c) Cuius Caesar villam in Hortulanensi pulcherrimam, quia mater sua aliquando in illa coestituta erat, diruit, fecit-

que ejus per hoc notabilem fortunam: stantem enim præternavigabamus, nunc causa diruta queritur.
* Seneca, de ira, Lib. III, Cap. XXII.

François. Il publia quelques *Plaidoyers & Conclusions*, qu'il avoit prises pendant l'exercice de sa Charge (a). L'Édition de 1620 est la plus complète : elle contient six discours, dont la matiere est assez curieuse, & donne lieu de citer beaucoup de passages érotiques. Le premier Plaidoyer est sur le fait d'un prétendu adolescent, accusé & pris à partie, pour avoir dit en plusieurs lieux qu'une femme mariée avoit esté trouvée à diverses fois avec son Curé, qui la congnoissoit charnellement. Le second, contre une fille accusée de nouiement d'aiguillette. Le troisieme, contre un fils accusé criminellement par son Pere. Le quatrième, pour un vigneron condamné en l'amende, à cause qu'il avoit desrobé de la paste propre à faire du pain, en temps de famine. Le sixieme, touchant un charivary donné à une femme, qui s'estoit remariée incontinent après le decez de son mari. Ceux qui l'avoient donné demanderent le lendemain aux nouveaux mariez quelque argent pour les frais qu'ils avoient faits : cela leur ayant été refusé, ils

(a) Bouchin, Eptre dedicatoire de ses Plaidoyers.

se pourvurent pardevant le Juge , lequel , par Sentence , leur octroya quelque somme de deniers (b). Les mariés appellerent de cette Sentence. Bouchin conclut ? ce qu'il fût dit qu'il avoit été mal jugé , & bien appelé par eux (c).

Il n'y a sorte de lieu commun qu'il ne mette en œuvre dans ce dernier Plaidoyer : il commence par louer la virginité , & les veuves qui ne se remarient point : il passe ensuite à déclamer contre les secondes nœces , principalement contre l'impatience des veuves qui se remarient trop promptement , & contre l'impudence des vieillards qui prennent une femme , & enfin contre les marâtres : un moment après il change de ton , il excuse & il justifie ce qu'il venoit de condamner : le tout est muni d'exemples , & de citations.

Afin qu'on se forme une idée de la bigarrure de son style , j'en vais donner un échantillon , tiré de l'endroit où

(b) Bouchin observe que bien que Fabert & Chassanis n'approuvent pas le charivari , si est-ce que d'autres sont d'avis contraire , & ont écrit que

non fit injuria secundo nubenti , si carivarium detur. Bouchin , Plaidoyers , p. 316.

(c) Ibid. p. 301. 302. 360.

il expose les inconvénients & le ridicule des secondes nœces. „ L'on peut
 „ dire avec Hésiode que celui qui se
 „ remarie

Naufragus navigat bis profundum difficile,
Ναυηγὸς πλῶσι δις βυθὸν ἀργάλειον

„ il fait naufrage en un endroit où il
 „ n'y a point de fond.... C'est, sui-
 „ vant l'opinion du comique Philemon,
 „ vouloir flotter encore sur une mer
 „ d'inquiétudes & de misères.... alors
 „ les malheureux se plaignent envain
 „ de Cupidon, qui ne les a point frap-
 „ pés du trait doré & armé par le bout
 „ d'une pointe luisante,

Cujus fuit aurea cuspis,

„ qui est celui dont la blessure engen-
 „ dre l'amour dans les cœurs navrés ;
 „ mais de celui qui est doué d'une ver-
 „ tu contraire, qui porte avec soi la
 „ haine de l'amour..... & n'a son
 „ bois armé que de plomb,

Fugat hoc, facit illud amorem.

„ Que s'il y a encore quelque reste de
 „ beauté coutumièrement plastrée,

Quasi sit signum pictum in pariete,

„ dit Plaute ; que si elles ajan-

„ cent leurs cheveux avec un peu plus
„ d'artifice

Comptis arte manueque comis ,

„ que si elles n'oublient à
„ porter leurs chaînes & carquans ,

Auratis circumdata colla catenis ,

„ & s'il y a encore quelque peu de
„ bonne grace ,

Et faciunt cura ne videantur anus ;

„ que si , au contraire de la sottise de
„ Plaute , elles sont complaisantes &
„ cagepoleuses , l'on a mal en teste , l'on
„ entre en défiance ,

Esse metus coepit ne jura jugalia conjux

Non bene servasset.

„ La femme autant susceptible de ja-
„ lousie que le mari , plus passe que la
„ jalouse Procris ,

Palluit ut serâ lectus de vite racemus ,

„ plus seiche . . & plus jaune que les
„ feuilles battues du mauvais vent , &
„ qui ont desja senti du froid ,

Frondes quas nova læsit hyems ,

„ . . . se peut d'autre costé plaindre
„ de ce que les maris se persuadent avoir
„ plus de privileges que les femmes.

Ecastor lege dura vivunt mulieres ,

*Multoque iniquiore misereâ, quam viri;
 Nam si vir scortum duxit clam uxore sua,
 Id si rescivit uxor, impunè est viro:
 Uxor verò, si clam domo egressa est foras,
 Virosit causa; exigitur matrimonio.
 Utinam lex esset eadem uxori, quæ est viro.*

„ Elle est susceptible de jalousie lors
 „ mesmement que quelque genisse usur-
 „ pe les pascages (ce sont les termes
 „ d'Oenone à Paris) & lorsque son
 „ mari

Findam alienum erat, incultum familiarem deserit,

„ ce qu'elle ne croit pas lui estre plus
 „ permis qu'à elle ; *periniquum est ut*
 „ *pudicitiam vir ab uxore exigat, quam*
 „ *ipse non præstet* ; dit le Jurisconsulte
 „ Papinian ; que s'il s'émancipe,
 „ le plus souvent elle suit sa brisée,

Vitio est improba facta viri :

„ ce qui cause, avec les autres incom-
 „ modités du mariage, un mauvais
 „ mesnage, &c. “ (d).

Tel étoit le mauvais goût d'éloquen-
 ce qui régnoit alors dans les Plaidoyers.
 Les Avocats particuliers n'étoient pas
 les seuls qui suiussent cette méthode :
 les Avocats Généraux, & les Pre-

(d) *Ibid. pag. 330. & suiv.*

miers Présidents se servoient du même style dans leurs conclusions. Cela paroît par les Recueils des harangues récitées à l'ouverture des Audiences, & par les Arrêts prononcés en robe rouge, M. de Balzac desapprouvoit fort cet usage, & se moque comme il faut d'un Premier Président, qui, au milieu de sa harangue, apostropha les Procureurs, en leur disant qu'ils apprendroient leur devoir dans Homere, & dans l'un de ses Scholiasstes : „ *Docabit vos, ô Procuratores, officium vestrum* Homerus Iliados X, & Eusthatius, Scholiasstes Homeri in illos versus... (e) “ : là-dessus il leur récita une douzaine de vers Grecs. Les Pibrac, les Briffon, les Servin, & d'autres grands hommes du Parlement de Paris, ont été travaillés de la même maladie (f). C'étoit sans doute un

(e) Balzac, Epist. Selectarum, Lettre V, & VI.

(f) Ibid. Ce qu'il dit de Louis Servin est très-remarquable. Scis... quo genere dicendi uteretur Ludovicus *** , & quamoticis deliciis gauderet,

doctrinâque aliunde exportatâ, vir alias prisce moris retinens, & civis Patria amantissimus. Apud te sunt varia quas reliquit Orationes. Vides etiam de cloaca aut stillicidio verba facturus.

*Doctus ab Aurora populis, & littore rubro
Ægyptum, viresque Orientis, & ultima secum
Babylona vehat.*

grand abus : car à quoi pouvoit servir cet étalage de science, & cet attirail de citations, si ce n'est à dissiper l'attention des Juges, & à leur cacher l'état d'une Cause ? Un Avocat, tel que notre Etienne Bouchin, plaidoit plus pour lui que pour les Parties : Il travailloit plus à faire briller son savoir, qu'à préparer les Juges à opiner comme il falloit. De quel secours pouvoient être aux *Conseillers* de Beaune les vers d'Hésiode ? Savoit-on le Grec dans ces petites Juridictions ?

L'on s'est jeté depuis quelque temps dans une extrémité opposée, & les choses ont tellement changé à cet égard, qu'on se plaint aujourd'hui que nos Avocats négligent un peu trop l'érudition. Mais que faire ? C'est une fatalité annexée à la condition humaine, que le remède d'un abus soit l'introduction d'un autre abus. La même chose est arrivée à l'égard de l'éloquence de la Chaire. Nos Prédicateurs modernes n'imitent point leurs prédécesseurs, qui bigarroient leurs Sermons de Grec & de Latin : mais ils tombent dans un autre défaut : leurs Sermons sont vui-

des de choses , & l'Ecriture y est à peine citée. M. de la Bruyere s'est exprimé fort heureusement sur la révolution bizarre que la Chaire & le Barreau ont éprouvée à cet égard. Il y a moins d'un siècle , dit-il , qu'un Livre François étoit un certain nombre de pages Latines , où l'on découvroit quelques lignes & quelques mots en notre langue. Les passages , les traits & les citations , n'en étoient pas demeurées là. Ovide & Catulle achevoient de décider des Mariages & des Testaments , & venoient au secours de la veuve & des pupilles : le sacré & le profane ne se quittoient point ; ils s'étoient glissés ensemble jusques dans la Chaire. S. Cyrille , Horace , S. Cyprien , Lucrece , parloient alternativement : les Poètes étoient de l'avis de Saint Augustin & de tous les Peres ; on parloit Latin , & longtemps , devant des femmes & des Marguilliers : on a parlé Grec. Il falloit savoir prodigieusement pour prêcher si mal. Autre temps , autre usage : le Texte est encore Latin , tout le discours est François , & d'un beau François ; l'Evangile même n'est pas cité. Il faut sçavoir aujourd'hui très-peu

Prodigalité des deux ESOPES.

Esopé, Comédien célèbre, fleurissoit au VII^e siècle de la République Romaine. Roscius & lui ont été les meilleurs Acteurs qu'on ait vus à Rome. Esopé excelloit dans le tragique, & Roscius dans le comique. Cicéron se mit sous leur discipline pour se perfectionner dans la déclamation. Esopé faisoit des dépenses prodigieuses : on a fort parlé d'un repas où il fit servir un plat de porcelaine qui coutoit dix mille francs. Ce plat n'étoit rempli que d'oiseaux qui avoient appris à chanter & à parler, & qu'on avoit payés chacun sur le pied de six cents livres. C'est Pline qui raconte cette Histoire : mais la réflexion dont il accompagne son récit me paroît forcée : il me semble qu'il veut trop faire l'homme d'esprit, & sa pensée en devient fautive. Esopé, dit-il, ne trouva point d'autre ragout dans cette espèce d'oiseaux, si ce n'est qu'en les mangeant

Fausse
pensée de
Pline.

(g) La Bruyère, § Chapitre de la Chaire.
Caract. de ce siècle au * Art. Bouchin.

il avoit l'imitation humaine : en quoi, ajoute Pline, il ne respectoit guere ses propres gains, qu'il devoit à une semblable imitation (a). Il est facile de comprendre l'allusion de Pline ; mais on m'avouera que c'est trop subtiliser. Quand il se récrie au même endroit sur le désordre qu'il y avoit de faire servir sur sa table des oiseaux si bien instruits, & lorsqu'il appelle cela un dîner de langues humaines, *hominum linguas cœnasse*, il donne encore dans le Phébus ; d'ailleurs il explique mal l'intention d'Esope. Le grand ragoût que ce dissipateur trouvoit dans cette sorte d'oiseaux, procédoit de ce qu'ils coûtoient beaucoup, & non pas de ce qu'ils favoient chanter & parler : ceci n'entroit qu'indirectement dans son motif. S'il s'étoit trouvé des oiseaux, qui, sans avoir appris à parler, eussent été encore plus chers, il en eût garni sa table avec plus de joye. O miserabiles, s'écrie Sénèque, *quorum palatum nisi ad pretiosos cibos non excitatur. Pretiosos autem non eximius sapor, aut*

(a) Nulla alia indu- | quidem reveritus illos opi-
ctus suavitare, nisi ut in | mos, & voce meritos.
bis imitationem hominis | Plin. Lib. X, Cap. LI.
manderet, ne quæstus

aliqua faucium dulcedo, sed vanitas & difficultas parandi facit (b). Petrone a fort bien touché cette partie du luxe, dans son *Ales Phasiacis petita Colchis*.

Esopé malgré ses grandes dépenses laissa deux millions de bien (c). On dit qu'il se passionnoit si fort au Théâtre, qu'il en devenoit furieux. Un jour qu'il représentoit le rôle d'Atrée, & qu'il étoit dans ses convulsions tragiques, il frappa de son sceptre un homme qui traversoit le Théâtre, & il le tua. Ce grand Comédien se rendit ridicule sur ses vieux jours. Ayant voulu paroître sur la Scène, dans le temps que Pompée donna au peuple des jeux magnifiques, sur le nouveau Théâtre qu'il avoit fait construire, la voix lui manqua, & tous les spectateurs le sifflerent (d).

Les grands biens qu'il laissa passèrent à son fils, qui n'en fit pas un meilleur usage, & qui poussa même la prodigalité encore plus loin. On assure qu'il faisoit boire à ses convives des Perles distillées. Quelques-uns parlent

(b) Seneca, Consol.	nal. Lib. II, Cap. X.
ad Helviam, Cap. IX.	(d) Cic. Epist. I,
(c) Macrob. Satur-	Lib. VII.

de cela comme s'il en eût fait métier & coutume (e) : mais d'autres insinuent que la chose ne lui arriva qu'une seule fois. Si l'on pese bien les paroles de Plinè (f) ; je suis sûr qu'on trouvera que le fils d'Esope ne tomba dans cet excès, que dans une occasion extraordinaire. S'étant fait apporter une perle distillée, dit ce Naturaliste, il la but, & l'ayant trouvée d'un goût exquis, il voulut procurer à ses convives le même plaisir. Horace étendue encore la chose : car il ne fait mention que d'une perle de grand prix, que le fils d'Esope avala, après l'avoir fait dissoudre dans le vinaigre (g) ; son récit differe beaucoup de celui de

(e) *Quem constat car-
in commendabiles aviculas
emmanibus emptas pretiis
in cena pro ficedatis po-
nere, acetoque liquatos
abagna summa uniones po-
tius aspergere SOLI-
TUM. Valer. Maxim.
Lib. IX, Cap. I. Ce ré-
cit me paroit exagéré ;
d'ailleurs Valere Maxi-
me a eu tort d'attri-
buer au fils d'Esope la
dépense des Oiseaux rû-
res : on ne l'a jamais
mise que sur le compte
du pere. Voyez Plinè*

*ibi supra, & Tertulien,
de Pallio, p. m. 56.*

(f) Prior (Ante
Antonium & Cleopa-
tram) id fecerat Roma
in unionibus magna saxa-
tionis. . . Esope filius...
ut experiretur in gloria
Palati quid sapient mare
garita ; atque ut mire
placere, ne solus hoc sei-
ret, singulos uniones con-
vivis quoque absorbendos
dedit. Plin. Lib. X, Cap.
XXV.

(g) Horat. Sat. III,
Lib. II.

Pline. Représentons-nous deux hommes, dont l'un avale une perle en présence des amis qu'il traite, & l'autre ne se contente pas de cela, mais en fait aussi avaler une à chacun des conviés; nous trouverons une différence notable entre ces festins; le dernier nous paroîtra infiniment plus somptueux que l'autre, toutes choses égales d'ailleurs. D'où vient donc qu'Horace ne dit rien de cette particularité si insigne & si remarquable? Il est certain que si Pline l'avoit oubliée, il auroit montré qu'il ne savoit pas choisir entre deux choses singulières celle qui l'étoit le plus, & il auroit négligé ses avantages; car ayant à faire voir qu'un simple Bourgeois de Rome, fils d'un Comédien, avoit surpassé la magnificence d'Antoine & de Cléopâtre, il eût passé sous silence ce qui relevoit principalement l'action du Comédien au-dessus de celle du Triumvir & de sa Maîtresse. Mais on peut faire la même objection à Horace: voici ce qu'il dit,

*Filius Æsopi detractam ex aure Metella
(Scilicet ut decies solidum exfarberet) aceto
Diluit insignem baccam: quæ sanior, ac si
Illud idem in rapidum flumen, jaceretque
Cloacam;*

Son raisonnement eût été beaucoup plus fort, s'il avoit dit du fils d'Esopé tout ce que Plinè en dit. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait? Pourquoi choisir entre deux faits très-notables celui qui l'est beaucoup moins? Pourquoi négliger les avantages de sa preuve & de sa moralité? Il est certain que Plinè ou Horace ont tort, & que l'un en dit trop, ou l'autre trop peu.

M. Moreri a fait quantité de fautes dans l'article des deux Esopes. 1^o. Il est faux qu'Esopé le Comédien fut Poëte Tragique. 2^o. Il étoit sur son déclin, lorsque l'an de Rome 698 Pompée donna les jeux magnifiques dont j'ai parlé. Ce fut en cette occasion qu'Esopé fut sifflé du peuple: Moreri a donc tort de le faire fleurir vers l'an 700 de Rome. 3^o. L'Auteur du Dictionnaire Historique rapporte très-mal ce que Plinè a dit touchant le luxe d'Esopé: il a ignoré qu'au lieu de *sexcentum sestertium*, il faut lire avec le P. Hardouin *centum sestertium*. N'a-t-il pas été étonné de la prodigieuse somme à quoi il faisoit monter le prix d'un plar? Et si les dix mille livres à quoi ce prix monte, selon le docte Commentateur de Plinè, sont quelque

Erreurs
de More-
ri.

chose d'incroyable, que penser du calcul de Moreri, qui suivant sa leçon estime ce plat de terre quarante-cinq mille livres. 49. Il n'est pas vrai que le plat en question fût rempli de langues d'oiseaux : il étoit rempli des oiseaux mêmes. On dirait que M. Moreri a voulu confondre ceci avec le luxe de Vitellius, qui fit servir sur sa table un plat qui n'étoit composé que de foyes de Scarras, de cervelles de Paons & de Faisans, de langues de Phénicoptères, & de laitances de Lamproies, qu'on avoit été chercher au détroit de Gibraltar, & jusqu'au pays des Parthes (b). 50. Plin ne dit point que ces Langues avoient été adonnées fix écus la pièce. Il dit dans les bonnes Editions que chaque oiseau avoit coûté six mille sesterces, c'est-à-dire six cents francs, selon le calcul du P. Hardouin, & il dit dans les Editions ordinaires six sesterces, *nummis sex*. On ne sauroit imaginer rien de plus plaisant que la Traduction que Moreri a donnée de ces mots Latins. Il a cru que le *nummus* de Plin étoit un écu de France, & ce n'est qu'un sesterce, c'est-à-dire environ deux fois de notre

(4.) Sueton. in Vitellio, cap. XVII.

monnoie : d'où il paroît que cette leçon ordinaire'impute à Pline deux absurdités, l'une d'avoir dit que les oiseaux les mieux instruits ne coûtoient qu'environ douze sols la piece, l'autre qu'Esopé en achetant ces oiseaux avoit fait un acte insigne de luxe & de prodigalité.*

JEAN DE WERT.

Jean de Wert, un des grands guerriers du dix-septieme siecle, naquit dans un Village de la Province de Gueldres, nommé Wert. On peut voir par-là que c'étoit un soldat de fortune, & un homme sans naissance, puisqu'il ne fut connu que sous le nom de son Village. Il fut fait prisonnier à la Bataille de Rhinfeld, l'an 1638. [On l'amena à Paris, & on le logea dans le Château de Vincennes; & dès qu'il eut donné sa parole, on se fit un plaisir de lui laisser une entiere liberté. Il alla faire la Cour au Roi, qui lui fit mille caresses; il fut régalé par les Seigneurs les plus considérables, & alla à tous les Spectacles. Quand il restoit à Vincennes, on lui faisoit une chere ma-

* Art. *Esopé* (Clodius).

gaîsique, & les Dames les plus qualifiées de Paris se faisoient un divertissement de l'aller voir manger. Il leur faisoit à toutes mille honnêtetés, qui cependant se ressentoient toujours de l'Allemand & du Soldat. Il buvoit admirablement, & n'excelloit pas moins à prendre du tabac, en poudre, en cordon, & en fumée. Il étoit accompagné de plusieurs Officiers Allemands, qui tous avoient les mêmes talents] (a).

Au reste le nom de Jean de Wert ne faisoit pas seulement du bruit dans les nouvelles publiques ; il retentissoit aussi dans les chansons : on en fit courir beaucoup où il servoit de refrain, & on les a trouvées si jolies dans ces derniers temps, qu'elles ont été renouvelées plus d'une fois. Mademoiselle l'Héritier va nous apprendre l'origine de ces chansons. Elle dit (b) [que Jean de Wert s'étant rendu maître de plusieurs places dans la Picardie, porta la terreur jusqu'aux portes d'Amiens par les Troupes qu'il envoyoit en parti. Cette terreur se répandit même jus-

(a) Mademoiselle l'Héritier, dans le *Mercure Galant* du mois de Mai 1702.

(b) *Ibid.*

ques dans Paris, & comme le peuple grossit toujours les objets, le seul nom de Jean de Wert y inspiroit l'effroi; ce nom devint si terrible qu'il ne falloit que le prononcer pour épouvanter les enfants. Ce Général ayant été fait prisonnier à la Bataille de Rhinfeld, le peuple de Paris eut à cette nouvelle des transports de joye qu'il seroit difficile d'exprimer. La Muse du Pont-Neuf célébra la sienne sur un air de trompette qui couroit alors : elle y étaloit le triomphe des François, & disoit qu'ils avoient battu les Allemands, & *Jean de Wert*. Elle contoit qu'ils avoient pris beaucoup de Drapeaux, beaucoup d'Etendarts, & *Jean de Wert*; qu'ils avoient pris un tel nombre de prisonniers, & *Jean de Wert*. Enfin, tous ces couplets de la Muse du Savoyard, couplets qui étoient très-nombreux, finissoient tous par ce refrain, & *Jean de Wert*. Comme il y avoit dans ces chansons une certaine naïveté grossière, qui ne laissoit pas d'avoir quelque chose de réjouissant, la Cour & la Ville les chanterent; & Jean de Wert & ses chansons étoient si à la mode, qu'on ne parloit plus d'autres choses... Et depuis son temps il ne s'est point

contraindre de réparer l'honneur de cette Demoiselle. Ce fut bien pis après que le Roi de Navarre, qui avoit eu quelque sorte de crédit pendant le Triumvirat, eût été tué. Le Duc de Nemours, chassé de France au commencement des troubles, parce qu'on avoit découvert qu'il avoit voulu enlever le Duc d'Anjou, frere du Roi Charles IX, avoit été rappelé bientôt après, & avoit servi utilement contre ceux de la Religion. Cela, & la mort du Roi de Navarre, l'encouragerent à presser la Cour de Rome de déclarer nul son engagement. Il obtint tout ce qu'il voulut; le bon droit de la Demoiselle de Rohan fut entierement opprimé, parce qu'elle s'étoit déclarée pour le parti Huguenot; de sorte qu'il lui fallut avaler l'affront de se voir mere, sans avoir été mariée, & le déplaisir de voir son infidele amant marié avec la veuve du Duc de Guise, & aussi honoré partout, & caressé des Dames, que s'il avoit été le plus honnête homme du monde. Toute la consolation qui lui resta fut le titre de Prince du Genevois qu'elle fit porter à son fils; & quant à elle on la nomma Madame de la Garnache, ou la Duchesse de Loudunois.

Si j'avois suivi les idées de Virgile, j'aurois dit que cette Dame se consolait de l'infidélité de son galant par le fils qu'il lui laissa ; mais il y a long-temps que nos Dames ne sont point faites comme la Didon de ce grand Poëte Romain. Un de ses plus grands regrets fut que son perfide amant la quittoit sans lui laisser de sa race ; & si elle avoit eu un petit poupon de lui, ou si du moins elle se fût sentie enceinte de ses œuvres, elle eût été incomparablement moins affligée (a). Une tendresse de cette force ne seroit pas même bonne aujourd'hui pour les Romains, tant elle est contraire à l'usage. Le plus grand regret de celles à qui un galant manque de foi, n'est pas de lui avoir accordé plus qu'on ne devoit, mais de n'avoir pu éviter les suites. Une grossesse, un enfant, sont des conviCTIONS de déshonneur qu'aucune chicanne ne peut éluder : ce sont des preuves parlantes, *Et lucis meridianæ clariores* ; ce sont des témoins sans reproche, *Et omni exceptione majores*. C'est donc la principale source de l'infortune & de la désolation ; *Quæstæ e. quæ pænâ inas-*

(a) *Saltem si quæ mihi de te suscepta fuisset
Autæ sagax soboles.*

pri i miei martiri. Aussi crois-je, c'est Brantome qui parle des Demoiselles qu'il avoit vues à la Cour, que le meilleur temps qu'elles ont jamais eu, c'est quand elles étoient filles; car elles avoient leur libre arbitre pour être Religieuses aussi bien de Vénus que de Diane, mais qu'elles eussent la sagesse, & l'habileté & savoir, pour se garder de l'enflure du ventre. A certains égards il faut avouer que le sort de Madame de la Garnache fut assez conforme à celui de Didon; car son galant prétendit aussi bien qu'Enée qu'il n'avoit point pensé à se marier (b).

C'est apparemment de l'aventure de cette Dame que Brantomé parle au Tome II. de ses Dames Galantes. Il dit qu'il a connu une fille de très-grande part, laquelle vint à être grosse du fait d'un très-brave & galant Prince.... Le Roi Henri le fut le premier, & en fut extrêmement fâché; car elle lui appartenait un peu.... Le soir au bal il la voulut mener danser le branle de la Torche, & puis la fit danser à un autre le branle de la Gaillarde, & les autres branles; là où elle montra sa disposition & sa dextérité.

(b) Nec conjugis unquam praeceps edax...

micux que jamais , avec sa taille qui étoit très-belle , & qu'elle accommodoit si bien ce jour-là , qu'il n'y avoit aucune apparence de grosse ; de sorte que le Roi. . . . vint dire à un très-grand nombre de ses plus familiers , ceux-là sont bien méchants & malheureux d'être allé inventer que cette pauvre fille étoit grosse. . . . Ils ont menti , & ont très-grand tort. Ainsi ce bon Prince excusa cette belle & honnête Demoiselle , & en dit de même à la Reine le soir étant couché avec elle : mais la Reine ne se fiant en cela la fit visiter le lendemain au matin , elle étant présente , & se trouva grosse de six mois , laquelle lui avoua & confessa le tout sous la courtine du mariage. Pourtant le Roi qui étoit tout bon fit tenir le mystère le plus secret qu'il put , sans scandaliser la fille , encore que la Reine en fût fort en colère ; toutefois ils l'envoyèrent tout coi chez ses plus proches parents , où elle accoucha d'un beau fils , qui pourtant fut si malheureux qu'il ne put jamais être avoué du pere putatif , & la Cause en traîna longuement , mais la mere n'y put jamais rien gagner. Il n'est pas difficile de reconnoître là-dedans Madame de la Garra-

che, qui étoit fille d'honneur de Catherine de Médicis au temps de cet accident. Elle ne fut pas la seule qui gagna cela au service de cette Reine. *

Etoile plus heureuse d'une autre femme galante. Efficacité du Mariage.

ARIOSTA LIPPA, Maîtresse d'Opizzon, Marquis d'Est & de Ferrare, fortifia de telle sorte par sa fidélité, & par son habileté politique, les impressions que sa beauté avoit faites sur le cœur de ce Marquis, qu'il la reconnut enfin pour sa femme légitime. Il lui laissa en mourant l'administration de ses Etats, & la tutelle de ses onze enfants. C'est d'elle, dit M. le Laboureur (a), qu'est issue toute la Maison d'Est. Cet Ecrivain observe que Lippa Ariosta rendit plus d'honneur à sa famille, qui est des plus nobles de Ferrare, qu'elle ne lui en avoit ôté.

On ne sauroit assez admirer l'efficace singulière du Mariage: car enfin, elle fait changer de nature les trois especes de temps: le passé ne relève pas moins de ses influences que le présent, &

* Art. Garnache.

(a) Relation du Voyage de Pologne.

que l'avenir. „ N'admirez-vous pas,
 „ dit *Buffi Rabutin*, quelle force a l'u-
 „ sage, & quelle est son autorité dans
 „ le monde? Avec trois mots, qu'un
 „ homme dit, *Ego conjungo vos*, il
 „ fait coucher un garçon avec une fil-
 „ le, à la vue & du consentement de
 „ tout le monde; & cela s'appelle un
 „ *Sacrement* administré par une per-
 „ sonne sacrée. La même action, sans
 „ ces trois mots, est un crime énorme,
 „ qui déshonore une pauvre femme, &
 „ celui qui a conduit l'affaire s'appelle,
 „ ne vous déplaît-il, un M... Le pe-
 „ re & la mere, dans la première af-
 „ faire, se réjouissent, dansent, & me-
 „ nent eux-mêmes leur fille au lit; &
 „ dans la seconde, ils sont au désespoir,
 „ ils la font raser, & ils la mettent dans
 „ un Couvent. Il faut avouer que les
 „ Loix sont bien plaisantes. “ Ce n'est
 point là le merveilleux de l'affaire: la
 principale singularité consiste dans l'ef-
 fet rétroactif. Notre *Ariosta* avoit été
 concubine: ses enfants étoient bâtards;
 c'étoit une tache à son honneur, & à
 sa Maison: mais tout cela fut effacé,
 lavé, anéanti, par les trois paroles
 du Prêtre, *Ego conjungo vos*. Le Mar-
 quis de Ferrare, épousant cette Ma-

treffe un peu avant que de partir de ce monde, la convertit en femme d'honneur, & donna la qualité de légitimes à des enfans qui étoient dûement chargés de la qualité contraire. Une semblable métamorphose se voit tous les jours, & il y a eu des gens qui ont prétendu que les enfans mêmes, qui sont nés dans un temps où les peres & les meres ne pouvoient point se marier faute de dispense, doivent être légitimés par un subséquent mariage; mais le Parlement de Paris jugea contre cette prétention, l'an 1664.

On demandera peut-être pourquoi ce Marquis n'en vint là que l'année de sa mort. Je pourrois répondre qu'un concubinaire, qui se sent proche de sa fin, est beaucoup plus disposé à tenir cette conduite, que s'il espéroit de vivre encore long-temps. Les remords de la conscience excités d'eux-mêmes, ou par les discours d'un Casuiste, sont plus vifs, quand on a peur de mourir: on fait donc moins de difficulté de passer par une cérémonie fâcheuse qui les apaise. Ajoutez à cela, qu'un homme sollicité au mariage par une Maîtresse dont il jouit, peut s'imaginer qu'elle sera mille fois plus complaisante, &

plus fidelle , pendant qu'elle se flatte de parvenir à la qualité de femme légitime ; au lieu qu'y étant parvenue , elle feroit peut-être éclater sa fierté , sa mauvaise humeur , & ses autres défauts. On trouve donc à propos de la tenir en haleine par une simple espérance ; mais quand on se voit sans espoir de guérison , on renonce à tous ces ménagements. Quoiqu'il en soit , il se trouve des personnes si sévères , que la conduite de ce Marquis de Ferrare , & celle de ses imitateurs , ne leur plaît point : ils voudroient qu'une fille , ou qu'une femme , qui s'est deshonorée , & qui a long-temps été en scandale à tout un pays , fût toute sa vie sous la flétrissure , & que l'exemple de sa réhabilitation ne pût point servir d'amorce à d'autres filles , & ne leur cachât pas , sous une semblable espérance , l'infamie du concubinage. *

Fortune d'ANTINOUS. Bon mot du Poëte Prudence.

ANTINOUS , mignon de l'Empereur Hadrien , étoit natif de Bithyne dans la Bithynie. On ne trouve rien

* Art. *Ariste*.

touchant sa famille. Sa beauté embrasa de telle sorte le cœur d'Hadrien, qu'on n'a jamais vu de passion plus effrénée, ni plus extravagante, que celle de cet Empereur pour ce jeune homme. Cette passion ne se montra jamais plus furieuse, qu'après la mort d'Antinoüs ; car il n'y eut point d'honneurs divins qu'Hadrien trouvât trop sublimes pour cet objet de son amour. Quelques-uns disent qu'Antinoüs lui avoit donné la plus grande marque d'affection qu'on puisse donner, c'est-à-dire, qu'il étoit mort pour lui. D'autres assurent qu'il se noya dans le Nil, pendant le séjour qu'Hadrien fit en Egypte, environ l'an 132 de l'Ere Chrétienne. Quoiqu'il en soit, cet Empereur le pleura à chaudes larmes, & voulut qu'on lui bâtît des Temples & des Autels, ce qui fut exécuté avec tout l'empressement qu'on pouvoit attendre d'une Nation accoutumée depuis long-temps aux plus honnêtes flatteries. Il voulut même que l'on fût persuadé qu'Antinoüs rendoit des oracles. Il en courut quelques-uns sur ce pied-là ; mais on ne laissoit pas de croire qu'Hadrien les avoit forgés. Il fit rebâtir la Ville où son mignon étoit mort, & il ordonna qu'elle por-

tât le nom de ce favori (a). Il étoit bien aisé qu'on lui vint dire qu'on voyoit au Ciel un nouvel Astre, qui étoit l'ame d'Antinoüs, & il disoit lui-même qu'il voyoit l'étoile d'Antinoüs. Ce qu'il y a de plus étrange là-dedans, n'est pas la complaisance profane que l'on avoit pour la foiblesse de ce Prince, dont on se moquoit d'ailleurs; mais c'est de voir, que long-temps après sa mort, on ait persévéré dans le culte de cette nouvelle Divinité. Ce culte étoit encore en vogue sous l'Empire de Valentinien; lorsqu'il ne s'agissoit plus de flatter un Prince, ni de craindre l'Edit exprès qui avoit ordonné cette Religion. C'étoit donc par le fort attachement qu'ont les peuples à tout ce qu'ils trouvent établi, que l'on continuoit d'adorer Antinoüs. Les Peres de l'Eglise se servirent avantageusement de cette folle superstition pour faire sentir la vanité de la Religion Payenne. Il étoit aisé de remonter jusqu'à la source à l'égard de cette nouvelle Divinité, & puis de rendre suspecte l'origine de toutes les autres. Ils parlerent diversement d'Antinoüs, se-

(a) On l'appelloit auparavant *Besæ*. Ce nom fut changé en celui d'*Antinopolis*.

lon les temps. Ils n'eurent pas l'imprudence de marquer la cause infame de son apotheose dans les Apologies qu'ils adresserent à Antonin Pius, fils adoptif & successeur d'Hadrien, ou dans celles qu'ils présenterent à Marc Aurele, qui, selon les intentions du même Hadrien, fut adopté par Antonin Pius. Ils traiterent alors délicatement cette plaie; mais Tertullien, qui vivoit dans des temps plus éloignés, & sous des Empereurs qui n'avoient pas le même intérêt à l'affaire, ne garda plus de mesure. Prudence a finement observé que le Mignon d'Hadrien fit une plus belle fortune que le Mignon de Jupiter; car Antinoüs étoit à table, pendant que Ganymede versoit à boire. *

Conte ridicule, concernant la délivrance de l'Ame de TRAJAN.

Deux anciens Chroniqueurs (a), qui ont écrit la Vie de S. Grégoire, rapportent que l'ame de l'Empereur Trajan fut tirée des Enfers par l'intercession de ce Pape. Le même fait est attesté dans un ancien *Sermon des*

* Art. *Antinoüs.*

(a) Paul Diacre, & Jean Diacre.

Morts, qui se trouve parmi les Homélies de S. Jean Damascene, mais que quelques Savants regardent comme une piece qui n'appartient point à ce Pere.

Voici comment on raconte cette merveilleuse délivrance. (Saint Grégoire passant par la Place de Trajan, que ce Prince avoit fait orner de superbes édifices, où les principales actions de sa vie étoient représentées, il s'arrêta particulièrement à considérer un bas relief, dans lequel on voyoit ce qu'il fit en faveur d'une pauvre Veuve. Voici le fait. Cet Empereur marchant à la tête de son armée, & étant obligé de faire grande diligence, une Veuve très-âgée, & fort pauvre, vint le prier les larmes aux yeux de venger la mort de son fils, qui avoit été tué. Trajan lui promit qu'au retour de son expédition il lui feroit justice; mais, répar-tit la Veuve, *si vous êtes tué dans le combat, à qui pourrai-je après cela recourir?* A mon successeur, répliqua Trajan. *Que vous servira-t-il, grand Empereur, qu'un autre que vous me rende justice,* répondit cette femme? *Ne vaut-il pas mieux que vous vous acquittiez de cette bonne action, que de la laisser faire à un autre?* On dit

qu'alors l'Empereur touché des larmes de cette pauvre mere, & forcé par ses raisons, descendit de cheval, fit venir ceux qu'on accusoit d'avoir tué le fils de la Veuve, prit une exacte connoissance de toute cette affaire; & quoique les principaux Officiers de son Armée le pressassent fort, il ne voulut point continuer sa marche qu'il ne l'eût terminée. Il fit payer à la Veuve une somme considérable, & donna néanmoins la vie aux Criminels. Saint Grégoire, dit-on, touché de cette action de justice & de charité, pria Dieu avec bien des larmes & des gémissements, de faire miséricorde à cet Empereur. Etant allé de-là prier au Tombeau de Saint Pierre, il y répandit encore beaucoup de larmes, & il y demeura long-temps en prières sur le même sujet. Enfin il connut peu de temps après qu'il n'avoit pas prié inutilement; car s'étant endormi d'un sommeil plutôt extatique que naturel, Dieu lui révéla qu'il avoit été exaucé. Mais en même temps il lui ordonna de ne faire plus de prières pour des personnes qui seroient mortes sans avoir reçu le baptême)(a).

(a) Denys de Sainte Marthe, *Hist. de S. Grégoire*.

On a joint à cela un autre conte : c'est qu'en punition de ces prières inconsiderées, faites pour un damné, S. Grégoire sentit depuis ce temps-là des douleurs continuelles aux pieds & à l'estomac. Un Théologien fort grave assure que Grégoire ne put faire une telle prière sans commettre un péché mortel (b). Alphonse Ciacconius a fait un traité, pour montrer que cette Histoire de la délivrance de Trajan est véritable. Plusieurs autres Ecrivains ont soutenu la même chose, & l'on est surpris de compter parmi les défenseurs de cette Fable, les savants Jésuites, qui ont recueilli les Actes des Saints. Bien loin de rejeter un tel mensonge, ils ont fait une note (c) pour l'autoriser & l'appuyer (d). Il s'est même trouvé des Théologiens Scholastiques qui ont imaginé mille subtilités pour concilier cette Histoire avec l'irrévocabilité des Décrets de Dieu contre les Damnés. Les uns ont dit que Trajan, rappelé à la vie par les prières de S.

(b) Tostat, *Question LVII. sur le IV. Liv. des Rois.*

(c) Bolland. *Sur le dernier Chap. de la Vie de*

S. Grégoire, par Paul Diaire.

(d) Sainte Marthe, *ubi supra.*

Grégoire,

Grégoire, fit pénitence. (e) : d'autres assurent que Dieu suspendit le Décret de condamnation, & que S. Grégoire en empêcha l'effet par son oraison fervente. (f).

Voilà les progrès que cette Fable ridicule a faits dans le monde, & ce que de grands Théologiens ont autrefois entrepris pour l'autoriser. Cependant les plus habiles gens de la Communion Romaine la réfutent aujourd'hui. Les Cardinaux Baronius & Bellarmine, Théophile Raynaud, & d'autres Savants, l'ont rejetée avec le mépris & l'indignation qu'elle mérite. Le Père de Sainte Marthe, savant Bénédictin, réfute ce mensonge par les Ouvrages de S. Grégoire même, & cite plusieurs passages des Dialogues de ce grand Pape, d'où il résulte que l'Auteur de ce prétendu miracle n'a jamais cru qu'il fût possible de délivrer une ame damnée. Cette tournure est bonne, & les motifs qui font parler le Bénédictin, sont bien louables. Malgré le soin qu'on a pris, dit-il, de renverser cette chimère, „ comme cela

(e) S. Thomas, in 4. Distinct. 43. Quæst. 2. Art. 5. 5. (f) Idem, in 1, Distinct. 43. Quæst. 2. Art. 2, & alibi.

„ n'empêche pas que tous les jours on
 „ ne s'en serve, pour autoriser une
 „ doctrine très-pernicieuse, *savoir* que
 „ les Prières de la Sainte Vierge sau-
 „ vent ceux qui lui appartiennent, &
 „ qui portent ses livrées, quoiqu'ils
 „ meurent même en péché mortel; je
 „ crois que les personnes qui aiment la
 „ véritable piété seront bien aises de
 „ voir cette fausseté réfutée... (g). *

*Maniere nouvelle de faire la conquête
 d'une femme. Force prodigieuse
 d'un Allemand.*

RAUBER, Gentilhomme Allemand, se rendit fort célèbre par sa grande force, par la hauteur de sa taille, & surtout par sa barbe, qui étoit d'une longueur si extraordinaire, qu'elle lui descendoit jusqu'aux pieds, & remontoit de-là jusqu'à la ceinture; de manière qu'il étoit obligé de la rouler autour d'un bâton. Il en étoit si glorieux qu'il alloit rarement en carrosse ou à cheval, mais presque toujours à pied, afin de l'étaler avec plus d'avantage, la portant déployée comme un drapeau, & la laissant flotter au gré du

(g) Sainte Marthe, *ubi supra*.

* Art. Trajan.

vent. Lorsqu'il mourut elle fut coupée en deux touffes, & conservée précieusement.

L'Empereur Maximilien II lui donna pour femme Hélène *Sbarseginn*, sa fille naturelle, qu'il lui fallut acquérir auparavant, par un combat assez plaisant. Lorsqu'il la demanda en mariage, il eut pour concurrent un Cavalier Espagnol, aussi recommandable par sa naissance que par sa bravoure, & d'une taille encore plus avantageuse que celle de Rauber. L'Empereur ne voulut point que la faveur décidât de ce différend. Il déclara que le plus fort des deux épouserait la Princesse; & voici comme il éprouva leur vigueur. On les fit lutter chacun un sac à la main; les sacs étoient proportionnés à la grandeur de l'ennemi; la victoire devoit être pour celui qui enfermeroit le premier son adversaire. Ces deux rivaux s'engagerent donc en présence de l'Empereur dans un combat, où ils employèrent leurs plus grandes forces, qui étoient redoublées par l'amour. Rauber l'emporta, & mit l'Espagnol au sac.

Voilà une manière assez plaisante de faire la conquête d'une femme. J'ajoute

nos faiseurs de Romans n'ont fait mention d'un exploit pareil. Car quoiqu'ils disent que les héros d'autrefois avoient accoutumé de s'acquérir des Maîtresses par des Tournois, des Duels, des Combats avec des Géants & des Dragons, & cent autres fantaisies de cette nature; la maniere dont Rauber se servit n'a pourtant jamais été pratiquée de personne. Par ce moyen il posséda sa belle Hélène. Il n'en eût point d'enfants; mais Ursule de Tschillack, sa seconde femme, récompensa largement ce défaut; car elle mit au monde huit jumeaux, savoir un garçon & sept filles, dont six se marièrent.

La force de cet Allemand étoit si prodigieuse, qu'il pouvoit casser le plus gros fer de cheval. Voici une aventure très-particulière, qui se passa à Gratz, en présence de l'Archiduc. Il y avoit à la Cour de ce Prince un Juif baptisé, qui, par la grandeur de sa taille, & par sa force, ressembloit à un Géant. L'Archiduc voulant savoir s'il étoit aussi vigoureux que Rauber, l'engagea à lutter à coups de poings avec ce Gentilhomme. Ils tirèrent au fort, à qui donneroit le premier coup, & le Juif eut la préférence. Il frappa si

rudement Rauber, que celui-ci fut obligé de garder le lit pendant huit jours; mais à-peine fut-il rétabli qu'il alla trouver son Juif pour lui en rendre la pareille, selon qu'on en étoit convenu. Il le prit par sa longue barbe, qu'il entortilla de la main gauche, & frappant dessus avec le poing droit, il lui donna un si rude coup, que la barbe & la mâchoire lui restèrent à la main. Le Juif en mourut (a)*.

Consolateur ridicule.

Foulques, Prieur de Deuil, étoit bon ami de Pierre Abelard. Il n'est guere connu, je crois, que par la Lettre de consolation qu'il écrivit à cet ami (aa) sur son infortune. Tout le monde fait la violence dont on usa envers Abelard, qui, au lieu de bien instruire l'Ecoliere qu'on lui avoit donnée, lui avoit fait un enfant. Les parents de cette fille, pour se mieux venger, allerent jusqu'à la racine du mal,

(a) Valvasor, *Gloire du Duché de Carniole*, Liv. XI.

* An. Rauber.

(aa). Cette Lettre a

été insérée dans les Oeuvres d'Abelard, & se trouve à la page 217 de l'Edition de Paris 1616.

& l'arracherent de telle sorte, qu'ils ôtèrent au coupable le pouvoir de la rechute. Foulques ayant su qu'Abelard ne se pouvoit consoler de cette perte, lui écrivit une Lettre, où, au lieu de le plaindre, il lui étala tous les avantages qu'il pouvoit tirer de son infortune. Je vais rapporter le précis de cette Lettre, qui a été insérée parmi les Oeuvres d'Abelard.

Foulques représente à son ami *que* ses grands talents, la subtilité de son esprit, son éloquence, son érudition, qui attiroient de toutes parts une incroyable multitude d'Ecoliers à son auditoire, l'avoient rempli d'une vanité insupportable. On touche légèrement à une autre chose, qui n'avoit pas peu contribué à le rendre si orgueilleux; c'est que les femmes couroient après lui, & se faisoient un honneur de l'arrêter dans leurs filets. On lui dit que la perte qu'il venoit de faire le guériroit de cet orgueil, & le délivreroit des embûches que les femmes lui tendoient. & qui le réduisoient à une extrême indigence, quoique sa profession lui valût beaucoup d'argent. On le prie de considérer le grand dommage que lui apportoit cette particule de son corps

qui lui avoit été coupée, & quel fond de profit & d'épargne il avoit gagné en la pendant. Vous vous ruiniez, lui dit-on, par vos commerces impudiques : tout votre bien s'en alloit dans ce vilain gouffre. On l'assure que la privation de ces parties, dont il avoit fait un mauvais usage, étoufferoit plusieurs passions qui tourmentent les autres hommes, & lui donneroit la liberté de se recueillir en lui-même, au lieu de laisser errer son ame sur mille pensées lascives. On ajoute que ses méditations philosophiques, n'étant plus interrompues par les émotions de la chair, seroient plus propres à découvrir les secrets de la nature, & les raisons de chaque chose.

On lui compte pour un grand avantage que désormais il ne fera plus la terreur d'aucun mari, & qu'il pourra loger sûrement par-tout ; car n'étant suspect à aucun hôte, il sera le bien-venu dans les maisons, & n'aura rien à craindre de la jalousie. On n'oublie pas qu'il pourroit passer & repasser au milieu des femmes les mieux parées, & regarder les plus belles filles sans aucun péril ; & sans craindre les criminelles tentations, qui à la présence de ces ob-

jets embrasent les vieillards mêmes. On le félicite de ce qu'il sera exempt de ces impures illusions qui arrivent durant le sommeil ; exemption , lui dit-on , qui est un grand don de Dieu. Les fonctions matrimoniales , poursuit le Prieur , & le soin d'une famille , ne retarderont point votre application à plaire à Dieu ; & quel bien n'est-ce pas d'être mis hors de danger , & dans l'assurance que l'on ne péchera point ? On lui allégué là-dessus l'exemple d'Origene , & de quelques Saints Martyrs , qui se réjouissent dans le Ciel d'avoir été sur la terre dans l'état dont se plaignoit Abelard. .

On le console ensuite par d'autres raisons : on lui représente la part que prirent à sa disgrâce l'Evêque , les Chanoines , & tous les Ecclésiastiques de Paris , les plaintes des Habitants , & les lamentations des femmes. On lui soutient que des témoignages d'estime si authentiques le vengent assez de l'injure que lui ont faite ses ennemis. On l'exhorte à ne point s'opiniâtrer à poursuivre en justice ses assassins. On le dissuade sur-tout de recourir au Tribunal du Saint Siege , attendu qu'il faut trop d'argent pour obtenir justice dans ce

pays-là. On lui rappelle d'ailleurs que les auteurs du mal ont été châtiés, & que si la peine qu'on leur a fait subir n'est pas aussi rigoureuse qu'il l'auroit voulu, il doit se souvenir qu'il est Chrétien, qu'il est Religieux, & que l'Evangile oblige de pardonner à ses ennemis. On lui dit enfin que la perte qu'il a faite est irréparable pour le temps présent, mais qu'au jour du Jugement il recouvrera ce qu'on lui avoit ôté, & qu'alors cette maxime de Dialectique, *in habitum nunquam potest redire privatio*, seroit fautive. Tel est le précis de la Lettre du Prieur : voici mes observations.

I. Il me semble que notre Foulques est un Rhétoricien ampoulé : sa Lettre est remplie de figures, & d'exagérations outrées. Ce qu'il allégué dès le commencement, au sujet de l'*indigestion* extrême, où il prétend que les femmes réduisirent Abelard, me paroît un peu outré. En effet il est difficile d'imaginer qu'un beau garçon comme lui, beau parleur, subtil raisonneur, couvert de gloire, couru des femmes, se ruinât avec elles, & fit entièrement la guerre à ses dépens. Un homme alerte, & rompu au monde, auroit

peut-être gagné plus d'argent à ce commerce qu'il n'y en auroit perdu. Mais voilà une chose qui pouvoit manquer à Abelard : il ne savoit pas la routine du monde débauché ; c'étoit un homme d'étude ; & ainsi, encore qu'il donnât aux femmes pour le moins autant d'amour qu'il en prenoit, il n'étoit pas homme à s'en prévaloir au soulagement de sa finance.

II. Ce qu'il dit au sujet de la désolation des Parisiens, lorsqu'ils apprirent le malheur d'Abelard, est une autre exagération. Il ne tient pas à notre déclamateur qu'on ne se figure presque toute la ville de Paris affligée & désolée pour la perte des parties honnêtes de Pierre Abelard. Il tire de ce deuil public l'une de ses bonnes raisons : comme si cette grande marque de l'affection des Parisiens valoit mieux que tout ce qu'Abelard avoit perdu. Je ne croi pas que le perdant acquiesçât à cette appréciation, & il auroit sans doute mieux aimé ignorer toute sa vie l'amitié qu'on avoit pour lui, que de la connoître à ce prix-là. Cela eût été bon à dire à des gens qui auroient laissé chômer ce bien : mais Abelard le cultivoit d'importance, & préten-

doit le faire valoir long-temps.

III. Foulques ne représente pas avec moins d'emphase les lamentations que firent en cette rencontre toutes les femmes. Elles verserent, dit-il, d'aussi si chaudes larmes, que si elles avoient perdu chacune dans une bataille son mari ou son galant. Il n'y avoit pas eu mort d'homme, il est vrai; mais néanmoins elles avoient perdu leur champion, & leur espié de cheval : ce sont les termes du Prieur. Il me semble que le Consolateur ne devoit pas toucher cette corde; cela n'étoit aucunement propre à son dessein, & ne pouvoit qu'irriter le déplaisir du malheureux Abélard, par deux raisons invincibles. Car premièrement il voyoit par-là, d'une façon très-particulière, l'importance du bien qu'il avoit perdu; secondement il apprenoit une faveur dont il ne se sentoit pas capable de bien témoigner jamais sa reconnaissance. Je l'ai dit; & je le répète, notre Foulques est un Rhetoricien trop ampoulé. D'ailleurs il confond deux choses qui devoient être distinguées. Il veut que les pleurs de toutes ces femmes, *singularum feminarum*, vinssent de ce qu'elles perdoient leur champion, *militem*

fauvins; mais cela ne pouvoit être véritable que d'un petit nombre qu'Abelard avoit déjà vues de près, ou qui espéroient d'avoir un jour quelque part à ses bonnes grâces. Il falloit donc dire, ou que les autres ne pleurerent point, ou que si elles pleurerent, ce fut moins par quelque amitié pour Abelard, que par la crainte des conséquences; je veux dire qu'elles craignirent que cette barbare manière de punir l'impudicité ne s'introduisît dans le monde, & que l'exemple du Chanoine ne devînt contagieux. Ainsi les unes pleurerent, parce qu'on leur avoit enlevé leur bien, & les autres parce que cela faisoit une planche qui les exposoit à perdre le leur. Voilà une distinction que Eoulques a négligée mal à propos.

La désolation prétendue de ces Parisiennes me rappelle un fait que j'ai lu quelque part. Dans le temps que les Grecs faisoient la guerre au Duc de Bénévent, *Thadald*, Marquis de Spolète, son allié, étant venu à son secours, & ayant fait quelques prisonniers, ordonna qu'on leur coupât les parties qui font les hommes, & les renvoya en cet état au Général Grec,

avec ordre de lui dire qu'il l'avoit fait pour obliger l'Empereur, qu'il favoit aimer beaucoup les Eunuques, & qu'il tâcheroit de lui en faire avoir bientôt un plus grand nombre. Le Marquis se préparoit à tenir sa parole, lorsqu'un jour une femme, dont ses gens avoient pris le mari, vint toute éplorée dans le Camp, & demanda à parler à *Theobald*. Le Marquis lui ayant demandé le sujet de sa douleur, Seigneur, répondit-elle, je m'étonne qu'un Héros comme vous s'amuse à faire la guerre aux femmes, lorsque les hommes sont hors d'état de lui résister. *Theobald* ayant répliqué que depuis les Amazones, il n'avoit pas oui dire qu'on eût fait la guerre à des femmes; Seigneur, repartit la Grecque, peut-on nous faire une guerre plus cruelle, que de priver nos maris de ce qui nous donne de la santé, du plaisir, & des enfants. Quand vous en faites des Eunuques, ce n'est pas eux, c'est nous que vous mutiliez; vous avez enlevé ces jours passés notre bétail & notre bagage, sans que je m'en sois plainte; mais la perte du bien que vous ôtez à plusieurs de mes compagnes étant irréparable, je n'ai pu m'empêcher de venir solliciter la com-

passion du vainqueur. La naïveté de cette femme plut si fort à toute l'armée, qu'on lui rendit son mari, & tout ce qu'on lui avoit pris. Comme elle s'en retournoit, Thedbald lui fit demander ce qu'elle vouloit qu'on fit à son mari, au cas qu'on le trouvât encore en armes. Il a des yeux, dit-elle, un nez, des mains, des pieds : c'est-là son bien, que vous pouvez lui ôter, s'il en est digne, mais laissez-lui, s'il vous plaît, ce qui lui appartient (b).

IV. Parmi les motifs de consolation que Foulques propose au Moine Abelard, le plus sensé à mon avis est celui-ci : *qu'il sera désormais exempt de toutes tentations, & même des illusions qui arrivent pendant le sommeil.* Il n'est pas nécessaire de prouver que Foulques avoit raison de mettre cela parmi les plus grands avantages dont la vie d'un Ecclésiastique puisse être gratifiée. Chacun comprend qu'une personne, qui se consacre à la continence, doit s'estimer heureuse quand elle a le cœur couvert d'un si fort calus par rapport à la beauté, que toutes les flèches de Cupidon n'y font que blanchir. C'est le chemin de la chasteté, non.

(a) Biblioth. Univ. Rom. XI.

seulement le plus commode, mais aussi le plus sûr; car ceux qui ne peuvent se maintenir dans cette voie que par de fréquents combats, sont fort à plaindre: ils vivent dans l'agitation, & dans l'inquiétude; leur état est toujours douteux; la victoire est quelquefois chancelante, elle se déclare même contre eux: ils n'éprouvent que trop souvent que les armes sont journalières, & ils ne sortent presque jamais victorieux de ces combats, sans être couverts de plaies. On a raison de juger que ceux qui passent leur vie entre les mains des Médecins sont misérables. Cela n'est pas moins vrai par rapport à ceux qui ont à combattre la rebellion du tempérament, & qui sont contraints d'opposer toujours quelque barrière aux irruptions de la chair. Cette condition est déplorable: on y est souvent forcé derrière ses retranchements: la conscience en gémit & en soupire. Quels progrès n'eut-on pas pu faire dans le chemin de la perfection, si l'on y eût pu marcher sans cette forte d'entraves, & sans perdre tant de temps en livrant combat à l'ennemi à chaque pas? Pour ce qui regarde l'autre point, je veux dire les impuretés du sommeil, S. Augustin

vous dira, dans ses Confessions (c), quel est l'avantage dont notre Foulques félicitoit son ami; S. Augustin, dis-je, qui demande à Dieu la grace d'être délivré de la foiblesse qu'il sentoît encore à cet égard. Il acquiesçoit dans ses songes à des défordres auxquels il ne consentoit pas lorsqu'il veilloit, & il gémit de ce grand reste d'infirmité.

V. Le Prieur de Deuil se sert dans sa Lettre d'un dernier argument qui n'est pas sans réplique. Il représente à Abélard, *que son mal est irréparable, & qu'ainsi il le doit supporter patiemment.* La première partie de l'argument est incontestable: le mal d'Abélard étoit sans remède. Il n'arrive pas ici ce qui arrivoit à l'arbre de la Sibylle; dès qu'on en avoit coupé le rameau d'or, il en renaissoit un tout pareil. La conséquence que Foulques tire n'est pas si certaine: Ne vous affligez point, dit-il, de la perte de vos parties; car elles ne reviendront jamais, la nature ne souffre point qu'elles se rétablissent.

Il faut convenir que la plupart des lieux communs de consolation ont deux faces, & qu'ils peuvent servir à deux

maines. Ils ont le défaut de pouvoir être rétorqués : car , par exemple , qu'y a-t-il de plus censé que de ne rien faire d'inutile ? Sur ce pied-là vous raisonnez bien contre une mere affligée de la mort de son fils , si vous dites que ses pleurs ne servent de rien , & que quoi qu'elle fasse , ou qu'elle dise , elle ne le fera point revivre. Mais c'est cela même , vous peut-on répondre , qui me rend inconsolable ; car si je pouvois réparer ma perte , je la supporterois patiemment : si j'espérois , comme on fait dans le négoce , de regagner sur un vaisseau ce que j'aurois perdu sur un autre , je n'aurois pas un grand besoin de consolation. Je ne doute point que Foulques n'eût mieux réussi à consoler , si Abelard n'avoit perdu que sa barbe. De quoi vous affligez-vous , lui eût-on dit , on vous a coupé votre barbe ; voilà un grand malheur ; attendez encore quelques mois , & vous en aurez une autre. Il eût trouvé-là , je m'assure , un grand motif de consolation ; mais la seule pensée que son mal étoit incurable , & soumis autant & plus qu'aucune autre chose à cette dure regle de philosophie , à *privatione ad habitum non datur regressus* ; cette seule pensée ,

dis-je , que son consolateur lui allé-
guoit comme une puissante raison de
prendre patience , faisoit son principal
désespoir : & ce n'étoit pas l'entendre ,
que de lui dire que cette regle se trou-
veroit fausse en la résurrection au der-
nier jour ; car Abelard pouvoit répon-
dre qu'alors il n'auroit que faire de cela ,
puisque en la résurrection on ne prend
ni on ne donne des femmes en mariage ,
mais que l'on est comme les Anges de
Dieu au Ciel (d).

C'est dommage que nous n'ayons
pas une réponse d'Abelard à cette Let-
tre de consolation. Il y a quelque appa-
rence qu'on y verroit une image de la
dispute de Job avec ses amis ; je veux
dire , qu'Abelard trouveroit toujours
à répondre & à répliquer , & qu'en
certaines choses Foulques lui paroîtroit
un consolateur fâcheux. *

(d) S. Matthieu, Chap. XXII.

* Art. Foulques



Effronterie d'une Athénienne. Recherches sur la coutume de se faire accoucher par des hommes. Que la pudeur n'est pas moins sujette que les autres choses aux caprices de l'usage.

Il y avoit une loi à Athenes qui défendoit aux femmes d'étudier la Médecine. Une fille, nommée *Agnodice*, fit changer cette loi, à l'occasion que je vais dire. Les Athéniens n'avoient pas de Sages-femmes, d'où il arrivoit que plusieurs Damesouroient en travail d'enfant, parce que la honte les empêchoit de recourir à des Médecins, & qu'il n'étoit pas permis aux femmes d'exercer la Médecine. Sur cela une jeune fille, nommée *Agnodice*, se sentant une grande inclination pour cette Science, déguisa son sexe, & se mit à étudier. Quand elle fut bien instruite, elle exerça dans Athenes l'Art d'Hippocrate, & s'attacha particulièrement à soulager les femmes enceintes. Elle alloit les trouver, quand elles étoient en travail d'enfant, & pour leur ôter tout scrupule, elle leur mndroit d'abord ce qu'elle étoit, & ensuite les ac-

couchoit. Les Médecins jaloux de ce qu'Agnodice leur enlevait beaucoup de pratiques, lui firent un procès, & l'accusèrent d'un mauvais commerce avec le sexe. Ils se plaignirent même de je ne sais quelle collusion, & de certaines maladies de commande qu'on avoit pour favoriser le jeune Médecin: en un mot, ils le firent condamner par les Aréopagites ? Mais Agnodice montra si clairement en plein Sénat les preuves de son innocence, que les Juges lui donnerent gain de cause. Les Médecins recoururent à une autre batterie, savoir à la loi qui défendoit aux femmes de professer la Médecine. Mais les Dames Athéniennes intervinrent alors dans la Cause, & firent réformer la loi; ainsi il fut permis aux femmes libres d'apprendre & d'exercer cet Art.

Pour le dire en passant, il faut avouer que la pudeur n'est guere moins sujette que les autres choses au caprice de l'usage. Un temps a été que la honte de se servir d'un Accoucheur étoit à la mode; & nous apprenons de Louise Bourgeois, Sage-femme fort habile, qu'Henri IV. lui recommanda de faire si bien son devoir auprès de la Reine

Marie de Médicis, qu'il ne fût pas nécessaire de recourir à un homme ; car sa pudeur , ajoûtoit-il , en souffriroit trop. Présentement c'est être à la mode que de n'avoir pas cette honte , notre siecle est bien autrement éclairé que les précédents. Cependant ne poussons pas trop loin cette réflexion satyrique ; car si d'un côté la pudeur de notre siecle est moins délicate à certains égards ; d'autre part l'effronterie est plus petite qu'elle ne l'étoit à Athenes. Trouveroit-on aujourd'hui d'honnêtes femmes , qui osassent en pleine audience , & chemise au vent , faire voir à tous les Juges qu'elles sont femmes ? C'est ce que fit Agnodice dans l'Aréopage , le plus grave & le plus vénérable Tribunal qui fût au monde (a). Peut-on voir une impudence plus outrée ? Avant cela n'avoit-elle point donné d'assez fortes preuves de son peu de honte ? Ne pouvoit-elle point faire connoître son sexe par des voies plus honnêtes , que celle qu'elle employoit auprès des femmes ? Les Prélats , qui pour se justifier d'incontinence ont fait

(a) ... *Quibus Agnodicam allevavit , & se ostendit feminam esse.*
Hygin. Cap. CCLXXIV.

voir leur nudité à des Conciles (b), n'égalent point l'impudence de l'Athénienne.

La Chronique scandaleuse dit qu'Albert le Grand se mêloit de la profession de Sage-femme. Si cela est, il y a long-temps que la honte des femmes Athéniennes ne subsiste plus; & comme la réputation d'Albert le Grand étoit très-bien établie, que fait-on s'il n'y avoit pas des femmes qui faisoient gloire d'être accouchées de sa main, à peu-près comme les précieuses de Molière, vouloient que tout jusqu'à leurs chaussures fût de la bonne faiseuse? Il est certain que les François ont commencé les premiers à secouer à cet égard le joug austère des bienséances, & voilà pourquoi leurs Accoucheurs sont devenus si célèbres dans toute l'Europe. Il ne faut pas douter, disent les Journalistes de Leipzig, que les François ne soient plus propres que les autres Nations à nous instruire de la manière dont on peut aider les femmes

(b) Nicephore & Zonare assurent que Macédonius, Evêque de Constantinople, & le Patriarche Methodius, ayant été accusés, l'un

de Sodomie, l'autre de fornication, découvrirent leur nudité en plein Synode, & montrèrent qu'ils étoient Eunuques, ce qui les fit absoudre.

qui font en travail d'enfant. Ce n'est point qu'ils aient le génie plus heureux; c'est parce qu'ils ont très-souvent les occasions d'assister aux accouchements. La mode est venue en France que même les jeunes mariées, mettant bas toute honte, se laissent voir & manier sans scrupule aux Chirurgiens, & que toutes sortes de femmes souhaitent la présence & l'assistance des hommes, quand elles sont prêtes d'accoucher. Il regne une toute autre coutume dans les autres Nations; car pour l'ordinaire les femmes, & surtout celles qui ont été mariées depuis peu, y sont si scrupuleuses, qu'on ne leur persuade que mal-aisément de se montrer aux Sage-femmes & à leurs amies; elles ne s'y résolvent que dans les cas de nécessité, où la douleur est si forte qu'elle surmonte leur répugnance (c).

C'est ainsi que s'expriment Messieurs de Leipzig, au commencement de l'extrait d'un Livre qu'un Chirurgien de Paris publia l'an 1694, & qui a pour titre, *la Pratique des Accouchements*. Ce Chirurgien n'a mis au jour ses ob-

(c) Acta Eruditor. Lips. Suppl. T. II. S. A. X.
p. 410.

servations qu'après une longue expérience; il avoit assisté aux couches de quatre à cinq mille femmes. Un autre Chirurgien de la même Ville publia l'année suivante un Livre qu'il intitula: *Observations sur la Grasseffe & l'Accouchement des Femmes*. Cet Ouvrage contient sept cens Observations, choisies entre plus de trois mille autres, que l'Auteur a faites. Cela suffit à prouver que la grande mode de Paris, est de se servir des Accoucheurs, & non pas des Sage-femmes. Le temps viendra peut-être que la même mode regnera dans la plupart des Pays de l'Europe: la honte subira le sort de mille autres choses, soumises aux loix bizarres & inconstantes de la coutume. *

Mauvaise foi de l'Historien d'AUBIGNÉ, & du Ministre JURIEU.

Combien il faut être en garde contre les Ecrivains satyriques & passionnés.

Il y a dans la *Confession* de Sancy, une omission très coupable, au sujet d'un fait tiré de la Légende, que d'Aubigné a malignement défiguré. On me croira facilement, quand j'assurerai que

* Art. *Hierophile*, rem. A.

je ne veux point prendre le parti des Légendaires : mais cela ne m'empêche pas de dire que d'Aubigné a tort, & mérite la censure de tous les honnêtes gens. Voici ses paroles : [La Légende des Saints est le jardin de l'ame.... dans ce jardin se trouvent des herbes, qui pour le moins endorment si elles ne guérissent pas.... Si une Dame de la Cour sent en son ame défolée, qu'elle ne se puisse passer d'une grande, catholique, & universelle luxure, n'a-t'elle pas pour se consoler Sainte Marie Egyptienne, qui depuis douze ans jusques à l'âge du mépris ne refusa homme ? Et n'avons-nous pas l'exemple de sainte Magdeleine, tant célèbre par les chroniques anciennes ? Les Poètes de la Légende nous ont depuis enseigné comme elle fit par allechements, que force gens de bonne maison vendirent leur bien pour elle ; plusieurs courageux se couperent la gorge pour les jalousies de son amour, & puis elle ne fut pas si-tôt lassée, que la voilà canonisée] (a).

L'omission de cet Auteur à l'égard de *Sainte Marie Egyptienne*, & de *sainte Madelene*, est inexcusable ; car il

(a) Confession de Sancy, Liv. I. Chap. II.

suppose que ces deux prostituées monteraient tout droit des lieux infames au rang des Saintes canonisées, & par cette supposition il prétend prouver, que la Légende est très-capable de lâcher la bride aux Dames, qui ont une envie démesurée de passer le temps avec des hommes. Pour agir de bonne foi, il falloit parler de la longue pénitence de ces deux Saintes : mais comme cela auroit énervé la plaisanterie ; on a cru qu'il valoit mieux n'en rien dire, ou passer même dans la négation. Apprenons de-là que les Auteurs satyriques sont les gens du monde, contre lesquels il faut qu'un Lecteur soit le plus en garde. Ce sont ceux qui raisonnent le plus mal, & qui communiquent le plus un certain plaisir, qui empêche de rechercher en quoi consistent leurs sophismes. Souvenons-nous cependant que s'ils peuvent se dispenser de plusieurs regles, ils ne doivent pas être moins soumis que les Auteurs graves aux loix du raisonnement.

J'ai trouvé dans la même Satyre un autre mensonge, concernant S. Dominique, & une Nonne appelée MARIÉ. *Quand j'étois Huguenot, c'est Sancy que l'on fait parler, je ne trou-*

vois rien qui me fît tant rire que la Légende de Frere Jacopon. Il y a encore un Livre chez nous, où j'ai fait de belles Annotations : comme sur ce qu'il faisoit confesser à un sien frere ses péchés par signes. Madame de V. demanda, comment il confessoit sa paillardise : de même curiosité elle s'enqueroit comment s'appelloit en Grec cette huile legere, que Saint Dominique sema entre les cuisses d'une Nonain, l'appellant l'huile d'amour (b). Il est certain que d'Aubigné falsifie la Légende, afin de donner au Conte un air plus divertissant : or je ne crois point que les loix de la raillerie, ni même celles de la Satyre, permettent cela. La Légende de Saint Dominique porte qu'une Religieuse, étant ravie en extase, crut le voir entrer dans sa chambre, accompagné de deux Freres, & tirer de dessous sa robe un onguent de très-bonne odeur, dont il lui frotta la jambe, & qu'il appella le signe de charité (c). En comparant ces paro-

(b) Ibid.

(c) *Marla sanctimonialis, in extasi raptâ, vidit Dominicum cum duobus fratribus ante le-**gam ejus intrantem, qui de sub cappa unguentum mira fragrantia proferens, TIBIAM ejus inunxit, quam unctionem di-*

les avec celles de la Confession de Sancy, quelles falsifications ne trouve-t-on pas ? La Légende ne dit point que Dominique ait appliqué un onguent à la jambe de la Religieuse ; elle dit que la Religieuse extasiée crut voir ce Saint qui lui mettoit de cet onguent sur la jambe. Falloit-il corrompre le Texte, par la fausse Glose de semer de l'huile légère entre les cuisses ? S'il s'agissoit d'un tronç d'arbre, ce seroit une méprise de rien : un peu plus près, ou un peu plus loin de la terre, ne feroit point de différence ; mais dans un sujet comme celui-ci la différence est capitale.

Monsieur Jurieu a commis ici la même falsification que d'Aubigné, &, selon sa coutume, il se met fort peu en peine, si ce qu'il avance est exact. La Légende, dit-il, nous apprend [qu'une Religieuse nommée Marie, ayant eu durant cinq mois une grande douleur dans *des parties voisines de celles qu'on n'oseroit nommer*, S. Dominique lui apparut en songe, & que de dessous son froc il tira un onguent de très-bonne odeur, dont il lui frotta *la partie malade*, & qu'étant interrogé par la

hæc omnia esse signum dixit. Aurea Legendæ.
Jacob. de Voragine, in

fille, ce que c'étoit, il répondit, que
 cela s'appelloit *unguentum amoris*. Ce-
 la est aussi chaste que les amours de
 François pour Sainte Claire, & ses ar-
 deurs pour le Frere Massé, lequel il
 embrassoit, & soulevoit de terre dans
 ses embrassements; ce qui mit le Pere
 Massé dans une si grande chaleur, qu'il
 étoit comme au milieu d'un feu, dit le
 Livre des Conformités] (d). M. Ju-
 rieu ajoute en marge ce sommaire,
Abominations de Saint François & de
Saint Dominique. En vérité, c'est-là
 traiter la controverse, comme si c'étoit
 un jeu où l'on cherchât à tâtons, & les
 yeux fermés; ce qu'il faut prendre. Je
 laisse à juger aux personnes, qui ne
 croient pas qu'il soit permis d'agir de
 mauvaise foi en faveur de la Religion,
 c'est-à-dire de violer les devoirs de la
 Religion pour l'amour de la Religion;
 je leur laisse, dis-je, à juger si l'hon-
 neur & la conscience peuvent souffrir
 qu'on traduise le mot *tibia*, par les
parties voisines de celles qu'on n'oseroit
nommer. C'est une périphrase qui se-
 roit absurde dans toutes sortes de su-
 jets. Car enfin, le mot *jambe*, qui ré-
 pond à celui de *tibia*, n'a rien qui

(d) Jurieu, *Préjugés*, I. I. Part.

oblige à des circuits de paroles. Mais quand on se sert de ce détour, afin de donner l'idée d'une impureté, on se porte au-delà de l'absurde; c'est une supercherie criminelle.

La mauvaise foi ne regne pas moins dans le changement des termes *signum dilectionis*; en ceux d'*unguentum amoris*. Mais que direz-vous d'un Ecrivain; qui, pour s'approprier un trait satyrique, qu'il a trouvé dans l'*Apologie d'Hérodote*, compare avec les embrassements de deux hommes pleins de vie, la vision d'une Religieuse extasiée? Quand il seroit sûr qu'une telle Religieuse auroit songé que S. Dominique venoit la trouver au lit, & commettoit des impuretés, en pourroit-on conclure que ce Saint est coupable? Pouvons-nous répondre des rêveries d'autrui? La mere de Jule César perdit-elle rien de sa vertu, sous prétexte que son fils songea qu'il conchoit avec elle? Et voici un controversiste qui appelle *abomination de Saint Dominique*, une application d'onguent, qui n'étoit qu'une apparition en songe, comme il le dit lui-même.

Ainsi les railleries de d'Aubigné, & les invectives ameres du Ministre Ju-

rieu, portent à faux, puisqu'elles ne sont fondées que sur un mensonge. Cela doit apprendre aux Lecteurs que pour bien s'instruire dans la controverse, il ne faut consulter ni les satyres, ni les déclamations de certains Auteurs. Ces gens-là n'épargnent personne : ils ne font quartier ni au Ciel, ni à la Terre, & la Religion est une trop foible barrière pour les arrêter. Quand ils ont la plume à la main, ils quittent tout pour courir après les pensées satyriques ; & d'aussi loin qu'ils en découvrent la trace, ils se jettent de ce côté-là à corps perdu. Pour ne s'écarter pas ridiculement, ils tortillent & ils tiraillent les matières, jusqu'à ce qu'elles se puissent ajuster à leur sujet ; & s'ils les trouvent trop longues ou trop épaisses, ils les accourcissent & les applatissent autant que leur intérêt le demande. Ce sont des Auteurs qu'on peut comparer au *Procruste* de la Fable, lequel éga-loit ses prisonniers à la mesure de son lit.

Au reste, il y a du plus ou du moins dans tout ceci, & je ne prétends pas dire que tous ceux qui se plaisent à la controverse ou à la satire, adoptent ces excès-là également, & sans ex-

ception. Mais il est important de faire voir par le côté le plus laid ce caractère d'esprit : on s'y laisse tromper aisément. Un controversiste qui a du génie divertit beaucoup les Lecteurs de son parti, quand il tourne les choses malignement, & avec des airs railleurs, satyriques, & burlesques. Plus il divertit, plus il a la force de persuader. Or comme les manières qu'il adopte l'engagent dans mille supercheries, & dans mille falsifications, il est bon de le connoître sur le pied d'un imposteur dangereux. C'est le moyen de se tenir sur ses gardes : on le lira comme un homme dont il faut se défier ; on ne croira rien sur sa parole ; on examinera ce qu'il dit ; on le confrontera avec les originaux ; & si l'on trouve qu'il change *signum dilectionis* en *unguentum amoris*, on lui dira, je ne suis pas votre dupe, adressez-vous à d'autres. *

Examen d'une pensée de Monsieur
D'ABLANCOURT.

Monsieur D'ABLANCOURT disoit qu'il étoit bon que les Princes apprirent le Latin, parce que par-là ils apprenoient des Anciens des choses qu'on

* Art. Marie Egyptienne.

ne pouvoit leur dire , & qu'ils pouvoient voir les bonnêtes gens de l'antiquité faire le procès aux Princes qui ne font pas leur devoir (a). Il y a du sel dans cette pensée , & je ne sai quoi de brillant , qui peut éblouir & charmer ceux qui n'examinent pas le fond des choses. Un trait de censure bien marqué donne beaucoup d'agréments à une peinture morale , sur-tout lorsque les grandeurs humaines sont l'objet de cette censure. Nous voici dans le cas. La pensée de M. d'Ablancourt impose par cet endroit : elle en tire sa principale beauté ; mais ce n'est qu'une beauté extérieure. Examinez bien ce qu'il dit , portez-y la sonde , vous trouverez que cela ressemble à du bois doré. Ce n'est qu'apparence , ce n'est qu'ornemens superficiels.

Il n'y a point de Nation savante qui ne dise aux Princes leurs vérités en leur Langue maternelle , & qui ne les puisse instruire de leurs devoirs tout comme les Livres Latins. Comment est-ce , je vous prie , que les Livres de l'ancienne Rome peuvent faire la leçon aux Princes modernes ? Ce n'est pas en leur disant , *vous avez fait en cela.* &

(a) Vie d'Ablancourt, par Patru.

en cela une injustice, & une très-grande faute : ce n'est que par la censure des injustices & des fautes qui se commettoient anciennement. Mais manque-t-on aujourd'hui de Livres écrits en Langue vulgaire, qui représentent très-fortement les devoirs d'un Prince, & qui déchirent la mémoire de ceux qui ont mal régné, ou depuis peu en d'autres pays, ou autrefois dans le pays même où ces Livres se composent ? Ne considérons point les Sermons, ni les Ouvrages de politique : Arrêtons-nous aux Historiens, à Mézerai, par exemple, qui vivoit en même-temps que d'Ablancourt. J'avoue qu'il n'a point donné l'Histoire du temps où il a vécu, mais il s'en approche infiniment plus que Tite-Live, que Tacite, & qu'aucun autre des anciens Auteurs Latins ; & il censure avec beaucoup de liberté & de force la mauvaise administration des Rois de France, qui lui passent par les mains. Eux & leurs Ministres sont fouettés dans son Histoire comme des petits écoliers, quand la vérité le demande. M. Varillas en use avec la même liberté, lui qui étoit si flatteur envers les Contemporains ; & ce sont pour l'ordinaire les plus grands flat-

teurs du temps présent, qui censurent avec le plus de hauteur les fautes passées. Ainsi la raison, pourquoi M. d'Ablancourt prétend que les Princes doivent savoir le Latin, est fautive. Elle est d'autant plus mauvaise, qu'il ne pouvoit pas ignorer que depuis plus de cent ans on n'avoit cessé de traduire les Ecrits de l'ancienne Rome; & s'il jugeoit si utile que les Princes entendissent cette Langue, pourquoi leur fournissoit-il un si beau prétexte de ne la pas étudier? Ils n'avoient qu'à dire que ses Traductions les en dispensoient. Il ruinoit donc par sa conduite sa propre Thèse. *

* Article *Perrot*, rem. (G).

Fin du Tome II.

58590552

822

58590552



